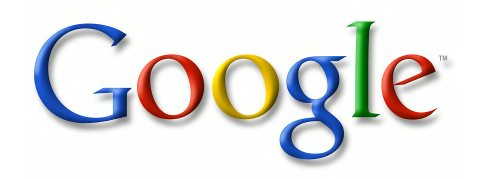
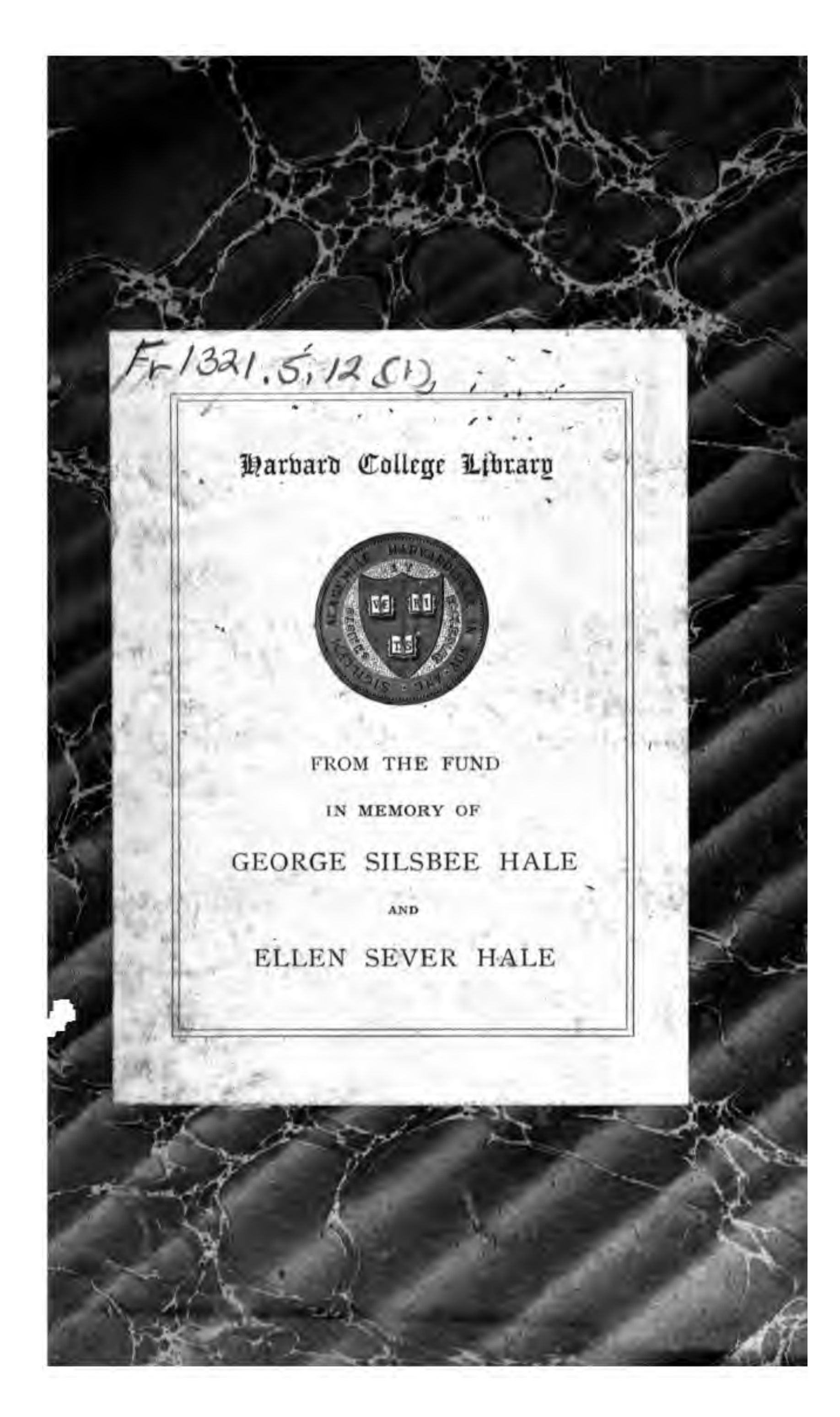





Fr 1321.5.12 (1),
Harvard College Library
FROM THE FUND
IN MEMORY OF
GEORGE SILSBEE HALE
AND
ELLEN SEVER HALE


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
-82-
PARIS VIe ARROND.



MÉMOIRES
DU CHEVALIER
D'ÉON,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PAR F. GAILLARDET,

[illegible]

[illegible]



PARIS,

LADVOCAT.

[illegible]

98ème ouvrage

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER D'ÉON.

I.

POUR ÊTRE MIS EN VENTE LE 1er NOVEMBRE.

Le Château

DE

SAINT-GERMAIN,

PAR H. ARNAUD,
Auteur de *Pierre* et des *Aventures d'un Renégat.*

DEUX VOLUMES IN-8°.

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT ET COMPe,
RUE DU CADRAN, 16.

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER D'ÉON,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sur les Papiers fournis par sa Famille,

ET D'APRÈS LES MATÉRIAUX AUTHENTIQUES

DÉPOSÉS

AUX ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES;

PAR

FRÉDÉRIC GAILLARDET,

Auteur de LA TOUR DE NESLE (drame).

DEUXIÈME ÉDITION.

I.

PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. Mgr LE DUC D'ORLÉANS,

RUE CHABANNAIS, 2.

—

1836.

PRÉFACE.

Un être s'est rencontré qui, après avoir porté les insignes de l'homme pendant plus de quarante ans, avoir été successivement officier et capitaine de dragons, docteur en droit civil et canon, avocat au parlement de Paris, ambassadeur extraordinaire, ministre plénipotentiaire, et s'être appelé *le chevalier d'Eon*, se reconnut tout à coup pour femme, en prit les vêtements et s'appela *la chevalière d'Eon;* qui, après avoir donné à des témoins la preuve palpable de son premier sexe, fournit à d'autres témoins la vérification palpable du second; après avoir été l'amant de filles et de femmes haut placées par leur rang, devint vierge, amante d'un savant distingué, et fiancée d'un des

plus spirituels auteurs du XVIIIe siècle, de Beaumarchais; qui vécut, enfin, une vie à double costume et à double genre; espèce d'incarnation miraculeuse, et de *dualité* dont le mystère représenta, pendant quatre-vingt-trois ans, deux personnes parfaitement distinctes en une seule.

De ces deux personnes quelle fut la vraie? De ces deux sexes, de ces deux genres, quel fut le simulé? Était-ce le masculin ou le féminin? L'individu qui les revêtit et les justifia, pour ainsi dire, l'un après l'autre, les réunissait-il tous deux? Était-il un ou double; de procréation simple ou hybride? Sa nature était-elle normale ou exceptionnelle? Était-ce un être régulier ou un monstre, un hermaphrodite? enfin, était-il homme, femme, ou homme et femme en même temps?

Dans l'une ou l'autre de ces diverses hypothèses, quelles raisons avaient été la cause du déguisement qui avait commencé ou terminé sa carrière? Quels événements politiques ou privés, particuliers ou généraux, avaient amené ce travestissement du principe ou de la fin?

Telles étaient les questions que la vie du chevalier d'Eon présentait à l'histoire, et que, depuis cinquante ans, l'histoire n'avait pu résoudre. Nul document connu, en effet, nulle pièce authentique n'était venue aider à la solution cher-

chée. Le chevalier d'Eon a bien laissé, parmi d'autres œuvres nombreuses, des *Mémoires* en deux volumes, et une brochure ayant pour titre : *Vie militaire, politique et privée*, de mademoiselle d'Eon, par Lafortelle. Mais, publié quatorze ans avant sa métamorphose, le premier de ces ouvrages n'a rapport qu'à une querelle diplomatique, qui n'apprend rien. Le second, mis au jour immédiatement après sa métamorphose, n'instruit pas davantage; c'est une notice biographique sans intérêt, faite sous la censure du pouvoir même dont le chevalier d'Eon était la victime, et qui dit tout, hormis ce que le public désirait savoir. Aussi le problème est-il resté entier pour tous, et pour tous également insoluble.

« Ne faisons pas de vains efforts pour soulever un voile impénétrable ! » Tel fut le dernier mot du dernier écrivain (1) qui s'occupa de cette existence demeurée rebelle à toutes les investigations, obscure à toutes les recherches.

Des circonstances particulières nous ont mis à même de lever, entièrement et pour toujours, ce voile que toutes les mains avaient abandonné, et de faire connaître le mot de l'énigme que tous les esprits avaient renoncé à chercher.

(1) M. *De Propiac*, Biographie universelle de Michaud.

Enfant du pays qui vit naître le chevalier d'Eon, où se passa son enfance et une partie de sa jeunesse, qu'habita pendant plusieurs siècles sa famille, et où se trouvent encore quelques-uns de ses alliés, nous savions que ces derniers possédaient les papiers du célèbre chevalier; papiers dont il avait remis lui-même une portion entre leurs mains, aux heures de sa disgrâce; et dont l'autre avait été recouvrée par eux, en leur titre d'héritiers, après sa mort. Ces documents étaient restés intacts et inédits jusqu'à ce jour. C'était une sorte de dépôt sacré que la famille avait respecté, et dont elle avait tenu les secrets religieusement fermés, comme ces appartements qu'on laisse clos, pendant des années, aux regards des profanes; par respect pour les cendres ou la volonté de quelque illustre mort. A la fin de l'hiver dernier, étant à Tonnerre, la patrie du chevalier d'Eon; nous avons obtenu la levée de ce scellé presque trentenaire (1). Nous fûmes redevable de cette bonne fortune à l'obligeance de M. *Jacquillat-Despréaux*, dernier dépositaire des papiers dont il s'agit; et l'un de nos compatriotes les plus recommandables sous le double rapport de la position sociale et du savoir.

(1) Le chevalier d'Eon est mort en 1810.

Non-seulement M. Despréaux mit à notre disposition les documents héréditaires qu'il possédait, mais il nous aida de tous les renseignements et de toutes les traditions, tant du pays que de la famille, soigneusement acquis et conservés par lui. Cette première communication nous enrichit de détails sur la vie politique et privée du chevalier d'Eon; d'une foule de lettres de diplomates, ministres, guerriers, rois et princes, parents et amis, femmes, maîtresses, etc.; narrations écrites de sa main, et de résumés entiers de son histoire esquissés par lui-même.

Cependant une lacune grave existait dans ces papiers. Voici quelle en était l'origine.

Quand le chevalier d'Eon traita avec les gouvernements de Louis XV et de Louis XVI de sa prise d'habits féminins, une des conditions du traité fut, comme on le verra, la remise de certains documents restés entre ses mains par suite de ses rapports secrets avec les têtes couronnées de ce temps, et des aventures qui en avaient été le résultat. En outre, depuis la mort du chevalier d'Eon, à Londres, la cour de France avait fait enlever une partie de ses papiers, et les avait déposés aux *Archives du ministère des affaires étrangères*. La restauration et le gouvernement de Juillet lui-même en avaient refusé constamment la commu-

nication; cependant il était important pour nous de l'obtenir.

De retour à Paris, nous nous adressâmes, à cet effet, par la voie d'une obligeance intermédiaire (1) à M. le duc de Broglie, alors ministre des affaires étrangères. M. de Broglie accueillit notre demande, et l'envoya de lui-même à M. *Mignet*, directeur des chancelleries, qui ouvrit aussitôt, et avec un gracieux empressement, les archives du ministère à nos désirs. Pendant deux mois, nous avons compulsé tous les registres de l'immense période de temps qu'embrasse l'existence politique du chevalier d'Éon. Dans ces registres nous avons trouvé les doubles d'un grand nombre de titres révélés à nous par les papiers de la famille d'Éon, et toute une moisson de documents nouveaux.

Ajoutons à ce succès, qu'avant de quitter la petite ville de Tonnerre, nous avions été assez heureux pour nous procurer *l'extrait de baptême* du chevalier d'Éon, découvert dans les archives de la paroisse où il est né, et portant désignation exacte et précise de son sexe *originel*. Nous avions, de même, reçu copie authentique des *certificats*

(1) Celle du docteur *Koreff*, conseiller intime de régence du roi de Prusse, médecin aussi renommé par son heureux savoir, que par son charmant esprit, et dont la bonne amitié nous est chère et précieuse à tous égards.

de son *inhumation*, accompagnés de l'enquête dressée sur ses organes sexuels, après son inspection et sa dissection cadavérique, en présence d'éminents personnages et des autorités les plus compétentes. Nous avons donc ainsi suivi l'être dont nous voulions écrire l'histoire, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; nous l'avons saisi et constaté, pour ainsi dire, à son commencement, à son milieu, et à sa fin.

Le lecteur sait maintenant les sources où nous avons puisé. Il connaît les mines d'où ont été tirés les matériaux à l'aide desquels nous avons construit ces *mémoires*. Tout y est authentique. Chaque pierre de l'édifice porte son cachet, et pourrait avoir son timbre officiel et légal. Les archives de l'état et les écrits, la plupart autographes, du chevalier d'Éon lui-même, ont fourni les pièces de la charpente.

Il ne nous reste en propre dans le travail que la peine de la construction, et le mérite de l'agencement, si mérite il y a!

Nous ne parlons pas du style, parce que, à quelques exceptions près, il est et devait être sur le second plan de l'œuvre. Réduit, pour la plupart du temps, au rôle de cicerone ou de truchement, nous avons dû souvent nous effacer devant le tableau que nous expliquions, et mettre son image

et non notre parole en relief. Quand la plume, d'ailleurs, obéit à la pensée, cette aérienne messagère, elle vole à tire d'ailes; prenant son essor et ses ébats en liberté. Quand elle obéit à des événements, au contraire, elle est obligée d'en subir lentement le cours, comme une barque qui fait route entre des îlots. Telle fut notre condition en écrivant ce livre. Nous avions devant nous des faits et des dates; ces dates et ces faits formaient autant de jalons qui nous traçaient une route invariable. Nous avons été obligé de ployer notre récit à toutes les bizarreries du chemin, de faire serpenter notre phrase à travers toutes ses sinuosités, tenant notre parole en bride devant les matériaux qu'il nous fallait tourner, sans en franchir aucun, mais non sans éprouver, parfois, un léger frisson d'impatience. Si le poëte est son maître, l'historien est un esclave; l'un précède, l'autre suit. Heureux encore si nous avons su remplir notre tâche passive; si, dans ce louvoiement prolongé, notre récit n'a point fait eau contre quelque écueil, et ne s'est pas rompu à quelque coude! Mais, le cas échéant, nous comptons sur l'indulgence du lecteur pour renouer mentalement la brisure et porter remède à l'avarie.

A cette excuse anticipée de la forme, et dont notre faiblesse craint trop d'avoir besoin, nous

devons en ajouter une autre relative au fond même de notre œuvre. Peut-être quelques personnes, d'une conscience littéraire à l'excès timorée, s'offenseront-elles, en leur susceptibilité, de certaines pièces un peu trop osées, un peu trop nues, produites à leurs yeux dans ce recueil. Si cela arrivait, nous prierions ces pruderies effarouchées de nous pardonner, et de se pardonner à elles-mêmes, en faveur des raisons que voici. Nous venons écrire la vie d'un individu dont le sexe inconnu a été l'objet d'une longue et ardente controverse. Nous devons donc apporter dans le débat tout ce qui peut l'éclairer ; notre flambeau doit s'abaisser le plus souvent sur la partie de la contestation restée la plus obscure, et que la pudeur *ordinaire*, peut-être, défendrait d'explorer. Mais les cas spéciaux et extraordinaires doivent être affranchis des entraves communes. C'est où existe le procès, d'ailleurs, qu'il doit s'instruire. Ce que nous cherchons, c'est à révéler la vérité ; c'est à prendre la nature pour ainsi dire sur le fait, à déshabiller l'homme et à le montrer, le plus possible, dans un état de nudité physique ou morale, qui ne laisse aucuns doutes à l'œil ou à l'esprit. Notre mission est donc, non de baisser les voiles ; mais de les lever. Il suit de là que tout récit, même le plus égrillard, a son bénéfice et par suite

sa justification dans la cause que nous instruisons; toute pièce, même la plus libre et la plus indiscrète, son mérite; et ce mérite est en raison de sa liberté et de son indiscrétion même. Peut-être est-ce là le malheur de ce livre, mais ce malheur est celui d'une nécessité trop rationnelle pour que nous ne soyons pas déterminé à en subir la loi.

L'historien, qui explore une vie problématique, aux entrailles de laquelle est demeuré enfoui le mot qui doit la résoudre, est comme le laboureur qui introduit le soc de la charrue au sein d'une terre demeurée vierge jusqu'à lui. Il doit passer à travers les récits plus ou moins épineux et les historiettes plus ou moins délicates qui ombragent le champ qu'il scrute, sans craindre de se heurter à quelque obscénité trop hardie, ou de froisser quelque pudeur trop sensible; parce que sous ces mauvaises herbes du langage, à son état de nature primitive, inculte, que n'a point sarclé l'étude, émondé la réflexion, est pour lui la vérité native, la vérité pure! Le style est l'homme, a dit Buffon. De cet apophthegme fondamental, qui individualise le style et lui donne une physionomie et une habitude personnelles, on peut inférer avec raison que le verbe a un genre; on pourrait dire un sexe. Il y a des paroles mâles et des paroles fe-

melles. Il y a telle page écrite, qui est à elle seule le signalement de son auteur, qui le pose en relief sous la main, le sculpte, le matérialise, et témoigne plus authentiquement de son être qu'un rapport médical ou un extrait baptistère. Ces principes reconnus, on comprendra qu'un conte plus ou moins *dragon* ait eu son intérêt pour nous, un juron plus ou moins nerveux sa signification, une F... barrée son éloquence. Ce sont autant de signes par lesquels se révèle la pensée, et la pensée est un reflet du corps aussi bien que de l'âme. C'est une monnaie à double empreinte. Aussi sa forme extérieure est-elle à l'observateur ce qu'est la médaille au numismate; elle lui sert à retrouver et à réédifier le passé, dont elle offre une des traces et représente une des pierres. C'est, en un mot, une sorte de déposition écrite, et de pièce à conviction laissée par les temps anciens au greffe de l'avenir, et que le juge doit étudier et peser avec soin, afin d'éclairer sa justice.

Ces explications, nous osons dire plus, ces justifications données, nous terminerons en offrant nos remerciments publics à M. le *duc de Broglie*, à M. *Mignet*, et à M. *Jacquillat-Despréaux*.

Les papiers dont ce dernier est possesseur seront déposés par lui, comme *pièces justificatives*, aussitôt ce livre paru, dans la bibliothèque de la

ville de Tonnerre, ainsi que le déclare la lettre suivante à nous adressée :

« Tonnerre, le 8 mars 1836.

» J'attends, monsieur, une occasion pour vous faire parvenir les pièces que vous me demandez par votre lettre du 24 février ; elles sont préparées. Vous les joindrez à celles qui sont dans vos mains, et vous me les ferez tenir, votre travail achevé. *Toutes ces pièces seront déposées par moi à la bibliothèque de la ville.* S'il vous convient de joindre des fac-simile de plusieurs lettres et signatures à votre ouvrage, vous pourrez indiquer le lieu où l'on trouvera les originaux. Je suis décidé à faire ce dépôt aussitôt que les lettres auront été mises en ordre et réduites à une moindre quantité. Si vous veniez passer à Tonnerre quelques jours, et que vous pussiez m'aider dans ce choix, je vous en aurais obligation.

» Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

» DESPRÉAUX. »

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER D'ÉON.

CHAPITRE PREMIER.

Le paysage et la ville de Tonnerre. — La maison du chevalier d'Éon. — Sa naissance. — Son acte de baptême. — Ses noms d'homme et de femme.

Le chevalier d'Éon naquit à Tonnerre, petite ville du département de l'Yonne, depuis longtemps renommée par ses vins dont l'antique réputation s'est récemment rajeunie d'une réputation nouvelle due aux vins de Bourgogne mousseux, ces généreux émules des produits de la Champagne, avec lesquels ils partagent aujourd'hui le sceptre de l'empire gastronomique.

La première de toutes, en effet, la capitale du Tonnerrois a réclamé et obtenu sa moitié d'un trône jusqu'alors occupé par un seul, et a su arracher au front de sa toute-puissante rivale la feuille

verdoyante qu'elle ajoute aux pampres jaunis de sa vieille couronne. Berceau du chevalier d'Eon et théâtre d'une partie de sa vie, l'industrieuse cité a droit ici à quelques indications topographiques; car un lien prolongé rattachera fréquemment l'un à l'autre dans ces mémoires, l'homme et les lieux que nous allons essayer de peindre.

On arrive à Tonnerre par la route de Joigny à Dijon, en suivant une vallée dominée par deux coteaux qui lui servent et de bordure et de cadre. Le voyageur, dont l'œil compare ces deux coteaux au centre desquels il chemine, est frappé du singulier rapport qui unit les ondulations et les sinuosités de l'un aux ondulations et aux sinuosités de l'autre. Par une sorte de concordance intime, phénoménale, à tout angle saillant correspond un angle rentrant, à chaque pointe un golfe, à chaque baie un promontoire. Les anneaux de cette double chaîne de montagnes jumelles se marient harmoniquement, s'alternent avec ordre, et forment une espèce de gamme chromatique et d'arpéges sensibles, dont le terrain semble avoir modulé par ses variations, les tons et les notes. Si les deux collines se rapprochaient un beau jour, les convexités s'enchâsseraient si bien dans les concavités, les anfractuosités opposées s'adapteraient si parfaitement, que ces deux parties séparées d'un même tout n'en feraient plus qu'une, comme ces rouages dont les dents s'engrainent avec tant de précision qu'on les croirait soudées ensemble.

Buffon, pour expliquer ces corrélations frappantes, est remonté jusqu'aux flux et aux reflux diluviens dont il a empreint et comme pétrifié la trace aux flancs de ces alluvions. L'œil n'est point satisfait de cette explication, et ne comprend les échancrures de ces terres prétendues adamiques, leur brisure uniforme, leur déchirure encore fraîche et pour ainsi dire saignante, qu'en imaginant d'énormes craquements et d'effroyables explosions dans les entrailles du sol.

Ces coteaux sont les premières fluctuations, les premières vagues de cet immense océan de montagnes qui sourcille du sein de la Basse-Bourgogne, et va grossissant, grossissant, entassant flots sur flots, amoncelant ondes sur ondes, jusqu'aux rochers du Jura ses frères aînés, et aux pics de la Suisse, ses gigantesques père et mère. Ce sont les premiers degrés de cette échelle de pierre qui, pareille à celle de Jacob, part de la terre et monte au ciel; les premières filiations de cette famille quartzeuse et granitaire, qui commence à la colline et finit au glacier.

Les vignobles du Tonnerrois s'élèvent par gradins de chaque côté de cet immense amphithéâtre; ils en couronnent les hauteurs mêlés à des bois touffus, à des garennes giboyeuses : cette végétation luxuriante a son armée multicolore disposée par lignes et par rangs.

L'été, ces feuilles verdoyantes ressemblent à des milliers de petits drapeaux qui ondoient; l'hiver, ces thyrses nus et ces b[illegible] fichés en terre,

à des mousquets debout qui veillent sur la contrée. Mais c'est surtout au mois de septembre que l'aspect est riche et varié : c'est la saison fortunée de la chasse et des vendanges. En approchant de Tonnerre, à cette époque de l'année, on sent la ville avant de l'apercevoir, on la devine avant de la connaître. Ces légions d'échalas passés aux bras des sarments, et qui se dressent devant vous, comme autant de soldats au port d'arme; ces moissons de pampres, qui courbés sous le vent s'inclinent en balançant mollement leur tête, pour saluer votre passage; ces myriades de raisins pendants en mamelles gonfles aux ceps nourriciers qui les portent, dont les grains pourprés s'entrechoquent, et comme autant de grelots, chantent d'avance et annoncent de loin votre arrivée; les refrains du vigneron caché sous l'épais rideau des vignes; les hahalis des piqueurs quittant le bois et descendant du haut des monts; les appels retentissants du chasseur solitaire huchant son chien perdu dans le labyrinthe inextricable des treilles; les détonations répétées que vous renvoient les échos et sous lesquelles le gibier se lève et s'enfuit; les aboiements des chiens qui s'élancent joyeux sur la proie blessée, ou jappent confus, le nez en l'air, après celle qui leur échappe; cet air de fête enfin, ces symptômes d'animation séveuse qui embellissent et vivifient les coteaux du Tonnerrois ; les parfums vineux qui s'en exhalent et saturent l'atmosphère pes effluves du terroir ; tout vous fait dire : « La

ville est proche ; » de même qu'au bruit de l'eau qui sourd de terre on pressent la source, et qu'au battement du pouls, le doigt remonte la veine, et dit : « le cœur est là ! »

A l'endroit où fut bâtie la ville, la chaîne jusque-là continue des monticules s'interrompt : elle s'arrondit, décrit une courbe rentrée, et du centre de cette demi-lune surgit un énorme mamelon qui, comme un chameau debout, porte et regarde la ville suspendue à son large poitrail et à son robuste flanc. Quelques maisons et une église ont même grimpé sur son dos. — A vrai dire, ce fut la position première et native du vieux Tonnerre. A la partie la plus élevée, et sur la bosse la plus excentrique du mamelon, qui fut le *cunabulum* de la ville, on voit encore les traces d'un vieux château, demeure des anciens comtes de Tonnerre, qui régnaient sur la vallée du haut de cette retraite inexpugnable, et, comme l'aigle en son aire, semblaient braver la foudre dont la cité porte le nom. En descendant dans la plaine, elle n'a point totalement abandonné son berceau, et semblable à l'Arabe étendu près de sa tente, en allongeant ses pieds vers la campagne, elle a laissé sa tête assise aux flancs de son coursier.

De chaque côté du vieux château, aux deux extrémités du coteau qui l'enveloppe de son demi-cercle, s'élevaient jadis un ermitage, et une abbaye, qu'un vandalisme récent a impitoyablement mutilés, sans que la ville se soit émue au massacre de ces ogives saintes, au meurtre de ces

élégantes colonnettes et de tous ces débris respectés par le temps, qui criaient vengeance et merci. C'est en vain qu'elles ont appelé à leur secours les souvenirs de vingt ou trente générations !.... Le respect des vieilles choses est une religion, et comme toutes les autres, cette religion s'en va. Le monastère, seule puissance qui pût lever sa tête et opposer dans le ciel ses tourelles aux créneaux du château fort, comme il opposait ses bannières à son glaive sur la terre ; le monastère et le château fort, ces deux royautés du moyen âge, ces deux grandeurs rivales de la féodalité, qui en sont l'expression géminée et la résument, gisent aujourd'hui renversées toutes deux sous le soc d'un troisième pouvoir, d'une royauté moderne que l'on nomme la charrue. On vendange, on sème où l'on creusait des fossés, où l'on bâtissait des chapelles : c'est la transition du passé à l'avenir.

Sur la tête du mamelon central et comme au front de la ville, subsiste encore une église, pareille à ces tours que portaient jadis les éléphants dressés pour la guerre : c'est l'église de *Saint-Pierre*. Abandonnée des maisons qui l'entouraient et qui s'en sont éloignées furtivement, une à une et petit à petit, gradin par gradin, étage par étage, elle est restée là, seule et immobile, dominant de ses regards l'habitant infidèle et l'accusant de son isolement.

A sa gauche et tout à fait aux pieds du rocher qui la porte, au centre d'un amphithéâtre planté de noyers, riche d'une moisson d'herbes mous-

seuses et d'une étincelante verdure, s'ouvre une caverne immense, de forme sphérique, qui semble être un entre-bâillement de la montagne écrasée. De cette gueule *inhiante* jaillit perpendiculairement un énorme flot vomi par un gosier verdâtre et gluant, devant les cavités duquel l'œil s'arrête effrayé. Cette fontaine séculaire, dont on a en vain cherché la source et sondé les entrailles, était jadis consacrée à Bacchus, qui lui a laissé le nom de *Fosse-Dione* (Dioniensis). C'était là que les comtes de Tonnerre et les habitants de la ville haute descendaient puiser de l'eau par un escalier taillé dans le roc, dont la trace subsiste encore.

A la droite de *Saint-Pierre*, et au fond de la vallée, surgit une seconde église dont la tour quadrangulaire a les yeux incessamment tournés vers sa rivale du plateau, qui, beaucoup moins haute qu'elle, la dépasse cependant de plus de deux fois sa hauteur, grâce au privilége de sa position : tant il est vrai que la place est tout dans le monde, et qu'on n'est souvent grand que par elle!... Quoi qu'il en soit, les coqs de *Saint-Pierre* et de *Notre-Dame* ne sont jamais tournés l'un vers l'autre par le vent, sans que le dernier ne semble crier sur sa girouette oxidée par la rouille, trépider des ailes, et se hausser sur les pieds pour atteindre de l'ergot et du bec son adversaire qui lui rit au nez d'un air goguenard, et se prélasse insolemment sur la cime de son pivot triomphal.

Dans la ville basse enfin, et en avant des deux

premières églises, s'étend longitudinalement une troisième église, attenante à l'hôpital de Tonnerre dont elle porte le nom. C'est un vaisseau immense qui n'a d'égal en grandeur que la vieille nef historique de Vézelay, et dont les voûtes originales n'ont, dit-on, d'analogues, qu'en Italie. Ce monument et l'hospice qui en dépend furent élevés par Marguerite de Sicile, femme de Charles d'Anjou, belle-sœur de saint Louis. Devenue veuve de son mari et de son trône, de par la volonté de Dieu et les vêpres siciliennes, elle vint chercher en ce lieu l'oubli de ses douleurs et d'épouse et de mère. Marguerite fut inhumée, dans le chœur où son tombeau se voit à côté de celui du grand Louvois. En 1542, François Ier et sa cour étant à Tonnerre, en cette église de l'hôpital, un messager de Charles-Quint y vint à sa rencontre, et là, comme ces envoyés romains qui portaient la guerre ou la paix dans les plis de leur tunique, il annonça au roi de France que l'empereur et roi des Espagnes lui déclarait la guerre.

Si maintenant du haut de la plate-forme, où est bâti Saint-Pierre, nos yeux se portent en avant, et contemplent, dans le prolongement de ses pittoresques accidents, le vallon délicieusement boisé qui s'étendtransversalement sous nos regards, ils y découvrent deux petites rivières brillantes et chatoyant de loin, comme deux couleuvres blanches au soleil. Toutes deux tendent à la ville. La première en ligne droite, c'est le *canal de Bourgogne*, la rivière du commerce. La seconde vient

doucement sans se hâter, elle serpente à son aise, coule entre tous les buissons, s'arrête à toutes les fleurs, les caresse de sa vague, les mouille de son onde; partout où le terrain lui est doux, elle y va : c'est une rivière artiste, coulant avec amour, voyageant avec poésie; c'est la rivière de la nature enfin. On l'appelle *Armançon*, l'un des époux favoris et des amants bien-aimés de *l'Yonne* qui l'attend, et au sein de laquelle il se jette dix lieues plus bas. Arrivé devant la ville, le canal ne s'arrête pas, pressé de porter à sa destination son bateau chargé de bois, de fer ou de vin. L'Armançon se détourne au contraire, et pour mieux jouir de la cité, il se divise en trois bras afin d'entourer sa proie d'une triple étreinte. Puis, après avoir promené çà et là son murmure, s'être roulé autour de tous les cailloux, s'être étendu le long de toutes les murailles, les trois langues, dont il a amoureusement léché les pieds de la ville, convergent soudain, se réunissent en une seule, comme un éventail qui se referme, ou un papillon qui replie ses ailes, et le volage court à de nouvelles rives, descend vers de nouveaux amours.

A l'entrée du faubourg de la ville, et après le deuxième pont jeté sur la seconde bifurcation de la rivière, s'élève la maison paternelle du chevalier d'Éon : c'est l'ancien domaine de sa famille. Il est né sous son toit, le 5 octobre de l'année 1728.

Le père du chevalier d'Éon était avocat au parlement, directeur des domaines du Roi, subdélégué de l'intendance de la généralité de Paris.

Il avait nom *noble* Louis d'Éon de Beaumont, et sa mère dame Françoise de *Chavanson*, et non de *Charenton*, comme l'ont écrit presque tous les biographes.

La naissance du chevalier d'Éon ne fut entourée d'aucun voile, obscurcie d'aucun mystère; médecin, sage-femme, nourrice, amis et amies, parents et parentes, tout ce qui d'ordinaire entoure de loin ou de près une femme au moment solennel de l'enfantement, eut accès près de la mère, assista à l'accouchement, et vingt personnes contemporaines purent voir et contempler le nouveau-né : ceci est d'une vérité notoire et historique dans le pays.

L'enfant fut baptisé, deux jours après sa naissance, à l'église paroissiale de *Notre-Dame*, et inscrit, sur les registres baptismaux, qui avaient alors titre et foi d'acte civil, sous le nom et la qualité légitimement constatée d'enfant mâle, ainsi qu'il appert de la pièce ci-après recherchée et trouvée par nous dans les archives de la paroisse.

Extrait des registres de la paroisse Notre-Dame de Tonnerre.

ACTE DE BAPTÊME.

« Le 7 octobre 1728 a été baptisé Charles-Geneviève-Louis-Auguste-André-Timothée, fils de noble Louis d'Éon de Beaumont, directeur des domaines du Roi, et de dame Françoise de Chavanson, ses père et mère de légitime mariage;

» né dès le 5 du présent mois. Le parrain, M. Charles Regnard, avocat au parlement, baillif de » Crusy; la marraine dame Geneviève d'Éon, » épouse de M. Maison, marchand de vins de » Paris; qui ont signé. »

Signé : G^{VE} DEON-MOUTON,
REGNARD,
BORDES, doyen de Tonnerre (1).

(1) Dans un article biographique sur le chevalier d'Éon, faisant partie de la *Biographie universelle* de Michaud, l'auteur, M. Propiac, dit en note : « Sur les registres de la paroisse Notre-Dame de Tonnerre, où le cheva» lier d'Éon fut baptisé, on lui donna les noms de *Charlotte*, Geneviève, » *Louise*, Auguste, *Andrée*, Timothée; mais cette pièce est remplie de » fautes d'orthographe et de contradictions, peut-être faites à dessein. Ainsi » on y lit *né* d'hier, a été *baptisée* par nous, etc... Voyez, à cet égard, la » *Bibliographie agronomique*, n° 2560. »

Le renseignement fourni par la *Bibliographie agronomique*, à M. Propiac, est tout-à-fait faux, et par conséquent l'explication par laquelle cet écrivain cherche à faire concorder ce titre erroné avec les notions vraies qu'il possédait sur le chevalier d'Éon, est parfaitement inutile. Nous n'avons point à concilier, dans l'acte baptistère du chevalier d'Éon, le différend orthographique que signale la pièce sus-mentionnée, à vider ce combat de désinences masculines et féminines. Le document est apocryphe, il n'existe pas. Nous avons compulsé nous-mêmes les registres de la paroisse Notre-Dame de Tonnerre, et le seul acte que nous y ayons découvert a été littéralement et textuellement reproduit par nous.

Il ne porte que deux noms à terminaisons féminines : *Geneviève* et *Timothée*. Ce dernier est généralement un nom d'homme, et s'écrit invariablement dans tous les cas.

Quant au premier, il n'a rien en soi de plus étonnant que ceux de *Marie*, *d'Eléonore*, etc., que portent beaucoup d'hommes. On se l'explique d'ailleurs en réfléchissant que la kyrielle appellative, sous l'invocation de laquelle fut baptisé notre héros, se composa, suivant l'usage du temps, de noms empruntés au parrain et aux principaux parents; espèce de tresse patronimique déposée au front du nouveau-né, et à laquelle chaque tige de la famille enlaçait sa branche, et chaque branche son rameau.

Exclure de la litanie inaugurale le nom de la marraine *Geneviève*, c'eût été lui ravir son plus bel emblème, la frustrer de son plus beau fleuron !!

CHAPITRE II.

Éducation du chevalier d'Éon. — La mère *Benoist*, sa nourrice. — Sa vie de collége. — Il vient à Paris. — L'école de droit et la salle d'armes. — Premiers ouvrages du chevalier d'Éon. — Voltaire et Fréron. — Les abbés Grécourt et de Bernis. — Singularités de l'organisation physique et morale du chevalier d'Éon. — Facilité avec laquelle il revêt le costume de femme. — Son abstinence. — Lettre inédite de Grécourt. — Premiers doutes des amis du chevalier d'Éon sur son sexe. — La troisième jambe et le marquis de L'Hôpital.

Tonnerre avait donc vu naître le chevalier d'Éon, sans qu'aucun mystère présidât à sa naissance. Il le vit élever, sans qu'aucune précaution insolite, aucune mesure inusitée vînt se placer entre son adolescence et la curiosité publique. Si une supercherie aussi grave, aussi importante qu'une fausse énonciation de sexe était entrée dans les desseins de la famille, l'enfant, depuis le jour où il parut au monde jusqu'à son âge de raison, eût été séquestré, privé de tous soins mercenaires, mis sous la sauve garde du foyer domestique et dérobé à tous les yeux étrangers. La prudence la plus vulgaire, on le conçoit, eût fait de ces restrictions une nécessité impérieuse. Sans elle, en effet, le secret désiré eût pu être compro-

mis à toute minute, et de ce secret eût dépendu l'honneur d'une famille entière ! Au lieu de cela, l'enfant fut remis à une nourrice, appelée *la mère Benoist*, bonne femme, habitant le quartier le plus populeux de la ville ; elle emporta le nourrisson et l'éleva au milieu des siens, publiquement et presque en pleine rue. Aussi, quand plus tard la détermination du sexe du chevalier d'Éon devint une sorte de problème public, il se trouvait encore au pays cent commères qui eussent pu certifier l'état organique externe de l'homme, et rapporter des témoignages circonstanciés à l'aide de la solution cherchée.

A peine grand, le jeune d'Éon entra au collége, et son éducation scolastique eut la même publicité que son éducation première. La *polissonnerie* collégiale n'eut en lui ni réserves, ni priviléges. *Gamin* dans toute l'acception, dans toute la poésie du mot, il usa et abusa de toutes les prérogatives de l'état, ne gardant aucun respect, n'en réclamant aucun, violant toute pudeur chez les autres, n'en exigeant aucune pour lui-même, menant la vie d'un franc écolier, avec ses scandales innocents, ses immunités, ses libertés, ses audaces, ses désordres ; enfin, une vie toute dans l'ordre. De mémoire d'élève, il n'eut jamais, aux yeux de ses anciens camarades, la honte d'aucune modestie exceptionnelle, le déshonneur d'aucun prix de sagesse. Non ! Et heureusement pour les satisfactions de l'histoire, il fut un gamin vrai, entier, complet, n'ayant eu aucune vertu, aucune

retenue qui pût faire suspecter son pur sang. Ses maîtres et ses amis lui ont reconnu ce mérite important pour la postérité ; et un bon curé, M. Marceney de Tonnerre, a même déclaré, par amour de la vérité, qu'il avait vu *nu* le petit polisson, et lui avait paternellement administré le fouet en récompense de maintes peccadilles.

Voilà qui est bien établi !

Le jeune d'Éon acheva ses études au collége Mazarin, à Paris. C'était le complément obligé de l'éducation d'un fils de noble, destiné par son père aux grandeurs du bonnet carré et aux majestés de la toge.

Sorti du collége, le gentillâtre Tonnerrois devint le secrétaire de M. de Sauvigny, ami de sa famille et intendant de la généralité de Paris. Dès lors s'alluma dans son âme, toute phosphorescente de jeunesse, cette passion des armes dont la flamme brûla toute sa vie. Le cliquetis des fleurets, la lutte de la salle d'armes, le bruit qui jaillit du fer des combattants, comme l'étincelle de l'enclume, les perplexités de l'assaut, les alternatives anxieuses de l'attaque et de la défense, exercèrent sur lui une puissance d'enivrement à laquelle il ne sut jamais résister. C'était la première source offerte à cette soif de l'émotion, à cet amour de l'éclat dont est altérée la jeunesse ; c'était la première fissure ouverte à cette séve exubérante qui déborde un cœur de vingt ans, la première issue donnée à cette lave incandescente qui bouillonne dans les jeunes têtes comme dans un cratère toujours embrasé.

Bientôt le traité de l'escrime partagea ses loisirs avec les livres de Cujas et de Barthole, et les leçons du fameux *Motet* marchèrent de pair avec les enseignements des Institutes et des Pandectes. Le jeune d'Éon fut reçu en même temps docteur en droit civil et canon, avocat au parlement et grand prévôt de salle d'armes.

Il publie les panégyriques funèbres de *Marie d'Est*, duchesse de Penthièvre, et du comte *Dons en Bray*, président de l'académie des sciences, ses protecteurs. Ces essais sont à la fois de bonnes œuvres et de bonnes actions. *L'Année Littéraire*, et d'autres recueils périodiques du temps, les répètent. Bientôt, un *Essai historique sur les Finances* et deux *volumes de Considérations politiques sur l'administration des peuples anciens et modernes*, le mettent en rapport avec tout ce que le monde littéraire et politique possède de célébrités et de puissances.

C'étaient Duclos, Crébillon, Marmontel, La Harpe, Laclos, Champfort, Voltaire l'anti-Fréron et Fréron l'anti-Voltaire.

Par une souplesse habile et pleine de dextérité, premier indice de sa marche future dans les sentiers difficiles de la diplomatie, le chevalier d'Éon sut passer entre ces deux ennemis acharnés, entre ces deux dogues qui se menaçaient toujours de la dent, sans être mordu ni de l'un ni de l'autre. Témoin longtemps neutre et impartial, il entendait avec un rire inextinguible les épigrammes monstrueuses, les méchancetés poignantes, les in-

jures saintes ou profanes que les deux combattants se lançaient à la face, dans l'espoir de terrasser leur ennemi. Combien de fois il vit le lion de Ferney bondissant sous les étreintes du moucheron cramponné à sa crinière, rugissant sous les piqûres de son dard sacré, se débattant comme Astaroth sous les pieds de saint Michel! Combien de fois il vit le défenseur de l'Église pousser de lamentables exclamations, se signer le front devant d'affreux blasphèmes, d'énormes impiétés que son adversaire faisait tomber sur lui! Duel étrange, dans lequel le ciel et l'enfer avaient chacun leur partie, et dont les champions se pourfendaient sans pouvoir se tuer, car Dieu et Satan les protégeaient également et versaient un baume également efficace sur leurs blessures. Le chevalier d'Éon avait accès dans les deux camps, il en connaissait le faible intérieur; mais à vingt ans, on ne demeure pas témoin impassible d'un combat à mort: son cœur s'émut à la vue du faible succombant et expirant dans la lutte; il éprouva, comme toute âme noble, le sentiment d'une pitié contagieuse. Il se rapprocha de Fréron, et devint son coadjuteur dans *l'Année littéraire*. Nous avons trouvé dans ses papiers beaucoup de fragments manuscrits de cette collaboration anonyme. Oh! si Voltaire l'avait su!

En même temps qu'il se liait par générosité d'âme avec Fréron, le paladin de la religion, le chevalier d'Éon s'attachait par sympathie aux abbés de Grécourt et de Bernis, ces deux joyeux apôtres qui jetaient gaîment la morale aux orties, et désertaient

le camp trop austère de la religion pour les drapeaux brillants des Muses et des Amours. L'un musqué, frisé comme Anacréon, allait devenir, dès son début, l'idole de la nouvelle église dont il se faisait l'adepte : incontinent, débraillé comme Diogène, l'autre effarouchait les beautés faciles qui avaient couru au devant de son gentil compagnon ; il substituait un dévergondage effronté, matériel, aux plaisanteries gazées, diaphanes de l'abbé de Bernis ; il remplaçait sa galanterie par l'ordure, sa gaîté par l'orgie, violait en un mot les calices qui s'entr'ouvaient d'eux-mêmes pour son rival, et effeuillait, de sa main impudique, les roses qu'une main légère savait cueillir. Aussi, poursuivi par l'Église, et abandonné du monde également offensés, Grécourt se vit renié de ses amis même ; seul, le chevalier d'Éon lui tendit une main fidèle et secourable. L'abbé proscrit lui révèle plaisamment les difficultés de sa position, dans la lettre suivante, qui fut écrite du château de Véret en Touraine. Véret appartenait au duc d'Aiguillon qui s'était fait le Mécène de ce nouvel Ovide : c'était une joyeuse maison dont les murs avaient été témoins de bien des péchés, dont les toits avaient protégé de leur ombre bien des plaisirs peu édifiants et des mystères peu catholiques. Grécourt l'appelait son paradis terrestre ; mais au moment où il écrit, ce lieu était devenu son purgatoire : il y faisait pénitence.

LETTRE DE L'ABBÉ GRÉCOURT AU CHEVALIER D'ÉON (1).

Au château de Véret..... (sans date).

« *Confiteor tibi*, mon d'Eon ; je suis un grand coupable, et à coup sûr je suis damné, si vous n'intercédez pour moi, par vous et les vôtres, auprès des puissances de la terre. J'ai de bien gros péchés sur la conscience, mais vous en avez aussi, je crois bien, quelques petits sur la vôtre; cela doit vous rendre indulgent; l'amour et la défense du prochain, sont d'ailleurs des devoirs de la charité chrétienne.

» Nous avons été frères en Apollon, mon cher d'Éon, frères en Bacchus et frères en Priape, fils de Bacchus et de Vénus... Nous avons sacrifié ensemble, et plus d'une fois, à tous ces dieux.

» Je dois l'avouer pourtant, sur le dernier article, vous n'avez guère que des péchés véniels à vous reprocher en comparaison des miens!... mais vous ne devez pas moins me protéger et me soutenir : notre cause est presque commune.

» Mes ennemis remuent ciel et terre pour avoir de mes poésies, prétendant y trouver des obscénités et des impiétés sans nombre; en quoi je me flatte que je suis plus que calomnié; la religion m'ayant toujours été très-respectable, et d'ailleurs ayant un talent particulier de dire des immodesties très-modestement.

(1) Le crime dont il était accusé, et auquel il fait allusion dans cette lettre était la publication de son poëme du *Philotanus*, dénoncé au conseil de conscience par les jésuites, ses ennemis, et condamné en 1743.

» Quoi qu'il en soit, je n'ose m'adresser à ma famille, parce que l'impiété est un crime si délicat dans un prêtre, qu'elle est pour lui ce qu'est l'impudicité pour une vestale ; il ne doit pas seulement n'en pas être coupable, mais même soupçonné.

» Obtenez-moi donc la permission de rentrer à Paris ; *ora pro nobis ;* je n'ai plus que vous qui puissiez me défendre. L'ennui me gagne, et ma santé dépérit ; une année d'exil encore et je meurs !

» Votre ami Grécourt. »

Le pauvre abbé prophétisait ; ces plaintes touchantes étaient pour lui le chant du cygne. Déjà le chevalier d'Eon, par ses sollicitations et celles de ses protecteurs, lui avait rouvert les portes de ce Paris tant désiré ; mais Grécourt était un pécheur relaps ; de nouveau coupable, de nouveau proscrit, il retourna à Véret, redemander aux caves du château les intarrissables consolations qu'Horace aussi savait demander à son amphore.

Parti du même point, mais suivant un autre route, le galant Bernis arrivait à un autre but. La marquise de Pompadour le voyait, l'aimait, lui donnait un appartement auprès d'elle, dans le château et le faisait ministre. Marie-Louise-Elisabeth de Bourbon, fille de Louis XV, allait le voir aussi, comme madame de Pompadour, l'aimer comme elle et le faire cardinal... Un portefeuille de ministre, un chapeau de cardinal, le lit d'une favorite et celui d'une princesse du sang royal !...

voilà où pouvait atteindre alors un petit abbé avec son petit collet, sa petite figure, un petit talent et de petits vers!...

Outre les deux abbés, le chevalier d'Eon fréquentait *Piron* et *Lachaussée*, Héraclite et Démocrite, dont l'un riait toujours et l'autre pleurait sans cesse et qui toujours ensemble, noyaient celui-ci son rire, celui-là ses larmes dans une source commune, le vin; — le duc de *Nivernais*, qui faisait de la diplomatie littéraire et de la littérature diplomatique; — le *prince de Conti*, qui cherchait à la fois et partout un trône pour lui et des rimes pour ses vers, deux choses qui lui échappent obstinément chaque fois qu'il croit les tenir; le comte Jean *Du Barry*, qui prélude par le rôle de roué au grand emploi de proxénète; *Sainte-Foy*, *Bezenval*, *Lauzun*, *Dampierre*, et tous ces noms fameux par l'esprit, la bravoure, la luxure, qui forment au front du dix-septième siècle cette bizarre auréole de vices et de vertus si bizarrement soudées ensemble que l'histoire a bien de la peine à séparer le grain d'or du cuivre en cet alliage impur.

Lancé dans cette société bigarrée, mosaïque ambulante, assemblage vivant du bien et du mal; monde bariolé, où les consciences étaient faites de pièces et de morceaux, et où tout homme portait le vice et la vertu cousues au même vêtement : Jeté au milieu de cette race métisse, où toutes les espèces s'étaient croisées, toutes les natures confondues, où rien n'était pur et sans mélange, le chevalier d'Éon dut sa fortune à l'un de ces inci-

dents qui naissaient du choc journalier de tant d'éléments contraires.

Provincial ignoré, sans faveur, sans puissance, il fut enlevé hors de sa sphère par une de ces intrigues qui fermentaient tout naturellement au sein du sol boueux sur lequel il marchait. Quand il se sentit poussé par les pieds, il éleva les mains en homme habile, s'accrocha aux grandeurs dont il avait atteint le faîte, et ne lâcha plus prise; s'il retomba plus tard, c'est que le point d'appui manqua à sa main, mais non sa main au point d'appui.

Avant d'entrer dans le récit de cette aventure, qui fut la première phase d'une destinée peut-être unique dans le monde, nous donnerons quelques éclaircissements préliminaires indispensables à l'intelligence de la suite de cette histoire, et à la connaissance complète de celui qui en est le héros.

Comme nous l'avons dit, le chevalier d'Eon était bien homme, et homme complet, quant à la matérialité de son organisation sexuelle. Mais deux singularités particulières, deux modifications étranges, inhéraient à sa constitution, et venaient en obscurcir, sinon en restreindre la masculinité. Etablir historiquement et physiologiquement la phénoménalité de ces deux appendices de sa complexion physique, c'est révéler dès l'abord les deux principales causes du doute dont fut entourée, même avant sa métamorphose, la sexualité du chevalier d'Eon, et dévoiler l'origine matérielle de l'énigme dont le mot avait été jusqu'ici enfermé avec lui dans la tombe.

De ces deux phénoménalités, l'une tenait au corps, l'autre au tempérament.

Quant au corps, ou du moins à sa conformation extérieure, le chevalier d'Eon avait une aptitude surprenante à revêtir et simuler au besoin les dehors et les apparences d'une femme. Par cette singularité, la nature semblait l'avoir destiné d'avance au rôle qu'il devait jouer dans la suite; sans cette prédisposition native, jamais ce rôle affreux ne lui eût été imposé, jamais l'idée homicide ne fût venue de lui dire : » Homme, tu seras femme; » et jamais, par conséquent, il n'eût été dans la nécessité d'obéir à cette bizarre injonction. De telle sorte que, si le déguisement, constaté par l'histoire, qui masqua une moitié de sa vie, n'eut point sa cause immédiate dans son habitude organique, il en fut pourtant l'effet.

Le chevalier d'Éon avait reçu de la nature des formes frêles, menues. A dix ans, sa mère se plaisait à le revêtir des robes de sa sœur; sous ce costume chacun l'eût pris pour une petite fille, tant sa taille était fine, sa main délicate, son pied petit; mais sous la forme extérieure de la jeune fille, le jeune garçon se faisait sentir; participant de l'une et de l'autre nature, il possédait une vigueur virile sous une enveloppe féminine. A vingt ans, il avait conservé presque tous ces avantages, de longs et beaux cheveux blonds, des yeux bleus, tendres, diaphanes : d'une taille peu élevée, mais d'une constitution robuste, sa force était ramassée. Son bras était demeuré d'une délicatesse extrême, ses doigts

effilés et potelés; mais quand les muscles de ces bras se crispaient, l'étreinte de la main était si puissante qu'on eut crû que des tenailles de fer étaient cachées sous cet épiderme blanc et rosé. Son corps au-dessus des hanches eût pu tenir dans ses deux mains; il chaussait un soulier de femme; il n'avait point de barbe; à peine un léger duvet courait-il çà et là sur ses joues, et les couvrait-il de petites soies pubescentes, douces comme le velours d'une pêche.

On verra bientôt que ce portrait n'a rien d'exagéré.

Les compagnons d'âge et de plaisir du chevalier d'Éon, et surtout les deux abbés Grécourt et de Bernis, mirent plus d'une fois à profit son hermaphroditisme externe. Habitués de ruelles et coureurs de lieux dont la sainteté était fort problématique; desservants assidus de temples dont les divinités n'étaient rien moins que les sœurs de la vierge Marie, ces deux abbés étaient obligés de se travestir; car on ne pouvait porter la robe sainte devant les autels profanes. C'était une déférence pour la morale chrétienne et publique, mais le diable n'y perdait rien, si Dieu y gagnait quelque chose. Faire entrer le chevalier d'Éon dans leurs communes mascarades, fut pour eux une heureuse idée. Désormais le plaisir allait augmenter d'un tiers. Le chevalier se fit donc femme *pour rire*, et Dieu sait dans quels lieux furent produites les prémices immaculées de sa pudeur et de son innocence!

J'arrive au second point des éclaircissements promis sur notre héros. Il sera tant soit peu difficile à exposer, tant soit peu épineux pour nos doigts et scabreux pour notre langue ; nous craignons bien de ne pouvoir nous en tirer sans laisser quelques bribes de notre peau ou quelques barbes de notre plume, aux aspérités et aux ronces du sujet. Nous allons tâcher pourtant de nous accrocher le moins possible aux broussailles du chemin, et, pour y parvenir, nous nous couvrirons et nous nous envelopperons, au besoin, du manteau de la retenue et des voiles de la périphrase ; puissent-ils nous servir d'égide ! Donc que le lecteur nous soit en aide : à bon entendeur, salut ! dit le proverbe.

Il est parmi les hommes, comme parmi les femmes, des natures plus ou moins précoces, plus ou moins hâtives. Chez les uns, les facultés corporelles (et il n'est ici question que de celles-là) se développent aux premiers rayons de l'âge, comme ces plantes dont les pétales s'épanouissent au premier appel des chaleurs printannières. Chez d'autres, les facultés physiques sont à l'état d'assoupissement ; elles sont atones. Les passions dorment en ces natures placides d'un sommeil profond, léthargique. Ce sont des argiles pétries de la main du Créateur, mais auxquelles il n'a point encore insufflé la vie. De telles constitutions prolongent ordinairement leur somme jusqu'au jour où un choc imprévu les réveille. Il faut une sorte d'électricité, de galvanisme accidentel à cette parylisie congéniale. Il faut que la

main d'un être prédestiné vienne délier ces juvénilités, qui s'ignorent, des langes encore subsistants de leur enfance; il faut que, nouveau Prométhée, cet être transmette le feu du ciel à ces créatures marmorines, métalliques, espèces de *Memnons* muets qui ne trouvent l'amimation et la voix que sous les rayons inspirateurs et vivifiants de leur soleil!

Le chevalier d'Eon appartenait à cette seconde catégorie.

Ses appétits sexuels demeurèrent long-temps neutralisés.

Une sorte de torpeur amortissait en lui les tentations ordinaires à son âge, et le rendait insensible aux sollicitations de la puberté. Et pourtant il était né avec un sang énergique, un caractère ardent, une cervelle inflammable. C'était une vraie tête de Bourguignon, avec son vouloir emporté, opiniâtre. Sa masculinité était toute au cerveau, là était tout le feu; ailleurs la glace. Étrange anomalie, idiosynchrasie bizarre, digne des méditations du physiologiste. Il semblait que, comme en ces corps frappés d'apoplexie, la vitalité eût reflué en lui vers le crâne, et abandonné les extrémités.

Pour rétablir l'équilibre, ses amis, expérimentateurs habiles de toutes les combinaisons de la volupté, eurent recours aux procédés les plus savants de leur art : ils échouèrent contre cette nature rebelle. Toutes les préparations, tous les aphrodisiaques les plus stimulants demeurèren

inutiles. Le sens invoqué resta mort, ou du moins enseveli dans son insensibilité léthargique, jusqu'au moment qu'une évocation puissante rendît la vie au cadavre, et ressuscitât le Lazare endormi dans sa tombe.

Les amis du chevalier étaient émerveillés devant cette *asthénie* sexuelle de leur compagnon : c'était pour eux une chose surhumaine, monstrueuse. Grécourt surtout, Grécourt le dissolu, le regardait ébahi.

« Tu es donc pétri de neige, lui disait-il ? Tudieu, quel glaçon! mais saint Joseph était un » luron; saint Antoine et sa tentation, Ananie, » Mizaël et Azazie dans leur fournaise, sont de » petits saints comparés à toi. Tu passes à travers » les brasiers sans avoir seulement la chair de » poule. Qu'es-tu? ange ou femme? Dis, car à » coup sûr tu n'es pas un homme! »

Le chevalier d'Eon explique lui-même ces premiers soupçons de ses amis, dans une lettre écrite au comte de Broglie et que nous reproduirons plus tard dans son entier.

« Je suis assez mortifié, lui dit-il, d'être encore » tel que la nature m'a fait (1) et que le calme » de mon tempérament naturel ne m'ayant jamais porté aux plaisirs, cela a donné lieu à l'*innocence* de mes amis d'imaginer, tant en France » qu'en Russie et en Angleterre, que j'étais du

(1) C'est-à-dire encore froid et peu porté aux plaisirs, car toute autre interprétation n'était plus admissible alors.

» genre *féminin ;* la malice de mes ennemis a for-
» tifié le tout, etc. » (Londres, 7 mai 1771.)

Hâtons-nous de le dire cependant; la nature n'avait point frappé le chevalier d'Éon d'une *agénésie* perpétuelle. Elle devait bientôt lever l'interdit qu'en mère prudente elle avait posé sur ses premiers ans, et l'émanciper de la tutelle sous le scellé de laquelle elle avait enfermé sa virilité. De même que certains héros enchantés, du temps de la chevalerie, ne pouvaient être délivrés que par la conjuration de certaine damoiselle de haut parage, notre héros devait être débarrassé par une haute et belle dame, du maléfice jeté sur lui par quelque méchante fée de la Bourgogne. Mais quelle qu'ait été la virtualité manifeste et constatée, rendue par la suite au complet exercice de tous ses membres, il conserva constamment le souvenir de sa paralysie première. Il en traînait l'ombre après lui, et cette ombre obscurcissait toutes les heures de sa vie. Ses amis d'ailleurs irritaient sans cesse cette plaie toujours vive et dont souffrait son amour propre. Un vétéran épicurien, le marquis de l'Hôpital, qui plus tard fut ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, et dont le chevalier d'Eon devint le secrétaire d'ambassade, se distingua entre tous les autres par la persistance incessante qu'il mit à saupoudrer toutes ses épîtres du sel de ses allusions aux infirmités de ce qu'il appelle plaisamment la *Terza gamba* de notre héros. A la cour de Saint-Pétersbourg, à celles de Londres et de Versailles, sur le

champ de bataille, malade et jusque sur son lit de douleur, le chevalier d'Éon est poursuivi partout des railleries sarcastiques de son vampire acharné (1).

Cette *Troisième jambe*, objet de tant de malices de la part du vieil ambassadeur, n'était pourtant demeurée rien moins que paralytique. Les certificats à l'appui de sa parfaite motilité, abondent dans notre dossier, et à côté même du marquis de l'Hôpital à la cour d'Elisabeth, la prétendue boiteuse faisait plus de chemin que le malin vieillard ne s'en doutait. A la vérité elle n'eut jamais la force privilégiée et le jarret athlétique de l'abbé Grécourt et de tous ces intrépides marcheurs, parmi lesquels le marquis avait sans doute compté dans son bon temps. Mais une place à la suite de pareils besogneurs était encore une belle place, dans ce siècle où tout ce qui tenait à la luxure était taillé dans des proportions gigantesques, monumentales; dans ce siècle dont la corruption a fait la seule grandeur peut-être, la licence l'immortalité !... A voir les montagnes de vices entassées les unes sur les autres, comme Pélion sur Ossa, par les hommes de cette époque, véritables Titans de la débauche, on croirait qu'ils ont voulu défier Dieu et tenté d'escalader le ciel! A la vue de leurs travaux surhumains de dépravation et d'immoralité, on se demande s'ils étaient des hommes ou des

(1) Voir les différentes lettres citées à la fin de ce volume.

géants ?... Celui qui lit ces fastes monstrueux ne sait vraiment lequel est le plus admirable, des majestés de certaines époques ou des infamies de celle-là, et croit presque aussi impossible à l'humanité de redescendre aux unes que de remonter aux autres : c'est en un mot la sublimité de la dégradation, si je puis m'exprimer ainsi, le zénith du vice, l'apogée du mal et la borne-limite des impuretés sociales, au front de laquelle il a été écrit : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Le chevalier d'Éon n'était point né pour ce temps. Dépaysé dans ce pandœmonium où toutes les perversités trouvaient un culte, des prêtres et des autels, il n'en comprend point la langue. Sa candeur native éprouve une sorte de révolte interne au seuil de ces Lupanars. Il n'y pose le pied qu'en tremblant, et se laisse entraîner par ses compagnons plutôt qu'il ne les suit. Il sent que là n'est point sa vocation, et ses yeux se portent en arrière comme pour rendre hommage à d'autres tabernacles.... C'était un ange tombé parmi des démons. Enfant de la campagne, il avait été élevé dans cette foi simple et pure, dans cette religion de toutes les vertus qui semblaient alors n'avoir d'asile qu'au fond des provinces, et quoi qu'on eût fait pour détruire cette féconde semence, pour en faire avorter le germe sous l'ombrage de la dépravation générale, on n'avait pu y parvenir. Comme ces plants vigoureux dont l'excision avive la sève et sur qui les pestes atmosphériques passent sans les faire dépérir, il éle-

vait constamment sa tige et écartait de ses pousses vivaces les herbes vénéneuses, se faisant jour à travers ces végétations parasites, nées de la corruption qui interceptaient son air et lui dérobaient son ciel. Les premières impressions ne meurent jamais dans l'âme ; l'enfance est une terre meuble, un sol vierge, où tout grain s'enfonce profondément, où toute racine s'étend en mille jets indestructibles.

Loin de remercier Dieu de cette pureté privilégiée, le chevalier d'Eon l'en accusait comme d'un crime. Il en était *mortifié*. Si la vertu peut en effet rougir parfois et presque douter d'elle-même, c'est quand elle voit le vice si commun, si universel, qu'elle en est réduite à se demander qui, d'elle ou de lui, est ici-bas l'exception, qui la règle ? Le faux et le vrai, le juste et l'injuste se brouillent, s'enchevêtrent en ces temps de perturbation; toutes les idées s'entre-croisent, se heurtent; l'homme ne sait où trouver le fil qui doit le diriger en ce dédale, où découvrir la boussole qui doit guider ses pas errants sur cette plage. Il n'est guère de peuple qui ne compte dans sa course quelques-unes de ces phases nébuleuses, où tous les horizons disparaissent, où la raison semble avoir perdu son gouvernail et le monde son étoile polaire. Ce sont les temps néfastes de l'histoire, les heures maladives et saburrales de l'humanité. Le siècle de Louis XV fut pour la France une de ces époques. Hommes et principes, tout était adultéré, déformé, contrefait. La société semblait

avoir été bosselée ; courbée sous le poids de ses vices, elle marchait le corps en deux comme ces vieillards qui ploient sous le faix des ans. Et le chevalier d'Éon rougissait de sa force et de sa droiture, au milieu de la débilité générale. Tout était à l'envers autour de lui, et il se croyait les pieds en haut, parce que tout le monde avait la tête en bas. Il se croyait tombé, parce que lui seul était debout.

Il faut tenir compte de ce renversement d'optique, et se mettre, pour ainsi dire, à ce point de vue, pour comprendre ses lamentations, et ses exclamations comiques sur ce qu'il appellera sa disgrâce et son infirmité, même après l'aventure que nous allons raconter et celles que nous aurons à citer par la suite.

CHAPITRE III.

La comtesse de Rochefort et le chevalier d'Éon. — Effet d'une main passée dans les cheveux. — La partie de masque. — Les traqueurs du parc aux cerfs. — Louis XV et madame de Pompadour; le comte de Stainville et la duchesse de Choiseul-Romante. — La toilette. — Le bal à Versailles. — Méprise de Louis XV. — Lebel et le comte Jean de Barry. — Le rendez-vous. — Événement inattendu. — Le soufflet. — Bonheur du chevalier d'Éon et malheur du roi. — Encore la comtesse de Rochefort. — Consolation. — Le chevalier d'Éon fait homme. — *Sic vos non vobis.* — Résumé.

C'était en 1755.

Grécourt était mort comme Santeul, Chaulieu, La Fontaine, en se confessant et demandant pardon à Dieu de ses péchés par pensées, par paroles et par actions. Car il avait péché sous toutes les espèces.

Le frais Bernis fleurit de santé, de poésie et d'embonpoint, c'est l'abbé des senteurs et des roses; Voltaire, ce malin parrain, l'a baptisé du nom de *Babet la Bouquetière*, grosse et dodue marchande de fleurs établie à la porte de l'Opéra.

On entre dans le mois de février; la cour et la ville se préparent à célébrer dignement le carnaval. On ne parle en tous lieux que de bals, de fêtes et de mascarades.

Le chevalier d'Éon vivait alors dans la maison du lieutenant général comte Dons-en-Bray, fils de l'ex-président de l'académie des sciences dont il avait prononcé et publié l'éloge funèbre. Mais ici laissons-le parler lui-même.

« Un soir dit-il, sc trouvaient réunis dans l'hô- » tel du comte, rue de Bourbon faubourg Saint- » Germain, le duc de Nivernais avec mesdames de » Gisors et de Brissac ses filles, et la comtesse de » Rochefort, jeune et intéressante veuve dont j'é- » tais le Benjamin. Les doigts blancs et effilés de » la comtesse insoucieuse et plongée dans un doux » nonchaloir jouaient depuis quelque temps avec » ma chevelure qui était blonde et soyeuse. Ma- » dame de Rochefort se plaisait à cet amusement » innocent quand soudain je tressaillis, en éprou- » vant une sensation qui m'était inconnue, au » contact de cette main féminine.

» Il existe dans les cheveux une espèce de fluide » qui, semblable, à l'électricité, se met en mou- » vement à la seule approche d'une influence » sympathique, et vole, pour ainsi dire au devant » d'elle à travers les fibres de notre corps.

» Je sentis tout mon être sillonné par ce cou- » rant magnétique ; il me sembla que des étincelles » jaillissaient de ma tête et crépitaient sous les » passes de cette main dont le frôlement faisait » horripiler ma peau et dresser ma chevelure.... » Mais je dissimulai de toutes mes forces cette sen- » sation nouvelle, indéfinissable ; j'avais peur » qu'une contraction, un mouvement ne trahissent

» mon émotion et ne révélassent le bien-être inté-
» rieur que je ressentais. Je laissai donc courir et
» folâtrer sur mon front cette douce main, le plus
» indolemment et le plus inattentivement que je
» pus, en apparence. Accoquillé, courbé sur
» moi-même, tenant mes mains l'une dans l'autre,
» roidissant mes muscles et mes nerfs, je me crispai,
» j'étreignis le plaisir, je le pliai sous moi, le cachai,
» l'étouffai; mais la somme des titillations que j'é-
» prouvais s'accrut, et se condensa tellement; mes
» membres en furent chargés, saturés à tel point
» qu'une trépidation irrisistible, foudroyante,
» éclata sur tout mon corps; je frissonnai, je
» bondis, et la comtesse effrayée retira précipi-
» tamment sa main frappée du contre-coup de cette
» secousse. Elle leva aussitôt les yeux et rougit
» malgré elle en remarquant mes joues qui étaient
» pourpres, mon cou gonflé, mon regard humide,
» ma pupille dilatée.....

» La comtesse de Rochefort était une grande et
» belle femme à l'œil noir et fendu en amande
» avec une prunelle ardente et veloutée (1) soit
» qu'elle eût connaissance de ma tardiveté, soit
» qu'elle en jugeât tout simplement à mon appa-
» rence puérile et délicate, elle était avec moi
» sans gêne aucune, m'accordant auprès d'elle et
» se permettant auprès de moi de petites privautés
» sans conséquence de sœur à frère et de frère à

(1) Elle s'appelait Marie de Brancas, veuve de M. de Kercadio du Liscoët, comte de Rochefort, et épousa plus tard en secondes noces le duc de Nivernais.

» sœur. Elle m'appelait son petit d'Éon, me trai-
» tait en enfant, et déclarait m'aimer beaucoup.
» Mais à partir de ce moment la comtesse s'éloigna
» insensiblement de moi, et se retira peu à peu dans
» une froide réserve comme une tortue qui s'est
» mise à découvert, et que la vue du danger fait
» rentrer dans sa carapace. Le coup d'œil insolite
» et véritablement flamboyant dont je l'avais en-
» veloppée, avait été comme un éclair à son esprit
» fin et pénétrant. Elle comprit qu'il y avait un
» homme à la place d'un enfant, et que la femme
» désormais devait, à son tour, prendre la place
» de la sœur..... Elle ne joua plus avec moi, me
» parla moins, mais je remarquai qu'elle me re-
» garda davantage; elle ne me dit plus qu'elle
» m'aimait, et commença à m'aimer; c'est bien là
» les femmes, n'est-ce pas?... »

Aux personnes ci-dessus désignées et réunies chez le comte Dons-en-Bray, le chevalier d'Eon ajoute le comte de Lauraguais, Sainte-Foy, Dampierre, Bezenval, et le fameux Jean du Barry, dont la réputation n'était alors que celle d'un charmant mauvais sujet. Le fond était encore masqué sous la forme.... Mais si l'aiglon gît dans l'œuf, il en becquette déjà la coque, et l'on peut augurer à ses coups de ce qu'il fera quand il aura plumes et serres, et pourra prendre son essor.

— Madame la comtesse ira-t-elle demain à Versailles au grand bal de la cour? dit le comte de Lauraguais à madame de Rochefort dont le regard distrait révèle une forte préoccupation.

— Oui, monsieur le comte, j'irai.

— Allons-y tous, messieurs, proposa aussitôt le duc de Nivernais ; on dit que le bal sera superbe.

— Oui, répond le comte Jean, on assure que Frérot (1) s'y montrera déguisé en vrai roi et *Pompadourette* en honnête femme (2).

— En honnête femme, non, c'est trop difficile, mais en fée. Elle a, dit-on, évoqué toutes les magies de la séduction, tous les prestiges de la toilette, pour retenir auprès d'elle, par ses enchantements un chevalier qui commence à trouver monotone les amours de sa châtelaine, et se sent quelque velléité de courir encore les aventures.

— Ah! ah! fit toute l'assemblée avec curiosité.

— Oui, messieurs; Louis XV a senti tiédir ses ardeurs. Les pieds de la royauté ne trouvaient plus de chaleur au foyer qui jusqu'alors les avait tenus moites et chauds. Le froid a remonté des extrémités au cœur; sa majesté est menacée de congélation. Le palais du malade a perdu toute sapidité. Il y a consomption imminente, si quelque habile médecin ne vient ranimer le monarque engourdi, réveiller ses appétences éteintes et raviver ses houppes nerveuses émoussées. Aussi tous les Esculapes de Paris sont en quête de la panacée, messieurs; tous les traqueurs du parc aux cerfs, tous

(1) Frérot était un des sobriquets sous lesquels on désignait Louis XV.

(2) *Pompadourette* était une cajolerie moitié maligne, moitié badine de Voltaire à la Pompadour, qui en fut plus blessée que flattée. C'est que Voltaire était comme les chats. La griffe perçait toujours en lui sous la patte de velours; il égratignait même en jouant... par la force de l'habitude.

les vampires de Versailles sont à la piste du gibier et à la recherche de la victime qui puisse affriander l'agneustie royale et stimuler sa torpeur, par l'infusion d'un sang jeune et chaud.

— Et jusqu'ici les recherches ont-elles donc été vaines, demanda du Barry ?

— A peu près. Il y a en ce moment, lutte effroyable de dévouement, encombrement de charités chrétiennes, monarchiques, et de vertus de toutes grandeurs et de tout âge prêtes à se sacrifier pour le salut du trône ; mais l'ennui qui ronge l'auguste malade a fait de tels ravages et creusé autour de lui un abîme si profond, que toutes les victimes offertes en holocauste n'ont pu réussir à le combler. Le goufre est encore béant, et attend un *Décius?*

—Oh ! que n'ai-je une cousine ou une sœur, se dit à part lui Dubarry en se mordant le bout des doigts ! » C'était comme une inspiration, et un pressentiment de son avenir.

— La froideur qui règne entre la Pompadour et le roi n'est qu'éphémère, messieurs, dit Sainte-Foi; le feu est couvert d'un peu de cendre, mais il se rallumera. La Pompadour est trop nécessaire à sa Majesté ! Elle est devenue une de ses habitudes, et pour Louis XV c'est toute une vie. L'habitude est, dit-on, une seconde nature en nous ; je crois qu'en lui c'est la première. Jamais le mouvement, l'impulsion ne naissent, ne partent de lui ; toujours il les reçoit ; et il leur obéit, les conserve, suivant invariablement le chemin dans lequel on

l'a poussé. Ses pas peuvent bien hésiter, se ralentir, ils pourront même s'écarter et dévier quelquefois, mais bientôt ils rentreront dans la voie tracée; une influence secrète, une attraction souveraine les dominent; il n'est pas plus en leur pouvoir de se soustraire à cette action, qu'au satellite planétaire de sortir de l'orbite où son étoile fixe le force de graviter.

« Louis XV, messieurs, s'attache à ce qui est, parce que cela est. Voilà sa raison. Il aimera demain parce qu'il a aimé hier, et toujours parce qu'il a aimé une fois. Voilà tout son cœur et son amour; cœur passif et amour de machine, s'attachant par routine et se mouvant par ressort.

« Vous connaissez tous le comte de Stainville? Il spécula un jour sur l'une de ces petites hésitation anormales qui se manifestent parfois dans la révolution fatale et quotidienne que décrit régulièrement et invinciblement Louis XV autour de l'astre pompadourien. Sa lunette braquée sur le ciel de Versailles comme un astrologue qui guette l'heure d'une éclipse, il voulut profiter audacieusement d'une de ces intermittences pour se glisser entre l'étoile et son satellite, et élever sa fortune dans l'espace vide, de même qu'on jette une digue entre deux fleuves un moment suspendus.... En pareil cas, il faut se hâter sous peine d'etre pris entre les deux flots et englouti par les deux torrents, s'ils opèrent leur jonction..... Le comte avait une parente : c'était la comtesse de Choiseul-Romante, jeune et jolie femme, un peu coquette, un peu

ambitieuse, et à qui la perspective d'un trône à partager devait naturellement tourner la tête.

« Stainville réunit avec adresse dans la femme tous les mauvais éléments qui d'ordinaire y combattent les bons; il les rapproche sous sa main, les couve de ses conseils pernicieux, de son souffle empoisonné, en développe le germe, le grossit. La jeune femme fermente ainsi, pendant quelques jours sous le verre brûlant où il a placé ses passions, dans la serre impure où il a chauffé ses désirs; puis quand il la voit mûre et viciée à point, il la prend, la conduit, s'en fait le vendeur, et l'offre lui-même à son roi, comme le fruit le plus digne de son auguste appétit qu'il ait pu trouver dans les domaines de sa famille. Le roi lui fit l'honneur d'accepter le déshonneur de sa parente. La pauvre femme fut livrée.... mais ce que je vous disais tout-à-l'heure arriva. Un moment arrêté devant cette primeur étalée sur sa route, Louis XV reprit sa marche invariable, sa marche première, et revint vers la Pompadour; car il est l'aiguille, elle l'aimant. Il a ses affolements, mais il se retourne toujours vers son nord.... Stainville s'en aperçut, et comprit qu'il était perdu, s'il ne conjurait sa perte par celle de sa parente. Il fallait en effet, au moins deux infamies pour racheter la première. Il avait commis l'une pour fonder sa fortune, l'autre était nécessaire pour écarter son châtiment. La logique est inexorable et les hontes s'enchaînent !.... Il tira donc des mains de la comtesse de Choiseul une lettre de Louis XV qui constatait

l'amour passager du roi et le déshonneur éternel de sa parente, et la livra à la Pompadour, abandonnant et reniant ainsi dans l'abîme celle qu'il y avait jetée.

— L'infâme! s'écrièrent à la fois la comtesse de Rochefort et ses compagnes.

— Dites le grand politique, murmura tout bas du Barry!

— La Pompadour, continue Sainte-Foy, a promis au comte de Stainville pour récompense une ambassade d'abord, et un duché ensuite avec le beau nom de *Choiseul* qu'il venait si bien de défendre et d'anoblir.

— Ainsi la Pompadour demeura toute-puissante; et le sera long-temps. La fête de demain sera pour elle le jour d'un nouveau triomphe, et pour ses ennemis une nouvelle journée des dupes.

— Que ce soit un jour de plaisir pour nous qui ne sommes d'aucun parti, répondit le duc de Nivernais! Allons au bal et rions tout à la fois des vainqueurs et des vaincus, c'est le droit de la galerie... Quels seront nos costumes? car nous irons masqués, n'est-ce pas?

Et chacun fit choix d'un travestissement, hormis le chevalier d'Éon dont les yeux et la pensée étaient tout à la comtesse de Rochefort.

— Et lui comment le déguiserons-nous? dit Lauraguais en lui frappant sur l'épaule.

— En femme, répondirent à la fois du Barry, Sainte-Foy, Dampierre et Bezenval.

— Il paraît que M. d'Eon est fort bien sous

ce costume? demanda la comtesse de Rochefort.

— Surprenant, madame, répondit du Barry; c'est à s'y tromper, et je pourrais vous raconter...» Il s'arrêta; Sainte-Foy l'avait tiré par son habit et retenu au bord de quelque indiscrétion graveleuse.

— Eh bien, d'Eon, dit le duc de Nivernais, madame de Rochefort peut vous prêter une de ses robes; n'est-ce pas, comtesse?

— Sans doute, ma robe de bal la plus nouvelle et ma plus vieille femme de chambre sont au service de monsieur d'Eon, et comme une demoiselle de bonne maison ne peut se présenter seule au bal, je lui fais l'offre d'être à la fois sa compagne et son chaperon.

— Adopté, adopté. La partie sera ravissante.

— A demain donc, messieurs, dit le duc de Nivernais, chez madame de Rochefort; mes sœurs et moi y serons à huit heures précises, et nous partirons de là tous ensemble pour Versailles.

— A demain.

Le lendemain le chevalier d'Eon était de bonne heure au lieu du rendez-vous. « L'idée seule, dit-» il, de revêtir une des robes de la comtesse, de » sentir sur ma peau un vêtement qui avait pressé » le sein de cette adorable femme, contre lequel » avait battu son cœur, dont le tissu avait em-» prisonné et touché son beau corps, me procu-» ra à l'avance un frémissement de plaisir indi-» cible. Je brûle de tenir cette étoffe, de la palper, » d'en respirer l'odeur, d'en aspirer les effluves...

» Cette robe doit encore être imprégnée des éma-
» nations odorantes de la femme qui l'a portée.
» Je la sentirai à m'enivrer; et la pensée seule
» en est déjà un enivrement pour moi. Aussi suis-
» je parti avant l'heure fixée. Il fallait d'ailleurs
» qu'on m'habillât, et le costume des femmes
» n'était pas petite affaire. C'était tout un protocole
» somptuaire à réglementer, toute une armée de
» colifichets à disposer par ordre, par lignes et
» par rangs. Ainsi me remit-on entre les mains
» d'un vieux vétéran, blanchi dans la diplomatie
» de la toilette, grognard barbu avec deux ou
» trois chevrons gagnés sur le champ de bataille
» de la coquetterie, fille majeure et devenue in-
» vulnérable aux coups de la médisance et aux at-
» taques de la calomnie.

» Je reculai tout d'abord, à la vue de ce débris
» trois fois respectable, qui s'avança vers moi
» avec toute la dignité d'un tambour major; et je
» fus instinctivement tenté de porter la main à
» mon front, comme on le fait devant un inva-
» lide. Après s'être affaissée deux fois majestueu-
» sement sur elle-même en signe de salut, la
» dame m'indiqua du doigt un cabinet de toilette
» où elle me pria de passer seul, afin de m'affu-
» bler des premiers vêtements qui ne pouvaient
» être mis sous ses yeux sans blesser sa pudeur,
» dit-elle. J'obéis à ce scrupule de la décence, et
» le premier équipement endossé, je revins me
» confier à la chasteté sexagénaire et désormais
» inviolable de mon capitaine instructeur.... Le

» gros de ma métamorphose était fait, et, fidèle
» aux instructions de mon caporal enjuponné,
» je portais déjà très-proprement le fourniment
» féminin, je paradais sous mon nouvel uniforme,
» et je m'exerçais aux petites minauderies qui
» forment la tactique et la science stratégique du
» corps sous les drapeaux duquel j'étais enrôlé,
» quand madame de Rochefort entra. La comtesse
» se chargea de mettre la dernière main à l'œuvre,
» et de compléter mon instruction. La caméristе
» se retira donc, et me laissa seul avec la com-
» tesse. Mais voilà que tranquille encore comme
» un agneau, un instant auparavant, je deviens
» remuant et inquiet comme un faon. J'ai du feu
» dans les veines et du vif-argent dans les jambes.
» En vain ma compagne me gourmande, me gron-
» de, je ne puis rester en place. En vain je suis piqué
» par les épingles en me retournant, il faut que
» je me retourne aux risques des mêmes piqûres.
» Il est vrai que chaque fois, une jolie main vient
» étancher mon sang avec une tendre inquiétude,
» et que je convoite presque les douleurs de la
» blessure pour la douceur de la guérison.

» Mais la comtesse s'est placée en face de moi.
» Une fleur s'est échappée de ma chevelure; elle
» veut en replanter la tige détachée. Pour faciliter
» la greffe à enter sur ma coiffure, me voilà con-
» traint de baisser la tête : mon front touche ce-
» lui de la comtesse, ma joue effleure sa joue,
» ma bouche est vis-à-vis la sienne, une ligne, un
» rien les sépare; je respire son haleine, je m'en

» abreuve. D'une gorge fraîche et éblouissante
» dont je sens les battements, du cou que j'entre-
» vois, des épaules nues que je touche, s'élève
» une douce moiteur, une vapeur parfumée, qui
» trouble mes sens, mes yeux ; ma tête se perd...
» Cette chair est de l'aimant, elle me fascine, elle
» m'attire... J'y porte mes lèvres plus brûlantes
» qu'un fer chaud et tombe à genoux en criant :
» Pardon, madame, je vous aime !

» La comtesse fut d'abord interdite ; elle recula
» de quelques pas. Puis, me voyant en cette pos-
» ture humble et contrite d'un écolier qui at-
» tend le châtiment d'une faute, elle reprit cou-
» rage devant cette timidité innocente, et me cria
» en riant pour toute réprimande : Prenez donc
» garde, monsieur, vous allez gâter votre robe ! »

» Comme on le pense bien, je compris toute la
» portée du mot, et, en enfant bien élevé, qui n'est
» pas puni une première fois, j'allais recommen-
» cer ma faute. La comtesse m'arrêta avec ferme-
» té, mais non sans émotion. J'obéis à sa simple
» défense, et j'entendis sa bouche dire tout bas :
» Charmant enfant ! Ce fut ma seule récompense :
» le cœur de la comtesse battait alors aussi vite
» que le mien !

» Pendant le trajet de Paris à Versailles, nous
» fûmes placés l'un à côté de l'autre, et nous de-
» meurâmes silencieux au milieu du brouhaha gé-
» néral causé par la loquacité de nos compagnons;
» mais nos mains restèrent étroitement et con-
» stamment unies. Langage muet plus éloquent

» que la parole. — Le cœur entend par tous les » sens! »

On entrait dans Versailles et notre Télémaque et son joli Mentor — vingt-six ans chargés de veiller sur vingt-quatre — n'avaient point fait trève à leur douce et mystérieuse étreinte. Au contraire, plus ils avancent vers le château, plus les sons du bal commencent à bruire, plus le murmure en devient distinct, plus les brumes, qui couvrent de loin la mélodie, s'évaporent et s'éclaircissent sous les jets étincelants des bougies, comme les brouillards de la nuit sous les rayons du jour naissant, et plus la comtesse de Rochefort attire à elle son jeune ami : son bras se presse contre le bras qui s'y tient enlacé, et semble dire : Ne me quittez pas, il y a ici danger pour vous! « L'île où ils abordaient, en effet, allait être aussi féconde en syrènes et en tentations de toutes sortes que la fabuleuse île de Calypso.

Ainsi que l'avait annoncé le duc de Nivernais, le bal fut magnifique : c'était une vraie fête royale, où le luxe s'entassait sur la luxure. La corruption et le faste nageaient là ailes déployées, comme le cygne en pleine eau. Entourée d'un cercle d'odalisques et d'une haie de courtisans empressés, la Pompadour s'y pavane en tous sens et trône de son mieux. C'est bien l'air railleur et insultant du triomphe, l'arrogante insolence de la sultane favorite au milieu du harem.

Étincelante de beauté, ruisselante de pierreries, scintillante de parure, elle marche la tête

haute et porte sans broncher le pain d'un million d'hommes après sa robe !....

Mais Louis XV paraît ennuyé, un nuage visible à l'observateur attentif, recouvre et assombrit son visage. A voir l'œil terne, l'air apathique dont le monarque blasé contemple cette arène de femmes qui caracollent, gambadent et s'élancent devant lui; à voir la profonde indifférence avec laquelle il regarde toutes ces pudeurs débridées, ces modesties effrénées étalant leurs charmes comme dans un bazar d'Orient, on comprend que le juge suprême de ce concours de lubricité est demeuré insatisfait, et que parmi toutes ces rivalités, pompeusement enharnachées, qui se disputent les faveurs du sultan, nulle encore n'a su fixer son choix.

Mais, chut!... le boa royal, engourdi dans la digestion de ses plaisirs, a donné signe de vie... il a remué... son œil a lui, sa bouche s'est entr'ouverte, sa tête s'est redressée... Silence! son regard est fixe... il est aux aguets... il a déroulé ses anneaux... Voyez comme il agite ses flancs lentement d'abord, puis plus vite... Il convoite quelque proie... Quelle est-elle?

Suivons la direction de son regard... C'est une femme! une femme nouvellement venue, dont la tournure a quelque chose de mâle et de féminin, de fort et de gracieux à la fois; dont la figure porte un mélange de modestie et d'assurance qui s'harmonient bizarrement, dont tout le corps enfin se détache en relief et ressort comme une peinture

à fresque au milieu des corpulences molles et uniformes qui composent la masse et le fonds de ce panorama vivant. N'étaient ses cheveux blonds, son œil bleu, sa peau blanche, ces emblèmes innés, ces types primordiaux et caractéristiques des races des climats tempérés, on la prendrait pour une Andalouse ou une Italienne, tant on pressent de vigueur sous cette souplesse, tant on devine de vivacité méridionale, de prestesse pétulante sous cette froideur apparente et composée.

Il y a une forte et large hanche sous les plis de cette basquine qui voltige et tournoie dans les tourbillons de la danse; il y a du muscle et du nerf sous cette taille fine, emprisonnée, serrée comme un vert peuplier dans sa gaîne, et qui, chaque fois qu'elle ploie, fait crier la soie et craquer le corset qui l'enserre...

Louis XV regardait cette femme, espèce d'amazone en qui la force semblait s'allier à la faiblesse, et il trouvait dans cette allure vive et franche, dans cette désinvolture cavalière, un peu dragonne, un peu homme, un peu femme, quelque chose de nouveau, de pittoresque, d'étrange, qui ravivait ses sens engourdis, irritait sa convoitise, et lui rendait enfin ce que depuis longtemps il avait perdu... des désirs!...

Dans le bal était un personnage qui jamais ne quittait le roi. C'était son ombre, son reflet, le complément de son être, l'exécuteur de la pensée royale, le bras prêt à obéir au commandement de la tête. Ce personnage, que la postérité, par une

sorte de représailles historiques, de justice providentielle, a attaché comme un boulet au pied de Louis XV, qu'elle a marqué du même fer, noté de la même infamie, c'était *Lebel*, premier valet de chambre du roi, ministre de ses plaisirs. Premier ministre sous un tel règne, Lebel avait dans son département la corruption, dans ses attributions spéciales et exclusives la débauche; car la séduction était un des apanages chéris de la royauté, son domaine favori, qui avait ses intendants, ses directeurs et ses commis : la honte des familles s'y exploitait régulièrement et par cantons; le déshonneur public était mis en parc, il avait son aménagement, sa coupe et sa réserve.

— Ecoute, dit Louis à l'homme qui tenait à bail la ferme de ses royales concupiscences; — regarde quelle est cette femme... la connais-tu?

— Non, sire; mais je connais son cavalier.

— Quel est-il?

— Le comte Du Barry, un des plus francs mauvais sujets de votre royaume.

— Ah! ah!... Serait-elle venue ici avec lui?

— Oui et non : la dame est venue avec la comtesse de Rochefort et le duc de Nivernais; le comte Du Barry est de la société du duc; mais je puis avoir dans un instant les renseignements utiles.

— Va.

Et Louis s'éloigna promptement de Lebel. La marquise de Pompadour avait remarqué leur conférence, et comme elle savait quel genre de négociations se traitait d'ordinaire dans ces petits

colloques, elle s'approcha vivement pour rompre ce protocole et prévenir l'exécution du complot. Il était trop tard; Lebel a su tout ce qu'il avait à savoir.

Le comte Jean venait de reconduire à sa place *mademoiselle d'Eon* et de la restituer à la vigilance inquiète de la comtesse de Rochefort, qui ne voulait jamais laisser éloigner sa jeune amie, sans doute afin de pouvoir mieux protéger son innocence. — Quel excès de zèle! se disait à part lui Du Barry, toujours enclin à la méchanceté! on prendrait cette surveillance-là pour de la jalousie, et cette attention si exclusive pour de l'égoïsme. Est-ce que par hasard la comtesse?...

Lauraguais l'interrompit au milieu de ses commentaires.

— Sais-tu, lui dit-il *ex abrupto*, en l'abordant, que ce petit d'Eon est un prodige? personne ici ne soupçonne que ce soit un homme.

— C'est prestigieux!

— N'as-tu pas remarqué le roi? Il l'a constamment suivi et dévoré de ses yeux.

— Impossible!

— Je te le jure. Son regard a été braqué sur lui pendant plus d'un quart d'heure; on eût dit qu'il le tenait en joue.

— Si... Oh! non, non, cela serait par trop comique! il y aurait de quoi se pâmer de rire!

— Auquel de vous en veut donc Lebel, messieurs? dit Sainte-Foy en s'approchant d'eux. De-

puis quelque temps il rôde autour de vous comme le loup à côté d'une bergerie, ou le renard devant un poulailler. Il n'y a pourtant parmi vous ni poule ni brebis. Tenez, le voilà qui passe.

— C'est toi qu'il regarde, dit Lauraguais à Du Barry; c'est à toi qu'il veut parler. Je l'avais prévu.

— Miséricorde! fit le comte Jean en portant un mouchoir à sa bouche. Oh! ne ris pas, Lauraguais; Sainte-Foy, ne bouge pas, ne te retourne pas : nous te conterons tout si nos prévisions se réalisent... Oh! ce sera la plus drôle aventure que tu auras ouïe de ta vie... Eloignez-vous; laissez-moi préparer cela, et je vous servirai d'une facétie dont vous vous souviendrez longtemps.

Lauraguais et Sainte-Foy se mêlèrent à la foule, et Du Barry, demeuré seul, vagua insoucieusement et comme à l'aventure; sa figure sarcastique et guoguenarde avait pris, comme par enchantement, le masque de la plus naïve bonhomie, de la plus complète insignifiance. Il n'avait pas fait deux tours que Lebel l'aborda.

— Eh bien, monsieur le comte, vous ne dansez pas?

— Non, monsieur *le premier*.

— Vous avez donc abandonné votre compagne?

— Ma compagne?

— Oui, cette jeune et jolie personne dont vous étiez le cavalier tout à l'heure?

— Ah! ah!... je l'ai rendue à madame de Rochefort.

— C'est donc une parente de la comtesse?

— Non, c'est une parente à moi, une petite cousine qui m'a été confiée... et je n'ai pas cru pouvoir déposer ma tutelle en de meilleures mains qu'en celles de madame de Rochefort.

— Sans doute. Eh bien, monsieur le comte, votre cousine est ravissante!

— Vous trouvez?

— On l'avait trouvée telle avant moi.

— Qui donc?

Lebel se pencha à l'oreille de Du Barry.

— Il serait vrai! dit celui-ci.

— Votre fortune est entre vos mains, monsieur le comte.

— Que m'apprenez-vous, grand Dieu!

— Faites vos conditions.

— Oh! si nous en étions là, je m'en rapporterais entièrement à sa majesté et à vous; mais...

— Auriez-vous des scrupules?

— Ce n'est pas cela : je suis un des sujets les plus soumis de sa majesté, mais cette jeune fille est de la province. Elle a des préjugés, des principes. Vous comprenez? comment faire?

— Il n'y a point de bonne volonté à attendre, point de capitulation à espérer?

— Aucune.

— Eh bien! on prend le fort d'assaut ou par surprise, quand il ne veut pas se rendre. Il ne faut pour cela qu'avoir des intelligences dans la place, et vous êtes le seul gardien de votre cousine.

— Je comprends.

— Sa majesté se retire dans une heure : d'ici là

vous enlevez habilement votre parente à la société de madame de Rochefort, vous l'attirez dans les galeries sous un prétexte quelconque, pour prendre l'air, admirer les décors et l'illumination générale. C'est un coup d'œil magnifique!... Une femme respectable ou moi nous nous trouvons là par hasard... vous nous confiez l'ingénue... et je prends sur moi le reste.

— Bien tracé; avant une heure je suis à vous. Recommandez à la vieille apostée d'être prudente, et d'éviter toute explication.

—Soyez sans crainte, et comptez sur elle comme je compte sur vous.

Les deux négociateurs se séparèrent: l'un se dirigea vers le roi, l'autre revint à ses amis qui, tous, amis et roi, haletaient également d'impatience, et éprouvaient également la démangeaison du désir et les picotements de la curiosité.

— Elle est à vous, sire, dit Lebel au roi.

— Le jeu est fait, dit le comte Jean à ses compagnons. C'est d'Eon maintenant qu'il faut engager dans la partie sans qu'il s'en doute : voilà le difficile. Il est si pudibond qu'une bonne fortune lui fera peur.

— Il acceptera, ne fût-ce que par amour-propre. Il me paraît tout ragaillardi ce soir! je ne sais quelle odeur il a flairée, quelle influence l'éperonne, mais il est tout fringant, parole d'honneur, et je me trompe fort s'il n'est d'humeur à faire des siennes.

— Dieu le veuille!... et s'il recule poussons-le.

— D'Eon, es-tu homme?

— Je ne l'ai jamais senti autant que ce soir.

— Bravo!... c'est l'influence du costume.

— On m'a mis sur la peau la tunique de Déjanire.

— Je suis sauvé! s'écria Du Barry. D'Eon, mon cher ami, veux-tu me rendre un service?

— Lequel?

— Si tu pouvais gagner mille louis pour moi, ton camarade, ton Pylade, qui en ai le plus grand besoin, et une jeune et jolie femme pour toi, le ferais-tu?

— Où sont les louis, où est la femme?

—Voilà qui est parler. Ecoute donc: une grande dame du château, éprise de ta personne, a parié avec moi que tu n'étais pas homme, et s'est offerte à en recevoir la preuve à l'instant même en son boudoir. J'ai tenu le pari. La dame est partie et sa duègne t'attend dans la galerie; la feras-tu attendre?

— Sa maîtresse est-elle jeune?

— Jeune.

— Belle?

— Belle.

— J'y cours.

— Arrête, un mot encore. La camériste te croit femme, sois discret avec elle!

Et cinq minutes après, notre héros cheminait à travers les détours du palais, en compagnie d'une matrone à la parole mielleuse, qui lui prodiguait

toutes sortes d'attentions et le comblait de ses blandices artificieuses.

Quant à nos jeunes étourdis, demeurés, eux et leurs amis, dans la galerie, ils étouffaient d'un rire comprimé, mais interminable, inextinguible. A voir ces fous, un homme de sang-froid les eût crus piqués de la tarentule ou possédés de la danse de Saint-Guy.

— Messieurs, dit le premier Lauraguais, la partie que nous venons d'engager a pour enjeu quelques années de Bastille; je n'en attends pas la fin.

— Ni moi.

— Ni moi.

Après ce *sauve qui peut* général, les uns rentrèrent au bal afin de prévenir le duc de Nivernais, les autres firent appeler leurs voitures, puis tous prirent leur essor vers Paris.

— Diable ! cet appartement est magnifique, disait le chevalier d'Éon, demeuré seul dans la chambre où l'avait introduit sa conductrice : c'est un luxe vraiment royal. Que vois-je ? Le chiffre de Louis XV !... les LL entrelacés ! Serais-je chez quelque princesse !

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, il se passait dans la salle du bal un événement sur lequel ni lui, ni ceux qui l'avaient envoyé où il se trouvait, ne comptaient guère. Inquiétée du départ un peu précipité du roi, des allées et venues de Lebel, et de son éloignement qui avait été comme le signal de celui de Louis XV, madame de Pompadour s'est subitement retirée, décidée à vérifier à tout prix

la cause de ses soupçons. Depuis quelque temps elle ne partage plus la couche de sa majesté, et ne pénètre plus de nuit dans ses appartements, mais elle en a conservé la clef; elle en connaît les plus secrètes issues et peut arriver inopinément dans la chambre la plus reculée, au risque d'une scène ou d'une rupture!... Qu'importe à une femme jalouse!

« J'avais l'œil fixé sur la porte de velours cra-
» moisi ornée de clous dorés, par laquelle j'étais
» entré, dit le chevalier d'Éon ; soudain, un pan-
» neau dissimulé dans la boiserie s'entr'ouvre à
» côté de moi. Une femme paraît, c'est la marquise
» de Pompadour ! la marquise, embellie encore
» par le dépit qu'elle éprouvait : tout est bénéfice
» pour les jolies femmes !... Ses lèvres closes, ser-
» rées, ne laissaient à la place de la bouche qu'une
» petite ouverture en cœur, étroite, mignonne,
» adorable; ses joues, colorées par la jalousie,
» rayonnaient de fraîcheur, et ses pommettes,
» couvertes d'un carmin fébrile, étincelaient de ce
» vermillon qui rend les petites pommes d'api si
» purpurines, si avenantes, qu'on ne peut résister
» à la tentation d'y mordre.... Émerveillé, je
» m'approche avidement de la favorite; mais, de
» ses jolies mains, celle-ci m'applique le meilleur
» soufflet que j'aie reçu de ma vie. Ce début singu-
» lier me déconcerte d'abord, mais bientôt, remis
» de ma surprise, comme un soldat après le pre-
» mier feu, je reprends courage. La résistance a
» toujours été pour moi un aiguillon! Apparem-
» ment, me disais-je, c'est une formalité habi-

» tuelle aux maîtresses de roi, et je retourne réso-
» lument à l'assaut. La Pompadour est interdite;
» elle s'attendait à voir la coupable, prise en fla-
» grant délit, confuse, repentante et demandant
» merci; au lieu de cela, elle a affaire à une lu-
» ronne qui se porte intrépidement à sa rencontre,
» et semble prête à lutter de pied ferme avec
» elle. A son tour elle est effrayée, recule, a
» presque envie d'appeler du secours. — Madame!
» me cria-t-elle avec terreur.

» — Oh! je suis homme et non femme, lui ré-
» pondis-je.

» — Que dites-vous?

» — Ce que vous savez déjà.

» — Que prétendez-vous?

» — Vous en donner la preuve et gagner le pari.

» — La preuve, le pari?.... De quoi?

» — La preuve que je suis homme et le pari que
» vous avez fait du contraire.

» — Moi?

» — Vous, oh! je le gagnerai.

» — Laissez-moi, de grâce. Vous êtes homme,
» dites-vous?

» — Sans doute.

» — Vous n'êtes donc point ici en rendez-vous?

» — Pardon.

» — Auprès de qui?

» — Auprès de vous.

» — Je n'y comprends plus rien... Madame...

» Monsieur... je vais appeler... Grand Dieu...
» Ah! c'est un homme... Monsieur, vous n'y
» pensez pas, dans la chambre du...

» Je n'écoutai rien. Il y avait là une ottomane... »

Ici nous sommes obligés de faire une coupure au récit par trop pittoresque du chevalier. Il continue :

« Je me relevai triomphalement, et tendant une
» main courtoise à ma compagne : ne me gardez
» point rancune de ma victoire, lui dis-je.

» La marquise se jeta devant une glace, répara
» en un clin d'œil le désordre causé dans sa toi-
» lette par mon attaque abrupte et imprévue,
» puis, me regardant et m'examinant, comme si
» elle ne pouvait croire à sa surprise, elle part
» d'un éclat de rire qui était la répétition du
» concert que mes amis exécutaient en mon hon-
» neur dans la galerie.

» Quoique je ne me rendisse pas bien compte
» de cette hilarité, la gaieté est contagieuse, et je
» me mis à faire chœur avec mon héroïne; mais
» quand celle-ci eut appris, *ab ovo*, les circonstances
» antécédentes de l'aventure; quand je lui eus
» fait le récit de tout ce que m'avaient conté mes
» compagnons, elle entrevit d'un coup la vérité
» qui m'avait échappé, et comprit l'illusion dont
» étaient dupes Lebel et Louis XV. Elle vit bien
» que sa présence, à elle, était un incident im-
» prévu dans la pièce, et résolut de s'éloigner pour
» ne point en arrêter le dénoûment.

» Elle leva doucement le panneau par lequel

» elle était entrée, comme une magicienne, à tra-
» vers la muraille, et disparut aussi rapidement
» qu'elle m'était apparue. Pour moi, qui me sen-
» tais engagé dans un imbroglio dont je ne démê-
» lais pas le noeud, je commençai à me demander,
» comme Basile, qui l'on trompait?... Moi, peut-
» être?... N'importe, j'ai tiré mon épingle du jeu!
» A peine m'étais-je fait cette réponse quand la
» grande porte s'ouvrit; un homme, coquette-
» ment et royalement paré, s'avança à petits pas:
» c'était Louis XV. Je le reconnus aussitôt, et re-
» culai frappé de terreur.

» — Ne vous effarouchez pas, ma belle, me
» dit-il; n'ayez pas peur de moi; — et le galant
» monarque me caresse les joues de sa main douce
» et parfumée. J'ouvrais d'énormes yeux. — Me
» croirait-il femme aussi, celui-là? me dis-je, et
» faudra-t-il encore lui prouver que je suis un
» homme?

» Bientôt il n'y eut plus pour moi de doute
» possible. La pensée du roi se traduisait en mani-
» festation d'une telle éivdence, que j'entrevis
» alors, et pour la première fois, une lueur in-
» stinctive du mauvais tour que m'avaient joué mes
» amis. Le cas était difficile et ma position embar-
» rassante. Sa Majesté devenait scandaleusement
» entreprenante, et poussait l'attaque en vrai roi,
» habitué à ne pas trouver de résistance. Comment
» faire? Je pris mon courage à deux mains, et me
» plaçant en face du roi : Sire, lui dis-je, on vous
» a trompé, et je suis victime d'un stratagème...

» Pour débiter mon improvisation et me poser
» convenablement, j'avais fait un pas en arrière.
» Je me trouvais adossé à certaine ottomane dont
» j'avais heureusement profité tout à l'heure.
» Aussi hardi et plus expérimenté que moi,
» Louis XV saisit l'opportunité d'un coup d'œil,
» ne me donne pas le temps d'achever mon exorde,
» et me place dans la position où j'avais placé,
» quelques minutes auparavant, la fraîche mar-
» quise de Pompadour. Renversé à l'improviste,
» je jetai un cri et tentai de me relever, pour
» éclairer d'un mot le monarque égaré; mais il
» était trop tard : ce mot, Louis XV l'avait trouvé,
» et comme ce n'était pas celui qu'il cherchait, ses
» augustes bras en demeurèrent pendants de stu-
» péfaction, sa bouche, béante d'hébétement.

» — Sire, voilà ce que je voulais vous apprendre,
» lui dis-je aussi confus et aussi tremblant que lui.

» — Ah! ah! ah! hi! hi! hi!... un tocsin re-
» tentissant de voyelles heurtées l'une contre
» l'autre éclate soudain derrière la boiserie,
» comme un millier de clochettes qui s'entre-
» choquent.

» Louis XV et moi nous nous retournons en
» même temps, au bruit causé par ce carillon
» vocal, et la Pompadour reparaît.

» Qui fut penaud?

» Ce fut Louis XV; le monarque était *honteux*
» *comme un renard qu'une poule aurait pris*. On
» eût dit un enfant saisi la main dans le sac par
» son maître. Il était rouge cramoisi et inondé de

» sueur... Mais la Pompadour fut bonne et par-
» donna. Elle exigea, en retour de sa clémence,
» une amnistie pleine et entière pour les auteurs
» de la comédie. Elle avait trop ri pour que quel-
» qu'un pleurât, dit-elle... Peut-être avait-elle
» encore quelque petite raison de se montrer chari-
» table, mais elle n'en parla pas... ni moi non plus.»

— Je n'en reviens pas, dit Louis XV, en me contemplant avec une sorte d'admiration, quand la paix fut signée : c'est une métamorphose étonnante !

—C'est vrai, répondit la Pompadour ; la femme la plus vertueuse et la plus clairvoyante s'y tromperait.

« Alors le roi s'approchant de moi :

— Mon ami, êtes-vous aussi intelligent que beau garçon, aussi discret que jolie fille ?

» — Que votre majesté veuille mettre mon zèle
» et mon dévouement à l'essai, lui répondis-je,
» et je lui promets de ne pas succomber sous l'é-
» preuve.

— Eh bien ! soit. Gardez donc un silence absolu sur tout ce qui s'est passé ici. Tenez-vous prêt à exécuter mes ordres ; bientôt vous aurez de mes nouvelles.

» Un quart d'heure après, je retournais à Paris
» dans la voiture de madame de Pompadour, dont
» les adieux s'étaient résumés pour moi dans un
» regard unique, mais intraduisible.

» Couché sur les coussins moelleux de la mar-
» quise, entraîné avec la rapidité de l'éclair, les

» événements de la nuit me repassèrent un à un » devant les yeux comme les arbres de la route. » C'était une fantasmagorie. J'étends les mains » vers les parois de la voiture, je les touche, les » palpe, pour m'assurer que je ne dors pas, que » tout cela n'est pas une illusion, mais bien une » réalité. Il me semble que je suis sous l'influence » d'un rêve, d'un pouvoir fantastique; que je suis » emporté dans quelque tourbillon. Les dernières » paroles de Louis XV surtout bruissaient con- » stamment à mes oreilles. C'étaient, hélas! les » premiers tintements de l'ambition, qui depuis a » sonné sur moi le glas des morts! Mais alors » l'avenir m'apparaissait immense comme un fan- » tôme; la fortune, les ailes déployées, volait » devant la voiture; elle semait sur la route un » éblouissant mirage... En vain je me frotte les » yeux, en vain je me cache la tête dans mes mains, » la vision est là, elle voyage avec moi, inévitable » comme l'ombre qui nous suit ou nous précède.

» En arrivant à Paris, j'avais les paupières en- » flammées d'une sorte de prurit, par la constante » tension de cette hallucination visuelle : c'était » comme une apoplexie de la pensée, un trans- » port mental causé par la surexcitation continue » du cerveau.

» Quand j'entrai chez la comtesse de Rochefort, » le duc de Nivernais, mesdames de Gisors et de » Brissac ses sœurs, toute notre folâtre compa- » gnie enfin y était encore assemblée. Les plaisan- » teries, les brocards de toutes sortes commen-

» cèrent à pleuvoir sur ma tête. Je supportai
» bravement l'averse et opposai un flegme imper-
» turbable à cette ondée. Abrité sous mon secret,
» je ne ripostai aux attaques qui m'assaillaient
» que par un ricanement continu qui finit par
» déconcerter mes adversaires. Il perçait sans
» doute à travers mon impassibilité un air de
» satisfaction intime, manifeste, qui les décon-
» tenança.

» Que s'était-il passé ? qu'avait dit Louis XV ?..
» voilà ce que je ne voulus point raconter ; ce que,
» malgré leurs provocations, leurs prières, ils ne
» purent ni savoir, ni deviner. Les rôles chan-
» gèrent alors. De mystifié je devins mystificateur ;
» je tournai contre mes *amis* les armes dont ils
» s'étaient servis contre moi.

» Une seule personne demeurait indifférente à
» cette scène. Elle seule avait été constamment
» triste. Je remarquai même le sillon furtif et la
» trace humide d'une larme au-dessous de son
» bel et grand œil : aussitôt, et sans savoir pour-
» quoi, je m'accusai de ces pleurs. Je n'aurais pu
» définir ce que j'avais à me reprocher envers
» cette femme, et pourtant je me sentais cou-
» pable !

» Enfin chacun se retira, et je demeurai seul
» pour me dépouiller de mon accoutrement fémi-
» nin ; les femmes de la comtesse étaient couchées,
» et je n'avais point voulu qu'on les réveillât,
» espérant pouvoir me passer de leur service. Mais
» je fus empêché dès les premiers pas. Ma robe

» était agrafée par derrière, et j'eus beau me
» tordre et me contourner en tous sens, jamais
» ma main ne put atteindre à la fatale bouton-
» nière. Renonçant à triompher d'un invincible
» obstacle, je fus tenté de regagner l'hôtel Dons-
» en-Bray sous mon costume de femme, mais j'étais
» décoiffé, mes cheveux étaient en désordre, et
» leur élégant édifice n'offrait plus qu'un monceau
» de ruines désolées. Et puis sortir à six heures
» du matin dans la rue, tête nue et en robe de
» bal; il y avait de quoi ameuter après soi tous
» les gamins de Paris. Il fallut donc me décider à
» sonner; peut-être la vieille camériste qui m'a-
» vait habillé viendrait à mon secours. Au lieu
» d'elle ce fut la comtesse.

» Je devine votre embarras, me dit-elle. La
» vieillesse est dormeuse, et je ne voudrais pas,
» pour tout au monde, troubler le sommeil de ma
» bonne; acceptez donc mes services.

» Il y avait dans son accent une douceur pé-
» nétrante et une grâce mélancolique dont je fus
» vivement touché. Je voulus reprendre la main
» qui, dans la voiture, m'avait été si longtemps
» abandonnée. Mais la comtesse la retira, et aus-
» sitôt les larmes, qu'elle avait retenues et dévo-
» rées depuis quelques heures, inondèrent ses
» paupières.

» Mon infidélité, sinon réelle à ses yeux, au
» moins intentionnelle, l'avait frappée au cœur...
» Je devinai cette fois le langage muet de sa dou-
» leur... heureusement j'étais en veine de conso-

» lation. L'inspiration que j'avais si longtemps
» attendue du ciel, et que le ciel m'avait envoyée
» pour la première fois en ce jour, ne m'avait
» point quitté. Semblable à la pythonisse de Délos,
» le dieu me possédait encore. Je parlai donc de
» source, et ma parole triompha, car le chemin
» de l'ame lui était ouvert.... »

Nous omettons le reste. Entre le chevalier d'Eon et la comtesse, il ne fut question de longtemps ni d'agrafes ni de robe, et quand ils y songèrent, l'amie prêta le secours de ses jolis doigts à son ami, du commencement à la fin, sans exiger qu'il quittât le boudoir où elle était, pour le cabinet où elle n'était pas... Qu'aurait dit, si elle eût été présente, la pudibonde camériste !

Le résumé de cette journée, ou plutôt de cette nuit, fut :

1° Que le chevalier d'Eon, dégagé des liens de sa captivité congéniale et guéri de son infirmité organique par l'influence magnétique de la jeune et belle comtesse de Rochefort, offrit à une autre les prémices d'une gratitude qui lui revenait de droit ;

2° Que le roi de France, en voulant jouer un tour à sa maîtresse, s'en joua un à lui-même et fut puni par où il avait péché ;

3° Que la puissance de madame de Pompadour, ébranlée sur sa base, fut ainsi consolidée par ce qui pouvait amener sa chute ;

4° Que notre héros, émancipé par l'amour, inaugura dignement sa liberté nouvelle. Un dou-

ble baptême le lava du péché originel qui faisait tache à sa virilité, et le proclama *fait homme*.

Ce jour fut donc celui de sa rédemption, et il sera sa pâque, son hégyre, son ère. C'est la ligne de démarcation, la borne élevée au point de jonction entre son existence passée et sa vie future, et le souvenir s'en dressera au milieu d'elles comme une croix à l'embranchement de deux chemins. De ce point central partiront toutes ses vicissitudes à venir; heur et malheur, fortune et misère, tout remontera là, comme il en sera descendu. C'est le confluent, et, pour ainsi dire, la source de sa destinée. Tout en émane, tout y converge, comme les rayons au foyer et le sang au cœur (1)!

(1) Voir tome II, une lettre du chevalier d'Éon à son beau-frère O'gorman, remémorative des faits principaux de ce chapitre; et, à la fin de ce volume, une lettre de la comtesse de Rochefort, établissant la croyance qu'elle eut d'avoir été la première aimée du chevalier d'Éon.

CHAPITRE IV.

Monseigneur et ses collaborateurs. — Le *Dictionnaire des Rimes*. — Le chevalier d'Éon conduit à Versailles par le prince de Conti. — Situation de la France vis-à-vis de l'Europe. — Hostilités avec l'Angleterre. — Froideur avec la Russie. — Histoire de l'impératrice Élisabeth et du marquis de la Chétardie. — La princesse commerçante et ses associés. — La conspiration. — L'Estoc, le sceptre et la roue. — Reconnaissance impériale. — L'amant en prison et l'amant expulsé. — Indiscrétion et vengeance. — Inclination de la tzarine pour Louis XV. — Bestucheff-Riumin et le marquis de Valcroissant. — Mission occulte du chevalier d'Éon à Saint-Pétersbourg.

Deux ou trois semaines s'étaient écoulées depuis les événements du bal, qui paraîtraient incroyables, si les temps, les lieux et les personnages qui les ont vus naître avaient laissé après eux une place à l'incrédulité ; si les annales que nous scrutons n'avaient point dépassé en aventures romanesques les bornes de toute imagination ; si les fortunes et les revers ne s'y succédaient comme les ombres d'une fantasmagorie ; si les hommes et les choses n'y paraissaient alternativement sur la scène, tantôt en haut, tantôt en bas, et sans autre raison de leur abaissement et de leur élévation que le caprice et l'intrigue ; si le hasard enfin n'avait été le seul, le vrai dieu de cette loterie

gouvernementale où rois, princes, princesses, courtisans et courtisanes formaient un vaste tripot, au sein duquel se jouait aux dés l'administration générale de ce beau royaume de France. Aussi ne doit-on s'étonner de rien dans cet immense pêle-mêle, espèce de Babel politique, où toutes les notions se confondaient; qui touchait le ciel de sa tête, mais avait les pieds appuyés sur le sable et incessamment battus des flots; dont on recrépissait soigneusement le faîte encombré par toutes les ambitions aristocratiques; dont on oubliait la base entourée et minée par l'onde populaire; du haut de laquelle, enfin, le mérite et la capacité étaient choisis et amenés au pouvoir, à peu près comme ces poissons que le pêcheur prend à l'hameçon, et jette, au hasard, de la rivière sur la rive.

Le chevalier d'Eon se trouva accroché à l'un de ces hameçons.

Deux ou trois semaines s'étaient donc écoulées depuis l'événement du bal, quand un matin le chevalier d'Eon fut mandé chez le prince de Conti. Il avait, maintes fois, collaboré avec le prince poëte, en compagnie de Grécourt; tous trois avaient même, de complicité et avec préméditation, commis quelques méchants vers, assassinats littéraires dont les deux roturiers abandonnaient, par courtoisie, toute la gloire à monseigneur, mais dont ils partageaient la responsabilité devant le tribunal de leur conscience et les lois de la prosodie.

Le chevalier eut de prime saut la pensée que monseigneur, cédant à quelque obsession métromanique, avait tenté de renouveler seul et avec ses propres forces l'un des forfaits que jadis ils avaient commis de compagnie. Il augura qu'entraîné par son ardeur, le prince avait couru à la piste de quelque sonnet et battu les chemins à la recherche de quelque madrigal; que, par suite, son chariot poétique était embourbé dans les ornières de la rime, ou empêtré dans les fondrières de la césure, et qu'il appelait à son secours amis et connaissances, pour l'aider à se tirer du ravin grammatical où sans doute il était tombé.

Frappé de cette idée, notre héros prit subitement et instinctivement un dictionnaire des rimes et un traité de versification, et, les portant sous chacun de ses bras, il se transporta à l'hôtel du prince.

— Bonjour, mon cher d'Eon, dit celui-ci en l'apercevant; ambassadeur, je vous salue!...

Le chevalier le regarda attentivement, pour voir si monseigneur n'était pas en proie à son démon poétique.

— Ah! cela vous surprend, continua le prince : vous êtes ambassadeur, mon cher ami; ambassadeur de sa majesté et le mien.

— Votre altesse veut rire.

— Nullement; ceci est de la vérité pure; avec cachet, timbre et paraphe. C'est signé; voyez plutôt.... il n'y manque que votre adhésion. Vous ne la refuserez pas, j'espère?

Le chevalier d'Eon laissa tomber son dictionnaire des rimes.

— Daignez m'expliquer, dit-il, en balbutiant...

— Expliquez-moi plutôt ce que vous avez fait au roi, pour avoir su à ce point captiver ses bonnes grâces; Louis XV ne parle que de vous, depuis quelque temps; après m'avoir vanté les dehors de votre personne physique, il m'a demandé un grand nombre de renseignements sur vos qualités morales. Je les ai donnés bons, par justice autant que par amitié. Je ne suis point flatteur... Vous êtes appelé demain à Versailles, et chargé d'un message occulte de la plus haute importance, dans les intérêts de sa majesté et les miens propres, près la cour de Russie.

Le chevalier d'Eon laissa tomber son traité de la versification française.

— Vous accepterez, n'est-ce pas? je l'attends de votre amitié comme un service personnel. Car, il faut vous le dire, la mission qui vous est confiée exige, à la fois, une perspicacité mentale et une disposition corporelle que vous seul possédez peut-être!... Demain à Versailles!... je vous introduirai dans le cabinet du roi; ceci est une affaire entre sa majesté seule et nous. Ses ministres mêmes n'en sont point instruits et ne doivent pas l'être. Ainsi donc silence et discrétion?... »

Une nouvelle carrière, la carrière diplomatique, allait s'ouvrir devant le chevalier. Obligés de le suivre dans ses métamorphoses, pour nous l'homme politique succédera désormais à l'homme

privé; sa vie individuelle va se marier à la vie générale.

Mais avant de suivre la trace de ce flot mêlé à l'immensité de la mer sociale, nous avons besoin de nous arrêter un moment sur la rive, et de porter nos yeux soit en avant, soit en arrière, comme le marin étudie le vent et s'oriente au moment de s'embarquer.

Sept années étaient révolues depuis la dernière guerre causée par la mort de l'empereur Charles VI, et dans laquelle on vit l'Europe presque entière marcher contre une femme saluée *roi* par ses sujets, et qui, en effet, fut plus roi qu'aucun des hommes couronnés coalisés contre elle. La France, ou plutôt le cardinal Fleury qui la gourvernait, s'était laissé rattacher à cette croisade impie par les cajoleries intéressées et la politique captieuse du grand Frédéric. Puis, un beau matin, celui-ci avait fait sa paix particulière avec Marie-Thérèse, moyennant la cession de la Silésie; et le madré roi de Prusse, nanti de ce qu'il désirait, avait laissé la France son alliée avec l'Europe sur les bras, en lui disant, comme le renard au bouc de La Fontaine:

. . . . Adieu, j'en suis hors;
Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, cependant, était venu opérer une transaction générale; au moment dont nous parlons la paix durait encore, mais c'était une paix grosse de guerre, et l'heure de l'enfantement approchait. L'Europe entière le sentait

aux frémissements souterrains, aux bruits sourds qui remuaient ses entrailles : l'orage enfermé dans ses flancs grondait de plus en plus, comme le volcan qui murmure avant d'éclater.

Chacun était dans l'attente d'une éruption prévue, et se demandait avec effroi quel abri, quel asile il faudrait chercher contre la lave du nouveau Vésuve.

De l'Angleterre sont partis les éclairs, précurseurs de la tempête qui va tonner sur le monde, et en vue de laquelle le monde s'agite. Pour l'Angleterre, en effet, le traité d'Aix-la-Chapelle n'a été qu'une trève, un repos à l'aide duquel le léopard épuisé de la Grande-Bretagne a voulu respirer et refaire ses forces, pour s'élancer, plus terrible et plus puissant, sur le blanc étendard de France.

Ainsi va se renouveler ou plutôt se continuer entre les deux nations rivales ce duel de géants, que ni victoires ni revers n'ont pu lasser ; cette lutte acharnée qui eut l'univers pour théâtre, et que dix siècles n'ont pu terminer !... D'abord cette haine, vivace, insatiable, fit un détour. L'Angleterre assaillit nos colonies les plus lointaines et s'empara du Canada avant de se jeter sur la France.

D'un autre côté, l'Autriche avait de plus en plus sur le cœur la riche province de ses états que lui avait enlevée la Prusse ; et, pareille au dogue qui s'est laissé arracher un os, et contemple avec rage son adversaire heureux le rongeant en sa présence, elle se tient la patte levée, l'œil ar-

dent et la gueule béante, prête à fondre sur son ennemi victorieux. Celui-ci, vigilant et fort, suit du regard tous les mouvements de son partner, et, la patte solidement appuyée sur sa proie, se prépare à la défendre avec vigueur et à s'en dédommager s'il lui faut la rendre. La Saxe lui offre une consolation toute prête, et il jette *in petto* son dévolu sur elle, en cas qu'il soit réduit au système des compensations.

La pauvre Saxe, en effet, était alors incapable d'opposer aucune résistance à la moindre ambition gloutonne qui voudrait s'en accommoder. Son roi est à cent lieues d'elle, et ses états dorment à la merci du loup, sans que le berger soit là pour veiller à leur garde. Stanislas-Auguste, à la fois roi de Saxe et de Pologne, avait assez à faire dans ce dernier empire, que les factions déchirent, que la Russie trouble, et que deux ou trois puissances convoitent. Et Stanislas-Auguste est au bord de sa tombe!

Au nord enfin, la Russie tient l'empire turc en échec, bâtit, malgré ses protestations, des forts sur son territoire (1), et n'attend que le signal de la conflagration générale pour lancer ses aigles et ses cohortes, soit sur l'Orient, soit sur l'Occident, peut-être sur l'un et l'autre.

Chacun comptait ses amis, les appelait au milieu de la tourmente et du bouleversement général. C'est dans les jours de péril et de crise que

(1) Le fort Sainte-Élisabeth.

l'homme appelle l'homme et cherche à doubler sa force par l'union... Tous les états donc en étaient venus à pousser les uns vers les autres un cri d'alarme.

Plus que tout autre, la France avait besoin d'alliés. L'Anglais, par une de ces félonies qu'il a renouvelées tant de fois depuis, et qui ont gravé son nom en traits de feu sur les murs de Copenhague, avait fait, sans déclaration de guerre préalable, main-basse sur nos vaisseaux de toute espèce. Plus de trois cents navires ont été la proie de cette rafle infâme, véritable guet-apens maritime, qui trop souvent déshonora un gouvernement machiavélique et attacha sa foi punique au pilori de l'histoire. Chose presque incroyable! notre marine était réduite à une seule frégate.

Telle était la situation de la France au début de la guerre de *sept ans*, guerre qui allait changer entièrement le système politique de l'Europe et embraser les deux mondes.

La première pensée du cabinet de Versailles se porta vers Frédéric; mais bientôt, se rappelant la conduite égoïste et déloyale de ce monarque dans la guerre précédente, il changea d'avis. Des mécontentements particuliers, et dont nous dirons un mot plus tard, se joignaient au mécontentement général; des amours-propres blessés par le roi de Prusse, qui ne ménageait ni les femmes ni les poëtes, a dit Voltaire, unirent leurs susceptibilités privées aux susceptibilités de l'amour-propre national.

Frédéric fut écarté.

Il ne restait à la France que deux alliés, réputés naturels en Europe, l'Espagne et la Russie. L'Autriche était encore sous le coup de cette prévention générale qui en faisait notre ennemie originelle comme l'Angleterre, et la confondait dans une même défiance, dans une même haine. Deux cents années d'une guerre à peine interrompue et la parole de Richelieu étaient les stigmates de la malédiction nationale inscrits sur son front par la main d'un prêtre, et qu'un prêtre allait bientôt effacer. L'Espagne, de son côté, se déclarait neutre. Nous ne parlons pas de la Pologne, cette vieille amie de la France, qu'elle a toujours regardée comme une sœur en vaillance et en héroïsme; elle expirait sous ses divisions intestines et sous les blessures sacriléges de ses propres enfants. Loin de lui demander des secours, la France songeait à lui en porter, et l'associant à la sainte fraternité de ses vœux, pensait à raffermir et à rassurer son salut dans le sien. Haute mission, à laquelle Louis XV devint ensuite infidèle, et dont la persévérance eût pu l'absoudre et le faire apparaître avec quelque grandeur au tribunal des hommes et de Dieu.

Restait donc la Russie; mais, par une fatalité qui compliquait encore les embarras d'une situation déjà si difficile, la France était en froideur avec elle; depuis près de quatorze ans, les relations diplomatiques se trouvaient sinon rompues, au moins très-relâchées entre les deux pays. Ce

n'était pas une guerre ouverte, mais une guerre sourde, entretenue par des hostilités que l'on peut appeler négatives, hostilités de la malveillance. On ne se battait pas, mais on se boudait, on se nuisait réciproquement; et, comme il était impossible de préciser les griefs qui séparaient les deux nations, on ne pouvait non plus formuler des conditions de rapprochement.

Élisabeth régnait à Saint-Pétersbourg. Fille de Catherine et de Pierre-le-Grand, elle avait été déshéritée du trône par sa mère, en vertu de la loi de Pierre Ier qui permet au souverain régnant de désigner son successeur, et avait vu passer de main en main la couronne qu'eussent dû lui assurer ses droits héréditaires. En dernier lieu, cette couronne avait été remise à un enfant, le jeune Iwan, placé sous la régence d'Anne, sa mère, et du prince Antoine Ulric de Brunswick, son père. Élisabeth crut ce moment favorable aux projets qu'elle nourrissait depuis longtemps, et estima que l'heure d'une revendication par la force ou l'astuce était venue. Le sceptre est toujours tremblant aux mains d'un enfant; et si l'honneur et la fidélité ne l'étaient et ne le défendent, il ne faut qu'un faible effort à l'ambition pour s'en emparer... Par une politique prudente et défiante de l'avenir, la régente n'accordait à la fille de Pierre qu'une pension modique et calculée sur ses besoins, de telle façon qu'elle ne pût rien en distraire pour se faire des créatures par des largesses. Alors comme toujours on savait que l'argent est

le nerf des dévouements, qui demeurent boiteux et ne marchent que d'un pied tant que ce spécifique n'en vient point fortifier les muscles; on savait que c'est le pôle autour duquel les affections se groupent, comme la limaille de fer autour de l'aimant, et on laissait passer le moins possible de ce puissant attractif au camp ennemi. Le génie inventif de la femme suppléa à la détresse de sa fortune. Elisabeth était jeune et belle. La nature avait mis dans ses veines le sang enflammé de Catherine et de Pierre; la volupté était pour elle une soif ardente, le plaisir une faim insatiable. Loin d'opposer une digue à cette effervescence, la famille couronnée, prudemment immorale, lui avait ouvert un passage, et de ses propres mains creusé un lit, afin d'en diriger et d'en éloigner le cours. Les parents de la jeune fille lui jetaient autant d'amants qu'elle en voulait en pâture, afin de détourner ses yeux et sa pensée en occupant son appétit. Le moyen par lequel ils croyaient se sauver devait les perdre.

Demeurée libre dans la gestion et, pour ainsi dire, dans la distribution de sa personne, Élisabeth exploita cette liberté au profit de ses intérêts. Dépourvue d'argent et d'armes, elle demanda des armes et de l'argent à sa jeunesse et à sa beauté. Son trésor était dans ses yeux, dans ses charmes; elle en fit des objets de récompense, des moyens de séduction pour quiconque voulut s'attacher à elle et servir sa cause. Elle soudoya avec un sourire, paya avec une caresse, et se distribua elle-

même, à défaut d'or, entre ses adorateurs. La spéculation fut bonne... Déjà toute la caserne des Préobrajenski était gagnée. La régente eut quelques pressentiments, et voulut marier l'intrépide solliciteuse; mais celle-ci refusa obstinément. Le mariage, en effet, ruinait ses espérances en lui enlevant la disposition du seul moyen à l'aide duquel elle pouvait les réaliser.

Parmi les principaux associés aux chances de son ambition, Elisabeth comptait deux étrangers, deux Français, gérants, si l'on peut ainsi dire, de cette immense entreprise, dans laquelle Elisabeth leur avait donné un intérêt considérable. L'un était le médecin Lestoc, l'autre le marquis de Lachétardie, ambassadeur de France. Le premier avait été chargé des affaires de l'intérieur, l'autre de celles du dehors.

Il résulta de divers moyens employés par ces deux hommes, que bientôt la Suède, séduite, fit avancer des armées en Finlande... La régente, prévenue, appelle Élisabeth; celle-ci pleure, la rassure, prend le ciel et la terre à témoin de sa fidélité, et rentre chez elle libre, mais indécise, effrayée. Cependant les Suédois approchent. Il faut prendre un parti. Elisabeth hésite, se trouble. Une carte était par hasard sur la table : Lestoc la saisit, il y esquisse d'un trait une roue et une couronne; la présente à Elisabeth et lui dit : « L'une pour vous ou l'autre pour moi; point de » milieu. » Il l'entraîne, elle le suit, les casernes se soulèvent, et le jeune Iwan, la régente et son

mari, arrêtés au milieu de la nuit, sont jetés presque nus dans un cachot.

Cela se passait le 6 octobre 1741.

Quelque temps après, Lachétardie et Lestoc étaient remplacés, dans le lit d'Élisabeth, impératrice, par de nouveaux amants, et dans sa faveur par le fameux Bestucheff-Riumin, qui renvoya le premier à la cour de France, et fit mettre le second en prison, où il resta jusqu'à l'avénement de Pierre III. Par suite de la même reconnaissance impériale, la guerre fut déclarée aux Suédois.

— Madame, dit alors l'hetman des Cosaques à Elisabeth, si l'empereur votre père eût suivi mes conseils, nous ne serions pas en guerre avec les Suédois. — Et que fallait-il donc faire? demanda l'impératrice. — Quand les Russes eurent pénétré dans la Suède, il fallait amener ici l'élite de la population et égorger le reste... Et comme on voulait lui faire sentir la barbarie de sacrifier tant de victimes : — Oh ! madame, répondit le Cosaque, ils sont bien morts sans cela!... C'était là tout le Russe!... La Suède fut battue, perdit une partie de la Finlande, qu'elle céda à sa protégée, et devint son *alliée* par le traité d'Abo, 1743.

Rentré en France, Lachétardie se vengea de l'impériale ingratitude de sa maîtresse, par des épigrammes et des révélations malignement indiscrètes. L'indiscrétion est la consolation des amants délaissés. C'est la faculté et le droit reconnu à tout plaideur qui a perdu son procès, de médire de

ses juges. Elisabeth et Bestucheff en furent vivement offensés, et lorsque, quelques années après, le marquis fut chargé par la France d'un second message diplomatique près la cour de Russie, Bestucheff fit saisir l'ambassadeur, et, sans égard ni pour le représenté ni pour le représentant, le fit tout brutalement reconduire à la frontière. Versailles fut d'abord scandalisé de ce procédé tant soit peu tartare; mais il fallait s'en fâcher ou en rire, et comme on avait besoin de la Russie, on prit ce dernier parti. Le pauvre ambassadeur revint demander vengeance du coup de pied diplomatique qu'il avait reçu : on lui en administra un second, et il fut envoyé à la citadelle de Montpellier pour réfléchir sur sa double déconvenue.

On attendait un magnifique résultat de cette humble complaisance, mais la couardise est mauvaise conseillère; c'est une éponge imprégnée de boue, qui salit et ne lave pas.

La cour de Russie se tint constamment et inexorablement fermée aux cajoleries de la cour de France! A l'époque dont nous parlons, cette rupture durait depuis quatorze ans.

Ennemi, par caractère, de l'esprit français, Russe par sa naissance, Anglais par éducation, Prussien par sympathie, Bestucheff-Riumin avait profité de la blessure faite à l'amour-propre d'Elisabeth, par l'indiscrétion de Lachétardie, pour fermer à la France les portes de l'empire moscovite. Son habileté envenima adroitement et entre-

tint avec soin la plaie, afin de jeter, à l'abri de toute contradiction, les fondements de sa domination future, et d'inoculer à la nation dont il était le maître, les affections et les antipathies de sa politique. Dès son entrée au pouvoir, il avait passé une espèce de bail avec l'Angleterre, et moyennant les sommes considérables qu'il en recevait pour prix de son vénal dévouement, il lui avait cédé et presque inféodé l'empire qu'il dirigeait. Ce marché occulte va bientôt se dévoiler et s'exécuter au grand jour contre la France, si celle-ci ne parvient à renverser son ennemi et à ruiner son pouvoir dans la confiance de l'impératrice, qui en est la source.

Elisabeth avait conservé, malgré son courroux, des sympathies opposées à celles de ses ministres. Les Anglais lui répugnent; et la bouche épigrammatique du roi de Prusse l'a blessée; ce Frédéric n'épargnait personne! Heureux le monarque d'avoir pu mettre tant d'imprudence et de folie sous l'abri d'un surnom de grand homme! — Au contraire, Elisabeth aimait la France. Dès son jeune âge, elle avait conçu pour Louis XV une affection fort tendre, et il avait même été question de les marier.... Aussi Bestucheff ne cesse de redouter le réveil de cet ancien amour. Il craint incessamment de le voir renaître; c'est un fantôme toujours présent à sa pensée et qui l'épouvante. Pour la cour de France, au contraire, c'est une apparition favorable qu'elle appelle de tous ses vœux, l'étoile protectrice qu'elle cherche sans

cesse au ciel sombre de la Russie et qui doit éclairer de sa lueur le chemin de la réconciliation.

Pour hâter cette conclusion, impatiemment attendue et devenue de plus en plus nécessaire, on avait tenté d'envoyer à Saint-Pétersbourg différents négociateurs secrets, munis de lettres autographes du roi, pour Elisabeth elle-même, et l'on comptait sur l'infaillibilité de ce talisman. Mais Bestucheff faisait bonne garde ; il avait établi à la frontière une ligne de douanes tout à la fois politique et amoureuse, si bien défendue, si minutieusement observée, que nul contrebandier n'avait pu la franchir. Un seul cependant, le chevalier de Valcroissant, fut un moment plus heureux que les autres, mais dépisté au sein même de l'empire, il fut saisi et jeté, chargé de fers, dans la forteresse de Schlusselbourg, sur le lac Ladoga.

Il s'y morfondait depuis un an, quand Louis XV vit le chevalier d'Eon métamorphosé en femme, et eut l'esprit frappé de la ressource toute nouvelle que ce déguisement étonnant et méconnaissable pouvait lui offrir. Déjà la Pompadour et lui ont eu l'idée qu'une femme seule pourra pénétrer en Russie, tromper la vigilance de Bestucheff et arriver jusqu'à Elisabeth. Mais faudrait-il encore, pour que cette femme passât inaperçue, qu'elle fût ou étrangère ou accompagnée d'un étranger. Puis quelle femme aurait l'esprit qu'exigeait une telle mission et la discrétion sans laquelle elle serait compromise?... Le problème paraissait à peu près insoluble.

Telles étaient les difficultés qui avaient arrêté Louis XV, et que la présence du chevalier d'Eon leva comme par enchantement.

Bientôt notre héros, ramené auprès du roi, comme nous l'avons vu, par le prince de Conti, reçut de sa majesté la proposition de s'aventurer en Russie sous son costume de femme, de s'introduire à la cour de l'impératrice avec l'aide d'une présentation facile à obtenir, de remettre à Elisabeth une épître de Louis XV, et d'être ainsi l'intermédiaire secret d'une correspondance mystérieuse, au moyen de laquelle on espérait rétablir l'harmonie entre les deux empires, et opérer une réconciliation que les intérêts de la France et sa position critique rendaient de plus en plus urgente.

Aux premiers mots touchant cette commission nouvelle et étrange, le chevalier d'Eon fut surpris et presque tenté de ne pas prendre la chose au sérieux; mais après les explications qui lui furent données, après le récit de la mésaventure arrivée au marquis de Lachétardie d'abord, au chevalier de Valcroissant ensuite, il devint pensif, et comprit qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, puisque son déguisement diplomatique pourrait fort bien aboutir à un cachot sur le lac Ladoga, ou le conduire dans les déserts de la Sibérie; alors la mission s'ennoblit à ses yeux. Le danger l'agrandit et lui permet d'y entrevoir quelque honneur et quelque gloire. Ce qui eût effrayé et détourné un autre que lui, le rassura et le décida. Qu'importait

le masque, qu'importait la forme?... pourvu qu'il fût utile à son pays, et il pouvait l'être.... Il accepta donc sans plus hésiter; et, moitié grave, moitié riant, il mit son dévouement, son savoir-faire et sa jupe au service de sa majesté.

—

CHAPITRE V.

Mademoiselle de Beaumont et le chevalier Douglass-Mackensie. — Singularité du gouvernement de Louis XV. — Les ministres officiels et les ministres secrets. — Prétention de Louis XV et du prince de Conti au trône de Pologne et à la main d'Élisabeth Petrowna. — Particularités à ce sujet. — Le chevalier d'Éon agent politique et matrimonial. — Instructions diplomatiques. — Moyens de correspondance. — Séjour momentané du chevalier d'Éon sous le costume de femme, chez la duchesse de Mecklembourg-Strélitz.

Il y avait à Paris un gentilhomme écossais, nommé le chevalier *Douglass*, rejeton de cette vieille et noble famille des Douglass et des Mackensie, qu'on retrouve à chaque pas dans les annales de l'Écosse; sorti de la Grande-Bretagne, à la suite de dissensions politiques, il portait à l'Anglais, dominateur de son pays, une de ces saintes haines dont Walter Scot nous a si bien dépeint la vivace énergie, et était venu offrir à la France les secours de ses lumières et de son bras.

Ce fut sur lui que Louis XV et le prince de

Conti jetèrent les yeux pour en faire le compagnon de *mademoiselle de Beaumont*. L'Ecossais était fin, instruit; il possédait des connaissances minéralogiques, qui pouvaient lui fournir le prétexte d'une excursion scientifique. D'ailleurs il est fils de la Grande-Bretagne et ce seul titre sera une explication suffisante de tous ses voyages. Comme deux agents devaient d'ailleurs être plus utiles qu'un seul, et qu'on ne pouvait proposer à l'Ecossais un simple rôle de postillon et de cavalier servant, il fut admis dans la confidence du secret, et eut sa part dans la mission.

On le chargea de toutes les observations externes, de l'exploration politique de la ville et du royaume; le chevalier d'Eon, qui devait pénétrer à la cour et arriver jusqu'à Elisabeth, eut dans ses attributions les observations intimes du palais avec ses mystères, ses intrigues, ses complots, ses espérances. L'un enfin fut chargé d'étudier le cœur, l'autre les membres.

Louis XV, employait ainsi différentes sortes d'agents, répandus sur la surface du globe. C'était un vaste réseau sous les mailles duquel il embrassait l'Europe. Quand il voulait faire provision de nouvelles, il n'avait qu'à tirer la corde centrale attachée autour de son bras, et voyait affluer à lui des rapports de toute nature. Au dedans comme au dehors les confidents, les espions, les ministres et ministères étaient multiples; il en avait de grands et de petits, de connus et de cachés. Il en fut de cela comme de ses favoris et de

ses maîtresses. Rien n'était simple, n'était à découvert dans cet étrange gouvernement, véritable labyrinthe, dédale compliqué dont l'initié le mieux instruit n'a jamais connu tous les détours ni toutes les issues.

En première ligne venaient les ministres patents désignés d'ordinaire par la Pompadour, ou toute autre femme aimée; puis les ministres secrets, choisis par Louis XV, selon son cœur, et, ce qui est plus bizarre, souvent pris parmi les ennemis de la favorite : ceux-ci le dédommageaient de ceux-là; ils étaient pour lui une espèce de compensation. Après avoir obéi, pendant le jour, à l'impulsion qui le dominait, il venait prendre sa revanche le soir parmi eux. Il redevenait roi pour tout de bon, après avoir joué à la royauté, comme ces écoliers qui se coiffent du bonnet et de l'autorité doctorale en l'absence du maître. On peut dire de Louis XV qu'il ne régnait qu'à de certaines heures et en cachette; il trônait pendant l'entr'acte, quand le rideau était baissé et le chef d'emploi parti; mais à peine celui-ci revenait-il sur la scène, Louis XV l'abandonnait, ou ne paraissait plus que guidé, soufflé et seriné. C'était une doublure, en un mot, derrière laquelle étaient toujours cachés les premiers rôles. Aussi ses essais d'autorité furent-ils impuissants et presque toujours inoffensifs. Relégué dans cette camarilla, il y conspirait la royauté, mais ses conspirations mouraient aussitôt que nées. Comme Charles-Quint, après son abdication, il intriguait, se re-

muait, et pour tromper son ambition s'efforçait de rebâtir à grands frais une autorité imaginaire, à la place de son autorité écroulée.

Là, les ministres en titre étaient traduits à la barre des ministres au petit pied, les agents avoués de l'autorité contrôlés par ses agents secrets; on y discutait leurs actes, on les réformait; le tout-puissant conciliabule rendait ses décisions souveraines, que Louis XV promettait de faire exécuter. Mais ces résolutions nocturnes se dissipaient avec les ténèbres. Chaque soir on recommençait et chaque juor ramenait le même résultat.

Il en était des ambassadeurs comme des ministres : Louis XV en avait d'avoués et d'anonymes ;chaque ambassadeur officiel correspondait avec le ministère officiel, chaque ambassadeur secret avec le ministère secret. Parfois un ordre donné à l'homme en titre émanait d'un collègue invisible qui l'avait soufflé au roi, lequel tâchait de le faire agréer par la courtisane reine, chargée de le transmettre à son conseil : c'était enfin une action et une réaction continuelle de tous les agents, les uns à l'égard des autres, parodie de cette vaste organisation de surveillance du conseil des dix, à Venise : espèce de quenouille politique et administrative dont les fils s'embrouillaient à chaque instant, s'enchevêtraient en mille nodosités inextricables, parce qu'il n'y avait là aucun bras assez fort pour en maintenir la hampe, aucune main assez experte pour en conduire et en démêler l'œuvre.

A la tête du ministère occulte de Louis XV étaient le *comte de Broglie*, absent à l'époque dont nous parlons, et remplissant les fonctions d'ambassadeur près de la cour de Pologne ; *le prince de Conti*, et M. *Tercier*, premier commis des affaires étrangères; ces deux derniers furent donc les seuls auxquels le roi parla du chevalier d'Éon, et du secours nouveau qu'il espérait tirer de son voyage avec le chevalier Douglass. Cependant une partie de cette négociation romanesque fut révélée au ministre des affaires étrangères, M. Rouillé, dans le but de lui mieux dérober ce que l'on ne voulait pas qu'il sût; on lui montra l'accessoire pour lui cacher le principal. Le ministre approuva et contresigna la mission du chevalier Douglass. Celle du chevalier d'Éon demeura entre la Pompadour, Louis XV et le prince de Conti. Par suite de cette division, l'Ecossais reçut ses instructions du conseil, et le Français du triumvirat; le premier dut correspondre avec le ministre, et le second avec le roi.

Au commencement du chapitre précédent, nous avons fait annoncer par le prince de Conti au chevalier d'Éon qu'il serait chargé d'intérêts, à la fois particuliers et généraux, c'est-à-dire des intérêts du prince en même temps que de ceux du monarque. C'est une indication historique qui nous est révélée par les papiers que nous compulsons, et que nous devons consigner ici, car cette révélation est une particularité, et comme un coin du tableau que nous avons essayé de peindre;

elle est une des petites scènes de la péripétie politique dont nous avons esquissé l'ensemble, et nous montre un des rôles qui se jouaient dans ce drame des ambitions qui se partageaient le théâtre du monde. On a dit depuis longtemps que l'univers est une vaste comédie : à ce titre il n'est point inutile à l'histoire de lever parfois le voile qui recouvre les temps anciens, de scruter le mécanisme et les ressorts qui ont fait mouvoir les grands personnages, et de mettre à nu les fils qui ont dirigé les principales marionnettes.

Le prince de Conti était petit-fils du prince du même nom élu roi de Pologne après la mort de Sobieski. En même temps que lui avaient été élus un ou deux autres rois portés par des factions contraires. Les droits de chacun des concurrents étant à peu près égaux, il advint que le plus alerte l'emporta, et que le trône de Pologne fut gagné à la course. Quand le Français arriva, sa nomination à la main et son chapeau de roi sur la tête, il trouva la place prise. Auguste II, électeur de Saxe l'occupait... Son compétiteur désappointé se vit contraint de revenir en France, avec son chapeau sous le bras et sa nomination dans sa poche... Ce souvenir était resté cuisant et alléchant à la fois pour la famille des Conti. Il entretenait en eux d'anciens regrets, et de nouvelles velléités ambitieuses. Leur avenir se nourrissait du passé.

Ils ne pouvaient renoncer à l'idée de ce qui avait été l'objet de leur première convoitise; leurs yeux s'attachaient obstinément sur la cou-

ronne qu'ils avaient entrevue, et, faute de pouvoir se la transmettre, ils s'en transmettaient la prétention.

Le jeune prince de Conti, celui dont nous parlons, était demeuré fidèle à cette pensée de royauté au sein de laquelle s'étaient éteints ses pères. Avivée en lui de toute l'ardeur d'un caractère enthousiaste, elle embrasait sa jeune âme. Chéri de Louis XV, aimé de la Pompadour, il parvint à les intéresser à ses rêves, à les associer aux espérances qu'il formait dans l'avenir pour se ressaisir de ce qu'il appelait son trône... Tout un plan de restauration royale en faveur des Conti avait même été combiné entre eux.

A vrai dire, il ne s'agissait pas dans ce plan nécessairement et exclusivement du trône de Pologne ; pourvu que le prince de Conti en trouvât un, c'était tout ce qu'on voulait.

Or, c'était sur Elisabeth, impératrice de toutes les Russies, que la trinité conspiratrice avait jeté les yeux et reporté ses espérances pour la réussite de ses projets. Cela peut paraître singulier au premier abord, mais, en approfondissant les vues des conjurés, on y découvre une certaine justesse, une certaine habileté, une combinaison de roués, dans les proportions de Louis XV et de la politique de *l'Œil de Beuf*.

On ne pouvait convoiter alors que deux trônes en Europe : celui de Pologne que l'état maladif de Stanislas-Auguste menaçait à chaque instant de rendre vacant, et que mille ambitions, également

avides, dévoraient par avance... *Et tanquam apud senem festinantes*, comme dit Tacite.

Le second trône était celui de Russie, auquel il manquait, sinon une impératrice, au moins un empereur. Voici ce que s'était dit Louis XV. « Elisabeth aurait désiré partager son sceptre et sa couche avec moi : cela ne se peut, car je suis époux et monarque. Si elle m'a aimé, elle doit aimer les miens. Je lui dirai : voilà un prince de ma maison, il est jeune, il est beau, il est brave; prenez mon prince. Il ne me vaut pas, je l'avoue, mais vous avez maintenant quarante-six ans. — Élisabeth avait alors quarante-six ans! — lui n'en a que trente-huit; prenez mon prince. »

Si l'autocratrice restait insensible aux soupirs du rejeton des Conti, Louis XV, espérait bien obtenir d'elle, au moins pour l'amour de lui, un petit commandement en chef dans l'armée russe, ou une légère principauté; par exemple, la principauté de Courlande, alors vacante. Une fois là, le prince de Conti pourrait se rapprocher des frontières de la Pologne, s'y créer des partisans, y préparer son élection, et, comme dit le chevalier d'Eon, se glisser petit à petit sur le trône de Stanislas, s'il ne parvenait pas à escalader celui de Russie en épousant Elisabeth.

Telles étaient les deux parties du plan dressé par le comité intime de Versailles, et dont l'exécution fut confiée à la prudence et à la dextérité diplomatique du chevalier d'Eon. Lui-même en donna les détails au comte de Broglie dans une let-

tre qu'il lui écrivit, peu de temps après la mort de Louis XV, et que nous rapporterons plus tard.

Ainsi l'esprit de famille entrait pour sa part dans la diversion politique tentée près la cour de Saint-Pétersbourg. L'intérêt de parenté servait de véhicule à l'intérêt national, et ils marchaient appuyés l'un sur l'autre.

La négociation relative à ce projet d'établissement royal et conjugal en faveur du prince de Conti fut tenue si secrète que nul historien ne l'a révélée, du moins que nous sachions; on se cacha même du comte de Broglie qui possédait cependant toute la confiance intime de Louis XV. Madame de Pompadour, les chevaliers d'Eon et Douglass et un nommé *Monin*, secrétaire du prince de Conti en eurent seuls connaissance. Quant au public, les tripotages diplomatiques étaient exempts de contrôles et de visites à sa douane, il jugeait de tout sur l'enveloppe, et celle-ci lui cachait bien la contrebande.

Au commencement de juin 1755, le chevalier d'Eon reçut des mains du prince de Conti un trousseau complet de fille, et partit sous le costume de son sexe d'emprunt avec le chevalier Douglass. Le voilà donc tout à la fois homme et femme, agent politique et matrimonial; en cette dernière qualité, nous le verrons bientôt soumis à une difficile et singulière épreuve.

Nous allons transcrire ici la copie authentique

des instructions particulières qui furent remises au chevalier Douglass. Cette pièce est un résumé des différentes questions politiques qui se rattachaient à ce premier voyage et révèle quelque moyens secrets de correspondance diplomatique usitée à cette époque.

INSTRUCTIONS DU CHEVALIER DOUGLASS, ALLANT EN RUSSIE.

(1er juin 1855.)

La situation de l'Europe en général, les troubles qui se sont élevés l'année dernière en Pologne, ceux que l'on craint d'y voir renaître, la part que la cour de Pétersbourg y a prise, l'apparence qu'elle va conclure dans peu un traité de subsides avec l'Angleterre par le ministère du chevalier Williams, nommé ambassadeur de S. M. Britannique auprès de l'empereur de Russie, tout demande que l'on donne la plus grande attention aux démarches et à la situation de cette cour.

Depuis longtemps sa majesté n'y entretient plus d'ambassadeur, de ministre, ni même de consul; par conséquent on en ignore presque entièrement l'état, d'autant plus que le caractère de la nation et le despotisme jaloux et soupçonneux du ministère ne permettent pas les correspondances usitées dans d'autres pays.

On a pensé que pour avoir des notions, sur les-

quelles on pût compter, de ce qui se passe en Russie, il convenait d'y envoyer, sans aucune qualité apparente ni secrète, une personne capable de bien examiner par elle-même cette cour, et d'en venir rendre compte ensuite. Un Français ne pouvait être propre à cette commission. Malgré *l'amitié que l'on suppose toujours que l'impératrice de Russie a pour sa majesté*, et son penchant pour la nation française, un sujet du roi serait certainement trop observé en Russie par le ministère pour qu'il y pût être utile, de quelque prétexte qu'il se servît pour cacher le motif de son voyage.

Par cette raison on a jeté les yeux sur le Sr.... qui, étant sujet du roi de la Grande-Bretagne, ne pourra donner aucun soupçon.

Les bons témoignages que l'on a rendus de son intelligence et de son zèle font espérer qu'il s'acquittera de cette commission avec succès.

On propose de le faire partir d'ici de la manière la plus indifférente, comme un gentilhomme qui voyage uniquement pour sa santé et pour son amusement. C'est un usage suivi par beaucoup de ses compatriotes, par conséquent on n'y fera point d'attention. Il ne faut point qu'il paraisse avoir aucune relation avec les ministres de sa majesté, ni en France, ni dans ses voyages, ne devant en voir aucun dans les différents endroits où il en pourrait trouver. Il peut partir avec un simple passeport.

Pour éviter les questions qu'on pourrait lui faire dans les grandes cours d'Allemagne, par la

curiosité qu'il pourrait exciter, il paraît convenable qu'il entre en Allemagne par la Souabe, d'où il passera en Bohême, sous prétexte d'y voir, pour son instruction, les différentes mines de ce royaume. Les connaissances qu'il a de la minéralogie peuvent servir de prétexte à ce voyage.

De Bohême il ira en Saxe, où il se rendra par la même raison aux mines de Friberg.

Après y avoir satisfait sa curiosité, il passera à Dantzick, soit par la Silésie, Varsovie et Thorn, soit par la Poméranie Brandebourgeoise, en allant à Francfort sur l'Oder, et de là à Dantzick par la route qui lui conviendra le mieux.

Il séjournera dans cette ville pendant plusieurs jours pour tâcher d'approfondir la cause des démêlés qui subsistent depuis quelques années entre le magistrat et la bourgeoisie, et pénétrer, s'il est possible, les causes de ces dissensions, ce qui les fomente, et si elles sont soutenues par quelque puissance étrangère.

De là, il continuera sa route par la Prusse, la Curlande, où il séjournera aussi, sous prétexte de se reposer, mais dans la vue de savoir en quel état est ce duché, ce que pense la noblesse curlandaise de l'exil et de la déposition du duc de Curlande, et des vues du ministère russe pour *confier cette principauté*. Il s'informera aussi de la manière d'en administrer les revenus et la justice, et du nombre de troupes que la Russie y entretient.

De Curlande, il passera en Livonie et suivra la

grande route jusqu'à Pétersbourg. Son premier soin, en y arrivant, sera de répandre, sans affectation, la cause de son voyage, qui n'est que de pure curiosité; il cherchera à se faire des connaissances qui puissent l'entretenir de ce qu'il désire savoir. Il ne peut apporter trop de circonspection à la manière dont il fera ses recherches; il ne doit marquer d'affection pour aucune nation plus que pour les autres. Quoique la cause qui l'a fait sortir d'Angleterre paraisse devoir l'empêcher de faire connaissance avec le chevalier Williams, cependant si, comme il l'assure, il n'en est point connu, il pourra le voir comme tout Anglais doit voir le ministre d'Angleterre.

Il s'informera, aussi secrètement qu'il sera possible, du succès des négociations de ce ministre pour les troupes à fournir à l'Angleterre;

Du nombre de troupes que la Russie entretient actuellement, de l'état de sa flotte et de ses vaisseaux et galères;

De ses finances, de son commerce, de la disposition de la nation pour le ministère présent;

Du degré de crédit du comte de Bestucheff;

De celui du comte de Woronzow; des favoris de l'impératrice, tant pour ses affaires que pour ses plaisirs; de l'influence qu'ils peuvent avoir sur les ministres; de l'union ou de la jalousie qui règne entre les ministres, et de leur conduite vis-à-vis des favoris; du sort du prince Yvan, ci-devant czar, et du prince de Brunswick, son père;

De l'affection de la nation pour le grand-duc de

Russie, surtout depuis qu'il a un fils; si le prince Yvan a quelques partisans secrets, et si l'Angleterre les soutient;

Du désir que les Russes ont de vivre en paix, et de leur éloignement pour la guerre, surtout en Allemagne;

Des vues de la Russie sur la Pologne, pour le présent et pour les cas à venir;

De ses projets sur la Suède;

De l'impression qu'aura faite la mort du sultan Mahmoud, et de l'avénement d'Osman au trône; de ses ménagements pour la Porte;

Des causes qui ont fait rappeler d'Ukraine le comte Rasomowski, hetman des Cosaques;

De ce qu'on pense de la fidélité de ces peuples, et de la manière dont ils sont traités par la cour de Pétersbourg;

Des sentiments de l'impératrice pour la France, et de ceux que son ministère lui inspire vraisemblablement pour l'empêcher de rétablir la correspondance avec sa majesté;

Des factions qui peuvent diviser la cour;

Des sujets, tant hommes que femmes, en qui l'impératrice peut avoir confiance;

De ses sentiments et de ceux de ses ministres pour les cours de Vienne et de Londres;

Enfin de tout ce qui peut intéresser le service ou la curiosité de sa majesté.

Il rassemblera toutes ces connaissances autant que le pays, peu communicatif, lui permettra de le faire;

Il prendra des notes sur tous ces objets, qui serviront à former un mémoire qu'il ne fera et n'enverra en France qu'après être sorti des états de Russie; ou dans le cas que le ministre de Suède à Pétersbourg, à qui on fera écrire de se charger de ses paquets pour les envoyer par un courrier à Stockolm, en dépêchât en Suède. Il ne risquera jamais rien par la poste ordinaire que l'avis de son arrivée et les progrès qu'il pourra faire dans la recherche des différents articles détaillés ci-dessus; et, pour le faire, il se servira d'un langage allégorique et très-court dont on conviendra avec lui, et des adresses qu'on lui indiquera.

Lorsqu'il croira avoir rempli à peu près tous les objets qu'on vient de dire, il en informera afin qu'on lui donne ordre de revenir en France, ou par la même route, ou par la Suède, sous le même prétexte d'y voir des mines, afin de continuer à cacher le sujet de son voyage en paraissant toujours avoir en vue le même objet.

C'est de la manière dont il remplira une commission si importante et si délicate, qu'il peut espérer que sa majesté, dans d'autres occasions, usera de ses talents et de son zèle, et par conséquent les grâces qui lui marquent la satisfaction qu'elle aura de ses services. »

Une seconde pièce, intitulée *Supplément d'instructions*, expose certaines plaintes adressées par la Porte ottomane à la France relativement à la

construction d'un fort appelé *Fort Sainte-Élisabeth*, et que, d'après les Turcs, leurs voisins, les Russes, bâtissaient sur le territoire même du grand-seigneur. On recommandait au chevalier Douglass les informations les plus étendues et les vérifications les plus minutieuses à cet égard... Les Russes ont fait, depuis, du chemin sur les terres du sultan, et ont laissé le *fort Sainte-Elisabeth* bien loin derrière eux.

Manière allégorique d'écrire convenue avec M. le chevalier Douglass allant en Russie.

1er juin 1755.

Le fond du langage allégorique sera des achats de fourrures.

Le *renard noir* signifiera le chevalier Williams; s'il réussit, le renard noir sera cher, parce qu'on a donné d'Angleterre commission d'en acheter.

Ces mots *l'hermine est en vogue*, signifieront que le parti russien domine, et que par conséquent les étrangers n'ont pas de crédit. Si au contraire le parti autrichien, à la tête duquel est M. de Bestucheff, est prépondérant, on écrira que le *loup cervier* a aussi son prix.

On se servira de cette phrase, *les soboles ou martres zibelines* diminuent de prix, pour marquer la diminution du crédit de M. de Bestucheff; ou, elles *sont toujours au même prix*, pour indiquer qu'il est toujours dans la même faveur.

Les peaux de petits gris signifieront les troupes à la solde d'Angleterre. Pour l'entendre, on augmentera toujours de deux tiers en sus le nombre des peaux à envoyer, pour signifier le nombre des troupes, de sorte que dix peaux signifieront trente mille hommes, et vingt soixante ou soixante dix.

M*... n'écrira point qu'il enverra les fourrures, mais il marquera seulement qu'il les apportera en revenant.

En passant à Dantzick, M*... enverra un de ses domestiques à Grandeutz, petite ville de la Prusse polonaise, y mettre à la poste une lettre dans laquelle il donnera avis de ce qu'il aura pu découvrir à Dantzick des dissensions entre le magistrat et la bourgeoisie. Cette lettre portera l'adresse de M*... etc.

Ces lettres seront en style de lettres de change, et selon le plus ou moins de succès dans les recherches, ce qui fera allonger ou diminuer le séjour; on marquera que l'on a besoin de remises ou que l'on n'en a pas besoin.

Si l'on ne peut rien faire, M*... marquera que l'air est tout à fait contraire à sa santé, et que l'on demande des remises pour pouvoir passer ailleurs.

Si M*... ne doit point passer en Suède, on lui répondra que, puisque sa santé souffre, on croit que le meilleur pour lui est de revenir en droiture.

Si au contraire on juge qu'il doive y aller, on le lui insinuera par forme de conseil.

Si l'on pense qu'il doive revenir, on lui marquera que l'on a trouvé ici *un manchon*, que par conséquent on le prie de n'en point acheter.

Tout ceci, écrit en très-petits caractères et en abrégé, sera mis par M*... dans une tabatière d'écaille à double fond, ce qui ne pourra donner aucun soupçon. »

Quant au chevalier d'Eon, il nous apprend les différents modes de sa correspondance secrète, lors de son voyage et pendant son séjour en Russie, par la lettre ci-après, qu'il écrivit, vingt ans plus tard, au comte de Vergennes, ministre de Louis XVI, après que le fameux Beaumarchais lui eut fait signer l'acte par lequel il acceptait à jamais le rôle et les habits de femme.

A MONSIEUR LE COMTE DE VERGENNES, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Londres, le 28 mai 1776.

« Monseigneur,

» Lors de la signature de la transaction entre M. de Beaumarchais et moi, le 4 novembre dernier, je lui ai confié un volume *in*-4o du livre de l'*Esprit des Lois*, pour vous êtes remis en mains propres, afin que la couverture soit décollée devant vous et que vous puissiez prendre les pa-

piers en chiffres et *en clairs* qui y étaient renfermés. J'ai montré à M. de Beaumarchais le secret de cette couverture qui consiste en deux cartons. Entre ces deux cartons on met des papiers secrets, puis quand les bordures de la peau de veau sont repliées et la feuille de papier marbré du livre collée par-dessus, en le mettant un jour sous la presse, la couverture prend une telle consistance qu'il serait impossible même à un relieur de deviner le secret. Ce livre est celui même qui m'a été remis par feu M Tercier lors de mes premiers voyages en Russie, pour y porter à l'impératrice Elisabeth les lettres secrètes du feu roi, avec un chiffre pour que cette princesse et son confident le grand chancelier Woronzow puissent correspondre avec sa majesté et M. Tercier, à l'insu des ministres et des ambassadeurs. Ce livre contenait aussi mon chiffre avec le roi, et M. Tercier, et un autre avec monseigeur le prince de Conti, M. Tercier et M. Monin. Mais le prince de Conti étant venu à se brouiller avec madame de Pompadour et le feu roi, j'eus l'ordre de ne plus suivre que lentement la négociation secrète de ce prince. Je reçus un nouveau chiffre pour correspondre uniquement avec le roi, M. Tercier et M. le comte de Broglie, à Versailles; et à Saint-Pétersbourg uniquement avec l'impératrice Elisabeth et son chancelier Woronzow, avec l'ordre positif du roi pour que ni les ministres de Versailles, ni même le marquis de l'*Hopital*, qui fut nommé en 1757

ambassadeur en Russie et moi secrétaire d'ambassade, ne puissent soupçonner cette intelligence secrète.

» J'avais de plus l'ordre du roi, pour lui envoyer *toutes les dépêches du ministre des affaires étrangères* avec les *réponses de l'ambassadeur* et mon avis particulier sur tout, ce que j'ai exécuté fidèlement, tant en Russie qu'en Angleterre. Je me servais de ce même livre à mes différents retours en France, pour rapporter les papiers les plus secrets que l'impératrice et son chancelier Woronzow me confiaient pour sa majesté, M. le prince de Conti et M. Tercier.

» Jamais personne autre que les parties intéressées n'a été informé de toute cette intrigue politique, qui a commencé en 1755, par le prince de Conti et M. Tercier, et qui a été exécutée par le chevalier Douglass et moi seulement; M. le comte de Broglie lui-même et M. le baron de Breteuil n'ont attrapé cette affaire que par la queue, ils n'en connaissaient pas encore la tête.

» Il serait important pour moi de savoir si la couverture de ce livre a été défaite devant vous ou votre secrétaire de confiance.

» Dans la couverture, à gauche, du côté du commencement du livre, il y avait une copie exacte en chiffres d'un ordre secret du roi, en date du 3 juin 1763 (1), à moi adressé sur un carré de vélin : dans la couverture à droite, qui fait la fin

(1) Nous en parlerons plus tard.

du livre, il y avait un carré de parchemin qui contenait un mémento de l'ordre secret du roi, une note secrète pour ma famille après ma mort, etc., etc. »

« Le chevalier d'Eon. »

Bien des événements avaient eu lieu depuis l'époque où fut fait le premier voyage que nous relatons jusqu'à celle où fut écrite cette lettre.

Ainsi que leurs instructions l'ordonnaient, nos voyageurs diplomates parcoururent l'Allemagne en vrais chevaliers errants ; et toujours et partout le bon Ecossais était d'une attention et d'une galanterie extrême pour sa compagne.

Ils fouillèrent toutes les excavations, descendirent dans toutes les mines, et avec l'aide de son *Cicérone*, mademoiselle d'Eon fit, en peu de temps un cours complet de minéralogie. Elle sut distinguer au premier coup d'œil un terrain primordial d'un terrain intermédiaire ou pyrogéné. Elle connut sur le bout du doigt les mica, quartz, feldspath, talc, jaspe, anthracite, serpentine ; les granits purs et lisses, granits mélangés de gneiss, de porphyres, de micas-chistes et de phyllades ; les terres gypseuses, sulfatées, phosphatées, carbonatées ; les couches d'os fossiles ; les assises calcaires, et siliceuses ; en un mot, toutes les divisions, subdivisions et appellations techniques qui composent la science du géologue et sa terminologie barbare.

En traversant le cercle de la basse Saxe, le chevalier Douglass se dirigea vers le nouveau Strélitz, afin de rendre visite à la famille du feu Duc dont il était personnellement connu, et de laquelle il espérait obtenir quelque recommandation utile, ou un moyen de présentation indirecte à la cour de Saint-Pétersbourg. Le prudent Ecossais, désireux en outre de produire son compagnon en haut lieu, voulut s'assurer par cette épreuve de la perfection de sa métamorphose.

La famille Ducale reçut affablement les voyageurs, et fut d'une politesse exquise pour la jeune et intéressante Française que le chevalier Douglass lui présenta comme sa nièce. Du reste, pas le moindre soupçon, pas un sourcillement d'incertitude : le déguisement est parfait. Le duc avait laissé en mourant plusieurs filles. L'une d'elles avait nom Sophie-Charlotte de Mecklenbourg-Strélitz; c'était une des plus jeunes. Dès le premier abord, la petite duchesse s'éprit, pour la nièce de l'Écossais, d'une de ces sympathies qui s'enflamment comme une traînée de poudre au cœur des enfants. Au bout d'une heure, elle sauta sur ses genoux, se pendit à son cou, lui apporta ses dessins, ses ouvrages à l'aiguille, et l'entraîna dans tout le palais, au jardin, au parc, à travers les appartements et jusque dans sa chambrette, pour lui montrer en détail les agréments de sa demeure. Qui fut inquiet, embarrassé, effrayé? le chevalier Douglass. La jeune duchesse avait bientôt quatorze ans, elle était jolie comme un ange

et mièvre comme un lutin ; en voyant cette brebis confiante s'aventurer dans les coins les plus reculés et les réduits les plus obscurs avec le loup qu'il avait amené sous des habits de femme, il tremblait que le faux Guillot n'oubliât son rôle et, qu'affriandé par l'occasion, il ne croquât d'un coup de dent l'innocent agneau qui se livrait à lui. Aussi chaque fois qu'il les voit s'éloigner, le pauvre Écossais se sent sur des épines ; il éprouve des transes horribles, et jette incessamment les yeux derrière lui, comme pour évoquer et rappeler sous sa garde le maudit qui s'en est échappé; mais la petite duchesse a toujours quelque chose de nouveau à faire voir à son amie, qui se prête de la meilleure grâce du monde à ce tête-à-tête dont elle profite pour baiser, tantôt le joli cou, tantôt la jolie main, ici la jolie joue, là les jolis yeux, plus loin enfin, la jolie bouche de sa jolie petite hôtesse. Le fripon recueille ainsi, le plus qu'il peut, les bénéfices de sa mascarade. Pendant ce temps, l'Écossais sue à grosses gouttes et jure bien, à part lui, qu'on ne l'y reprendra plus ! Aussi, pour mettre fin à ses angoisses et éviter les malheurs dont son esprit s'épouvante, il se décide à prendre congé de ses hôtes plus tôt qu'il ne l'eût voulu, appelle précipitamment sa nièce, égarée au fond d'un bosquet, et quand elle est près de lui, il saisit avidement sa main et la serre avec force, comme s'il eût eu peur qu'elle ne voulût le quitter. Il avait hâte de se remettre en route ! Notre héros, au contraire, eût bien désiré

prolonger son séjour à Strélitz, mais son rigide chaperon fut inébranlable en sa résolution, et résista, avec l'impassibilité phlegmatique d'un Anglais, aux cajoleries mignardes et aux prières enfantines de la jeune duchesse. Elle eut beau punir sa résistance d'une petite moue adorable et faite pour attendrir un roc, l'Écossais fut inflexible. « Si vous refusez de rester, dit la Mecklembourgeoise dépitée, au moins, vous voudrez bien attendre que j'aie écrit une seule lettre pour une de mes bonnes amies qui est à Saint-Pétersbourg depuis deux mois. Mademoiselle votre nièce la lui remettra elle-même, n'est-ce pas ? — Tirant le chevalier à part : — Vous lui parlerez de moi et elle me parlera de vous. De cette manière, nous ne nous oublierons pas. »

Le chevalier d'Éon, entraîné, serra dans ses bras la charmante enfant, malgré les saccades de son compagnon qui le tirait par sa robe à en arracher un pan... Quand il fut éloigné, quand il eut essuyé les remontrances morales dont son mentor le gourmanda fort catoniquement (1), il examina avec curiosité la lettre dont la fille du duc l'avait fait dépositaire : après l'avoir tournée et retournée dans ses mains avec une sorte de plaisir, il s'amusa à contempler l'écriture fine et délicate de l'adresse, et y lut : *à Mademoiselle Nadège Stein, demoiselle*

(1) Voir une épître du chevalier Douglass au chevalier d'Éon, que nous rapporterons un peu plus tard.

d'honneur de S. M. l'impératrice de toutes les Russies.

Cet incident fortuit, né d'une rencontre passagère, aura plus d'une suite, et laissera plus d'une trace dans la vie du chevalier d'Éon.

CHAPITRE VI.

Conjectures occasionnées par le voyage du chevalier d'Éon. — Il est femme-homme et homme-femme. — Arrivée en Russie. — Retour subit du chevalier Douglass. — Sir Williams Hambury. — Bestucheff-Riumin et Michel de Woronzow. — Présentation du chevalier d'Éon à Élisabeth. — Il entre dans le palais sous le titre de *Lectrice intime* et particulière de la tzarine. — Peinture anecdotique et secrète de la cour de Russie. — Élisabeth, ses vengeances, ses dévotions et ses amours. — Eudoxie Lapoukin, près d'accoucher reçoit le knout et a la langue percée d'un fer rouge. — Le soldat, joueur de serpent. — La grande Catherine, Pierre III et Stanislas Poniatowski. — Révélation sur la naissance mystérieuse de Paul Ier. — Entrevue du chevalier d'Éon et de *Nadège Stein*.

Le départ du chevalier d'Éon fut pour ses amis le sujet de nouvelles et intarissables conjectures. Il en avait confié le mystère à la famille Dons-en-Bray, puis à la belle comtesse de Rochefort; celle-ci à mesdames de Gisors et de Brissac, qui l'avaient dit à l'oreille du duc de Nivernais, leur frère, lequel l'avait redit de même à un ami, ce dernier à un autre, toujours sous le sceau du secret... Au bout de quelque temps, vingt personnes se trouvèrent instruites toutes ensemble de ce que chacune d'elles croyait savoir seule. Aussi, au premier mot proféré, le voile tomba de toutes parts

et les masques se reconnurent. Dès lors, la conversation générale eut libre cours à ce sujet. Chacun plaça sa phrase dans l'édifice qui fut, à l'envi et comme par enchantement, bâti sur ce terrain par toutes les langues. On eût dit une nuée d'abeilles travaillant de concert à l'édification d'une ruche, et entassant alvéole sur alvéole. C'était à qui recrépirait de sa conjecture cette charpente hypothétique, à qui la badigeonnerait de son commentaire. Le prétendu chevalier serait-il véritablement une femme?... S'il avait dissimulé son sexe!... Si ses amis avaient été ses premières dupes?... Quelqu'un d'entre eux possédait-il des notions certaines, précises?... Lequel s'était enquis du doigt et de l'œil, comme Thomas l'incrédule?... Une mission politique, à l'aide d'une mascarade, était en dehors de toutes les règles de la bienséance, de tous les us diplomatiques, de même que cette idonéité miraculeuse à se travestir, était au-delà de toutes les possibilités humaines! » A ces diverses propositions vinrent se joindre, comme corollaires, les inductions tirées de cette retenue toute féminine, de cette pudeur anormale dont avait fait montre, en toutes occasions, le jeune d'Éon, et son ancesthénie imperturbable au sein des tentations les plus provocantes! De toutes ces prémisses hardiment posées ressortit à peu près pour tous cette conséquence rationnelle et cette conclusion forcée : « Le chevalier n'est point un homme! » Ainsi fut-il transsubstantié, sans le savoir : mâle par la nature, il se féminisa par la logique. Et la com-

tesse de Rochefort de rire à cœur-joie !... Elle a bien par-devers elle certain souvenir qui, nettement formulé, peut détruire d'un coup tous les dilemmes des ergoteurs et, de sa baguette magique, renverser toutes les édifications du syllogisme; mais elle garde son argument pour elle, et laisse déraisonner tout le monde avec les meilleurs raisonnements. Les soupçons qui dès lors obscurciront la masculinité du petit d'Éon peuvent être, en certaines occasions, trop favorables à la prudente comtesse : son œil de femme a trop de prévoyance instinctive, et sa main trop d'adresse, pour écarter le rideau et repousser l'égide qui viennent ainsi d'eux-mêmes s'offrir à ses amours !

D'autres enfin, ne concevant point, d'une part, que le chevalier d'Éon pût se métamorphoser aussi parfaitement, s'il n'était pas une femme ; ne comprenant pas, de l'autre, qu'il eût accepté avec autant d'empressement viril le rendez-vous de Versailles, s'il n'était pas un homme, se placèrent au centre des difficultés, et, ne pouvant écarter l'une aux dépens de l'autre, les soudèrent pour les concilier. Ils firent un mélange des deux substances hétérogènes, les triturèrent sous le pilon de leur esprit, les fondirent ensemble au creuset d'une transaction mixte, et en formèrent un composé métis, monstrueux, hybride; en un mot, ils entrevirent et rêvèrent l'hermaphroditisme. De là cette nouvelle rumeur dont le chevalier d'Éon lui-même nous donne plus tard l'indication dans une de ses lettres au comte de Broglie ; car il était devenu un

problème vivant et, fatalité bizarre! la nuit du bal, si bien faite pour en donner la solution, l'avait entouré d'un nouveau nuage, couvert de nouvelles ombres!... L'énigme s'embrouilla de ce qui devait la démêler, s'obscurcit de ce qui pouvait l'éclaircir.

Cependant nos voyageurs, fidèles à leur itinéraire, traversaient la Prusse, la Courlande, la Livonie, etc., etc., et arrivaient sans encombre à Saint-Pétersbourg. Il était temps!... Maîtresse absolue du terrain dans cette cour qu'elle labourait du soc de ses intrigues et ensemençait de son or, l'Angleterre avait jugé que l'heure de la moisson était venue, et que la trahison fomentée par ses largesses était mûre et bonne à cueillir. Bestucheff-Riumin avait jeté le masque : de concert avec le chevalier Williams, ambassadeur britannique, il avait fait accepter et signer par Elisabeth un traité d'alliance offensive et défensive en renouvellement du traité d'alliance purement défensive passé entre la Russie et l'Angleterre douze années auparavant. Par le dernier acte, la Russie s'engageait à envoyer dans le Hanovre, ou autre partie de l'Allemagne, cinquante-cinq mille hommes de troupes, savoir : quarante-cinq mille d'infanterie et dix mille de cavalerie, au service de l'Angleterre.

Celle-ci s'engageait à payer à son alliée un subside de 100,000 livres sterling par an. Ainsi Élisabeth était déjà politiquement liée quand nos deux diplomates pseudonymes et pseudomorphi-

ques arrivèrent à sa cour, n'ayant pour talisman l'un que son nom d'Anglais et ses échantillons minéralogiques, l'autre que sa fausse jupe, ses faux appas, vingt-quatre ans... et l'espérance!

L'Écossais fut empêché et arrêté dès son début. L'Angleterre avait alors pour représentant en Russie un homme dont nous avons déjà cité le nom, et qui se trouva dès l'abord devant les pas du chevalier Douglass : ce fut sir Williams Hambury. Cet homme possédait une perspicacité d'esprit et une acuité de pénétration redoutables; rien n'échappait à son regard, rien ne répugnait à son âme ; aucun but n'est au-dessus de lui, aucun moyen au-dessous ; il a l'œil du sphinx et le cœur d'un démon. Député à la cour de Saint-Pétersbourg par celle de Londres qui l'avait choisi à bon escient, il était là comme l'un de ces êtres infernaux préposés par Satan à une dépendance de son empire ;... et le suppôt était à la fois digne de ceux qui l'envoyaient et de ceux auxquels il était envoyé. C'était l'ambassadeur de l'astuce à la débauche. Représentant assorti de toutes deux, il a uni les impudeurs du cabinet de Saint-James aux impudicités des boudoirs d'Elisabeth, et rattaché ces deux immoralités sociale et domestique dans un même nœud dont il forme le lien (1). Soupçonneux à l'excès, se défiant de tout nouveau venu, même de ceux de son pays, il fit décréter, par une

(1) Madame la duchesse d'Abrantès a tracé, de main de maître, le portrait de ce diplomate dans son admirable livre sur *Catherine II*, que tout le monde a lu, et que nous aurons encore occasion de citer.

loi de rigoureuse étiquette, que nul Anglais ne serait admis à la cour de Russie que présenté et estampillé par lui. Ce droit d'examen et de visa préalable fut impitoyablement maintenu. Par cette inquisition il ferma le temple russe et interdit son sanctuaire à tout suspect d'apostasie ou même d'indifférence à la foi britannique. Le chevalier Douglass fut donc contraint de passer à travers ce bluteau diplomatique destiné à tamiser les arrivages et à sasser le bon grain d'avec l'ivraie. Il se présenta hardiment à l'inspection, sachant qu'il n'était point connu personnellement du censeur britannique. Mais cela seul fut un motif d'exclusion : l'intolérance anglaise soupçonne tout ce qu'elle ne connaît pas, et condamne tout ce qu'elle soupçonne...

L'Ecossais fut déclaré indigne et ne put, quoi qu'il mît en œuvre, franchir le seuil gardé par le léopard de Saint-James. Il n'eut donc d'autre parti à prendre que celui de battre en retraite, et, après avoir informé le gouvernement français de sa mésaventure, il s'en alla comme il était venu.

Tandis qu'il échoue ainsi au port, le chevalier d'Eon est plus heureux : protégé par le pavillon dont il a arboré les menteuses couleurs, il entre sans déferler dans la rade dont les barrières arrêtent son compagnon suspect du lazaret et contraint à quarantaine. Il est vrai qu'il est aidé dans sa manœuvre par un vieux marin, lamaneur expérimenté, qui connaît à fond ces parages, sait les récifs cachés sous l'eau et les brisants des côtes : ce pilote était le comte Michel de Woronzow,

vice-chancelier de l'empire. Substitut de Bestucheff-Riumin, ce vieillard était en tous points son opposé : le chancelier a l'abord rude, inculte, l'humeur farouche, les supputations basses et vénales ; le vice-chancelier a des mœurs douces, cultivées, le commerce affable, les inspirations nobles et désintéressées : c'est l'homme de l'occident civilisé, policé, près de l'homme du nord, agreste, sauvage : celui-là vit de la vie des cités, obéissant au frein de l'éducation et luisant de l'éclat du vernis social ; celui-ci vit de la vie des montagnes, ne suivant que ses grossiers instincts, ses appétits natifs : il a la peau âpre, le contact hispide, le poil hirsuté : c'est l'ours du Caucase grimpé à l'arbre du pouvoir, et s'y tenant, l'œil sanguinolent et la gueule béante. Aimé d'Elisabeth dont son rival est craint, entré aussi avant dans sa confiance par l'affection que l'autre par l'habitude, appelé à conseiller malgré lui celle à qui Bestucheff commande malgré elle, Woronzow suit par goût et par raisonnement une voie politique diamétralement contraire à celle de son antagoniste. Il est un de ceux qui depuis long-temps déplorent la rupture avec la France et qui travaillent de tous leurs efforts et de tous leurs vœux à faire renouer la chaîne de l'alliance brisée entre les deux pays. Il est à la tête du parti russo-français, comme le chevalier Williams à la tête du parti anglo-russe. L'un a pour lui le désir faible et caché d'Elisabeth, l'autre la volonté forte et haute de Bestucheff. Derrière ces deux têtes de colonne s'é-

chelonnent les ambitions de tout grade et de tout rang, repues ou affamées, s'occupant, les premières à conserver ce qu'elles possèdent, les secondes à gagner ce qui leur manque; celles-ci minant sans cesse et poussant de tous leurs bras au renversement de l'édifice, celles-là étayant sans relâche et se vouant de toutes leurs épaules à la consolidation de la charpente, soutenant et retenant d'un côté ce qu'on ébranle et tire de l'autre : ambitions contradictoires enfin, formées de bien et de mal, de patriotisme et de calcul, d'honnêtes gens et de fripons, comme l'ont été, le sont et le seront tous les partis de tous les temps et de tous les pays.

Woronzow a fait connaître son dévouement à la cour de Versailles, mais avec prudence, avec mystère ; car une forteresse ou la Sibérie peut lui revenir de la frontière dans une lettre découverte. Sans perdre courage, il parle toujours et se porte garant de la sympathie d'Elisabeth, sympathie presque éteinte, il est vrai, et réduite à l'état d'expirante étincelle; mais, si faible qu'elle soit, cette étincelle a lui aux yeux pénétrants du vice-chancelier à travers les cendres dont le temps et l'intrigue l'ont recouverte ; sa main habile l'a doucement dégagée et mise à nu, sa bouche l'a entretenue, ranimée à petit souffle, et l'adroit courtisan avait vu la lueur mourante reprendre vie, quand le chevalier d'Eon se présenta à lui.

C'était en effet sur le vice-chancelier de Russie que Louis XV, le prince de Conti et la marquise

de Pompadour avaient compté pour l'introduction de leur messagère à la cour de Saint-Pétersbourg et sa présentation directe à Elisabeth : c'est à lui qu'est adressée et recommandée mademoiselle de Beaumont avec ses pleins pouvoirs cousus dans son corset et placés sous la sauve garde de sa gorge virginale, une lettre explicative cachée entre les semelles d'un soulier mignon, et un *poulet* de Louis XV à l'autocratrice expédié sous le veau protecteur et mystérieux d'un Montesquieu doré sur tranches.

Tout réussit à souhait, et tandis que sir Williams et Bestucheff avaient l'œil braqué vers la frontière pour y suivre le chevalier Douglass s'en retournant tout doucement, ils ne s'aperçurent pas que celui-ci avait laissé à Saint-Pétersbourg la meilleure partie de sa cargaison qu'un contrebandier introduisait lestement au milieu du palais. Oh! si le vieux Bestucheff s'en fût douté, quelle grimace il aurait faite !

Élisabeth trouva l'expédient digne de son bien-aimé frère Louis XV. Elle en rit de très-bon cœur... La cause du chevalier d'Éon était à moitié gagnée! Cependant la tzarine ne pouvait croire à cette perfection de déguisement, et se persuader que la *jolie chevalière* qu'elle avait devant elle fût un *beau chevalier*. En vain celui-ci protesta-t-il les yeux baissés de sa qualité masculine ; en vain Woronzow exhiba-t-il à l'appui de sa déclaration les lettres confidentielles de Versailles, Elisabeth fut incrédule... elle y mit de l'entêtement. Quoi qu'il en

soit, pour éviter tous soupçons et pour faciliter les entrevues nécessaires au succès de la négociation, afin de pouvoir causer plus souvent et plus intimement des affaires relatives aux intérêts communs, pour d'autres motifs encore peut-être auxquels elle pensait, mais qu'elle n'exprimait pas, Elisabeth décida que mademoiselle de Beaumont habiterait son palais, et serait attachée à sa personne en qualité de *lectrice intime et particulière*. Un des priviléges de cette charge était de pouvoir pénétrer et demeurer à toute heure dans la chambre de la souveraine. En entendant Elisabeth elle-même lui révéler cette utile et intéressante partie de ses futures prérogatives, le chevalier ne put s'empêcher de rougir, l'innocent!... Le soir même il entra en fonction, et passa la nuit dans le palais des czars.

Mademoiselle de Beaumont avait à peine achevé sa toilette, le lendemain matin, quand Woronzow se présenta chez elle, et demanda s'il pouvait être introduit sans indiscrétion. Le vieux chancelier faisait les choses dans les formes... Seul avec le chevalier : « Mon cher ami, lui dit-il, cette cour est un monde nouveau pour vous; vous y entrez chargé de nos intérêts à tous : il est nécessaire que vous ayez quelques données sur le terrain où vous allez mettre le pied. C'est un terrain glissant, dangereux, où l'on doit tomber à coup sûr et faire fausse route, si l'on n'a sous les yeux quelques jalons pour se guider et à la main un bâton pour se soutenir. Écoutez-moi donc, et daignez avoir

quelque confiance aux instructions que vous apporte mon expérience sexagénaire ; demain je ne pourrai plus vous aider que de mes vœux... car le moindre signe d'intelligence entre nous serait surpris, dévoilé!... Aussi, à dater d'aujourd'hui, nous ne devons plus nous connaître.

» Vous avez vu l'impératrice... et vous avez été troublé, séduit; son regard caressant, sa parole mielleuse vous ont captivé du premier coup. Oh! je vous étudiais ! et c'est parce que j'ai vu et compris tout l'effet produit sur vous par une première entrevue que j'ai jugé cette conversation nécessaire. J'apporte un contre-poids dans la balance, dont la main royale a déjà su faire incliner le fléau ; je viens rétablir l'équilibre. Vos yeux ont été éblouis ; je veux éclaircir et écarter le nuage qui nous perdrait en vous aveuglant. Vous avez jugé jusqu'à ce jour avec le cœur, mon ami : le cœur est presque toujours un mauvais conseiller en politique ; il faut l'enchaîner en entrant dans les palais. Là l'esprit seul, l'esprit froid, impassible, doit être notre guide ; lui seul doit juger des hommes et des choses : car il n'y a pas de sentiment au sein des cours, il n'y a que des intérêts. Ici, sachez-le bien, tout est jeu, et tout joueur est fripon. Aussi importe-t-il d'avoir l'œil au guet, et de mettre incessamment la main sur sa pensée, comme les honnêtes gens la mettent sur leur poche en entrant dans un tripot.

» Je reviens à l'impératrice. Sous un air de bonhomie apparente, elle a l'intelligence déliée,

incisive. Si l'on ne s'est boutonné d'avance et cuirassé contre son regard, il se glisse sous votre habit, l'écarte, s'insinue, vous déshabille, vous entr'ouvre la poitrine; et quand vous vous en apercevez, il n'est plus temps : vous êtes à nu, la femme a lu dans vos entrailles, et fouillé dans votre ame. Aussi la candeur et la bonté ne sont qu'un masque, un vernis d'emprunt sur la figure d'Elisabeth. Grattez l'enduit, écaillez la première couche, et le noir apparaît sous le blanc; la face vraie sous la fausse. Dans votre France, par exemple, et dans toute l'Europe, notre souveraine a la réputation et le surnom de *clémente*. A son avénement au trône, en effet, elle jura, sur l'image révérée de saint Nicolas, que personne ne serait mis à mort sous son règne. Elle a tenu parole *à la lettre*, et aucune tête n'a encore été coupée, c'est vrai; mais deux mille langues, deux mille paires d'oreilles l'ont été; joignez y autant d'yeux crevés et de nez fendus, et vous aurez compensation. Vous connaissez sans doute l'histoire de la pauvre et intéressante Eudoxie Lapoukin?... Elle eut quelques torts peut-être envers sa majesté; mais le plus grave, à coup sûr, fut d'avoir été sa rivale et plus jolie qu'elle. Elisabeth lui a fait percer la langue d'un fer rouge et administrer vingt coups de knout de la main du bourreau, et la malheureuse était enceinte et près d'accoucher! Ensuite elle fut exilée en Sibérie avec son fils et son mari. Instruits par cet exemple, et habiles à concilier leur vengeance et le serment de

leur souveraine, les gouverneurs de nos provinces ont su, comme votre Tartufe avec le ciel, trouver avec *saint Nicolas* des accommodements. Rigoureux observateurs de la parole impériale, l'accomplissant avec une atroce fidélité, ils ne tuent point leurs ennemis... ils les pendent aux arbres par les bras ou les pieds jusqu'à ce qu'ils meurent *d'eux-mêmes*, ou bien ils les clouent en croix sur des planches, et les abandonnent ainsi au courant des fleuves qui traversent les déserts! Voilà ce qui a lieu en ce moment encore dans nos provinces; la subtilité de cannibales et l'ergotisme de bourreau qu'Elisabeth tolère, et auxquels Bestucheff applaudit. Tenter de renverser un pareil gouvernement ce n'est point de l'ambition; j'ose le dire, c'est du patriotisme, c'est de l'humanité. Vous trouverez dans la vie privée d'Elisabeth les mêmes contradictions que dans sa vie politique. Tantôt impie, tantôt fervente, incrédule jusqu'à l'athéisme, bigote jusqu'à la superstition, elle passe des heures entières à genoux devant une image de la Vierge, parlant avec elle, l'interrogeant avec ardeur et lui demandant en grâce... dans quelle compagnie des gardes elle doit prendre l'amant dont elle a besoin pour sa journée : sera-ce dans les Préobajinski, les Ismaëlouski, les Siméonouski, les Kalmoucks ou les Cosaques? Pour rencontrer un exemple de ce mélange adultère du faux et du vrai, de cet amalgame inouï de religion et de cruauté, il faut, je crois, remonter à votre

Louis XI, qui se mettait à genoux devant ses amulettes et tournait dans ses doigt les figurines de plomb attachées à son chapeau pour déterminer, à dos ou face, quel supplice il infligerait à un condamné... Au reste, Elisabeth n'a pas toujours recours à l'inspiration du ciel pour faire choix de ses amants. Parfois elle est captivée par une tournure plus ou moins martiale, une stature plus ou moins haute; hier par de larges épaules; aujourd'hui par une main mignonne, demain ce sera par des moustaches blondes ou noires. Tout cela dépend de ses caprices et de sa fantaisie.

» Dernièrement elle est devenue amoureuse folle d'un soldat qui jouait du serpent; folle pour huit jours, car ces petites passions sont éphémères comme ses désirs et se renouvellent comme eux. C'est le casuel ajouté aux revenus fixes de la royauté. Ceux-ci sont ordinairement gérés par un administrateur en titre, ayant nom de favori avec tous ses droits et priviléges. J'ai dit *un*, il y en a quelquefois deux, quelquefois... mais il n'y en a qu'un en charge officielle; comme en ce moment c'est le chambellan *Iwan-Iwano-Witz Schwalow*. Jusqu'à ce jour il est demeuré neutre et indécis entre nos ennemis et nous. Tous nos efforts doivent donc tendre à le gagner. »

Après avoir dépeint Bestucheff et sir Williams, le vice-chancelier continua : « Restent la grande-duchesse Catherine, le grand-duc Pierre son mari, et Stanislas Poniatowski son amant, tous trois unis

à Bestucheff et à sir Williams, tous trois coalisés contre nous.

La grande-duchesse est romanesque, ardente, passionnée; elle a l'œil brillant, le regard fascinant, vitreux, un regard de bête fauve. Son front est haut, et, si je ne me trompe, il y a un long et effrayant avenir écrit sur ce front-là ! Elle est prévenante, affable; mais quand elle s'approche de moi, je recule, par un instinct dont je ne suis pas maître. Il me semble que sa main est comme une patte de tigre, et qu'en me caressant elle va me déchirer. Sa bouche, qui toujours sourit, m'a l'air de grimacer. Elle me fait peur; c'est un *rictus* diabolique; on dirait que ses lèvres, plissées et pincées l'une sur l'autre, se contractent pour retenir le sarcasme, et la méchanceté prêts à s'en élancer. Aussi son rire a quelque chose d'acéré; elle le lance, elle décoche; et il blesse presque autant qu'une menace. Je ne sais si la prévention m'aveugle. Catherine est la pupille favorite de sir Williams, et je crains bien que l'élève ne soit digne de son maître.

Pierre, son mari, est un fou. Il s'est fait le mime, le singe de Frédéric II. Avec une physionomie ingrate et grotesque par elle-même, il s'est coiffé d'un tricorne retroussé, semblable à celui du roi de Prusse son modèle, et lui ressemble à peu près comme un orang-outang peut ressembler à un homme. C'est un maniaque ridicule qu'il nous faut ménager; il a d'ailleurs les qualités qui d'ordinaire sont celles de ses défauts; c'est

une espèce de bourru bienfaisant, une nature informe, à peine ébauchée, âpre et rugueuse au dehors, mais bonne et tendre au dedans. Les diamants sont enfouis sous la terre, et peut-être trouvera-t-on quelque riche minerai mêlé à cette gangue terreuse, et pauvre d'apparence. On lui a abandonné corps et ame quelques recrues holsteinoises, pauvres diables taillables et corvéables à merci, sur lesquels il a pouvoir d'exercice et de manœuvres illimités : il les fait parader impitoyablement du matin au soir, et guerroie de toutes les façons et en tous lieux avec ces *patiras* bottés et équippés qu'on a surnommés ses souffre-douleur.

— Ainsi, dit le chevalier d'Éon, l'héritier de la couronne moscovite est prussien de cœur et sa femme anglaise ?

— Mais nous sommes Russes, nous, répondit Woronzow en relevant fièrement la tête, et nous le serons en dépit de nos princes. En vain la Prusse et l'Angleterre croient acheter notre avenir en achetant nos souverains futurs : la semence laissée par Pierre-le-Grand au sein du sol moscovite grandira sur la trahison, et ses racines s'engraisseront du fumier sous lequel on aura cru les étouffer. La tige d'une nation prédestinée est forte et vivace ; elle sait extraire et s'approprier des sucs bienfaisants des égouts mêmes qui viennent arroser son pied. Ainsi fera la Russie! Encore au berceau, et déjà redoutable, elle a étouffé de ses jeunes mains tous les serpents que

ses ennemis divers ont su glisser dans son lit. Une des premières, l'Angleterre a deviné l'Hercule naissant, et pour se l'attacher autant que pour énerver sa croissance elle lui tend sa mamelle gonflée d'or, espérant qu'avec le lait il sucera ses poisons. Mais l'Angleterre se trompe, je vous le dis : l'enfant grandira allaité par elle, et, quand il sera pubère, quand il rompra les langes sous lesquels est encore comprimée et tout emmaillottée sa puissance, il étendra les bras alors, et pour première proie il saisira et dévorera sa nourrice.

Stanislas Poniatowski est, comme je vous l'ai dit, l'amant de Catherine. C'est sir Williams qui le lui a donné. Oh! l'Anglais est prévoyant et veille à tous les besoins de ses protégés! Le dévouement du favori et de sa maîtresse aux intérêts britanniques est donc une affaire de reconnaissance. Ne pouvant attirer et faire pencher de son côté le grand duc dont les sympathies inclinaient ailleurs, sir Williams a glissé entre le mari et la femme un jeune et beau Staroste polonais chargé de s'insinuer dans les fissures d'une intimité conjugale déjà disjointe, comme le lierre dans les crevasses d'une muraille qui se lésarde. L'Anglais eut la main sataniquement heureuse..... La grande-duchesse est enceinte, et l'enfant n'est pas du grand duc, car Pierre est impuissant.

—Qui donc alors, demanda le chevalier d'Éon, est le père du Tzarowitz Paul, le premier-né de Catherine?

— Le grand-duc aux yeux de la loi; le cham-

bellan Soltikoff aux yeux des hommes ; ni l'un ni l'autre aux yeux d'Elisabeth et de Dieu.

— Que voulez-vous dire?

— Ceci est un mystère profondément caché et que je n'avais point l'intention de vous apprendre ; mais la connaissance en peut être utile à nos intérêts à venir ; je vais vous le révéler.

« Vous savez sans doute que la tzarine, notre souveraine, est mère de plusieurs enfants? »

— Je l'ignore.

— Elle en a huit.

— Huit !...

— Une de ses favorites, Jouanna, par dévouement pour sa maîtresse et la morale publique, les a successivement adoptés et déclarés siens. L'officieuse camériste voit croître et sautiller cette impériale progéniture sous l'aile de sa maternité pseudonyme, comme la poule complaisante à laquelle on fait élever de petits canards, et dont l'œil trompé par le cœur, prend cette famille étrangère pour la sienne propre... Mais si Elisabeth avait consenti à déshériter ses enfants de sa tendresse, elle consentait moins facilement à les déshériter de son trône. Elle devait penser en effet qu'un nom de roi serait plus qu'une mère, à leurs yeux, puisqu'aux siens un nom de reine avait été plus que ses enfants !... Elle venait de s'apercevoir qu'elle était grosse de celui qui est aujourd'hui son dernier-né, et résolut de lui transmettre sa couronne.

L'héritier présomptif, Pierre, n'avait point eu

de postérité depuis huit ans de mariage, et, disait-on, ne devait pas en avoir. Sa femme, la grande-duchesse Catherine, qui depuis... Mais alors elle était sage : le feu couvait sous la cendre peut-être; mais nul encore n'avait mis à nu le foyer, nul souffle enflammé l'incendie. Élisabeth s'en chargea. Un matin, Bestucheff, froid et farouche, entre chez Catherine, et lui déclare qu'elle ait à être mère, de par la tzarine. D'une main il lui présente le comte de Soltikoff; et lui indique, de l'autre, la Sibérie. Soltikoff était un beau cavalier, jeune, galant, aimable... L'impératrice n'était pas accouchée depuis plus d'un mois, et fort secrètement de son huitième enfant, lorsque la grande-duchesse mit au jour publiquement son premier. L'un et l'autre étaient mâles. Peu de temps après, une substitution mystérieuse fut habilement pratiquée; le descendant de la tzarine remplaça celui du grand-duc entre les mains d'une nourrice dont un monceau d'or avait d'avance assuré la complaisance et une lame de fer la discrétion.

Lorsque Catherine convalescente se fit amener son nouveau-né, nul n'eut rien à dire si ce n'est que l'enfant était plein de force pour son âge et ressemblait merveilleusement au grand duc. Quant à Soltikoff, trompé dans sa paternité comme Pierre l'était dans la sienne, Elisabeth l'éloigna soudain et l'envoya résider à Stokholm, puis à Hambourg. Il semblait qu'elle craignît son discernement, et qu'elle pensât que c'était trop de l'œil du père uni aux instincts de la mère... Catherine

avait vu son enfant avec froideur et répugnance. Elle ne l'aime point(1)! »

Le chevalier d'Eon demeurait silencieux et stupéfait devant ces effrayantes iniquités qu'un vieillard, armé de son expérience venait d'entr'ouvrir et d'étaler sous ses yeux.

« Maintenant, lui dit Woronzow, votre instruction est à peu près complète, ma leçon est terminée. » Puis revenant au chevalier qu'il avait laissé immobile et comme pétrifié sur sa chaise : « J'oubliais une chose, ajouta-t-il. Sa majesté, mon ami, est fort épicurienne. Elle a un goût marqué pour les liqueurs fortes. Il lui arrive parfois d'en être incommodée au point de tomber en syncope ou dans les convulsions d'une fureur frénétique. Il faut alors couper sa robe et ses corsets: elle bat ses serviteurs et ses femmes: ce sont des misères humaines qui doivent être

(1) Tous les détails contenus dans ce chapitre, et particulièrement ces derniers, ont été extraits par nous des notes particulières du chevalier d'Éon et des communications secrètes et officielles des ambassadeurs de France à la cour de Russie; entre autres des dépêches du *marquis de Lhospital,* qu'on peut trouver et vérifier aux archives *des affaires étrangères*, notamment aux dates du 27 *juillet* et 1er *novembre* 1757. L'anecdote relative à la naissance et à la filiation de Paul Ier, nous a paru d'un haut intérêt, par la source dont elle émane, par son importance historique et sa nouveauté. Le mystère de la substitution révélée par le marquis de Lhospital expliquerait la tendresse toute maternelle portée par Élisabeth au tzarowitz dont elle abhorait la mère, et l'éloignement instinctif incompréhensible de celle-ci pour le fils d'un amant qu'elle aima et pleura si longtemps. On sait qu'en effet Élizabeth trembla toujours et pardonna comme par enchantement à Catherine, toutes les fois que celle-ci maltraitée, menaça de s'enfuir avec son enfant; tandis que la grande duchesse, devenue impératrice, faillit vingt fois sacrifier les droits d'un héritier détesté à l'ambition d'un favori... La nature aurait-elle donc réellement un langage et le sang une voix?.....



recouvertes du manteau impérial. On dit, quand cela arrive, que sa majesté a ses *vapeurs*. Souvenez-vous du mot, afin que si pareil accident survenait à la tzarine en votre présence, vous sussiez le nom décent et consacré de la maladie. Adieu. »

Le chevalier se leva; il avait besoin de prendre l'air pour dissiper le nuage d'exhalaisons méphitiques, que la parole de Woronzow avait soulevé autour de lui. Après avoir fait quelques tours de promenade avec la dame de compagnie attachée à son service, matrone choisie parmi les plus majeures du palais, et qui était un second tome de la vieille camériste de la comtesse de Rochefort, il écarta les idées qui l'obsédaient : sorti de leur cercle impur, son esprit, par une espèce de transition et de réaction salutaire, se reporta vers l'ange d'innocence, dont il avait baisé le front virginal au château de Strélitz. Puis, de la jeune Sophie Charlotte, sa mémoire arriva soudain à la lettre que la princesse lui avait remise pour son amie de Saint-Pétersbourg.

« Connaissez-vous, dit-il à sa suivante, une jeune fille ayant nom *Nadège Stein ?*

— Oui madame. C'est une des demoiselles d'honneur de sa majesté. Son père est mort au service de la Russie. Notre souveraine a recueilli la jeune orpheline et l'a placée près d'elle. »

Le chevalier rentra chez lui, prit la lettre de la petite duchesse, et se fit conduire auprès de Nadège Stein.

Nadège avait quinze ans. En l'apercevant, il crut voir la sœur jumelle de Charlotte, sœur en beauté, en grâces, en candeur; on eût dit deux boutons d'une même fleur, les deux branches d'une même tige. Seulement l'une était blonde, d'un blond cendré, avec de grands yeux bleus. Ses cheveux flottaient comme des soies d'or, sur son joli cou et ses épaules rondelettes. L'autre est brune, d'un brun d'ébène, avec des yeux luisants comme le velours, noirs et doux comme lui : sa chevelure ondoie sur son cou élancé et retombe en crinière épaisse sur ses épaules un peu maigres, mais larges et plus blanches que l'opale. Charlotte est petite et potelée, ses formes ont encore ces lignes moelleuses et harmonieusement courbées du premier âge. Nadège est plus grande, plus svelte; elle a la taille légèrement équarrie, les traits du visage un peu mâles, les muscles plus saillants, les lignes plus anguleuses, plus en relief. On sent en elle la puberté poindre sous l'enfance, la femme percer sous la jeune fille. La peau de celle-là est tendre et duveteuse au toucher, rosée et diaphane à l'œil; la vie s'y meut sous un réseau délicat, ténu comme les mailles d'une gaze. Celle-ci a l'épiderme plus consistant; un sang limpide l'azure de ses veines bleuâtres, le tissu en est serré, la trame solide, indice naturel de force et de maturité. Toutes deux sont rieuses, toutes deux folles, toutes deux vives; mais dans la première, c'est la vivacité de l'oiseau qui saute et qui vole; dans la seconde, l'élasticité

de la biche qui s'élance et bondit, impétueuse, ardente. L'une est Allemande enfin, on croirait l'autre Espagnole ou Italienne.

A peine eut-elle lu la missive de la petite duchesse, qu'elle ouvrit les bras à la messagère en lui criant : « Charlotte me dit de vous embrasser, venez, venez donc vite, oh ! puisqu'elle vous aime, je vous aimerai bien aussi, moi !... » Et le chevalier reçut avec empressement un baiser qu'il se hâta de rendre.

Au bout d'une heure, la jeune fille et lui étaient amics intimes !...

Pauvre petite !....

CHAPITRE VII.

Première conférence diplomatique du chevalier d'Éon et de l'impératrice Élisabeth. — Tournure inattendue que prend cette conférence. — Embarras extrême du chevalier d'Éon. — Il ne s'en retire pas à son honneur. — Victoire et désappointement de la tzarine. — Le système des compensations. — Élisabeth et Iwan-Iwanowitz Schwalow. — Le chevalier d'Éon et la jeune Nadège Stein.

En rentrant chez elle, mademoiselle de Beaumont fut prévenue qu'elle eût à se présenter, après le cercle, chez l'impératrice, et que ses fonctions de lectrice intime commenceraient le soir même.

La carrière était ouverte devant le chevalier d'Eon. Le difficile à présent est de la fournir avec honneur et d'arriver heureusement au but. Afin d'éclairer et de diriger sa course, il se remémore tous les préceptes qui lui ont été donnés, et récapitule les divers points de ses instructions :

1° Démontrer à la tzarine l'avantage d'une alliance avec la France;

2° Réchauffer ses sympathies pour sa majesté Louis XV;

3° Lui dévoiler l'amour qu'elle a inspiré au



prince de Conti, et peindre cette flamme des couleurs les plus vives ;

4° Solliciter le commandement en chef des armées russes ou l'investiture de la Courlande, pour le prince amoureux, brûlant de se rapprocher de l'objet de sa passion... et du trône de Pologne. Mais ce dernier article, comme on sait, devait être passé sous silence. C'est le dessous de la carte, qui ne doit-être retournée qu'à la fin de la partie.

Quand il fut bien pénétré de son rôle, le chevalier se présenta chez la tzarine comme un paladin dans la lice, armé de toutes pièces et prêt à livrer le combat. Mais il se troubla dès l'abord et perdit contenance; l'ennemi s'était offert à lui dans une position qu'il n'avait point soupçonnée. Élisabeth était couchée... Après le candide émoi que lui cause sa surprise, le chevalier, dont les joues sont devenues pourpres, reprend son sang-froid. C'était une embuscade dans laquelle sa pudeur était tombée : mais le premier feu essuyé, il revint du désordre jeté dans ses esprits par cette attaque imprévue et s'assit aguerri, au chevet d'Élisabeth.

« Plus près, plus près, lui dit celle-ci, nous pourrons parler moins haut. »

Une clarté voilée et presque éteinte éclaire l'appartement de cette demi-nuit si favorable aux pensées fantastiques, aux hallucinations romanesques. Des tableaux lascifs, des peintures voluptueuses tapissent les murailles du boudoir qui semble être l'asile du mystère et de l'amour. Des

cassolettes exhalent des nuages de vapeurs odoriférantes. L'atmosphère en est parfumée, l'air en est tiède, chaud à enivrer ! Aux fenêtres, de triples rideaux; à toutes les parois, aux portes, d'épaisses et soyeuses tentures; autour du lit de moelleuses gazes qui l'enveloppent de leurs ondulations et le cachent de leurs plis; à terre, de riches tapis, de rares fourrures, sur lesquelles les pieds font entendre ce petit cri qui nous donne une sorte d'agacement et de titillation nerveuse. Tout autre bruit est amorti, tous soupirs étouffés, toute plainte absorbée. Sans crainte pour ses échos, le plaisir les voit mourir aussitôt que nés, et entend son murmure expirer et s'éteindre.

Insensible aux amollissantes effluences qui émanent de cette étuve où tout parle passion, le chevalier entame bravement la politique devant la tzarine qui l'interrompt et lui répond amour. Saisissant l'occasion au passage, notre diplomate descend aussitôt du n° 1 au n° 3 de ses instructions, et expose la flamme dont est brûlé monseigneur de Conti, son prince. Mais ce n'est point de monseigneur de Conti que s'occupe présentement la tzarine, c'est de son envoyé. N'aimant pas les biais et marchant toujours droit à son but, elle rétablit la conversation dans le sens de ses désirs; en vain le chevalier embarrassé cherche à l'en faire dévier; toujours elle l'y ramène et circonscrit nettement la question entre elle et lui.

« Je commençai à trembler, dit le chevalier
» d'Éon. J'étais pris entre l'impératrice d'un côté,

» et monseigneur de Conti de l'autre. Celui-ci m'a» vait bien chargé de lui négocier une femme, » mais il ne m'avait pas chargé d'aller plus loin. » Comment faire? me disais-je : trahir un prince, » c'est dangereux ; mais résister à une souveraine, » ce l'est plus encore?... Tel était le raisonnement » entre les branches duquel je me sentais serré » comme entre celles d'un étau...

» Pour un diplomate débutant, il y avait de » quoi se trouver embarrassé.

» Dans ma perplexité, je jetai sur sa majesté » un regard suppliant, pour implorer sa pitié » et lui demander grâce. La tzarine avait les lè» vres bleuâtres, turgides, les pommettes enlu» minées, les paupières enflammées et l'œil hu» mide. Sa figure reluisait de ce vernis liquéfié que » revêt la passion, quand le feu des désirs la met » en ébullition dans notre âme, et qui transpire » et se répand, comme une huile, à notre surface. » Trempée d'une moiteur impure, sa peau suait » la lasciveté par tous les pores. En apercevant son » bras nu qui pendait, sa gorge indécemment dé» couverte, sa poitrine débraillée, ses cheveux dé» noués qui s'échappaient de leur réseau et tom» baient en désordre sur des épaules dépouillées » de tout voile; en la considérant haletante de vo» lupté, pantelante de luxure, je crus voir une » Bacchante ivre ou affamée. Je baissai les yeux » aussi vite que je les avais levés. Tout ce que m'a» vait raconté Woronzow de sa souveraine et de » ses orgies me revint à la pensée. Je me dis que

» cette femme, qui était là devant moi, avait » reçu dans ses bras je ne sais combien d'hommes, » ramassés au hasard et dans la rue; que sa bou» che, son cou, son sein avaient été maculés, flé» tris par des baisers de soldats... Et je reculai de» vant cette ruine impériale, salie par tant de » souillures, délabrée et minée par tant de dés» ordres. »

Élisabeth était vieille déjà, et plus vieille encore de sa vie licencieuse que de ses années. Son corps usé devait porter les stigmates ineffaçables de cette double vétusté, et n'avait plus de beautés irrévélées qui pussent compenser les fâcheuses apparitions devant lesquelles le chevalier d'Éon était demeuré si pudiquement tête baissée. Plus elle se dévoila au contraire, et plus la pensée de celui-ci se couvrit de sombres nuages. C'était la pudeur en face du vice; l'une rougissant de l'autre, celle-là s'enveloppant d'autant plus, que celui-ci se met plus à nu. Situation bizarre par l'espèce d'interversion des sexes et des rôles! Mais une fois lancée la tzarine n'était plus femme à s'arrêter; quand ses passions avaient bride sur le cou, elles franchissaient, d'un bond, tous les obstacles. « Je fus acculé, dit le chevalier d'Eon, dans mes derniers retranchements!... » Mais, plus puissant qu'Elisabeth et riant de sa victoire apparente, le mauvais génie qui domina et paralysa si longtemps la juvénilité de notre héros reprit soudain sur lui tout son empire. Il se jeta entre la tzarine et sa proie, et, frappant celle-ci de

son doigt de glace, il fit du triomphe de son ennemie... un désappointement. *Vertere superbos funeribus triumphos*.

Jean-Jacques raconte, en certain endroit de ses Confessions, que s'étant trouvé à Venise avec la courtisane *Zulietta*, dans la situation fort critique où le chevalier d'Éon se trouva vis-à-vis d'Élisabeth, la Vénitienne rougit, se rajusta, se redressa, s'alla mettre à la fenêtre, puis, se promenant par la chambre en s'éventant, lui dit d'un ton froid et dédaigneux : *Zanietto, lascia le donne, è studia la matamatica.*

L'autocratrice prit mieux la chose, à ce qu'il paraît : « J'étais dans la position la plus difficile » où un homme puisse se trouver, dit le chevalier » d'Eon, surtout vis-à-vis d'une *souveraine absolue ;* l'embarras où me laissait la faiblesse de ma » nature, m'avait rendu tremblant et mortifié au-» delà de toute expression ; mais, à ma grande sa-» tisfaction, la tzarine, au lieu de se fâcher comme » je le redoutais, se mit à rire aux éclats, et me » pardonna une faute dont, en définitive, je n'é-» tais pas coupable, et que je réparai par la suite. » La résistance passive et inattendue de son partner, avait sans doute été quelque chose de tout nouveau pour l'autocratrice, habituée à être servie au commandement; et la nouveauté est encore un plaisir !... La virtualité constatée que le chevalier d'Éon manifesta dans la suite, par une obéissance active, compensa cette insubordination première et négative de ses sens, mais le souvenir en demeura toujours présent à la pensée de la tzarine.

Un jour d'orgie que folle et ébriolée, elle avait laissé toute retenue au fond d'une bouteille de Chypre ou de Syracuse, elle conta sans réticence l'aventure au marquis de L'Hospital. « De là, dit le chevalier d'Éon, cette mine de plaisanteries inépuisables que le vieil ambassadeur a exploitée contre moi pendant si longtemps.... » et dont nous fournirons quelques échantillons par la suite.

Cependant, s'il faut en croire le chevalier d'Éon, cette nuit néfaste de son histoire ne fut pas tout à fait une nuit blanche pour l'impératrice. Elle avait fait de trop beaux rêves pour y renoncer. A peine seule, elle appela son favori Iwan Iwanowitz Schwalow, et chargea cet architecte ordinaire et éprouvé de ses plaisirs, de reprendre en sous-œuvre les châteaux si brillants que ses désirs avaient édifiés, et qui, pour elle, étaient demeurés autant de châteaux en Espagne : celui-ci remplaça la fiction par la réalité.

Pendant que la tzarine pratiquait ainsi philosophiquement le système des compensations dans les bras de son favori, notre héros, honteux et marri, se désolait de son malheur. Touché de ses plaintes, le ciel lui envoya presque aussitôt un ange en échange du démon qu'il perdait. C'était plus qu'une consolation, c'était une récompense! Alternativement poussé par sa bonne et sa mauvaise fortune, celle-là devait le dédommager de celle-ci et lui faire trouver sous ses pas une des plus suaves fleurs qui composent la tresse si diversement diaprée de son existence.

Un soir, à quelque distance de cette fatale nuit, il était auprès de Nadège et folâtrait avec cette jolie enfant qui l'aimait d'une espèce d'idolâtrie, toute de pressentiment et d'instinct : on eût dit que la jeune fille devinait le jeune homme sous l'habit menteur qui le lui dérobait. Le cœur a parfois des yeux.

« Minuit venait de sonner, dit le chevalier, j'étais encore dans la chambre de Nadège : — Ne t'en va pas, me dit-elle tout soudainement ; passe la nuit avec moi ? »

Je ne pus m'empêcher de tressaillir. « Tu veux bien, n'est-ce pas ? je vais renvoyer ta bonne. » Et, avant d'avoir obtenu ma réponse, l'étourdie a quitté la chambre et m'a laissé seul, immobile de saisissement. Quand, retrouvant la réflexion et le mouvement avec elle, je voulus courir après la jeune folle, déjà elle revenait sautillant et bondissant de joie : « Ta bonne est partie, tu es ma prisonnière ! » me cria-t-elle, et la voilà qui s'élance à mon cou, m'enlace, m'étreint de ses deux jolis bras. C'était un frêle lien, et pourtant je n'eus pas la force de le rompre. J'étais emprisonné dans ces deux petites mains comme dans une chaîne de fer. J'avais bien la volonté, le désir d'en briser les nœuds, mais une puissance d'inertie incompréhensible, inexplicable me paralysa. Je ne pouvais marcher. Placé entre deux sollicitations égales qui m'attiraient en sens contraires, oscillant de l'une à l'autre, je serais demeuré dans une sorte de repos équilibrique, si Nadège n'avait fait pen-

cher tout d'un coup la balance indécise. Elle s'attache à moi, m'entraîne d'autorité dans sa chambrette, et, fermant vivement la porte, elle en ôte la clef, en disant : « Ah ! je te tiens. Tu ne t'en iras plus ! »

« La pauvre enfant triomphait de sa perte !... Il fallut bien que je me soumisse. Il est des tentations auxquelles aucun homme ne saurait résister.. Et, quoique plus vertueux et plus sage que tout autre peut-être par mon tempérament, je n'étais point un Dieu. Je cédai donc, mais j'étais épouvanté du bonheur auquel je succombais, et je tremblais, comme si j'allais commettre un crime. N'en était-ce pas un en effet ?... L'avenir, hélas ! a laissé la réponse à cette question, écrite avec du sang et des larmes dans ma vie. L'œil fixé sur cette naïve et candide innocence qui court ainsi, sans soupçon, au précipice entr'ouvert sous ses pas, je voudrais lui crier : « Arrête, malheureuse ! » mais la voix s'éteint dans mon gosier, la parole expire sur mes lèvres... Je ne peux que regarder la jeune fille... Déjà celle-ci, insoucieuse et riante, est presque déshabillée. « Eh bien ! ne m'imites-tu pas ? me dit-elle. Est-ce que tu m'en veux ? Oh ! pardonne-moi ! je suis si contente de coucher avec toi ; je voudrais ne te quitter ni le jour, ni la nuit. C'est qu'aussi je t'aime bien, mieux que tu ne m'aimes, méchante ! »

» Et la bonne petite est presque nue en me disant cela ; son joli sein découvert s'appuie contre ma poitrine ! J'avais le frisson, j'avais la fièvre.. Cé-

dant à une véritable frénésie, arraché à ma probité native, à mes remords, par une séduction aussi effroyable, aussi surhumaine, je portai mes deux mains vers mes tempes et jetai sur Nadège un regard diabolique qui la mangea, la dévora par avance : « Tu le veux donc ? lui criai-je.

— Eh mais oui ! me répondit-elle :

— Eh bien, qu'il soit donc fait ainsi que le ciel et toi l'ordonnez ! » Et je dépouillai mes vêtements avec une promptitude, un emportement, tels que Nadège, agenouillée sur son lit, et s'amusant à me contempler, les bras croisés l'un sur l'autre, me demanda si je n'étais pas folle ? J'étais fou, en effet, fou à en avoir le vertige !.. »

Le chevalier d'Éon laisse tomber ici le rideau sur cette scène... Nous ne le relèverons pas. On ne pèche pas seulement par paroles et par actions; on pèche aussi par pensée, a dit l'Écriture... et pour notre part, avouons-le, nous craindrions d'être induits en tentation !

CHAPITRE VII.

Le chevalier d'Éon et le chevalier de Faublas. — Le nouveau marquis de B... — Milord Ferrers et sa femme. — La vengeance imprévue. — Traité de Versailles entre la France et l'Autriche. — Les petites causes et les grands effets. — Histoire de Louis-le-Jeune et d'Éléonore d'Aquitaine. Le chevalier d'Éon rapporte à Louis XV la réponse d'Élisabeth. — Son nom de demoiselle à Saint-Pétersbourg.

Une troisième aventure arrivée au chevalier d'Éon, pendant le temps qu'il passa à la cour de Russie, sous la robe et le titre de lectrice d'Élisabeth, mérite d'être rapportée, parce que cet épisode aura, comme tous les autres, sa liaison avec l'avenir. La destinée doit, en effet, rassembler dans sa main tous ces fils épars, et les rattacher, plus ou moins à la trame compliquée dont s'ourdira la vie future de notre héros. En outre, cette anecdote offre une curieuse conformité avec l'un des chapitres d'un roman célèbre, qui présente plus d'un point de contact avec cette histoire, je veux parler du roman de *Faublas*.

Disons même ici notre pensée à cet égard, puisque l'occasion s'en rencontre sous notre

plume ; Louvet de Couvray, selon nous, a puisé l'inspiration première, l'idée mère de son livre dans la vie du chevalier d'Éon. Contemporain de ce dernier, il entendit les bruits contradictoires qui s'élevèrent, de toutes parts, à l'entour de cette énigmatique existence; il recueillit quelques-uns des incidents qui avaient dû marquer cette carrière si diverse, et inventa les autres ; son Faublas fut créé. Aussi voyez comme les similitudes abondent entre eux ! tous deux sont de la même époque, du même rang, tous deux sont *chevaliers*. Tous deux ont la même aptitude à revêtir le costume de femme, tous deux manient également bien le fleuret. Or, l'on sait que ce dernier talent était encore une des réputations du chevalier d'Éon. Louvet de Couvray, d'ailleurs, semble avoir révélé lui-même et écrit de sa main cette identité, en donnant à son héros le nom même de celui dont nous nous efforçons d'être l'historien. Faublas, déguisé en femme chez la marquise de Lignolles, y est appelé *mademoiselle de Beaumont*. L'un est donc le frère de l'autre, ou plutôt ils ne sont qu'un : voilà le rapport; mais l'histoire est devenue roman, le fictif a pris la place du réel. Voilà la différence.

J'arrive à l'aventure.

Parmi les Anglais de distinction, nomades voyageurs que leur humeur vagabonde avait conduits en Russie, en même temps que le chevalier d'Éon, se trouvait un lord et pair d'Angleterre, appelé milord Ferrers. Il était premier amiral, membre de

diverses académies, grand mathématicien et surtout grand physionomiste (1) : du moins il le croyait. Pour ce devancier de Lavater, le visage est un miroir, jamais un masque. La pensée s'y reflète à ses yeux en signes infaillibles. C'est un livre qu'il lit couramment, où l'âme se traduit à découvert, et dont la langue symbolique n'a plus pour lui ni d'hiéroglyphes, ni d'arcanes. Comme tout le monde, notre savant prend le chevalier d'Eon pour une femme; bien plus, le voilà qui devient amoureux *d'elle*, mais amoureux profondément et solidement comme le sont les Anglais. Une passion pour eux est plus qu'une passion, c'est un entêtement, une idée fixe qui s'assied en leur cerveau et s'y pose d'aplomb; on ne saurait la renverser, elle s'incruste, elle s'implante, elle se pétrifie. Tel fut l'engouement dont s'éprit milord Ferrers pour mademoiselle de Beaumont.

Il ne se donna ni trêve ni repos, qu'il n'eût été présenté à cette adorable Française, et ne l'eût attirée chez lui.

Milord avait une femme jeune et jolie : c'était une de ces Anglaises au cœur triste, souffreteux; une de ces âmes langoureuses, romanesques, qui ont besoin d'amour comme les fleurs de rosée; qui hument le sentiment dans l'air, l'y flairent, l'y aspirent; tiennent, pendant tout le jour, leur calice entr'ouvert à la brise, leur corolle au zéphyr :

(1) Ce fut lui qui, dans la guerre de 1744, prit le maréchal de Conflans et son vaisseau, et qui plus tard fit échouer la flotte française dans la Vilaine.

puis repliant tristement leurs pétales, chaque soir retombent affaissées et penchées sur elles-mêmes, comme le saule pleureur sur sa tige.

Le chevalier d'Éon sentit quelque curiosité pour cette organisation fébrile, dont le sensitivisme exalté semblait toujours prêt à se volatiliser comme l'éther, et à se vaporiser comme les nuages. Cette nature excentrique, délicate, tissue de fibres si tendres, si ténues, qu'elles s'imprégnaient d'amour comme l'hygromètre d'humidité, se crispant au moindre feu, se dilatant au moindre souffle, reproduisant enfin les moindres sensations, les moindres impressions du dedans ou du dehors, lui inspira certaine sympathie. Les êtres faibles plaisent instinctivement à l'homme : ils appellent sa protection, et flattent ainsi le sentiment intime de sa supériorité. L'amour-propre est la base de tout. Faites passer l'action la plus généreuse, l'âme la plus désintéressée à l'alambic de l'examen, au filtre de l'analyse, clarifiez-les, soutirez-les, et vous trouverez pour résidu la vanité, comme la lie au fond d'une futaille. C'est à la fois le principe et la fin de l'humanité.

Foncièrement épris et plus rusé calculateur que bon physionomiste, milord avait cimenté de ses deux mains la liaison naissante de mademoiselle de Beaumont avec sa femme. Un soir qu'à souper, enflammé par l'amour et le vin, lutiné, tenté au-delà de ses faibles forces par les charmes de la belle Française, l'Anglais s'était épuisé en œillades fort éloquentes et en coups de genoux répétés

par-dessous la table — à la grande confusion de notre héroïne et au grand scandale de milady Ferrers qui n'avait point été sans remarquer le manége clandestin et les incartades criminelles de son cher époux, — milord proposa soudain que, vu l'heure très-avancée, mademoiselle de Beaumont ne rentrât pas chez elle et passât la nuit dans la maison.

Milord avait son projet.

Le chevalier d'Eon se rendit plus facilement à cette prière qu'à celle de Nadège. Le vin de Bordeaux et les yeux de milady avaient opéré sur sa tête comme le vin de Champagne et les yeux du chevalier sur celle de milord.... L'Anglais méritait une leçon. Le chevalier accepta donc l'offre qui lui était faite, à la condition toutefois qu'il partagerait la chambre de milady.

La condition fut admise avec empressement de la part de l'Anglaise que la proposition de son époux avait un tant soit peu effarouchée.

— Mais il n'y a qu'un lit, opposait celui-ci.

— Eh bien, il nous suffira, répondit sa femme.

— Sans doute, appuya le chevalier.

Milord fut obligé de se rendre. Il était désappointé. Le vieux marin avait combiné tout un plan d'attaque et de nocturne abordage contre sa belle. Ce plan était détruit par la protection que trouvait la nef convoitée sous le feu du canon conjugal. Mais il se consola en pensant que partie remise n'était point partie perdue, et qu'il pourrait rencontrer au large, quelque jour, celle à

qui son propre lit devenait, cette fois, une forteresse et son alcôve un port. Le vieux pirate ne savait pas qu'il avait affaire à un corsaire!

« ..... Couché tout de mon long près de la belle » Anglaise, dit le chevalier, je jouissais de tous les » priviléges d'une situation que semblaient avoir » faite exprès pour moi les anges ou plutôt les dé» mons. Car j'étais sur des charbons ardents, je » grillais, je rôtissais... De son côté ma compagne » était pour moi d'une tendresse pleine d'expan» sion, comme si elle eût été excitée, à son insu, » par l'influence magnétique du contact. Je ré» pondais avec une ardeur et une vivacité non » moins grandes aux caresses dont elle m'inon» dait.... et milady prenait un plaisir de plus en » plus vif à cet innocent badinage qui pour elle » allait devenir plus sérieux qu'elle ne s'y atten» dait... J'étais en nage, et le jeu me devenait de » plus en plus difficile à soutenir... je jouais avec » le feu!

» — Savez-vous, me dit ma compagne d'une » voix altérée par l'émotion de sa tendresse ou par » celle du reproche qu'elle m'adressait, savez-vous » que milord a été fort galant auprès de vous ce » soir ? Cela ne m'étonne pas; vous êtes si jolie!

» — Milady me flatte. Mais pour répondre à » votre bonté avec franchise, ma chère amie, je » vous avouerai que milord est un inconstant, et » qu'il méditait contre vous quelque vilaine tra» hison.

» — Vous croyez?

» — J'en suis sûre. Vouloir vous tromper, vous » si belle, si aimable, si aimante! C'est un crime » sans excuse, qui crie vengeance.

» — Sans doute, répondit l'Anglaise avec un long » soupir, mais quelle vengeance?...

» — Si j'en avais une à vous offrir?.....

» Milady me regarda avec un étonnement mêlé » de je ne sais quel pressentiment. Je tenais sa » main dans la mienne, et je sentais son pouls bat- » tre avec une espèce d'excitation fébrile. Son œil » était troublé, et nageait au sein d'une vapeur » aqueuse; son sein haletait, elle respirait avec » peine... que dirai-je, enfin? Milord fut puni!...

» Le lendemain matin, milady exaltée, passion- » née du bonheur inattendu qui lui était arrivé » comme un rêve, me couvrait de caresses plus » chaudes encore, plus brûlantes que la veille. Elle » y mettait de l'emportement: c'était de la frénésie » et de l'idolâtrie. La vengeance est une chose si » douce, si enivrante, surtout pour les femmes! »

Au déjeuner, milord remarqua que mademoiselle de Beaumont avait les yeux battus, diagnostic évident d'un sommeil agité... Cette fois son talent physiognomonique n'était point en défaut... Mais il trouva sa moitié fraîche comme une rose... ses joues étaient colorées, en effet, de ce vif incarnat, trace subtile et rosée que le plaisir laisse au visage en l'effleurant de ses ailes. Resplendissante de fraîcheur, sa peau semblait enduite des couches d'un vermillon humide, espèce de zones lumineuses à travers lesquelles le bonheur transpirait

et rayonnait, comme le soleil à travers les gazes de l'arc-en-ciel.

Le lis, auparavant courbé, avait relevé sa tête. La fleur étiolée, languissante, avait recouvré sa rosée.

Cependant les bonnes fortunes dont le chevalier d'Eon était redevable à une position sans exemple peut-être, ne le distrayaient point du but qu'il avait mission d'atteindre.

L'Autriche et la France, ces deux ennemies qui paraissaient à jamais irréconciliables, venaient de se réconcilier; un danger commun avait fait cette commune alliance, qui fut regardée comme monstrueuse et presque sacrilége. Le vieux système politique de l'Europe fut bouleversé par cette anomalie qui renversait toutes les idées reçues. Il sembla aux diplomates de ce temps que les gonds sur lesquels roulait le monde depuis tant de siècles venaient d'être arrachés, et que le monde allait tomber.

L'abbé de Bernis, alors ministre, et la marquise de Pompadour furent les auteurs audacieux de cette innovation sociale qui, par les uns, fut anathématisée du nom de perturbation profane, et, par les autres, baptisée du saint nom de progrès. Quoi qu'il en soit, il est curieux de dire en passant quelles furent les causes originelles de ce changement notable dans l'histoire, et le point d'appui du levier qui put soulever et déplacer, en un jour, les montagnes d'antipathie séculaire amoncelées entre la maison d'Autriche et celle

de France. Ce levier s'appuya sur un vers, une épigramme et une cajolerie; et de cette base triangulaire il remua le monde.

Le vers et l'épigramme (1) étaient du roi de Prusse, et la cajolerie, de l'impératrice Marie-Thérèse (2). Frédéric faillit payer les uns par la perte de son royaume; avec l'autre Marie-Thérèse conquit l'alliance jusque-là réputée impossible de la France! Vers, compliment et épigramme, firent dépenser à la France et à l'Autriche réunies, pendant une guerre de sept ans, plus d'un milliard en argent et près d'un million d'hommes!

Sainte-Foix raconte qu'au XIIe siècle, Louis VII dit le *Jeune* ayant trouvé bon d'obéir aux commandements des évêques qui proscrivirent les longues chevelures, Eléonore d'Aquitaine, sa femme, le trouva mauvais. Les époux se querellèrent, s'aigrirent, et firent casser leur mariage après la mort de *Suger*, qui s'était opposé de toutes ses forces à cette séparation préjudiciable à l'état. Six semaines après, Eléonore épousa Henri, duc de Normandie, comte d'Anjou, qui devint dans la suite roi d'Angleterre et à qui elle porta en dot le Poitou et la Guyenne: « De là vinrent, ajoute Sainte-Foix,

(1) *Evitez de Bernis la stérile abondance.* Et *Cotillon II.* On sait que Frédéric divisa plaisamment le règne de Louis XV en trois règnes : Cotillon I, ou madame de Chateauroux; Cotillon II, ou madame de Pompadour, et Cotillon III, ou la Dubarry.

(2) Elle écrivit à madame de Pompadour, et l'appela *ma chère amie.* Le mot produisit son effet; mais trois fois, dit-on, l'altière Marie-Thérèse avait hésité à le laisser tomber de sa plume royale. Il fallut que le prince de Kaunitz s'emparât presque de sa main et la guidât malgré elle.

» les guerres qui ravagèrent la France pendant
» trois cents ans. Il périt plus de vingt millions de
» Français parce qu'un archevêque s'était fâché
» contre les longues chevelures, parce qu'un roi
» avait raccourci la sienne et s'était fait raser la
» barbe, et parce que sa femme l'avait trouvé ri-
» dicule avec des cheveux courts et un menton
» rasé !...

Il y avait bien encore entre les époux couronnés quelque autre motif de querelle et même de séparation fort légitime, aux yeux de la morale, sinon de la politique : nous voulons parler des intrigues amoureuses et avérées d'Eléonore. L'abbé de Saint-Denis, grand homme d'état, mais moine peu sévère, pensait, à ce qu'il paraît, que deux provinces pouvaient bien faire excuser deux amants..... Non moins grand politique que lui, le prince de Kaunitz pensa de même que l'alliance de la France valait bien un mot flatteur jeté par une impératrice à une courtisane ; et cette alliance fut signée à Versailles le 1er mai 1756.

De son côté le chevalier d'Eon, par sa dextérité et l'influence de plus en plus dominante qu'il avait acquise sur l'esprit et le cœur d'Elisabeth, était parvenu à la rallier à la France. Elle en donna l'assurance et l'engagement écrits de sa main et adressés à son frère Louis XV. La tzarine demandait qu'on lui envoyât sur-le-champ un chargé d'affaires officiel avec les bases du traité d'alliance qu'elle était prête à signer.

Le chevalier d'Eon triomphant partit pour Ver-

sailles avec cette précieuse depêche; mais son cœur et ses yeux désormais seront tournés vers la Russie. Ce n'est point milady Ferrers qu'il regrette, malgré son beau front pâle et sa prunelle langoureuse; ce n'est point Elisabeth l'impératrice, malgré l'éclat de son trône, malgré les faveurs et les grâces dont elle l'a comblé. C'est Nadège! Nadège pauvre et orpheline. N'y a-t-il pas dans ces deux mots plus d'intérêt et plus d'amour que dans toutes les richesses et toutes les royautés du monde? Il faut bien que le malheur ait son attrait aussi, l'infortune son auréole; seulement, il n'y a que les grandes âmes qui soient sensibles à l'un et s'agenouillent devant l'autre.

Telle fut l'issue du premier voyage du chevalier d'Eon en Russie; voyage bizarre, unique dans les fastes de la diplomatie et dont la conception s'accorde si bien avec le temps qui l'a vu naître... De tous les agents diplomatiques de Louis XV, un seul en pénétra le mystère; et encore en dut-il la connaissance à une indiscrétion échappée à Elisabeth dans un accès d'ivresse. Ce fut le marquis de L'Hospital. Une de ses lettres, dont nous avons l'original autographe entre les mains, nous révèle même un léger détail que nous avons omis; il se rapporte au *prénom* sous lequel était désigné le chevalier d'Eon pendant son existence féminine à Saint-Pétersbourg.

« Quelque plaisir que j'eusse de vous voir, lui » écrit-il, je ne veux pas, ma chère *Lia*, avoir à » me reprocher une folie de plus. Ainsi restez cla-

» quemuré jusqu'à ce que vos yeux soient parfai-
» tement guéris. . . . .
» Je vous irai voir peut-être dès demain, sitôt que
» mon courrier boiteux sera parti ; cela dépendra
» de la marche du chancelier et de ma fantaisie.

» Adieu, *ma belle* de Beaumont, je vous em-
» brasse.

» L'HOSPITAL. »

Au recto du 1er feuillet on lit : *Midi*, sans autre date. Et sur l'adresse : à *Monsieur* d'Eon, à Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE VIII.

Second voyage du chevalier d'Éon en Russie. — Le frère et la sœur en une seule personne. — Perplexité physiognomonique de milord Ferrers. — Élisabeth se réunit à la France et à l'Autriche. — Résistance de Bestucheff. — Affaire de la note dite *secrétissime*. — Instructions du marquis de L'Hospital. — Lettre de M. Rouillé au chevalier Douglass. — Les deux favoris coalisés. — Le chevalier d'Éon apporte à Versailles l'accession d'Élisabeth. — Il se casse la jambe en route. — La tabatière de Louis XV. — Testament politique laissé par *Pierre Ier* à ses successeurs. — Plan de domination universelle.

Le chevalier Douglass fut nommé par la cour de Versailles *son chargé d'affaires* en Russie. C'était un dédommagement de sa précédente promenade, et une mission réelle en compensation de sa mission blanche. Comme la première fois, le chevalier d'Eon lui fut adjoint, mais en homme, cette fois; et pour donner une explication satisfaisante de sa ressemblance extraordinaire avec l'ancienne lectrice intime d'Élisabeth, il fut décrété que le chevalier serait présenté comme le frère de mademoiselle *Lia* de Beaumont, restée en France. Cet arrangement concerté entre Louis XV, madame de Pompadour et le prince de Conti, rencontra une

difficulté presque insurmontable dans l'opposition du ministre des *affaires étrangères*. M. Rouillé, ignorant l'intrigue, refusa longtemps de contresigner la nomination du chevalier d'Eon, qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam, et il ne fallut rien moins que l'intervention directe et positive du roi pour vaincre l'obstination du ministre.

La fraternité prétendue du chevalier d'Eon ne fut point admise sans conteste à Saint-Pétersbourg. La similitude était trop intime, l'identité trop manifeste, pour ne pas donner naissance à de vifs débats; mais ces débats avaient lieu à l'oreille et entre amis, avec mystère : c'était un bourdonnement d'antichambre, un *susurrus* de boudoir. Le soupçon glissait terre à terre, et s'insinuait partout en rampant comme la couleuvre. Elisabeth était atteinte de sa langue venimeuse, aussi bien que le chevalier d'Eon. Mais la tzarine était aguerrie contre de telles piqûres ; la médisance avait usé ses dents sur elle. La réputation du chevalier ne résista pas aussi bien à cette morsure, dont la cicatrice apparaîtra plus tard sous la main du destin, comme la marque infligée par le fer du bourreau reparaît à l'épaule d'un homme flétri... Ainsi les événements de sa vie présente conspiraient contre sa vie future : ainsi s'amoncelaient peu à peu au-dessus de sa tête les nuages qui obscurciront son existence et la couvriront d'un voile impénétrable !

Mais le chevalier d'Eon était jeune alors, et il aimait. Jeunesse et amour, ces deux mots-là sont

tout notre horizon, à vingt ans; l'avenir est à cet âge un ciel pur, où nous ne distinguons que deux étoiles radieuses, le bonheur et l'espérance.

De tous ceux dont l'apparition énigmatique du chevalier d'Eon souleva les soupçons et éveilla la controverse, celui dont la perspicacité instinctive fut condamnée à la plus rude torture, ce fut milord Ferrers; son talent physiognomonique se trouva soumis à une difficile épreuve. Le pauvre Anglais était sur des épines. La première fois qu'il aperçut le nouveau venu, l'amour-propre du savant et la susceptibilité de l'époux se livrèrent en lui un combat terrible. C'est que la solution du problème n'était pas seulement pour lui ce qu'elle était pour les autres, une simple affaire de curiosité; il y avait un intérêt direct, immense. Le cher homme se rappelait la fatale nuit passée par mademoiselle de Beaumont dans le lit de son épouse, à côté de son épouse, et à ce souvenir la sueur lui tombait du front à grosses gouttes; il en avait le frisson... Enfin, ne pouvant vaincre les angoisses de cette effrayante perplexité, il prit son parti, quitta Saint-Pétersbourg, et retourna en Angleterre avec sa femme et son incertitude. Résolution heureuse à la fois pour le mari et pour la femme.

Quant à Nadège, ce fut d'abord un bonheur pour elle de voir son amant avec ses habits d'homme. La naïve enfant le contemple avec joie, le touche des mains avec admiration, et s'agenouille devant lui, comme Amy Robsard devant Leicester; elle en est fière, elle en est ravie. Pour

elle, son amant est deux fois homme depuis qu'il en porte le vêtement... Et cependant le nouveau costume du chevalier d'Eon a relevé entre elle et lui la barrière que l'autre avait abaissée... Adieu cette intimité, adieu cette communauté protectrice, qui rapprochait incessamment les deux jeunes filles, et les enlaçait à l'abri d'un même voile, comme deux tendres vignes à l'ombre de leurs feuilles! L'une d'elles s'est faite homme et doit quitter l'autre maintenant. Le groupe a été brisé, les sœurs sont désunies; elles ne se connaissent plus, et la compagne doit renier sa compagne devant les hommes pour ne plus la reconnaître et ne l'aimer que devant Dieu!

Cependant, si le rôle amoureux du chevalier d'Eon se trouva modifié, quant à l'extérieur, par son changement de costume, son rôle politique ne s'en ressentit point. Les premiers actes du drame, dont il était le principal acteur, avaient été joués sans que le public s'en aperçût, et les yeux de celui-ci n'allaient plus se reporter sur la scène que pour apprendre et voir le dénoûment. Ce dénoûment, habilement préparé, éclata soudain dans le palais comme une bombe au milieu d'une garnison endormie. Bestucheff fut surpris, et se réveilla en sursaut; d'abord il voulut faire résistance, mais bientôt il comprit qu'elle serait inutile; l'ennemi était au cœur de la forteresse, et le vieux chancelier aima mieux capituler que de se faire tuer sur la brèche: il lui restait au moins l'espoir d'une revanche! Il courba donc la tête, mais il

ne quitta point la place. Elisabeth déclara publiquement qu'il lui plaisait de se réunir à la France et à l'Autriche; ordonna que le traité passé entre son premier ministre et le chevalier Williams fût déchiré, et que les quatre-vingt mille Russes rassemblés en Livonie et en Courlande, pour le service de l'Angleterre et de la Prusse, marcheraient contre elles, en se joignant aux armées de Louis XV et de Marie-Thérèse!... Ce revirement imprévu de la Russie fut une espèce de changement à vue sur la scène politique du monde; le parterre demeura ébahi devant la péripétie, et ne connut point ceux qui avaient composé la pièce et dirigé l'action.

Enchaîné au char des triomphateurs, Bestucheff ne le suivit qu'en se débattant, comme ces animaux indomptés qui se laissent traîner à la remorque, et vont à reculons, grognant et rugissant: sa main tenta de se retenir à tous les points d'appui, de s'attacher, de se cramponner à toutes les barrières. N'ayant pu empêcher la défaite, il voulut neutraliser la victoire en semant la discorde parmi les vainqueurs; trop faible pour résister seul et de front à leur marche, il espéra la retarder, sinon l'arrêter, et chercha partout des obstacles à jeter en travers du chemin.

En sollicitant l'accession de la Russie au traité de Versailles, les cours de France et d'Autriche avaient eu le projet de faire adjoindre et stipuler une exception à l'alliance générale, offensive et défensive, qu'elles allaient contracter avec le cabinet de Saint-Pétersbourg. Cette exception était re-

lative à la Porte ottomane, que les deux puissances occidentales avaient pour alliée, et qu'elles se sentaient plutôt appelées à défendre contre la Russie, que la Russie contre elle. La conservation de l'empire turc était un des dogmes essentiels de la politique de cette époque. Louis XV et ses ministres avaient épousé cette croyance avec une conviction si grande, si intime, qu'elle était devenue une religion pour eux.

Ne nous étonnons donc pas que cette foi fervente de nos pères soit demeurée une superstition de notre temps !... Bestucheff profita de l'occasion. Son œil perçant entrevit l'incompatibilité radicale d'avenir et d'intérêts élevée par la nature entre les puissances qui allaient signer un contrat d'union. A force de gratter le sol, sa main y découvrit la borne de démarcation enfouie sous le terrain où chacun s'était donné rendez-vous ; et soulevé par lui, le signe fatal de séparation éleva soudain la tête au milieu de la conciliation commencée. Divisés à l'instant par cette apparition imprévue, les négociateurs reculèrent, et chacun d'eux rentra sous son drapeau. En face de notre amitié pour le Turc venait de se placer la vieille ambition moscovite qui, elle aussi, a sa foi, son culte, son fanatisme et son évangile écrits dans ses intérêts. Bestucheff en déroula les saints préceptes sous les yeux d'Élisabeth, et l'intolérance de la conquête se dressa devant l'intolérance de la protection : toutes deux faillirent même en venir aux mains. Bestucheff triomphait ! Mais l'Autriche, pour qui les secours

de la Russie étaient devenus indispensables, car le redoutable Frédéric s'était élancé sur elle, et déjà une partie de ses états se débattait entre les serres impitoyables de ses aigles victorieuses; l'Autriche se décida à choisir de deux maux le moindre, et à sacrifier l'avenir au présent. Des deux calamités entre lesquelles il lui fallait opter, l'une était certaine, actuelle; l'autre indécise, reculée. Qui a terme ne doit rien, dit le proverbe. La cour de Vienne compta bien expliquer en sa faveur le sens de cet axiome. Elle engagea son alliance à celle de la Russie, sans exception, et entraîna dans sa faiblesse le chevalier Douglass.

Plus ferme, ou moins exposée que celle de Vienne, la cour de Versailles refusa de ratifier le traité, et envoya le *marquis de L'Hospital* à Saint-Pétersbourg, avec le titre d'ambassadeur et les instructions qui suivent.

INSTRUCTIONS AU MARQUIS DE L'HOSPITAL ALLANT A SAINT-PÉTERSBOURG.

Versailles, le 5 Janvier 1757.

« Un des principaux objets des négociations du sieur chevalier Douglass, chargé des affaires de sa majesté près l'impératrice de Russie, a été l'accession de cette princesse au traité de Versailles, conclu entre sa majesté et l'impératrice-reine. Lorsqu'il fut signé, des raisons, qu'il serait inutile d'expliquer ici, ne permirent pas d'y inscrire une clause

d'exception en faveur de la Porte Ottomane. Les Turcs ayant conçu des inquiétudes de ce traité, où ils ne se sont point vus exceptés, comme ils l'ont été dans le dernier que S. M. Britannique a conclu avec l'impératrice de Russie, et ces inquiétudes étant augmentées par les apparences de l'accession prochaine de cette princesse, sa majesté a cru devoir les rassurer. En conséquence, elle a ordonné au chevalier Douglass de demander formellement cette exception, et elle a fait déclarer au sieur Beckteieff, chargé près d'elle des affaires de l'impératrice de Russie, qu'elle ne ratifierait point l'accession sans l'exception.

» Les ministres russes ont proposé, depuis, au chevalier Douglass d'excepter, à la vérité, les Turcs, mais d'annexer à l'accession un traité séparé et secret, par lequel sa majesté déclarerait qu'en cas de guerre de l'impératrice de Russie avec la Porte ou avec la Perse, sa majesté ne fournirait qu'en argent les secours stipulés par le traité de Versailles, l'impératrice de Russie consentant à la même chose dans le cas où la présente guerre s'étendrait dans le continent, sur les frontières des États de sa majesté ou en Italie.

» Sa majesté a fait écrire au chevalier Douglass, qu'elle lui défendait absolument de signer l'accession sans l'exception, et de consentir à aucun acte pareil à celui qu'on lui propose, et qui tendrait le moins du monde à infirmer l'exception.

» Si l'accession n'est point encore faite lorsque le sieur marquis de L'Hospital arrivera à Saint-

Pétersbourg, c'est à ces conditions seules que sa majesté lui permet de les signer, son intention précise étant que les Turcs soient exceptés nommément et formellement, et que ses ministres près de l'impératrice de Russie n'acceptent aucune stipulation ou réserve, soit publique, soit secrète, qui diminue, infirme ou annule cette exception. »

Malgré la précision des défenses à lui faites, le chevalier Douglass consentit au biais inventé par l'Autriche, et accepta le *mezzo termine* qui devait satisfaire l'exigence moscovite et tromper la susceptibilité turque. Il fut convenu que la Porte Ottomane serait garantie contre l'alliance, sur le traité ostensible, et que cette exception serait annulée par un article à part dit *secrétissime*. On défaisait ainsi en dessous ce qu'on avait fait ouvertement. Il n'y a que la cour de Vienne pour trouver de telles compositions et se contenter de pareils expédients!

A la nouvelle de cet arrangement diplomatique, M. Rouillé, ministre des affaires étrangères, adressa au chevalier Douglass une réponse que nous allons transcrire ici, avec d'autant plus de plaisir que nous en avons trouvé plus rarement de semblables dans les espèces de trafics continuels et de maquignonnages qui caractérisent d'un bout à l'autre la politique de Louis XV. On est heureux de déterrer quelques perles sous un fumier dont on a eu à soulever tant d'ordures et à remuer tant d'immondices.

DÉPÊCHE DE M. ROUILLÉ, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, AU CHEVALIER DOUGLASS, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Versailles, le 16 Février 1757.

« Je ne puis vous dire, monsieur, quelle a été ma surprise et ma peine en voyant la déclaration, dite *secrétissime*, que vous avez pris sur vous de signer en même temps que l'acte d'accession.

» Tout ce que vous alléguez ne peut justifier une démarche que vous avez bien prévu devoir être désagréable à sa majesté, et je ne puis vous dissimuler qu'elle est extrêmement mécontente de la facilité avec laquelle vous avez été porté à signer cette déclaration qui, loin de lever les embarras, en peut faire naître d'assez considérables pour retarder, peut-être, la réunion que les sentiments personnels de sa majesté pour l'impératrice lui font désirer.

» Le roi, invariable dans ses principes, a ratifié l'acte d'accession; mais sa majesté ne peut pas se prêter à ratifier la déclaration secrète que vous avez signée sans ordre et sans pouvoir, et même contrairement à ce que vous saviez de ses intentions. Sa majesté a désiré vivement l'accession de sa majesté l'impératrice de Russie au traité de Versailles, comme un nouveau moyen de contribuer à la réunion. Elle l'a désirée, de concert avec l'impératrice-reine qui, à prendre la chose dans son véritable point de vue, y est la principale intéressée..... Mais ce ne pouvait jamais être aux dé-

pens de l'ancienne amitié qu'elle a pour la Porte Ottomane, encore moins de son honneur qui, aussi bien que celui de l'impératrice de Russie, se trouverait extrêmement compromis si cette déclaration subsistait.

» Que l'acte reste secret ou non, il n'est pas moins contraire à la droiture et à l'honnêteté publique. Ce n'est point parce qu'il peut devenir public que sa majesté ne le ratifie point; c'est parce que l'honneur, qui préside à toutes ses résolutions, ne lui permet pas de le faire.

» Les sentiments de sa majesté sont sincères; elle veut de bonne foi tout ce qui peut contribuer à la satisfaction de l'impératrice de Russie, et cette princesse en reçoit des preuves dans toutes les occasions... Plus les vertus de cette princesse sont éclatantes, plus elle doit sentir le prix de la probité à laquelle le souverain, ainsi que les particuliers, doivent tout sacrifier, lorsqu'on leur propose quelques démarches incompatibles avec ce qu'elle exige. La déclaration dont il s'agit étant constamment opposée à la bonne foi et aux usages établis parmi les nations policées, le Roi a une trop haute opinion des sentiments élevés de l'imratrice de Russie, et rend trop de justice à ceux de ses ministres, pour n'être pas persuadé que cette princesse ne sera pas blessée du refus que fait sa majesté de ratifier cette déclaration, et qu'elle en aurait porté le même jugement que sa majesté, si vous aviez exposé cette affaire dans son véritable jour.

» Je vous envoie donc, monsieur, la ratification seulement de l'acte d'accession. C'est à vous à réparer la faute qui a été faite dans cette affaire. Si M. le comte d'Esterhazy vous a induit à signer, je suis bien persuadé qu'il vous aidera de tout son pouvoir pour faire accepter cette ratification simple, etc.... »

Le chevalier d'Eon raconte que ce fut lui et Iwan Iwanowitz Schwalow, le favori officiel d'Elisabeth, rattaché depuis peu aux intérêts de la France, qui tirèrent le pauvre Douglass et l'alliance de ce mauvais pas. Il ne fallait rien moins, en effet, que cette coalition de ses deux amants, l'un patent, l'autre secret, pour triompher des hésitations de la tzarine, renforcées des haines de Bestucheff. L'amour l'emporta sur le patriotisme, et l'article *secrétissime* fut déchiré après un rude assaut livré par le chevalier d'Eon en personne au puissant Bestucheff, trépignant et écumant de rage : *querelle*, dit le chevalier d'Eon, *qui n'amusa pas peu l'impératrice et Iwan Iwanowitz Schwalow.*

Bestucheff était vaincu sans retour.

Fidèle à ses instincts de ruse, à sa nature de tigre et de léopard, le grand-chancelier ne rompit point cependant avec le petit secrétaire d'ambassade par lequel il se voyait battu. Il se réconcilia même avec lui en apparence, car nous lisons dans une dépêche du chevalier Douglass, annonçant l'heureuse issue de la bataille à M. Rouillé :

24 mai, 1757.

« Monseigneur,

» .... Dans le moment que M. d'Eon était sur son départ, le chancelier le manda pour lui dire un dernier adieu, et pour lui remettre une marque de la bienveillance de S. M. l'impératrice, et de la satisfaction qu'elle avait de sa conduite pendant son séjour ici. Je le chargeai de recevoir tout ce qui lui serait offert avec les témoignages de la plus respectueuse reconnaissance et de sensibilité, pour le procédé particulier du ministre dont il a su gagner l'estime et l'amitié, ainsi que des plus distingués de cette cour. S. Ex. le chancelier lui remit en effet trois cents ducats de la part de l'impératrice, et il accompagna le présent de termes et d'expressions si énergiques, que je charge M. d'Eon de vous rapporter mot à mot toute la conversation, et une autre qui l'avait précédée....

» Je suis, etc...

» Le chevalier Douglass. »

Bestucheff avait compris l'influence du chevalier d'Eon sur la tzarine !... il le caressait n'osant le déchirer, et l'embrassait quand il aurait voulu l'étouffer !...

Choisi spécialement pour porter à Versailles l'accession pure et sans restriction d'Elisabeth, avec un plan de la campagne dressé à Saint-Pé-



ersbourg, le chevalier d'Eon rencontra à *Bialestock*, le marquis de L'Hospital qui allait en Russie remplacer le chevalier Douglass; puis à Vienne, le comte de Broglie qui se rendait à son ambassade de Pologne, et remit en passant à Marie-Thérèse un plan de la même campagne, dressé en France par *le maréchal d'Estrées*. Pendant que le secrétaire d'ambassade conférait avec le chef secret de la politique occulte de Louis XV, arrive à Vienne la nouvelle de la victoire de Prague, gagnée le 6 mai par les Autrichiens sur le roi de Prusse. Il repart, vole, se culbute, se casse la jambe, se fait panser, continue sa route et précède de trente-six heures le courrier expédié par le *prince de Kaunitz*, premier ministre de la reine, au prince de Staremberg, son ambassadeur en France; c'étaient deux victoires qu'il venait annoncer à la fois.

Touché de ce zèle intrépide et presque fanatique, Louis XV envoya à son messager éclopé son chirurgien particulier, avec une gratification sur le trésor royal, un brevet de lieutenant de dragons et une tabatière d'or ornée de son portrait garni de perles.

Un vieillard Tonnerrois, plus qu'octogénaire, existant encore à l'heure où nous écrivons, ancien barbier, joyeux conteur, répertoire vivant de grivoises anecdotes, pour qui les souvenirs du chevalier d'Eon forment une sorte de poésie rétrospective (à cet âge on ne vit plus que dans le passé), nous racontait, il y a quelques mois, qu'il avait por-

té et engagé lui-même, pour le chevalier d'Eon, l'auguste tabatière avec son royal portrait... au Mont-de-Piété !!!...

En même temps que l'acte de réunion d'Elisabeth au traité de Versailles, le chevalier d'Eon avait apporté avec lui un document précieux, dont il dut la découverte à son intimité sans bornes, et à ses investigations sans contrôle dans les archives les plus secrètes du palais des tzars.

Ce document, dont tout le monde a parlé depuis; dont l'existence était connue, mais que nul ne possédait et n'a pu reproduire, fut remis confidentiellement par le chevalier d'Eon, avec un travail spécial sur la Russie, entre les mains de l'abbé de Bernis, ministre des affaires étrangères, et celles de Louis XV lui-même, en 1757. C'est une copie littérale et fidèle du testament laissé par Pierre-le-Grand à ses descendants et successeurs au trône moscovite. Cette communication nous a paru, nous ne dirons pas seulement de la plus haute curiosité, mais encore de la plus haute gravité historique et politique. Loin de s'être amoindrie et d'avoir vieilli avec les années passées, l'importance en a grandi et rajeuni, pour ainsi dire, avec les temps actuels. Cette pièce contient un exposé général des vues du fondateur de l'empire russe, dévoile ses immenses prévisions, ses gigantesques espérances, et révèle le plan de la route tracée par Pierre, qui doit conduire au rêve colossal édifié dans l'avenir par le cerveau qui avait réalisé de si sublimes choses

dans le présent. Il n'y avait, comme on le verra, que la tête d'un Pierre Ier qui pût engendrer un pareil rêve. L'homme et la pensée sont à la taille l'un de l'autre. Conquête de l'Europe ! domination universelle ! voilà l'horizon que la puissance de son regard embrasse, l'espace que cette ambition monstrueuse convoite et dévore à l'avance! L'aigle du Nord n'avait point assez de ses plages arctiques pour élever son aire; point assez de la Pologne à la Sibérie, de la Turquie à la Perse, de l'Europe à l'Asie, pour prendre son essor. Il se trouvait à l'étroit dans ses vastes steppes. L'œil fixé sur le soleil à son zénith, il se bâtissait, à sa hauteur, un trône au-dessus du monde, et ne voulait pas moins que l'univers pour étendre son vol et développer ses ailes.

Voici cette pièce, dont nous regrettons que le chevalier d'Eon ait mutilé les considérations préliminaires.

COPIE DU PLAN DE DOMINATION EUROPÉENNE, LAISSÉ PAR PIERRE-LE-GRAND A SES SUCCESSEURS AU TRÔNE DE LA RUSSIE, ET DÉPOSÉ DANS LES ARCHIVES DU PALAIS DE PÉTERHOFF, PRÈS SAINT-PÉTERSBOURG.

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, Nous, Pierre, empereur et autocrateur de toute la Russie, etc., à tous nos descendants et successeurs au trône et gouvernement de la nation russienne.

» Le grand Dieu de qui nous tenons notre exis-

tence et notre couronne, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, etc. »

Ici Pierre Ier établit que, d'après ses vues, qu'il croit celles de la Providence, il regarde le peuple russe appelé, dans l'avenir, à la domination générale de l'Europe. Il fonde cette pensée sur ce que, d'après lui, les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas; d'où il suit qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Le monarque russe regarde cette invasion future des pays de l'occident et de l'orient par le nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence qui a ainsi régénéré, dit-il, le peuple romain par l'invasion des barbares. Il compare ces émigrations des hommes polaires au flux du Nil qui, à certaines époques, vient engraisser de son limon les terres amaigries de l'Egypte. Il ajoute que la Russie, qu'il a trouvée *rivière* et qu'il laissera *fleuve*, deviendra, sous ses successeurs, une grande *mer* destinée à fertiliser l'Europe apauvrie, et que ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si ses descendants savent en diriger le cours. C'est pourquoi il leur laisse les enseignements dont la teneur suit, et qu'il recommande à leur attention et à leur observation

constante, de même que Moïse avait recommandé les tables de la loi au peuple Juif.

I.

« Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine : ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'état, refaire les armées et choisir les moments opportuns pour l'attaque. Faire ainsi servir la paix à la guerre, et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II.

» Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la nation russe des avantages des autres pays sans lui faire rien perdre des siens propres.

III.

» Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

IV.

» Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et des jalousies continuelles ; gagner les puissants

à prix d'or; influencer les diètes, les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer les troupes russiennes, et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

V.

» Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemarck et le Danemarck de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI.

» Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts, et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

VII.

» Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa marine, et qui peut être le plus utile au développement de la nôtre. Échanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands

ses matelots et les nôtres des rapports continuels, qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII.

» S'étendre sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.

IX.

» Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt au Turc, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire; s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, *ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet;* hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

» Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X.

» Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous main, la jalousie des princes.

» Tâcher de faire réclamer des secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

XI.

» Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens états de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête, qu'on lui reprendra plus tard.

XII.

» S'attacher et réunir autour de soi tous les Grecs désunis ou schismatiques qui sont répandus, soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte de royauté ou de suprématie sacerdotale : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII.

» La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de

Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

» Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable, en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre; puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

XIV.

» Si, ce qui n'est point probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes rassemblées d'avance sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique. S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

» Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe! »

« Cette communication, dit le chevalier d'Éon, fut traitée sans importance par les ministres de

Versailles ; on en jugea les plans impossibles et les vues chimériques. En vain de mon lit de douleur je rédigeai et j'envoyai des mémoires particuliers au roi, à M. le maréchal de Belle-Isle, à M. l'abbé de Bernis, à M. le marquis de L'Hospital, qui venait d'être nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, en remplacement du chevalier Douglass, et enfin à M. le comte de Broglie, ambassadeur en Pologne, pour leur déclarer que l'intention secrète de la cour de Russie était, à la mort imminente d'Auguste III, de garnir la Pologne de ses troupes pour s'y rendre maîtresse absolue de l'élection du roi futur, et s'emparer d'une partie de son territoire, conformément au plan de *Pierre-le-Grand;* toutes mes ouvertures furent considérées sans attention sérieuse, parce que sans doute elles venaient d'un jeune homme; mais on éprouve en ce jour (1778) les funestes effets de la prévention que l'on eut alors contre mon âge (1). »

(1) Ces paroles sont presque textuellement reproduites dans la *Vie politique* du chevalier d'Éon, publiée en 1779, par Lafortelle, sur des notes du chevalier d'Éon lui-même.

CHAPITRE IX.

Le souffreteux et l'ange gardien. — Inaction de l'armée russe; situation difficile des généraux. — Le grand-duc et la grande-duchesse se vendent. — Négociations officielles et texte du marché. — L'union de la France et de la Russie est sur le point d'être rompue pour un baptême. — Dépêche du marquis de L'Hospital et réponse de l'abbé de Bernis.—Le marquis de L'Hospital appelle le chevalier d'Éon à son secours. — Troisième voyage du chevalier d'Éon, boiteux, à Saint-Pétersbourg. — Chute et arrestation de Bestucheff. — Circulaire russe annonçant cet événement à l'Europe. — L'homme à terre.

Tandis que le chevalier d'Eon était ainsi gisant et cloué sur son lit de douleur, une femme vint souvent visiter le pauvre crucifié, et verser le baume d'une suave et douce consolation sur ses plaies.

Cette femme était la comtesse de Rochefort.

Le soir quand la nuit était tombée, le matin avant que le jour n'eût lui, la charmante comtesse se glissait, furtive et discrète comme l'ombre, dans la chambrette de son amant. Et quand celui-ci, se réveillant au frémissement d'un soulier de satin sur le tapis, ou au frôlement d'une robe de soie, ouvrait les yeux en sursaut, il prit plus d'une fois la mystérieuse apparition de sa belle

maîtresse pour celle d'un ange gardien venu d'en haut protéger ses jours et veiller sur son sommeil.

Cependant les affaires de la coalition française, autrichienne et russe allaient fort mal... Le chevalier d'Eon parti, la fermeté d'Elisabeth s'était peu à peu évanouie. Sa volonté, privée du ressort qui la soutenait, se relâcha ; au contraire celle de Bestucheff crut en vigueur et en opiniâtreté. Plus celle-là s'affaisse, plus celle-ci se hausse; plus la première mollit, plus la seconde se raidit, et la force d'impulsion diminuant d'un côté, tandis que la résistance augmente incessamment de l'autre, le mouvement décroît, s'arrête insensiblement et meurt.

Après être entrée en campagne, s'être emparée de *Mémel*, avoir défait les Prussiens près de *Gros-Jaëgersdorf*, le feld-maréchal de l'armée russe, Apraxin, obéissant à Bestucheff et tiré en arrière par sa main cachée, comme une marionnette par son fil conducteur, s'était replié vers la Courlande, et y avait tranquillement établi ses quartiers d'hiver... Vainqueur, il avait fui devant sa victoire. Le généralissime russe, à vrai dire, était fort embarrassé dans cette guerre. Il s'y trouvait placé entre des ordres patents et des ordres secrets, les uns prescrivant constamment le contraire des autres. L'impératrice et Woronzow réclamaient à grands cris des batailles; le grand-duc et Bestucheff n'en voulaient point; ceux-là les disaient indispensables au salut de l'état et à la gloire de la patrie, ceux-ci les proclamaient désastreuses, déshono-

rantes et sacriléges. Le feld-maréchal ne pouvait donc faire un mouvement sans mécontenter quelqu'un. Devant lui était sa souveraine régnante, derrière lui, son souverain futur ; disgrâce dans le présent, ou disgrâce dans l'avenir : se heurter à l'un ou à l'autre de ces deux écueils, c'était risquer de s'y briser. C'est pourquoi Apraxin s'arrêta court, et resta tranquille dans son camp pour ne tomber dans aucun des précipices entr'ouverts sous ses pas. Il avait déjà bien assez, pour troubler son sommeil, du bonheur involontaire qu'il avait obtenu sur les armes du roi de Prusse. Presque aussi désolé de son triomphe qu'il l'eût été d'une défaite, il jura bien que la fortune ennemie qui l'avait ainsi favorisé malgré lui ne lui jouerait de longtemps un pareil tour.

Cette inaction était fatale à la cause de l'Autriche et de la France, et chacune de ces deux puissances résolut de la faire cesser. Plus intéressé que le cabinet de Versailles dans la question qui se débattait sur les champs de bataille, car elle était pour lui une question de vie ou de mort, le cabinet de Vienne avisa le premier aux moyens de désarmer cette hostilité sourde et passive du grand-duc et de la grande-duchesse, plus nuisible à ses armes que l'hostilité active et acharnée de Frédéric. Disciples passés maîtres en l'art de Machiavel, habiles au diagnostic de toutes les dépravations humaines, découvrant un vice à la piste, le flairant, l'atteignant jusque sous l'habit d'un prince ou le manteau d'un roi, les ministres

de Marie-Thérèse, après avoir étudié pied à pied le terrain qu'ils exploraient, avoir scruté ses excavations, sondé ses égouts et ses fissures, trouvèrent enfin le joint qu'ils cherchaient. On ne pouvait attaquer ni Pierre, ni Catherine, ni Bestucheff par le fer, on les attaqua par l'or. Ne pouvant les combattre, on résolut de les acheter. La corruption, cette arme ordinaire des princes, fut employée contre des princes... et la corruption réussit.

Nous avons trouvé, dans nos recherches, les négociations officielles et la copie authentique de ce curieux marché que la France et l'Autriche négocièrent en concurrence et presque à l'envi l'une de l'autre; marché dans lequel une impératrice-reine et un roi se disputèrent la conscience d'un tzar et d'une tzarine à venir, mise par eux aux enchères.

DÉPÊCHE DE L'ABBÉ COMTE DE BERNIS, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, AU MARQUIS DE L'HOSPITAL, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Compiègne, le 17 juillet 1757.

Nous avons, monsieur, par plus d'une voie, des avis que le grand-duc et la grande-duchesse de Russie sont dans un grand besoin d'argent, et l'on nous a même fait des insinuations tendantes à les aider secrètement de quelques sommes, ce que l'on assurait devoir les attacher à sa majesté et favoriser la réunion. Je sais de plus à n'en pouvoir douter que l'impératrice-reine a ordonné à

M. le comte Esterhasy de négocier avec ce prince un traité de subsides, *titre duquel elle croit devoir couvrir les secours qu'elle est dans l'intention de lui donner.* Il importe, monsieur, que vous trouviez des moyens pour être informé exactement si ce besoin est tel qu'on le dit. C'est à votre prudence à les chercher, et si les confidents du grand-duc ou de la grande-duchesse vous tenaient quelque discours à ce sujet, loin de leur ôter l'espérance d'obtenir ces secours de sa majesté, vous devez leur faire entendre que, comptant sur leurs sentiments pour maintenir l'union si heureusement rétablie et sur leur déférence entière à ce qui peut être agréable à l'impératrice de Russie, le roi saisira avec empressement les occasions de leur donner des marques de son amitié. Vous ne promettrez rien de positif, vous bornant à savoir à quoi pourrait monter la somme que l'on désirerait, et à dire que vous en rendrez compte. Si elle n'était pas excessive, je le représenterais à sa majesté et vous ferais passer ses ordres.

Ceci est un des points dont vous ne parlerez que dans les dépêches *envoyées par des courriers.*

L'abbé, comte de Bernis, ministre.

En marge est écrit : *lu au conseil.*

Mais il était déjà trop tard. L'Autriche avait devancé la France, et le marché *couvert,* suivant l'expression de l'abbé de Bernis, de l'apparence honorable et diplomatique *d'un traité de subsides,* avait

été signé par les parties, deux jours avant la lettre même du ministre au marquis de L'Hospital.

CONVENTION FAITE ENTRE L'IMPÉRATRICE-REINE ET S. A. I. M. LE GRAND-DUC DE RUSSIE.

Savoir faisons à tous ceux qu'il appartient :

S. M. impératrice-reine d'Hongrie et de Bohême ayant jugé à propos, vu la crise des temps présents, d'entrer en négociation avec S. A. I. le grand-duc de Russie, duc régnant de Schleswig Holstein, pour les troupes holsteinoises, et pour s'assurer en outre de toute son assistance comme prince de l'empire :

S. A. I. de son côté se trouvant très-disposée, tant en sa qualité de grand-duc de Russie qu'en celle de prince de l'empire, de mettre au jour ses *sentiments d'amitié et patriotiques*, et se prêtant en conséquence avec empressement à l'une et à l'autre de ces dites intentions ;

Les ministres plénipotentaires autorisés à dresser l'acte d'une convention furent nommés, savoir :

De la part de S. M. l'impératrice-reine, le comte Nicolas d'Esterhazy, et de la part de S. A. I. Amadé-George-Henri, baron de Stambke ; lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs respectifs, et après avoir conféré entr'eux, sont convenus de ce qui suit :

1° S. A. I. le grand-duc s'engage non-seulement de tenir des troupes holsteinoises présentement existantes (1) sur un pied toujours complet, mais

(1) C'est-à-dire une centaine de soldats manquant de tout.

en même temps en un tel état que si sa majesté impériale et royale jugeait convenir aux circonstances de les prendre à sa solde et y convenir là-dessus ultérieurement avec son altesse impériale, lesdites troupes puissent incessamment être employées à son service;

2° Son altesse impériale s'engage en outre et s'oblige le plus solennellement de faire, à l'occasion des troubles survenus dans l'empire, tout ce qui dépendra d'elle pour observer les intérêts de S. M. l'impératrice-reine, en sa qualité de co-état de l'empire, qu'elle regarde déjà sans cela, en sa qualité de grand-duc de Russie, comme communs et le plus étroitement resserrés par plusieurs traités; d'ordonner à cette fin à ses ministres auprès de l'assemblée de l'empire et du cercle, de vivre dans une parfaite intelligence avec les ministres de sa majesté impériale et royale, et de leur prescrire comme un devoir essentiel et inaltérable de soutenir en toute occasion par les suffrages à donner les susdits intérêts de sa majesté impériale et royale.

3° En échange, et pour dédommager son altesse impériale des frais que doit lui causer l'obligation de tenir *ses troupes prêtes à marcher*, S. M. impératrice et reine s'engage et s'oblige par la présente de fournir à S. A. I., à partir de la date de cette convention, un subside annuel de cent mille florins, ou cinquante mille écus de banque, en deux termes payables à Hambourg chaque six mois d'avance; de façon que le premier paiement se fera incessamment après l'échange des ratifications.

4° Cette convention restera dans toute sa force pendant le cours de la présente guerre et encore une année après la paix. Le terme expiré, il dépendra du bon plaisir des deux hautes parties contractantes de la rendre nulle ou bien de la prolonger à plusieurs autres années.

5° La présente convention, dont chacun des deux exemplaires a été signé de main propre par les deux ministres plénipotentiaires respectifs, et muni des cachets de leurs armes, sera ratifiée des deux hautes parties contractantes, et les ratifications seront échangées à Saint-Pétersbourg dans l'espace de deux mois au plus tard.

Fait à Saint-Pétersbourg, le 15 juillet 1757.

Ainsi pour de l'or, Pierre, qui depuis fut Pierre III, vendit Frédéric de Prusse, dont il avait fait l'objet de son admiration, de son culte, enfin son idole!... Pour de l'or, Catherine, qui depuis fut Catherine II,—partie prenante, sinon contractante au traité,—abritée derrière son mari contre la honte, comme plus tard elle s'abrita derrière Orloff contre le sang, vendit sa conscience à Marie-Thérèse dont elle était jalouse, qu'elle abhorrait! Il y a dans cette particularité, irrévélée jusqu'ici, quelque chose qui répugne et fait mal. Ce nom de Catherine, grand jusque dans sa plus basse célébrité, poétisé jusque dans ses infamies, en reçoit je ne sais quelle souillure qui le décolore et le rapetisse. C'est une tache de boue au front d'une femme que

la pensée entoure d'une auréole. L'esprit comprend certains forfaits des organisations exceptionnelles et n'en comprend pas certaines faiblesses. On est grand parfois dans le crime, on est toujours petit dans le vice. Nous nous expliquons mieux Catherine donnant des provinces entières, prodiguant des monceaux d'or et des millions d'esclaves à son favori Potemkin, que Catherine se vendant pour cinquante mille écus, sous le couvert légal de son mari chef de la communauté, et recevant avec lui la charité d'une impératrice autrichienne.

Bestucheff résista à l'appât qui séduisit le prince; mais il était déjà soudoyé par l'Angleterre, et fut assez noble en son infamie pour ne pas recevoir de deux mains. Il sut ainsi rendre sa vénalité presque honorable en lui donnant l'appui d'une mâle fermeté, et en l'élevant au niveau d'une apparente conviction.

Cette union de la Russie, de ses gouvernants et de ses princes, si longtemps, si laborieusement recherchée par la France, achetée par elle au prix de tant de peines et de tant d'or, faillit être compromise et brisée par un incident curieux qui est un de ces mille petits jours ouverts par la main de l'histoire sur l'époque dont nous parlons; incident imperceptible et dont la frivolité même fit l'importance dans un temps où les petites choses étaient devenues les grandes. Voici le fait :

Le 16 septembre 1757, le marquis de L'Hospital adressa à M. l'abbé de Bernis une dépêche ainsi conçue :

« Monsieur le comte,

» .... M. le chevalier Douglass, qui va partir pour la France, aura l'honneur de vous rendre compte d'une idée que S. M. I. la tzarine a eue à l'occasion de la grossesse de madame la grande-duchesse. C'est de proposer au roi de tenir avec elle sur les fonts de baptême l'enfant qui doit naître... M. de Woronzow est seul dans la confidence des intentions de sa majesté impériale pour le baptême de l'enfant du grand-duc. Il m'a dit hier d'avoir l'honneur de vous en prévenir secrètement, afin de savoir d'avance si cette proposition serait agréable au roi. Je dois aussi avoir l'honneur de vous dire que lorsque l'impératrice confia son dessein au comte de Woronzow sur le baptême, il lui dit qu'elle pourrait choisir l'impératrice reine pour marraine. « Non, non, répondit elle : je ne veux que Louis XV et moi.... »

La lettre du marquis de L'Hospital jeta les ministres dans le plus vif embarras; elle fut méditée, commentée, et l'on décida, conseil assemblé, que le roi ne devait pas en avoir connaissance. Aussi en marge de la dépêche originale est-il écrit en encre rouge : *Lue au roi, moins le passage.....* Un peu plus tard cependant l'épître entière, à ce qu'il paraît, fut remise sous les yeux de Louis XV. Quel avait donc été le motif du premier silence de ses ministres? Quelle susceptibilité avaient-ils cru devoir ménager par leur étrange discrétion?

La réponse de l'abbé de Bernis au marquis de L'Hospital va nous l'apprendre.

Versailles, le 16 octobre 1757.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE L'HOSPITAL.

« Monsieur,

» J'ai rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 septembre de cette année, et qui contient le désir que l'impératrice de Russie a de nommer au baptême, avec sa majesté, l'enfant dont madame la grande-duchesse doit accoucher dans peu. La piété de sa majesté l'a toujours portée à ne point regarder comme une simple cérémonie les engagements que l'on prend en qualité de parrain, engagements qui obligent à veiller, autant qu'on le peut, à ce que l'enfant soit élevé dans la religion catholique. L'impératrice de Russie, le grand-duc et la grande-duchesse étant de la religion grecque, dans laquelle, par la loi du pays, l'enfant qui doit naître sera élevé, sa majesté se fait scrupule d'être parrain d'un enfant qui ne soit pas baptisé et qui ne doive pas être instruit dans la religion catholique; elle l'a refusé à plusieurs princes qui le lui ont demandé. Par conséquent, quoiqu'elle désire faire connaître à l'Europe qu'elle est toujours dans les mêmes sentiments pour l'impératrice de Russie, et que la conduite du maréchal Apraxin n'y apporte aucun changement, elle ne peut consentir

à ce que cette princesse souhaite. Si l'on vous en parle, monsieur, vous devez représenter ces raisons, et faire sentir que des principes de religion sont seuls cause de la peine que sa majesté sent à ne point contracter une liaison de plus avec l'impératrice de Russie.

» Je suis, etc.

» Le comte DE BERNIS. »

» *P. S.* Le plus prudent serait d'éluder cette demande, sans que l'impératrice de Russie pût en être blessée; personne n'est plus capable que vous d'en imaginer le moyen. »

Quel étrange homme que ce Louis XV ! Lui qui vingt fois par jour, à toute minute, à toute seconde, viole les plus saintes lois de la morale et de l'Eglise, qui foule aux pieds remords et pudeur, réprobation divine et humaine; qui souille à la face de l'Europe et du monde son lit d'époux et son sceptre de roi, du contact impur des plus impures courtisanes; qui encourage la prostitution et couronne l'adultère, le voilà *se faisant scrupule d'être parrain d'un enfant qui ne sera pas baptisé, et instruit dans la religion catholique!* Lui qui insulte à toute religion, pour qui la conscience et son propre salut sont au-dessous d'un appétit charnel et d'une convoitise, le voilà plaçant les règles étroites d'un casuisme imbécile audessus des règles de sa politique! le voilà qui, de

monarque impudique, devient moine effarouché, et joue le salut d'un demi-million d'hommes amoncelés sur les champs de bataille, contre un puritanisme de profès et un bigotisme de capucin!....

Elisabeth fut piquée au vif. Elle avait fait de véritables avances à son frère bien-aimé; en les voyant repoussées, la tzarine fut blessée dans ce que les femmes ont de plus sensible au monde, l'amour-propre. Louis XV et la cause dont il était un des représentants avaient perdu plus de moitié dans son cœur... Bestucheff se frotta les mains et leva haut la tête. Il triomphait!... Mais dans tous les pays et dans tous les temps, des roches Tarpéiennes sont voisines des Capitoles.

Un des premiers, le marquis de L'Hospital avait entrevu le changement de la tzarine. Il en comprit le danger pour les trois puissances alliées, et résolut de porter remède au mal avant qu'il eût fait plus de progrès. La désaffection va vite au cœur des femmes. Le vieux courtisan le sait, et afin d'opposer plus tôt une digue au torrent, il a l'idée d'appeler un auxiliaire.

Elisabeth a désiré le retour du chevalier d'Eon. Le marquis écrit sur l'heure à Versailles, et réclame l'amant désiré.

« Mon cher petit, mande-t-il au chevalier d'Éon lui-même, j'ai appris avec peine votre accident, et avec grand plaisir vos entrevues avec *le Vieux et le Nouveau Testament* (1). Venez pratiquer

(1) Nous ne savons à qui ces termes font allusion.

l'évangile avec nous, et comptez sur mon amitié et mon estime. »

Le chevalier Douglass se joint à lui et écrit en même temps au chevalier d'Eon : « Je vous embrasse aussi, mon cher Eclopé, et je souhaite que vous soyez parti avant la réception de cette lettre, pour vous rendre auprès de votre digne protecteur, qui aura pour vous des bontés de père, et vous sera un appui plus fort que ne pourraient l'être mille jambes. — Tout à vous. »

Le chevalier d'Éon n'était point encore entièrement rétabli ; mais il dut l'être aussitôt l'invitation reçue : sa jambe guérie par ordre supérieur, il reprit le chemin de Saint-Pétersbourg. En apprenant son retour, Bestucheff eut quelque peur et comme un pressentiment de l'avenir. Il déclara au marquis de L'Hospital : *que le jeune d'Éon était un sujet dangereux et qu'il ne reverrait point personnellement avec plaisir, parce qu'il le savait capable de troubler l'empire.* »

L'ambassadeur français ne l'en appela que plus vite.

Quelques mois après l'arrivée du chevalier d'Éon, le 24 février 1758, Bestucheff, que ses succès d'un instant ont aveuglé, et à qui la confiance a fait perdre toute prudence, est arrêté en plein conseil par ordre de la czarine. Ses papiers sont visités, et l'on y trouve une correspondance secrète avec Fréderic de Prusse, dans laquelle sont compromis les généraux russes Apraxin et Totleben. Ceux-ci sont arrêtés aussitôt à la tête de leur

armée, et envoyés, avec le chancelier, au fond de la Sibérie, d'où Bestucheff ne reviendra que sous le règne de Catherine II. Il recouvrera sa liberté, mais non sa toute-puissance !...

Ainsi finit Bestucheff-Riumin, l'un des bras les plus nerveux qui aient tenu et dirigé les rênes de la Russie ! Son pouvoir, agrandi et fortifié par le temps, s'était tellement implanté au sol moscovite et s'y enfonçait par tant de racines, qu'il paraissait inattaquable. C'était le chêne séculaire attaché à la terre qu'il domine de son ombrage. Le doigt d'un enfant et le souffle d'une femme renversèrent celui qui avait résisté aux tiraillements et au poids d'un millier d'ambitions rivales, et sur qui tant d'orages avaient passé sans lui faire seulement courber la tête ! Mais l'enfant était aimé, et la femme souveraine et amoureuse.

Le monde retentit de la chute de Bestucheff. La nouvelle en fut rédigée en bulletins officiels et transmise en ces termes à tous les agents diplomatiques :

Note pour son Ex. M. le *marquis* de L'Hospital, *ambassadeur de France près la cour de Russie.*

« Il y a déjà quelque temps que l'impératrice a eu des raisons de se défier du chancelier Bestucheff-Riumin ; mais, entraînée par sa grandeur d'âme et son penchant naturel pour la clémence, elle s'est contentée jusqu'à présent d'épier ses démarches.

» Enfin sa majesté a vu avec regret que ce n'a

pas été sans fondement qu'elle avait soupçonné la fidélité de cet homme (1), vu qu'on a découvert quantité de crimes, d'intrigues, de machinations et d'autres actions noires, qui ne tendaient pas à moins qu'à léser sa majesté.

» Plus il a oublié Dieu, son devoir, son serment de fidélité, et les grâces et bontés dont sa majesté impériale l'a comblé, *non qu'il les eût méritées*, mais uniquement par un effet de sa clémence et de sa générosité, plus elle se voit réduite à la nécessité d'étouffer pour un instant les mouvements de sa grandeur d'âme naturelle, et, lassée d'une patience poussée à bout, de recourir enfin à la justice.

» Pour cet effet, l'impératrice a ordonné de faire arrêter ledit Bestuchff-Riumin, ci-devant son chancelier, de le dépouiller de toutes ses charges et dignités, et de faire une perquisition de sa conduite et de celle de ses complices.

» A Saint-Pétersbourg le 15-26 février 1758. »

Ces diverses notes étaient les billets de faire part annonçant aux rois de la terre le décès d'un géant, et il n'y manquait rien à la grandeur du défunt, pas même le coup de pied de l'envie.

Michel de Woronzow, le vice-chancelier, recueillit l'héritage de cette vaste déchéance. A dater de ce

(1) *De cet homme !* Ils appelaient ainsi celui qu'ils avaient appelé si longtemps le Roi de la Russie, le tout-puissant devant lequel ils avaient tremblé vingt ans !

jour, la coalition réunie sous les drapeaux du traité de Versailles n'eut plus à vaincre que les flottes de l'Angleterre, et les armées du roi de Prusse.

C'était trop de plus de moitié !

CHAPITRE X.

Négociations des projets de royauté du prince de Conti. — Il se brouille avec madame de Pompadour. — Abandon des négociations entamées. — Le chevalier d'Éon demeure fidèle à la cause du prince. — Élisabeth veut s'attacher pour toujours le chevalier d'Éon. — Refus de celui-ci. — Ses lettres à M. Tercier et à l'abbé de Bernis. — Élisabeth jalouse de Nadège. — Plan de départ des deux amants. — Un certificat de médecin. — Les adieux. — L'évanouissement. — Excuses anticipées d'une infidélité prochaine du chevalier d'Éon. — Il reprend le costume de femme et porte à Sophie-Charlotte de Mecklembourg la lettre de Nadège. — Le cœur d'une Allemande. — Il tombe malade. — La jeune duchesse lui prodigue ses soins. — Convalescence et ingratitude. — L'offense et le pardon.

Au milieu des négociations politiques que sa fortune avait si heureusement conduites à fin, le chevalier d'Éon n'avait point oublié celle des intérêts politiques et matrimoniaux qu'embrassait la double ambition du prince de Conti. Déjà même il avait obtenu de la tzarine la promesse du commandement en chef de l'armée russe et celle de l'investiture de la Courlande, lorsque la trame habilement ourdie par ses soins fut tout à coup rompue. A son retour en France, le chevalier d'Éon avait apporté avec lui l'exposé des engagements et conditions que la tzarine avait mis à sa munifi-

sence; il en discutait les détails sous les yeux de Louis XV, comparait les charges et les bénéfices, et indiquait les chances favorables qu'il avait su ménager au prince amoureux et ambitieux; sa majesté contemplait avec une satisfaction évidente les combinaisons de son diplomate, le suivait dans ses détours, le voyait tourner l'ennemi, cerner le trône de Pologne, en approcher peu à peu, le toucher, y monter; sa majesté allait dire : mon cousin est roi! quand soudain madame de Pompadour, par une de ses boutades accoutumées, renversa toutes les espérances. La favorite venait de se fâcher avec le prince de Conti : le chevalier d'Éon ne nous dit ni la cause ni l'origine de cette querelle inopinée. Quel qu'en fût le motif, cette mésintelligence était mortelle aux projets du prince. Il le sentit bientôt, et fit tous ses efforts pour opérer un rapprochement entre lui et la sultane offensée. Mais le prince s'humilia inutilement devant la courtisane, le cousin du roi implora en vain la maîtresse du roi, la Pompadour demeura inexorable. Il fut enjoint au chevalier d'Eon de laisser là les négociations entamées et d'abandonner complétement cette affaire, qu'il raconte ainsi lui-même *au comte de Broglie*, dans une lettre écrite un an après la mort de Louis XV.

« Londres, le 12 juin 1775

» Monsieur le comte,

» Vous seul connaissez avec quel zèle, quelle obéissance, quelles peines, et dans quelles circon-

stances délicates j'ai servi publiquement et secrétement le feu roi, depuis 1757, que vous m'avez fait admettre à l'honneur de votre correspondance secrète, jusqu'à présent. Mais ce que je ne vous ai jamais dit, parce qu'on me l'avait défendu, c'est que, dès 1756, j'avais été admis à une correspondance secrète entre Louis XV, monseigneur le prince de Conti, le chancelier Woronzow, M. Tercier et M. Douglass, pour faire donner au prince, par l'impératrice Elisabeth, le commandement en chef de l'armée russe, et la principauté de Courlande. Le projet secret du prince était, par ces deux moyens, de se glisser petit à petit sur le trône de Pologne, ou sur celui de Russie, en épousant Elisabeth.

» Après mille intrigues, le chevalier Douglass et moi eûmes du succès dans les deux premiers points que nous avions seulement découverts à l'impératrice et à son ministre de confiance le comte de Woronzow. En conséquence, l'objet secret de mon retour en France en 1757 était de porter au prince l'assurance, de la part de l'impératrice et du comte de Woronzow, pour le commandement de l'armée et la principauté de Courlande, *si le Roi voulait*... (1); ce que j'ai exécuté. Mais après bien des rendez-vous et des écritures secrètes avec le prince, il s'est brouillé avec madame de Pompadour; et, quand il m'a fallu retourner en Russie et y porter une réponse catégo-

(1) Ces mots ont été rayés par le chevalier d'Éon.

rique, le roi n'a rien voulu décider, quoique le prince m'ait fait tenir cinq jours caché à Strasbourg pour y attendre son dernier courrier!... »

Le prince de Conti espérait en l'affection de Louis XV pour le ramener à lui; mais le monarque n'osa déplaire à sa bien-aimée, et immola à la volonté suprême de celle-ci ses propres désirs et les prières de son parent. Le roi de France avait peur d'une femme, et sa constance n'était fidèle qu'à ses terreurs, sa force qu'à ses faiblesses.

Ainsi le caprice d'une courtisane arrêta et fit avorter à sa naissance une entreprise qui, conduite à fin, eût pu modifier à jamais la face du monde. Si le prince de Conti était devenu roi de Pologne, la politique de Louis XV, cette politique étroite et toute de famille, qui mettait des intérêts de parenté au-dessus des intérêts nationaux, et sacrifiait au besoin les seconds aux premiers, se fût crue engagée d'honneur à soutenir la cause d'un fils de France, et à défendre le royaume pour la royauté. Au lieu d'une coupable indolence, ou d'une faiblesse plus coupable encore, on eût montré de la résolution et de la fermeté. La Pologne n'eût point été envahie et partagée; les membres aujourd'hui épars de son noble corps seraient encore unis peut-être; peut-être la vieille nation serait debout, puissante et forte, et pèserait de son poids dans la balance de l'Europe... A quoi tiennent donc les destinées du monde, et les révolutions des empires! aux volontés intolérantes d'une Maintenon, répondra le siècle de Louis XIV,... aux caprices d'une Pompa-

dour ou d'une Dubarry, dira le règne de Louis XV.

A dater de cette époque, la marquise de Pompadour et le prince de Conti vont être ennemis jurés, et la milice guerroyante des salons de Versailles se partagera entre ces deux camps opposés. Le chevalier d'Eon se rangea du côté de son plus vieil attachement, c'est-à-dire sous les drapeaux du prince de Conti. Depuis sa rencontre accidentelle avec la marquise de Pompadour et la faveur involontaire qu'il en avait obtenue par hasard, celle-ci l'avait traité en protégé plutôt qu'en amant ou en ami. Sa bienveillance hautaine avait même été blessante pour le chevalier d'Eon, dont l'amour-propre était excessivement sensible et irritable. — La protection est une charité dont la forme est plus importante que le fond. L'une a toujours besoin de colorer et presque de justifier l'autre. Beaucoup de gens savent accorder un bienfait : fort peu savent le faire aimer ; c'est pour cela que la reconnaissance est si rare ! — Après avoir cherché à payer plutôt qu'à mériter la discrétion de l'homme entre les bras duquel elle était tombée d'aventure, la favorite avait fait à son égard ce que fait une femme à l'égard de celui qu'elle n'aime ni ne craint plus ; elle l'avait oublié. Au contraire le prince de Conti était toujours demeuré fidèle à sa première intimité avec le chevalier d'Eon, son collaborateur en parties fines et en versification. Le souvenir de cette double association avait élevé entre le gentilhomme et le prince une espèce de fraternité solide et durable

parce qu'il y avait au fond l'ombre d'une égalité, sans laquelle il existe peu d'affections vraies. La préférence du chevalier était donc une noble pensée, — il n'y a en effet que les nobles cœurs qui comprennent le dévouement à la disgrâce, — et une noble action, car elle était de sa part un acte de gratitude.

Rentré pour la troisième fois en Russie, le chevalier d'Eon y demeura jusqu'en 1760.... Plus éprise que jamais, Elisabeth voulait se l'attacher pour toujours, et en fit faire officiellement la demande à l'abbé de Bernis par le marquis de L'Hospital et le chancelier Michel de Woronzow. Louis XV et l'abbé de Bernis se montrèrent tous deux galants cette fois, et consentirent au désir de la tzarine. Mais le chevalier d'Eon refusa; il écrivit à M. Terrier, premier commis des affaires étrangères :

« Mon cher monsieur,

» J'ai fait entendre toutes mes raisons à M. le marquis de L'Hospital; je n'ai pas eu de peine. Je puis le dire, par l'amitié qu'il me porte, il me verrait le quitter avec chagrin, et en perdant son amitié je gagnerais intérieurement son mépris. Je lui ai donc déclaré, non par des vues politiques, mais avec toute la franchise et la vérité dont un Bourguignon est capable, que je ne quitterais jamais le service de la France pour celui de tous les empereurs et impératrices de l'univers, et qu'*aucuns motifs* n'étaient capables de me faire changer;

dans ma façon de penser : ni honneurs, ni richesses.

» Je vous le dis, monsieur, comme je le pense, j'aime mieux ne posséder que de quoi vivre en France que d'avoir cent mille livres de rente à manger dans la crainte et l'esclavage. *Regnare nolo, dùm liber non sum mihi.*

» Voilà, monsieur, ma profession de foi. Je me persuade que M. l'abbé de Bernis et vous ne me voudrez pas de mal de ma façon de penser. Si j'avais un frère bâtard, je l'engagerais, je vous assure, à prendre cette place ; pour moi, qui suis légitime, je suis bien aise d'aller mourir comme un chien fidèle sur mon fumier natal.

» Je suis avec respect, etc.

» Le chevalier D'EON. »

Et à l'abbé de Bernis :

« Monseigneur,

» ...... En ayant l'honneur de vous remercier de vos bonnes intentions et des vues que vous aviez sur moi, je vous supplie instamment de me faire la grâce de m'oublier toujours lorsqu'il s'agira d'une fortune qui éloigne et fasse quitter entièrement la France.

» Depuis que je suis à Saint-Pétersbourg, ma maxime est d'avoir toujours le dos tourné à la Sibérie, *trop heureux que je suis de l'avoir échappée.*

Tous mes désirs et mes deux yeux sont continuellement fixés sur ma patrie !... »

A ces sentiments patriotiques qui dictaient son refus s'en joignait un autre qu'il ne disait pas ; mais qui depuis longtemps parlait haut dans son cœur : c'était le désir de donner un nom, un soutien, un époux à la pauvre Nadège, à Nadège l'orpheline, qui lui avait donné, à lui, les deux seuls biens qu'elle possédât au monde,... son amour et son honneur. Mais pour que ce projet, devenu pour lui un désir et un devoir, pût se réaliser, il fallait que tous deux ils quittassent la Russie afin d'échapper au pouvoir et à la vengeance de la czarine.

Depuis quelque temps Elisabeth a quelque soupçon de leur amour, et la jalousie commence à pénétrer dans son âme. La vieille lionne, dont l'âge n'a point amorti les passions, darde autour d'elle ses regards enflammés ; elle craint de se voir abandonnée, et déjà sa voix rauque a grondé sourdement. Il est temps que sa proie lui soit enlevée ! Le souvenir d'*Eudoxie Lapoukin* plane encore au-dessus de l'autocratrice et révèle en traits de sang à la pensée du chevalier tout ce dont elle est capable... Il ne reste à Nadège qu'une amie sur la terre qui puisse la tirer tout doucement des mains de la czarine : c'est Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz. Si la jeune duchesse, compatriote de Nadège, sa compagne d'enfance, demande à l'impératrice sa demoiselle d'honneur, il est à présumer qu'Elisabeth accédera avec em-

pressement aux vœux de la jeune Allemande, et saisira cette occasion d'éloigner une rivale dont elle est jalouse.

Tel est le plan qu'a combiné le chevalier d'Eon. Docile aux instructions de son amant, Nadège prend aussitôt la plume et griffonne impromptu à Sophie-Charlotte une de ces jolies lettres d'un enfant à un enfant, pleine de candeur et d'effusion: « Je meurs d'ennui, lui dit-elle, et du désir de te voir, de t'embrasser, appelle-moi près de toi. » De son côté le chevalier d'Eon va trouver le médecin de l'ambassade française et de l'impératrice, appelé M. *Poissonnier*. « Je suis malade, lui dit-il, très-malade; mon cher ami, ordonnez-moi d'aller respirer l'air natal. Le voyage de France m'est devenu indispensablement nécessaire; faites-en, de par Esculape, une question de vie ou de mort pour ma personne, et jamais peut-être vous n'aurez signé ordonnance plus véridique. » Le médecin complaisant signa le certificat et ordonna l'air natal. Muni de ce passe-port médical le chevalier alla faire les préparatifs de son voyage; il avait jugé ce prompt départ utile à ses projets. L'orage était amoncelé sur sa tête et sur celle de Nadège; un rien pouvait le faire éclater : le seul moyen habile de détourner la nuée était de s'éloigner et de dissiper ainsi la foudre en la divisant.

Elisabeth fut désolée de se voir encore une fois séparée de son amant. La vieille syrène déploya vainement toutes les ressources de ses ruses fémi-

nines et de ses séductions impériales pour tâcher de le retenir auprès d'elle. Elle exigea toutefois la promesse d'un retour prochain et le combla d'honneur et de présents.

En sortant d'auprès d'Elisabeth, le chevalier d'Eon alla prendre congé de Woronzow. « Je suis fâché, lui dit ce ministre, de vous voir partir, quoique votre premier voyage ici, avec le chevalier Douglass, ait coûté à ma souveraine plus de deux cent mille hommes et quinze millions de roubles ! — J'en conviens, répondit le chevalier, mais votre excellence doit aussi avouer que sa souveraine et son ministre ont acquis une réputation et une gloire qui dureront autant que le monde. » Cette conversation sur l'origine et les suites de la guerre de *sept ans* est une preuve, dit le chevalier d'Eon, du désintéressement jusqu'alors inconnu avec lequel Elisabeth s'était alliée à la France.

Pendant ce temps, Nadège attendait et pleurait : la pauvre enfant, tremblante, avait été atteinte d'une terreur indéfinissable, irrésistible. Il lui semblait qu'elle allait perdre son ami pour jamais, et que, loin d'opérer leur réunion, ce voyage allait être le commencement de leur séparation éternelle... Par une sorte de corrélation sympathique, l'âme du chevalier était frappée du même pressentiment ; c'était une crainte vague, indéterminée, mais dont il cherchait en vain à repousser l'influence, à écarter la contagion ; son courage en était paralysé. Les deux enfants pleurèrent dans

les bras l'un de l'autre avant de se quitter! Combien leurs cœurs demeurèrent pressés, leurs poitrines unies, leurs lèvres collées, leurs mains jointes! Ils ne faisaient plus qu'un; on eût dit qu'on ne pourrait les séparer sans les briser... Le chevalier fit un effort et rompit le premier cette chaîne dont les deux anneaux semblaient soudés... Mais, comme s'il eût emporté avec lui la vie de sa compagne, celle-ci devint aussitôt plus pâle que la mort, jeta un cri, saisit la main de son amant, la porta rapidement sur son sein et s'évanouit. Le chevalier appela la caméristé confidente de leurs amours, commit la jeune orpheline à ses soins et s'arracha à cette scène déchirante, après avoir déposé un dernier baiser et un dernier adieu au front de la pauvre enfant privée de sentiment... Mais le cri poussé par Nadège et le geste qui l'avaitaccompagné revinrent constamment se présenter à sa mémoire et voyagèrent bien longtemps avec lui.

Pourquoi faut-il, maintenant, qu'impitoyablement véridique notre pinceau ait une ombre à marquer sur ce tableau? Pourquoi, scrupuleux historien, avons-nous à découvrir une tache au miroir et à dévoiler une inconstance dans l'amant auquel viennent de nous intéresser ces larmes qui semblaient devoir promettre une plus longue fidélité?... Aussi pourquoi avons-nous à narrer l'histoire d'un homme? c'est-à-dire d'une créature exposée à toutes les tentations, soumise à toutes les faiblesses? Infirme et fragile par sa nature, l'homme d'ailleurs l'est encore plus au sortir d'une émotion

vraie. Les affections vives produisent cet effet sur lui qu'en excitant sa sensibilité elles l'exaltent et le livrent sans défense aux impressions du dehors. Plaisir ou peine, tout ce qui l'émeut l'attendrit, et tout ce qui l'attendrit le désarme.

Ajoutez à ces causes d'affaiblissement mental, chez le chevalier d'Éon, celle de l'affaiblissement corporel qui va en être la suite, les tentations de la convalescence après les privations de la maladie, la réaction d'une jeune vie qui, menacée et comprimée dans sa source, reprend sa marche et son élan comme la séve après l'hiver; ajoutez-y ce besoin d'aimer instinctif, naturel, espèce d'appétit du cœur, de faim de l'âme, qui renaît avec la santé comme la faim du corps, et qui fait qu'un convalescent s'attache à tout ce qui l'entoure, parce qu'il a failli tout perdre; n'oubliez pas surtout la reconnaissance, cette vertu si belle et pourtant si dangereuse, quand celui qui la ressent a vingt-cinq ans, et celle qui l'inspire dix-huit... et vous n'aurez qu'une faible partie des excuses qui peuvent atténuer, sinon entièrement absoudre la faute dont le chevalier d'Éon va se rendre coupable.

Il était porteur de la lettre écrite par Nadège à Sophie-Charlotte. Il eût été dangereux de la confier à un tiers, et encore plus à la poste moscovite, où la sainte loi du bris des cachets était en pleine vigueur. Sous ce rapport, le gouvernement barbare d'Élisabeth était tout à fait civilisé. Aussitôt qu'il serait arrivé à Vienne, le chevalier devait faire porter la précieuse lettre au

nouveau Strélitz par un messager fidèle. Mais un désir indicible de faire ce voyage et de remettre lui-même la missive entre les mains de la jeune duchesse, le saisit soudainement. Il vit dans cette idée une mesure de sagesse et de prudence nécessaire. C'était d'ailleurs un moyen de connaître promptement la résolution de Sophie-Charlotte, que, sans cela, il ne pourrait apprendre que beaucoup plus tard. L'impatience de voir décider le plus tôt possible le sort de Nadège et le sien, ne lui permit donc pas d'hésiter..... Et puis, à ce motif venait s'en joindre un autre dont il ne se rendait pas compte. C'était une espèce de curiosité, un désir de revoir cette petite princesse dont il avait embrassé avec tant de plaisir et la jolie bouche et les jolis yeux. Le souvenir de ces baisers déposés par lui sur cette enfantine et ravissante créature lui revenait aux lèvres, et avait dans sa pensée une puissance d'attrait qui entra pour beaucoup, quoique à son insu, dans la détermination de son voyage. Il était alléché par sa mémoire.

Mais il ne pouvait pénétrer auprès de la jeune duchesse et retrouver sa confiance et son abandon d'autre fois, que sous le costume auquel il en avait été redevable. En un instant il redevient femme, se métamorphose des pieds à la tête, s'attache une *suivante*, et remonte demoiselle, dans la chaise de poste qui l'avait amené garçon de Saint-Pétersbourg à Vienne.

Il arrive au nouveau Strélitz.

Sophie-Charlotte avait grandi depuis le jour où

il l'avait vue. Quatre printemps passés sur ce suave et frais arbuste, en avaient développé la tige. L'enfant était devenue jeune fille; le bouton allait éclore fleur. Elle accueillit son hôte sans défiance et à bras ouverts comme une amie qu'on a quittée la veille. Les Allemandes ont, en général, la mémoire du cœur. Pleines de laisser-aller et d'innocente candeur, elles conservent aussi longtemps un souvenir qu'elles reçoivent facilement une impression. Bonnes par excellence, elles ne connaissent ni l'indifférence ni l'oubli; leur ame est une pâte sur laquelle il ne faut que poser le doigt pour y laisser une trace, et la trace est durable. Tendres par nature, elles sont constantes, sinon fidèles, par caractère. Pétries de charité, il leur est aussi impossible de ne point compatir à une affection inspirée que de faillir moralement à une affection ressentie. En amour elles ne succombent souvent que parce qu'on les attaque; mais elles sont dévouées du jour où elles ont succombé. Amitié ou amour, tendresse ou passion, flamme pure ou criminelle, légitime ou réprouvée, quel que soit le lien qui les attache, elles en brisent rarement le nœud; elles ont la religion de leurs sentiments, et le culte de leurs faiblesses mêmes; aussi savent-elles les honorer.

A peine arrivé au nouveau Strélitz, le chevalier d'Éon, qui déjà avait été indisposé à Vienne, tomba réellement et sérieusement malade. Les fatigues d'un voyage précipité, jointes aux préoccupations qui tenaient son esprit dans une

sorte de tension continue, avaient aigri son sang en fatiguant sa pensée. La fièvre du corps s'était ajoutée à celle de l'âme.

La jeune duchesse voulut qu'aucun autre toit que le sien n'abritât la tête de son amie, et le chevalier fut placé tout près d'elle et dans ses appartements. De cette façon, la jeune Allemande put apparaître à chaque instant et au moindre bruit à son chevet. Elle s'était constituée sa garde et son médecin, se plaisait à lui prodiguer tous ces soins délicats, multipliés, qu'une femme seule sait inventer, et qui font de cet être si grand dans les petites choses, un être angélique, divin pour l'homme souffrant.... Presque toutes les jeunes filles, d'ailleurs, ont en elles cet instinct, je dirai presque ce goût de pitié bénévole et secoureuse. Elles y trouvent une espèce d'attrait providentiel; c'est un apprentissage de leur existence à venir à laquelle elles s'essaient d'elles-mêmes; une mission d'en haut qu'elles remplissent avant l'heure et avec spontanéité. La charité n'est-elle pas en effet le céleste mandat des femmes sur la terre et le plus beau lot de leur destinée?

Au bout de quelques jours, le malade fut sauf; au bout de quelques semaines il fut valide. Mais il prolongera le plus qu'il pourra le temps de sa convalescence. Il perdrait trop à un entier rétablissement. Sophie-Charlotte ne reviendrait plus le caresser de ses jolies mains, lui apporter ces breuvages si doux préparés par elle-même, qu'il fait toujours difficulté de prendre afin de faire

acheter sa docilité d'un premier baiser pour encouragement, et d'un second pour récompense. Oh! qu'il resterait longtemps à ce régime! Quelle maladie chronique et incurable il se donnerait, s'il en avait le pouvoir! Mais, par une sorte de contradiction, le ciel le pousse à une guérison rapide, inévitable. En vain il se rattrape à tous ces petits maux, à ces douleurs de commande qui se trouvent toujours à la disposition d'un enfant gâté ou d'une femme vaporeuse; ces incommodités d'ordinaire si bénévoles, si faciles, lui font défaut. Il reverdit et se revivifie malgré lui; la santé s'impose à lui sans amendement possible, et dans son intégrité la plus manifeste. C'est désolant.

Tandis qu'il se lamente et accuse le ciel de cette tyrannie, Charlotte, joyeuse et reconnaissante, adresse ses actions de grâces à Dieu. Elle ne sait pas que Satan est entré au moins pour moitié dans l'accomplissement de ses vœux, et que le salut de celui qu'elle croit son amie, va causer sa perte, à elle! La pauvre enfant ignore que la couleuvre qu'elle a recueillie et réchauffée dans son giron avec une si tendre sollicitude, va recouvrer, avec la chaleur, toutes les tentations qui dominent sa maligne nature. Imprévoyante du danger, elle a ouvert ses bras au serpent qui déjà la convoite, rampe à ses pieds, l'enlace, et glisse sur son sein. Enveloppée par ses plis et riant encore sous les nœuds qui l'étreignent, l'innocente joue avec son ennemie, et se livre sans défiance à ses perfides caresses, jusqu'à ce qu'une douleur inattendue lui

révèle les périls de sa naïve confiance. Mais tant bonne est l'âme de la candide enfant, qu'elle pardonnera encore à la méchante qui l'aura trompée; elle trouvera dans son cœur une excuse et presque de la reconnaissance pour sa trahison.... Peut-être aussi la blessure qui lui a été faite renferme une douceur dans son âcreté même, et comme la lance d'Achille porte en elle le baume de sa guérison!...

CHAPITRE XI.

Différences physiologiques entre l'homme et la femme, relativement à l'infidélité. — Sophie-Charlotte réclame Nadège Stein de l'impératrice Élisabeth. — Le chevalier d'Éon rentre en France et quitte l'habit de femme. — La petite vérole. — Première lettre du marquis de L'Hospital relative à la *Terza Gamba*. — Entrée du chevalier d'Éon à l'armée du Haut-Rhin. — Son attachement à la famille de Broglie. — Inquiétude sur Nadège. — Lettre de M. *Poissonnier*, médecin d'Élisabeth. — Disparition de Nadège. — Conjectures sur cet événement. — Désespoir et hauts faits du chevalier d'Éon. — Il est blessé. — Hoëxter, Ultropp, Meinloss et Osterwick. — Mariage inattendu de Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz. — Causes politiques de cette union. — Le lord *Bute* et le roi George III. — Le chevalier d'Éon part incognito pour l'Angleterre. — Sophie-Charlotte, reine, réclame de nouveau Nadège Stein. — Seconde lettre du marquis de L'Hospital sur la *Terza Gamba*. — Mort de l'impératrice Élisabeth-Petrowna. — Lettre de l'impératrice Catherine II à la reine Sophie-Charlotte. — Révélation sur la naissance de Georges IV, roi d'Angleterre.

L'infidélité du chevalier d'Éon ne lui avait point fait oublier la pauvre Nadège. Chacune de ces deux femmes, Nadège et Sophie-Charlotte, étaient tellement liées dans sa pensée, et unies dans son cœur, que la seconde ravivait, au lieu de l'effacer, le souvenir de la première. Il était comme un frère entre ses deux sœurs, et l'attachement éprouvé qu'il portait à celle-ci n'était

affaibli en rien par la passion nouvelle dont il était épris pour celle-là. Un frère vous fait-il moins aimer un autre frère? L'exemple de cette polyphilie, c'est-à-dire de deux passions vivant ainsi côte-à-côte, du même sang, de la même vie, sans que l'une soit fatale à l'autre, est plus commun qu'on ne pense, en amour. Mais le phénomène n'en est guère offert que par l'homme. La nature a entouré son cœur d'une terre végétale si riche, si profonde, que le sentiment s'y développe comme ces chênes touffus dont le branchage épais révèle et constitue la vigueur. Loin de faire tort à la sève originelle, la ramification de l'arbre l'augmente en l'étendant. La greffe ne nuit point à ce tronc puissant et nerveux, elle l'incite; les herbes parasites n'en épuisent pas la force; elles l'entretiennent, et témoignent de sa virilité, comme ces chevelures luxuriantes qui parent la tête de l'homme, à l'âge de sa verdeur. La femme n'est pas moins riche peut-être en facultés aimantes : le limon dont est pétri son cœur, l'humus qui l'alimente, ont peut-être autant d'uberté et de vitalité. Mais elles ne se produisent pas sous les mêmes formes; la végétation n'en revêt pas les mêmes apparences. L'amour d'une femme est toujours un, toujours simple. Jamais greffe ne s'ente à l'arbre qu'elle n'en appelle à elle tous les sucs et n'en absorbe la sève. De là cette différence physiologique entre les deux sexes, que l'infidélité peut vivre chez l'un sans préjudice pour l'attachement fondamental, tandis qu'immanquablement et tou-

jours elle le tue chez l'autre. L'affection est même tellement exclusive chez la femme que d'ordinaire tout dépérit et meurt à son entour. Il lui faut un vaste espace, un sol libre, un soleil sans ombre. L'amitié, cette bouture fraternelle, cette branche jumelle de l'amour, souffre et s'étiole à côté de lui..... Une passion, en un mot, n'est souvent qu'un excès de munificence et une prodigalité du cœur de l'homme; de la part de la femme, elle est toujours un égoïsme.

Sophie-Charlotte ne tarda pas à subir cette loi de l'humanité. A mesure que son cœur se porta davantage vers le chevalier d'Éon, il se retira de Nadège. L'amie perdit ce que gagna l'amant. A cette cause de refroidissement insensible, irréfléchie, s'en joignit bientôt une autre active, raisonnée, volontaire : ce fut la jalousie. Un soupçon lui était venu, — pressentiment qui brilla soudain comme un éclair devant ses yeux, — à savoir que le chevalier d'Éon avait pu, à la faveur de son déguisement, et par les mêmes voies, faire auprès de Nadège le même chemin qu'auprès d'elle... Dès ce moment, la cause de l'orpheline parut perdue. Plus le chevalier plaidait pour elle avec chaleur, plus son zèle était accueilli avec défiance. Avocat suspect devant un juge prévenu, il nuisit à sa cliente de toute la peine qu'il se donnait pour la servir.... Sophie pourtant était bonne. Si la jalousie était venue se glisser entre elle et la compagne de son enfance, il y avait des heures où cette pensée, élevée par le soupçon, s'abais-

sait, et alors son affection première, libre, pure, dégagée de tout alliage, reparaissait avec son ancien pouvoir et ses anciens droits.... Dans un de ces moments où le passé avait ainsi maîtrisé son âme et surgi à la place du présent, où le souvenir se substituait à la pensée et entraînait son jeune cœur, elle oublia tous ses doutes, et n'écoutant que la voix de Nadège qui l'appelait et lui disait : « Secours! » elle se retourna vers elle, ouvrit les bras, et lui répondit : Viens !...

Triomphant, le chevalier d'Éon envoya en toute hâte à la tzarine et à Nadège la parole ainsi tombée du cœur de Sophie-Charlotte. Il avait été convenu entre lui et l'orpheline qu'à peine libre et sortie de Russie, elle se dirigerait vers le Mecklembourg où il irait la rejoindre et s'unir à elle pour jamais. L'infidélité qu'il venait de commettre rendait ce plan impraticable, et le contraignit d'y apporter des modifications. Les deux amies ne devaient plus se rencontrer désormais sans péril; chacune d'elles était dépositaire d'un secret qui ne pouvait se heurter sans se briser et faire une explosion terrible. Il fallait éviter cet accident. Il écrivit donc à Nadège de ne point s'arrêter au nouveau Strélitz et d'arriver droit en France. Des raisons particulières, toutes puissantes, dont il lui donnerait connaissance plus tard, rendaient indispensable ce changement à leur premier projet. Il joignit cette instruction nouvelle et secrète à la lettre particulière de Charlotte à Nadège, et la crut en sûreté sous le couvert et le sceau de la

duchesse de Mecklembourg-Strélitz.... Puis, il s'arracha à la douleur et aux larmes de regrets versées par celle-ci pour aller préparer le bonheur et recueillir les larmes de joie de celle-là : car telle est sa condition. Placé entre ces deux jeunes femmes, également aimantes, également aimées, il ne peut recouvrer l'une sans perdre et abandonner l'autre : cette alternative est un affreux supplice. Sa félicité devient sa punition. Ainsi Faublas se trouva entre madame de Lignolles et sa Sophie!...

En sortant du Mecklembourg, le chevalier d'Éon quitta son vêtement de femme pour ne plus le reprendre : il le croyait du moins...!

Arrivé à Versailles, il fut reçu pompeusement par le duc de Choiseul, devenu ministre des affaires étrangères en remplacement de l'abbé de Bernis. Il avait apporté avec lui les ratifications d'Élisabeth à un nouveau pacte du 30 décmbre 1758, et à la convention maritime dans laquelle étaient entrées la Russie, la Suède et le Danemarck. C'était la quatrième et dernière négociation entreprise et terminée par lui. Louis XV lui donna une audience particulière et lui envoya un brevet de pension de 2000 livres sur le trésor royal (24 décembre 1760). Tandis qu'il est ainsi favorisé des puissances de la terre, la justice du ciel l'atteint dans sa beauté. C'est comme un châtiment précurseur de ceux que lui réserve la Providence!... En apprenant le malheur arrivé à son *Benjamin*, le marquis

de L'Hospital lui écrit la lettre suivante, où l'épigramme se mêle, dès le début, aux marques les plus empressées de l'intérêt le plus tendre. Cette lettre est la première de celles où il fait allusion à certaines faiblesses organiques de notre héros.

Saint-Pétersbourg, 30 janvier 1761.

« Je suis délivré, mon cher d'Eon, des plus » mortelles inquiétudes, et je suis à présent tran- » quille sur votre vie.

» J'espère que l'humeur de la petite vérole » vous aura débarrassé de toutes celles qui vous » accablaient, et que la *Terza Gamba* vous fera » enfin mieux connaître le plaisir et les faiblesses » de l'amour, fût-il même conjugal !

» Les lettres du *monument si effacées* (1) m'o- » bligent de partir pour les faire revivre, et je vole » vers vous avec plaisir. J'irai cependant sans voya- » ger de nuit; aussi mon vol ne finira qu'en mai, » ne pouvant partir que le 15 ou 20 de février.

» Je pense toujours aussi constamment les » mêmes choses que lorsque nous raisonnions » ensemble à Pétersbourg. — Je n'entends pas » dire encore que vous ayez eu une pension. Ce- » pendant M. le duc de Choiseul m'a rempli d'es- » poir par sa lettre. Je pourrais avoir de vos » nouvelles à Vienne, et je prie M. de Sainte- » Foy de vous faire passer celle-ci. — La petite » vérole exige beaucoup de soins pour la conva-

(1) Nous ignorons le sens de ces mots.

» lescence, ménagez-vous et soyez à mon retour » tout *puissant*. Je me porte assez bien pour un » sexagénaire. Adieu, mon cher d'Eon, je vous » aimerai toujours.

» L'HOSPITAL. »

Le chevalier d'Eon guerroyait alors. Heureusement sorti des mains de la petite vérole et de la politique, ennuyé de son oisiveté, il lui prit envie de visiter les champs de bataille en attendant l'arrivée de Nadège, et de s'enrôler pour quelques mois sous les drapeaux de Mars, avant de s'enrôler pour la vie sous la bannière de l'Hymen. L'Europe entière se battait. Au bruit du canon qui gronde, au cliquetis des armes qui se heurtent de toutes parts, le chevalier d'Eon a senti se réveiller en lui cet amour de la lutte et du combat, qui fut la vocation de son premier âge et la passion de toute sa vie. A la vue d'une épée, la main lui démange, au récit d'une bataille, son œil se dilate et ses narines se gonflent. Il demande au roi des lettres qui le transfèrent des dragons du colonel-général, dans les dragons du marquis d'Autichamp, neveu du maréchal de Broglie; et le voilà devenu aide-de-camp du maréchal et du comte son frère. Les relations politiques qui déjà l'attachent à la puissante maison de Broglie, vont s'augmenter dès lors de toute la force de ce nouveau lien. L'intimité du champ d'honneur va cimenter l'intimité du cabinet. Je dis intimité, en égard toutefois aux différences des positions so-

ciales et de la gradation hiérarchique. — Initié aux mêmes secrets d'état que le frère du maréchal, admis par le souverain à la même confiance, exposé par le sort aux mêmes périls, le chevalier d'Eon scellera cette triple fraternité, du sceau d'un dévouement sans bornes : et l'empreinte en sera si durable et si profonde en son cœur, que ni les temps, ni les revers ne pourront l'effacer. Aussi le verrons-nous plus tard suivre dans toutes ses phases et dans toutes ses vicissitudes, la fortune du comte de Broglie; grand à son apogée, humble à son périgée, il tournera dans son orbite comme la petite planète qui se meut autour de la grande, et deviendra le satellite, en un mot, de cet astre sur la clarté duquel Louis XV régla si longtemps sa marche errante et incertaine.

Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que la jeune duchesse de Mecklembourg avait réclamé Nadège Stein à l'impératrice Elisabeth, et Nadège n'était point encore venue : le chevalier d'Eon n'a reçu d'elle aucune nouvelle directe ni indirecte. Etonné, il a écrit à Sophie-Charlotte et l'a interrogée avec adresse; Charlotte n'a rien appris. Effrayé, il a écrit à M. *Poissonnier*, médecin de l'ambassade, auquel il a dû son certificat d'opportune maladie, et qui possède déjà la moitié de son secret. Après deux ou trois mois passés dans l'inquiétude et les alarmes de toutes sortes, arrive enfin la réponse qui suit :

LETTRE DE M. POISSONNIER, MÉDECIN DE L'AMBASSADE FRANÇAISE A SAINT-PÉTERSBOURG ET DE L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH.

Saint-Pétersbourg, 10 février 1761.

Mon cher d'Eon,

Votre épître m'est arrivée intacte et parfaitement à couvert, sous le sceau des dépêches de M. le marquis de L'Hospital. C'est une bonne précaution que vous avez prise; car, dit-on, le respect des missives n'est pas ici une dévotion bien fervente.

J'ai pris des renseignements sur la personne dont vous me parlez et à laquelle vous vous intéressez si vivement.

La jeune *Nadège Stein* n'est plus parmi les demoiselles d'honneur de l'impératrice; elle n'est plus même à Saint-Pétersbourg. Il y a déjà quelque temps qu'elle a disparu de la cour; on ne sait ce qu'elle est devenue.

Cette disparition a été l'objet de conjectures diverses dans le palais; la plus généralement établie est que la pauvrette était enceinte, que l'impératrice s'en est aperçue et l'a enfermée pour la punir. J'ai interrogé, confidentiellement et le plus habilement que j'ai pu, le chancelier Woronzow: il ne sait rien de certain, si ce n'est que vous avez encouru la disgrâce de sa souveraine. Il me disait avec bonté qu'il était heureux que vous ne fussiez point à Saint-Pétersbourg, et il vous en-

gage fort à ne pas y revenir. Je joins mes conseils aux siens, mon cher d'Eon. Je continuerai à prendre des informations sur le sort de *Nadège*, et si j'ai quelque chose à vous apprendre, je vous le transmetrai par M. le marquis de L'Hospital, qui part pour la France avant la fin du mois.

Prenez patience, mon cher ami, et surtout ne mettez point le pied ici. Elisabeth, dit-on, ne pardonne guère en amour. Si elle a enfermé *Nadège* Stein par jalousie, comme tout porte à le croire, votre présence serait son arrêt de mort. Vous ne pouvez la sauver qu'en demeurant tranquille, et en paraissant vous y intéresser le moins possible. Ne bougez pas; je vous tiendrai au courant de tout ce que j'apprendrai sur cette affaire. Résignez-vous et attendez.

Aussi n'est-ce point mal à vous, mon cher d'Éon, d'avoir été infidèle à la sultane pour une odalisque, et d'avoir sacrifié aux autels de la suivante, quand la maîtresse se plaignait, disent les méchants, de la parcimonie de vos offrandes, et criait que vous la laissiez sur sa faim?

Au reste je dois vous avouer, — cela soit dit entre nous,—que la santé de l'impératrice s'altère de jour en jour, et j'ai bien peur que mon art et mon zèle n'y puissent rien.

Je vous prie de dire à Monsieur, etc., etc.....

Je suis, mon cher d'Éon, votre dévoué,

POISSONNIER.

En achevant de lire cette lettre le chevalier d'Éon tomba presque en défaillance. Puis à cette faiblesse succéda une horrible angoisse, une perplexité déchirante. Que devait-il faire? irait-il à Saint-Pétersbourg chercher Nadège, la redemander à Élisabeth elle-même. Une voix lui crie : « Va, et tu la trouveras Une autre lui répond : « Demeure, ou tu la tues ! » Placé sur cette alternative, comme sur une corde tendue au-dessus d'un précipice, il hésite, il tremble et ne sait s'il doit se porter en avant ou en arrière. A la vue du gouffre entr'ouvert sous ses pas, son regard est ébloui ; il a le vertige!.. Cependant le nuage se dissipe insensiblement; ses yeux quoique troublés encore peuvent apprécier et juger sainement sa position. Il vit alors tous les périls du voyage que son cœur lui conseillait d'entreprendre; et ces périls l'effrayèrent, car ils ne menaçaient pas que lui. Il relut la lettre du médecin et demeura consterné, écrasé devant ces mots : « Vous avez encouru la disgrâce de la » tzarine... Prenez patience, mon cher d'Éon, et » surtout ne remettez point le pied ici. Elisabeth, » dit-on, ne pardonne guère en amour. *Si elle a » renfermé Nadège Stein par jalousie, comme tout » porte à le croire, votre présence serait son arrêt » de mort.* Vous ne pouvez la sauver qu'en demeu» rant tranquille et en paraissant vous y intéres» ser le moins possible, ne bougez pas. » Au-dessus de ces lignes il revit celles où il était dit : *la conjecture la plus généralement établie, est que la pauvrette était enceinte*, et comme s'il les eût

lues pour la première fois, il fut saisi d'une trémeur interne et d'un tressaillement tels qu'à sa pâleur, on l'eût cru en proie à toutes les affres de la mort. Il s'était rappelé soudain l'évanouissement, le cri et le geste inexpliqués de Nadège, et ce cri, ce geste naguère obscurs s'illuminaient pour lui d'une lumière horrible. Ce fut à la fois un éclair et un coup de foudre : « Elle est mère! murmura-t-il »... Et pendant une minute il se tint les bras levés, la bouche béante, le corps agité d'un tremblement convulsif; il semblait faire signe à Elisabeth et lui dire : « Arrête, épargne-les, grâce pour elle et pour son enfant, ne les frappe pas, je ne veux plus te les arracher, tiens, vois, je ne bouge pas!... »

Il demeura donc. Aux motifs de prudence et de sollicitude qui l'y déterminèrent, venaient s'en joindre d'autres non moins puissants, et tirés de sa situation présente. Il faisait partie de l'armée du Haut-Rhin, et cette armée, dont les opérations avaient été malheureuses, se trouvait cernée par les forces triomphantes de Frédéric de Prusse. Il y eût eu déshonneur à quitter le champ de bataille à l'heure du péril; ce qui eût pu décider tout autre à s'éloigner devait retenir forcément un homme de cœur. Le danger est devenu d'ailleurs une espèce d'attrait pour le chevalier d'Eon; au lieu de le fuir, il le recherche; de l'éviter, il l'affronte, le brave; partout où il y a une vie à exposer, il se présente; partout où une expédition exige un dévouement sans bornes, il la réclame. On dirait qu'il a engagé un duel avec la mort, et

qu'il veut attirer son attention et ses coups sur sa tête, pour les détourner d'une autre tête plus chère. Aussi sa carrière militaire s'illustra-t-elle en peu de temps de différents traits de valeur qui lui acquirent un renom de brave au milieu de tant de braves. En arrivant il avait un titre acquis à mériter, des épaulettes à se faire pardonner ; officier de faveur, il portait au front la souillure de la protection. Mais le baptême du feu le lava bientôt de cette tache originelle, et l'homme et l'insigne, éprouvés par le fer et le sang, sortirent sanctifiés et purs de cette double épreuve.

A Hoëxter, il entreprend, avec quelques hommes d'élite, l'évacuation des poudres de toute l'armée, qui sont restées sur la rive droite du Weser ; opération périlleuse, dit le rapport du maréchal de Broglie, qu'il exécute en passant et repassant deux fois le fleuve sous les yeux et le canon de l'ennemi.

A la reconnaissance et au combat d'Ultropp, emporté par son ardeur, il est blessé coup sur coup à la main droite et à la tête. Malgré ces deux blessures, il charge les montagnards écossais avec un seul régiment des Suisses et des grenadiers de Champagne dans la gorge des montagnes du camp d'*Eimbeck*, près du village de *Meinloss*, et les culbute sur le camp des Anglais.

A *Osterwick*, le maréchal de Broglie a besoin de communiquer avec le prince Xavier de Saxe occupé au siége de *Wolfembuttell*, et dont il est séparé par les Prussiens qui interceptent la commu-

nication entre les deux armées. Le chevalier d'Eon se charge de cette mission hasardeuse et difficile; il prend avec lui quatre-vingts dragons choisis, braves déterminés, se jette sur l'ennemi à l'improviste et fait prisonnier de guerre tout le bataillon franc prussien de *Rhées*. Il arrive jusqu'au prince de Saxe, lui remet l'ordre de donner l'assaut à la ville assiégée, et grâce à cette expédition incroyable d'audace et de succès, *Wolfembuttell* est prise (1).

Tandis que le chevalier d'Eon guerroie ainsi et combat d'estoc et de taille, une nouvelle inattendue lui parvient au milieu des camps. Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strélitz vient d'être fiancée au jeune roi d'Angleterre George III... En apprenant ce mariage, l'épée du chevalier d'Eon lui tomba des mains : l'Europe entière partagea sa surprise. Une princesse ignorée dans un coin de l'Allemagne, appelée au trône des trois royaumes unis de la Grande-Bretagne! Il y avait là *désassortissement*, comme dit madame de Sévigné, violation complète des lois qui président d'ordinaire aux exigences matrimoniales des maisons princières. C'était une sorte de mésalliance dont le monde politique chercha vainement la cause; voici celle qu'en donne le chevalier d'Eon :

Augusta, princesse douairière de Galles, mère de George III, avait depuis longtemps pour amant et pour maître un Ecossais, le lord Bute, qui gouverna le fils comme il avait gouverné la mère, et

(1) Voir les pièces justificatives à la fin de ce volume.

la nation comme il gouvernait le roi. Doué d'un esprit opiniâtre, systématique, à combinaisons profondes, machiavéliques, le lord Bute avait rêvé un pouvoir éternel... et sut presque réaliser son rêve. Ministre déchu, il était plus fort que les ministres en titre, et du fond de sa retraite tenait encore le gouvernail, quand ses ennemis encombraient et croyaient diriger le navire. C'est à lui que fit allusion le fameux lord Chatam, quand il se plaignit, au sein du parlement, d'une barrière infranchissable, invisible, opposée à ses efforts par *une puissance occulte, cachée derrière le trône, et dominant le trône même*. Fidèle à ses vues et à ses plans d'autocratie, lord Brute avait saisi tous les moyens de s'inféoder l'avenir de l'héritier présomptif de la couronne, et en homme expérimenté, il avait compris que la manière la plus sûre de perpétuer sa tutelle, ç'était de la rendre indispensable à son pupille. Pour cela il éleva le jeune prince dans l'ignorance la plus absolue et la plus savamment combinée; il laissa son intelligence emmaillottée et comme étouffée dans les langes de l'enfance, et ne lui permit ni croissance, ni mouvement, afin qu'atrophié par l'inertie, paralysé par le repos, il ne pût agir sans son aide et marcher sans le secours de son bras. Il s'imposa ainsi au fils par le savoir, comme il s'était imposé à la mère par la séduction; homme fort, il appuya son empire sur leurs faiblesses. Mais l'arme qu'il avait forgée pour ses desseins, un autre pouvait s'en emparer, s'en servir et la retourner contre lui;

voilà ce qu'il craignait et ce qu'il voulait empêcher. Aussi n'entoura-t-il le jeune prince que d'êtres vendus ou inhabiles, créatures choisies parmi les misérables d'esprit ou de cœur. C'était la prudence du sultan, qui ne se fie qu'à des janissaires stipendiés et à des eunuques, à la vénalité ou bien à l'impuissance. Mais Georges était grandi en âge, la mort de son père l'avait fait roi; il fallait songer à le marier. Déjà les plus hautes maisons régnantes de l'Europe avaient tendu leurs mains royales à cette main qui portait aux doigts l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande pour triple anneau de fiançailles... Mylord Bute détourna les yeux. Il fit ouvrir devant lui une carte d'Europe, et la princesse la plus petite du plus petit duché qu'il put y découvrir fut celle qu'il choisit. Ce choix était le résultat d'une politique habile et profonde. Par là, le lord Bute s'assurait à l'avance sur la jeune reine l'influence qu'il possédait déjà sur le jeune roi; il étendait son autorité de l'époux à l'épouse, car celle-ci devenait sa protégée. Régnant par lui, elle régnerait nécessairement selon lui; devant sa fortune au ministre, elle respecterait la sienne, et la reconnaissance ferait une esclave de celle qui, prise en haut lieu, eût pu devenir un maître. Plus il y avait loin du trône à celle qu'il y élevait, plus la gratitude et par conséquent la soumission de l'élue serait grande : voilà pourquoi il la prenait si bas; il avait calculé sur la distance... Ainsi lord Bute étayait le seul côté faible de sa puissance, la défendait au

seul endroit où elle pût être attaquée, et au lieu d'introduire un ennemi dans la place, y introduisait une amie de plus.

Sophie-Charlotte ne se résigna point sans hésitation à cette royauté inattendue que la main intéressée d'un favori laissait ainsi tomber du haut des nues sur sa tête obscure. L'amour est pour les jeunes filles la première des couronnes... et l'amour de Sophie n'était point au roi d'Angleterre. Mais les filles nées au sein des palais ont moins de liberté que leurs sujettes. Impuissantes souveraines, elles sont victimes de leur rang, prisonnières dans leur grandeur; pauvres fortunées, le ciel a soumis leur félicité aux tyrannies de leur orgueil.

Au moment où Sophie-Charlotte fut martyrisée reine, il y eut une espèce de trève à la guerre qui déjà durait depuis sept ans sans interruption. Les souverains et les souveraines de l'Europe semblaient vouloir faire honneur par cet armistice aux fiançailles de leurs frère et sœur, et le drame sanglant qui avait les champs de bataille pour théâtre interrompit son action meurtrière. Le chevalier d'Eon profita de cette sorte d'entr'acte ou d'intermède, pendant lequel son épée et la patrie se reposeraient. Muni d'une autorisation du comte de Broglie et de papiers hollandais — la Hollande était demeurée puissance neutre dans la guerre — il passa en Angleterre et se présenta devant Sophie-Charlotte, assise encore au banquet nuptial, comme l'ombre de *Banquo* à la table d'Hamlet. La jeune épouse fut épouvantée

de cette apparition, mais bientôt elle se remit de sa terreur. Le chevalier avait l'air calme et résigné; sa figure portant l'empreinte d'une mélancolie profonde mais douce, exprimait plutôt la peine que le courroux, et le pardon que la menace. Charlotte fut rassurée par cette apparence d'une bénigne indulgence. Le sein gonflé, les paupières humides de larmes, elle se jeta aux genoux de son amant en lui disant : pitié! Lui la releva aussitôt et lui ouvrit ses bras; il avait honte de cette demande en grâce qu'elle lui adressait, à lui plus coupable qu'elle! Oh! combien la jeune fille le trouva grand dans sa générosité, noble dans sa mansuétude! L'exaltation de sa reconnaissance l'éleva jusqu'aux anges, jusqu'à Dieu!... Elle ignorait que cette sublime tolérance était celle du pécheur excusant le pécheur, et oubliant la faute d'autrui en vue de sa propre faute. Elle ignorait que le chevalier avait un autre amour; que cet amour seul l'avait conduit à ses pieds, et que s'il était là près d'elle, enfin, ce n'était pas pour elle, mais pour Nadège.

En effet, Sophie-Charlotte était puissante maintenant; et la reine d'Angleterre obtiendrait peut-être d'Elisabeth ce qui avait été refusé à la duchesse de Mecklembourg-Strélitz. Voilà la pensée qui avait brillé aux yeux du chevalier d'Eon, la lueur subite d'espérance au devant de laquelle il s'était élancé, l'inspiration qui l'avait poussé spontanément au-delà du détroit.

Le cœur de Charlotte répondit à ce qu'il en

avait attendu. Sa bonté ne faillit point aux calculs qu'il avait fondés sur elle. Il n'eut besoin que de rappeler indirectement à la jeune reine le souvenir de son amie malheureuse et retenue prisonnière, pour que ce souvenir, un instant oublié, recouvrât du premier coup tous les droits qu'il avait sur sa belle âme. Elle se repentit de n'avoir pas déjà fait servir l'influence de son nouveau titre à la délivrance de la pauvre orpheline et remercia le chevalier d'en avoir eu la pensée pour elle. Et cette fois, elle ne suspecta pas même la sollicitude de son amant ; elle la partageait. Or, les sentiments que nous ressentons sont pour nous une explication suffisante de ceux que ressentent les autres.

Sophie-Charlotte écrivit de sa main royale à Elisabeth, *sa sœur*, une seconde lettre brûlante de la plus chaude instance, éclatante du plus vif intérêt, et dans laquelle elle redemandait Nadège avec autant de prières qu'eût pu faire le chevalier d'Eon. Celui-ci fut content; il couvrit la jeune reine de baisers dont elle s'enivra, mais qu'elle eût repoussés si elle eût pu voir quelles espérances se cachaient sous cette tendresse et sous cette joie de son amant!...

Il y avait un mois déjà que celui-ci était en Angleterre, il ne pouvait demeurer davantage en ce pays ennemi. Il retourna donc en France y attendre la réponse d'Élisabeth que Charlotte promit de faire connaître *à sa curiosité*.
« Oh! que ne puis-je, avait-elle dit en le quit-

» tant, que ne puis-je arrêter cette guerre meur-
» trière qui nous sépare en séparant ma patrie
» adoptive de la tienne! »

Ces quelques mots contenaient le germe d'une paix et d'une réconciliation européenne que sept années de combats et le sang d'un million d'hommes avaient été jusqu'alors impuissants à opérer.

C'est à l'époque du retour du chevalier d'Eon, et au silence forcé qu'il avait gardé vis-à-vis de ses amis, pendant sa mystérieuse absence, que se rapporte la lettre suivante du marquis de l'Hospital.

« A Versailles, ce 24 décembre 1761.

» Il vaut mieux tard que jamais, mon cher d'Eon. Votre lettre et mon inclination pour vous ont éteint mes reproches. Je suis charmé que vous ayez connu M. *de Lostanges* et que vous ayez fait la guerre avec lui et *Bertin;* vous étiez là en bonne et brave compagnie.

» Vous m'aviez promis une de vos prouesses contre quelque Anglais, et que les sabres que vous avez achetés auraient été éprouvés sur une de leurs têtes. Ce sera pour la prochaine campagne, car il n'est plus question de paix. Notre alliance avec l'Espagne (1) va ranimer nos forces par terre et par mer, et vraisemblablement je guerroierai aussi. Je rougirais (si ma santé se soutient) d'être oisif, quand tous mes semblables travaillent.

» Je serai fort aise de vous revoir, mon cher

(1) Le 15 août, il avait été conclu, par le duc de Choiseul, un traité d'alliance perpétuelle, appelé *pacte de famille,* entre les Bourbons de France, d'Espagne et des Deux-Siciles.

d'Eon ; laissons le passé et les tracasseries, et partons d'un point invariable entre nous, qui est l'estime et l'amitié. — Le pauvre *Bonnet*, votre camarade (1), n'a rien obtenu. *Optimam partem elegisti*. Le voilà redevenu gros Jean comme devant, ainsi que son maître. Je verrai à me retourner pour lui. Le ministre est inflexible, et le comte de Choiseul suit tous les errements de son cher cousin. Je n'aurai rien non plus, et je m'en console !

« Adieu, mon cher d'Eon, je m'attends à vous revoir le teint basané et l'air d'un grenadier : mais la *Terza Gamba* n'en sera pas meilleure ! !

» Sur ce, je vous embrasse tendrement.

» L'HOSPITAL. »

Mais Élisabeth ne répondait pas à Sophie-Charlotte. L'impératrice de Russie gardait un silence absolu avec sa sœur d'Angleterre. Le chevalier d'Éon avait perdu tout espoir, lorsqu'un matin arriva au palais de Saint-James une double missive datée de Saint-Pétersbourg : l'une était signée *Pierre III*, et annonçait au roi d'Angleterre la mort d'Élisabeth Pétrowna, décédée le vingt-neuf décembre mil sept cent soixante-un ; l'autre était signée *Caterine*, et adressée à la reine d'Angleterre. La nouvelle impératrice annonçait à Sophie-Charlotte qu'elle avait trouvé sa royale épître parmi les papiers de l'impératrice défunte, et l'assurait

(1) C'était un des secrétaires d'ambassade du marquis de L'Hospital, à Saint-Pétersbourg.

qu'elle allait donner les ordres les plus étendus, les plus précis, pour faire rechercher et reconduire à Londres la jeune personne à laquelle sa sœur bien-aimée daignait s'intéresser.

Oh ! que l'attente fut longue et pénible au chevalier d'Éon ! son souffle, sa pensée, sa vie, tout était en suspens. Au bout de quelques mois, il reçut une lettre d'Angleterre : c'était la dernière dépêche de Catherine, que lui transmettait Charlotte.

En voici la teneur :

« A Pétersbourg, le 11-22 janvier 1762.

» Madame ma sœur,

» Conformément à la promesse que nous vous en avons faite avec empressement et spontanéité, nous avons ordonné des recherches afin de savoir ce qu'était devenue la demoiselle appelée *Nadège Stein*, ancienne fille d'honneur de feu notre parente l'impératrice Élisabeth. C'est avec douleur que nous vous annonçons que toutes nos perquisitions et informations ont été vaines. Nous avons fait venir devant nous et interrogé les commandants et les officiers de nos prisons d'état, les gouverneurs de nos forteresses et ceux de nos provinces reculées; aucun d'eux n'a pu nous apprendre ce que nous désirions savoir. Ce résultat infructueux de nos investigations avait commencé à jeter les plus sombres pressentiments dans notre âme, sur le sort de ladite Nadège Stein, lorsqu'un rappor

de l'un de nos officiers est venu malheureusement augmenter nos sinistres prévisions. Ce rapport établit qu'une jeune fille, dont le nom et la qualité sont demeurés inconnus, est morte dans le trajet de notre capitale à la Sibérie, où elle était emmenée secrètement vers l'époque où la jeune Nadège Stein a disparu du palais de feu l'impératrice Elisabeth. La conformité des signalements, la concordance des âges et des temps, tout concourt à donner la probabilité, sinon la preuve, que cette personne décédée est celle à laquelle vous vous intéressez.

» Il se pourrait cependant encore, et nous vous disons cela par le désir que nous avons de ne pas perdre et de ne pas vous enlever toute espérance; il se pourrait que feu notre parente, l'impératrice Élisabeth, mue par quelque inimitié profonde que nous ne pouvons apprécier, contre ladite Nadège Stein, et prévoyant, par l'intérêt que vous portiez à cette enfant, les recherches qui seraient faites un jour pour la rendre à la liberté; confirmée surtout dans cette prévision par la demande récente que vous lui aviez adressée, eût pris des précautions multipliées pour cacher à nos regards la personne dont il s'agit. Si cela était, nous saurions bien la découvrir, Dieu et le temps nous aidant; mais nous ne devons pas vous céler combien nos espérances sont légères à cet égard.

Recevez l'assurance, Madame ma sœur, du désir profond que nous avons de vous être agréable en toutes choses, comme aussi de voir rétablir

entre nos sujets et les vôtres une harmonie trop longtemps troublée, à notre grand regret, et au-devant de laquelle nous portent d'avance la sincère amitié et la tendre affection que nous ressentons pour vous au fond de notre cœur.

» Votre sœur,

» CATERINE. »

Ces derniers mots étaient l'annonce de la défection de la Russie à la cause de l'alliance Franco-Autrichienne.

« A cette lecture, dit le chevalier d'Éon, je sentis un nuage épais se répandre sur mes paupières et obscurcir entièrement ma vue. Mes bras tremblèrent, mes jambes plièrent sur elles-mêmes, je tombai à terre et m'évanouis... Quand je revins à moi, le fatal papier gisait à mes côtés. Je le ramassai et le parcourus de nouveau : mes yeux l'inondèrent de larmes... Je pleurai ainsi longtemps sur celle que je croyais morte : les larmes sont un soulagement aux cœurs oppressés ! Je m'accusais du trépas de Nadège... et cette horrible pensée me rendait inconsolable. J'étais encore à genoux, quand je remarquai qu'au bas de la lettre de Catherine étaient écrites quelques lignes que je n'avais pas même aperçues. Elles n'étaient point signées ; mais au premier aspect, je reconnus l'écriture de la reine Sophie-Charlotte.

» Peindre ce que j'éprouvai en lisant ce que ces lignes m'apprenaient, est au-dessus des forces

humaines; ce fut pour ma pauvre tête un double choc qui faillit en briser les parois. Redressé soudain, et comme enlevé de terre par le contre-coup, je me trouvai debout, moitié riant, moitié pleurant, ou plutôt ne pouvant faire ni l'un ni l'autre, car j'étais suffoqué. Je crus que j'en deviendrais fou. Les idées les plus contraires arrivaient coup sur coup à mon esprit et l'assaillaient à la fois. A la douleur la plus profonde succédait l'ivresse la plus exaltée; au désespoir, l'espérance folle; à l'abattement, la joie, l'ambition, l'orgueil!... car tous ces sentiments me devenaient permis. Le secret que m'apprenait Charlotte, que nul n'a su au monde et qui doit mourir avec moi, légitimait tout cela! Aussi, une espèce d'enflure intérieure et subite gonfla mon sein. Je sentis mon front se tuméfier et ma taille se redresser avec l'avenir qui s'ouvrait devant moi... Depuis ce temps, hélas! mon front s'est rétréci et ma taille recourbée sous le double poids de l'infortune et des ans. Mes illusions, qui s'élevèrent alors jusqu'au ciel, comme ces vapeurs légères et brillantes qui tapissent les dômes azurés de l'atmosphère, sont retombées sur moi goutte à goutte en eau froide et glacée! De toutes les grandeurs que je rêvais, il ne m'est resté que celle du malheur : de toutes les couronnes dont je ceignis ma tête insensée, il ne m'est resté que la couronne d'épines, la seule à laquelle je n'avais pas pensé... Je voyais les bords dorés du calice et n'en soupçonnais pas le fond!... »

Quelle était cette nouvelle, communiquée au

chevalier d'Éon par Sophie-Charlotte; ce secret qui lui a causé tant d'espérances et d'amertumes retracées par sa plume d'une façon si pathétique, mais que sa bouche ne révéla jamais?... Nous pensons avoir pénétré le mystère de cette réticence, et pouvoir, dès à présent, le dévoiler avec certitude. Sophie-Charlotte était enceinte!... enceinte de son premier-né, et le chevalier d'Éon s'en crut le père, comme nous croyons nous-mêmes qu'il le fut en effet. La grossesse de Charlotte correspond exactement, dans l'histoire, à cette première entrevue qu'eut avec elle son amant à la cour de Londres. L'enfant dont elle accoucha neuf mois plus tard, fut le prince-régent et roi d'Angleterre Georges IV... Voilà, suivant nous, le mot de cette mystérieuse énigme; et cette opinion, que nous n'émettons ici que comme nôtre, mais qu'avant peu tout lecteur attentif aura entièrement admise et adoptée comme sienne, ne constitue pas une des révélations historiques les moins importantes et les moins curieuses de ces Mémoires. La concordance frappante des époques, le témoignage éloquent des faits, et la déduction logique de leurs conséquences, les éclaircissements tout nouveaux, enfin, jetés par l'explication que nous donnons sur des événements restés obscurs et incompris jusqu'à ce jour, tout viendra donner à notre conviction le caractère, nous ne dirons pas de l'évidence, mais de la plus grande probabilité.

CHAPITRE XII.

La Russie abandonne l'alliance franco-autrichienne. — Double péripétie. — Mort de Pierre III. — Lettre du marquis de L'Hospital sur l'avénement de Catherine II. — La princesse d'Askoff. — *Le pacte de famille.* — Le duc de Nivernais envoyé à Londres avec le chevalier d'Éon. — Portrait du duc de Nivernais. — Lettre du duc de Brissac. — Naissance de Georges IV d'Angleterre. — La reine Charlotte décide le roi Georges et ses ministres à la paix. — M. Wood et son portefeuille. — Compliment du marquis de L'Hospital au chevalier d'Éon sur les *préliminaires de la paix.* — Lettre du chevalier Douglass. — Traité de Paris et de Londres. — Insurrection à Londres. — Le docteur *Wilkes* et le docteur *Mulgrave.* — Le chevalier d'Éon appelé en témoignage. — Il apporte à Versailles la ratification du traité. — Étonnement du duc de Praslin, et billet du duc de Nivernais à ce sujet. — La croix de Saint-Louis. — Lettre du duc de Choiseul. — Grand projet de Louis XV sur l'Angleterre. — Ordre secret donné au chevalier d'Éon. — Le duc de Nivernais s'ennuie à Londres. — Le chevalier d'Éon pense à *Nadège* et à la Russie. — Le comte de Guerchy est nommé ambassadeur de France en Angleterre. — Craintes du duc de Praslin sur le nouvel ambassadeur. — Le chevalier d'Éon est nommé *résident,* puis ministre plénipotentiaire à Londres. — Lettre du duc de Nivernais. — Le sylphe et l'œuf tondu. — Les seigneurs français dégraissés. — Dernier compliment et dernière épigramme du marquis de L'Hospital.

A peine Élisabeth avait-elle quitté le trône avec la vie, que Pierre III et Catherine, montant avec empressement à la place qu'elle laissait vide, donnèrent une libre carrière, celui-là à l'idolâtrie

fanatique qui le portait vers la Prusse; celle-ci à la sympathie intéressée qui la portait vers les Anglais. Ces deux propensions différentes, long-temps comprimées sous la volonté contraire de la défunte tzarine, réagirent comme un ressort sur lequel pesait la main et dont la main s'est retirée.

Pierre et Catherine, libres enfin de contrainte, firent volte-face, se dérobèrent à leur joug, et retournèrent, chacun de son côté, au but vers lequel tendait ses désirs. Au mépris de l'engagement signé, de l'argent reçu, le couple impérial déchira le traité qui le liait à l'Autriche et à la France. La tzarine et le tzar ne reconnurent point la signature et firent banqueroute à la foi du grand-duc et de la grande duchesse. Non-seulement ils abandonnèrent la cause qu'ils s'étaient engagés à servir, mais encore ils signèrent avec Frédéric un traité d'union contre ceux-là même dont la veille ils étaient les alliés contre lui. Cette péripétie fut comme la répétition et la contre-partie de la scène déjà jouée au début de la guerre. On avait vu, en 1756, les Russes marcher tout à coup contre les Prussiens, leurs amis, pour lesquels ils avaient été rassemblés; on vit en 1762 ces mêmes Russes retourner à ceux qu'ils avaient abandonnés, et attaquer avec eux les Autrichiens et les Français, dont ils étaient les auxiliaires et les compagnons d'armes quelques semaines auparavant.

Un nouvel incident vint déranger cette situation nouvelle, aussi promptement qu'elle avait été formée, et changer encore une fois la face des choses,

déjà si changeante et si variable. Pierre fut renversé subitement du trône par Catherine, sa femme, qui l'envoya au château de Robschak, où un frère de son amant, Orloff, se chargea de l'empoisonner et de l'étrangler. Le marquis de L'Hospital annonce en ces termes cet événement et ses suites au chevalier d'Éon.

« A Plombières, ce 15 août 1765.

» J'ai reçu, mon cher d'Éon, votre aimable lettre; son style enjoué m'assure de votre bonne santé.

» Voilà donc le matamore éteint. Le beau rôle qu'il va jouer dans l'histoire! Voyons à présent celui de la nouvelle Catherine. Elle a tout le courage et les qualités qu'il faut pour faire une grande impératrice, et je me ressouviens avec plaisir de vous l'avoir toujours entendu dire; sa fermeté, dans certaines occasions, a toujours été de votre goût. Vous avez aussi eu, il faut l'avouer, le tact du germe des vertus de la princesse d'Askoff; il est vrai que vous l'avez connue et cultivée dès sa plus tendre jeunesse, et que vous et le chevalier Douglass nourrissiez son esprit de romans. Mais qui aurait cru, cher d'Éon, qu'elle eût été l'héroïne de celui-ci (1)? M. le baron de Breteuil a rebroussé chemin

(1) Singulier *roman* que celui qui commence par un détrônement et finit par un assassinat! C'est bien une tragédie, et une tragédie horrible. La princesse d'Askoff ne prit part qu'aux préliminaires, Alexis Orloff se chargea

pour arriver plus tôt selon ses instructions. Son second tome sera plus agréable que le premier, il connaîtra mieux le terrain ; mais vous, mon cher petit dragon, qu'allez-vous devenir à présent? A vous dire le vrai, j'aime mieux que vous alliez ailleurs. Vous savez que l'on dit que les seconds voyages en Russie sont scabreux, et vous qui y avez déjà été deux ou trois fois, vous devez être bien plus sur vos gardes.

» On débite ici que le comte de *Kaunitz* et *Laudon* sont disgraciés ; je n'en crois rien, quoique je sache qu'il y avait de quoi, par le crédit de

seul du dénouement. La princesse d'Askoff était fille du sénateur Woronzow, parent du chancelier. Madame d'Abrantès, dans le beau livre que nous avons déjà cité, raconte que le père de cette princesse la destinait à l'*emploi* de maîtresse de Pierre ; pour la préparer à ce rôle, il la conduisit à *Oranienbaum*, palais du grand-duc et le théâtre de ses orgies. La jeune Russe recula de dégoût à l'entrée de ce lupanar, espèce de bouge, au milieu duquel des femmes, et des plus hautes, ivres et débraillées, s'emplissaient de bière anglaise et de fumée de tabac. Moins difficile que sa sœur, *Romanowena*, seconde fille du sénateur Woronzow, accepta l'emploi rejeté par la princesse d'Askoff ; celle-ci devint l'amie intime et dévouée de la grande-duchesse, qu'elle aima de toute l'horreur que lui avait inspirée son mari. Au milieu de la dramatique révolution qui débarrassa Catherine d'un époux dangereux, et la fit seule maîtresse du trône, la princesse d'Askoff se montra l'un des agents les plus actifs et l'un des conspirateurs les plus intrépides. Elle fut un véritable héros d'audace masculine et de hardiesse chevaleresque... Pour récompense, Catherine lui envoya l'ordre de voyager... Mais un peu plus tard, la tzarine eut de nouveau besoin d'elle. La croyant initiée à une conspiration dont elle voulait lui arracher l'important secret, elle lui écrivit une lettre pateline dans laquelle elle lui parla des obligations *qu'elle avait méconnues* et qu'elle brûlait de réparer. La princesse répondit en quatre lignes aux quatre pages de l'autocratrice :

« Madame, je n'ai rien entendu ; mais si je savais quelque chose, je me » tairais. Que voulez-vous de moi ? que je meure sur l'échafaud ! Je suis » prête à y monter. »

la maréchale D... Et les préliminaires sont-ils signés ? Voilà nos nouvelles de Plombières. — Comptez, cher d'Éon, toujours sur la vérité et la constance de mon amitié. Adieu, je vous embrasse tendrement et je m'intéresse toujours à vos succès.

» Je pense que *l'Ethman*, *Panin* et le chancelier conseilleront à l'impératrice Catherine de rappeler les troupes en Livonie et Ingrie et autour d'elle ; qu'elle doit veiller à se maintenir sur un trône qu'elle a eu par son courage et la folie de son mari ; qu'elle doit n'avoir que des traités de commerce avec toutes les puissances de l'Europe, et veiller à l'intérieur de la Russie. Si elle est bien conseillée, elle associera son fils à son empire, en le mariant, s'il a les qualités qui conviennent à captiver *sa mère ;* mais en attendant, elle l'élèvera dans cette intention, et elle le dira hautement, le déclarant, dès-à-présent, grand-duc de Russie et son seul et unique héritier. Si elle est au-dessus de ses passions, elle ne rappellera jamais Poniatowski ! Voilà, mon cher d'Eon, ce qu'elle doit faire. Qu'elle fasse la guerre aux Chinois pour avoir de l'argent ; qu'elle aille à Moscow et qu'elle affermisse un trône qu'elle ne doit qu'au hasard et aux pitoyables qualités de son indigne époux ; — qu'elle s'arrange avec le Danemarck, jusqu'à ce que son fils puisse ratifier ce qu'elle aura fait ; — qu'elle nous rapproche des Anglais ; — qu'elle soit avec nous, et menace les cours de Vienne et de Berlin, si elles ne veulent pas faire la paix. Voilà vos instructions, en cas que vous alliez en Russie

au retour de Breteuil, car je ne crois pas qu'il y reste longtemps.

» J'ai écrit à l'Etman Rasomowski et à la *Fresle d'Askoff.* — On dit que Bestucheff reviendra végéter et s'enivrer à Pétersbourg ; mais s'il est consulté adieu Woronzow !

» L'Hospital. »

Cette lettre est remarquable de prévoyance politique. Catherine éloigna son amant Poniatowski; l'armée russe fut rappelée à Saint-Pétersbourg autour de la tzarine qui laissa l'Autriche et la France se battre avec la Prusse et l'Angleterre, jusqu'au jour où elle intervint pour recommander la paix. A ces prévisions du marquis de L'Hospital, confirmées par les événements, ajoutons-en une autre tirée d'une dépêche adressée par lui au cardinal de Bernis le 1er novembre 1757.

« Le grand-duc, y est-il dit, se conduit de » manière à s'aliéner le cœur des Moscovites. Il » ne cache point son éloignement pour les Russes, » son amour pour les Prussiens; et ses inclinations » ne sont soutenues d'aucun mérite personnel. » Quant à la grande-duchesse, elle a plus d'esprit » et est plus capable de conduite. Elle aime la » lecture; elle est romanesque et se pique de cou» rage. Elle me disait dernièrement en pleine » table, et devant tous les ministres, à propos de » son goût pour monter à cheval : « Il n'y a pas de » femme plus hardie que moi, je suis d'une té-

» mérité effrénée(1). » Poniatowski était vis-à-vis » d'elle..... L'impératrice Élisabeth, qui vieillit, » veut régner tranquillement, et si elle venait à » mourir, *on verrait alors des révolutions subites*, » Jamais on ne laisserait le grand-duc sur le trône, » *et on s'en déferait assurément.* »

Ces paroles n'étaient-elles pas véritablement prophétiques?

La défection de la Russie fut un coup de mort pour la cause franco-autrichienne, depuis long-temps agonisante. En vain Louis XV avait appelé ses frères d'Espagne et des Deux-Siciles au secours de sa détresse; en vain ceux-ci, répondant à cette voix du sang, avaient-ils noblement osé se déclarer pour les vaincus; en vain avait été conclu entre eux ce *pacte de famille*, grande pensée de Louis XIV, exécutée par le maréchal de Belle-Isle, qui reliait entre elles les diverses branches de la maison de Bourbon, et réunissait en faisceau les tiges éparses de ce grand arbre dont le feuillage ombrageait la moitié de l'Europe; cette sainte et fraternelle association n'avait été que l'occasion de nouveaux désastres pour nous, et pour nos ennemis la matière de nouveaux triomphes! La France avait perdu tout ce qu'elle possédait de colonies, d'établissements aux Indes, en Afrique, en Amérique; les Anglais nous avaient tout enlevé, nous n'avions plus rien à leur laisser prendre. L'Espagne se présente; ils la dépouillent en un in-

(1) On sent déjà sous ce langage la Catherine à venir.

tant des îles Philippines, aussi grandes à elles seules que l'Angleterre et l'Irlande; de la Havane et de Cuba, les deux bras du géant aux pieds dorés dont la Péninsule formait le corps et l'Amérique le cœur. La Havane, Cuba et l'Amérique, c'étaient les trois artères vitales de la patrie de Charles-Quint, celles qui lui apportaient le sang. Vampire acharné, la Grande-Bretagne en suça la substance jusqu'à l'exténuation. On a calculé que l'Espagne perdit en deux années plus qu'elle ne produisait en vingt ans!... La France était plus malheureuse encore peut être. Criblée de plaies, son noble corps saignait par cent blessures. Elle était épuisée. Tous les principaux citoyens et le roi lui-même avaient envoyé leur vaisselle à la monnaie. Les grandes villes et les riches communautés fournissaient des vaisseaux de guerre à leurs frais; mais ces vaisseaux, à peine en mer, étaient capturés, ou bien les matelots manquaient pour les équiper; les malheurs passés en fesaient craindre de nouveaux. Plus d'argent, plus de crédit, plus d'hommes, plus de secours! Sept années d'alliance avec l'Autriche nous avaient été plus funestes que deux cents années de guerre contre elle. De même déja, sous Louis XIV, nos secours portés à l'Espagne nous avaient plus coûté que tous nos combats contre elle depuis Louis XII!....

L'Allemagne était devenue un gouffre où s'étaient engloutis le sang et les trésors de la France. Ainsi se vérifiaient les prédictions de ceux qui avaient crié anathème à la cour de Versailles,



lorsqu'elle se rapprocha de la cour de Vienne, et proclamé cette union *monstrueuse* et sacrilége!...

Chacun songeait à la paix et l'appelait de ses vœux. Elle était devenue plus qu'un besoin; c'était une nécessité pressante, impérieuse. Le duc de Choiseul, alors ministre de la guerre, se décida à entamer les négociations, mais sans espoir de succès. Que pouvait-on espérer d'un ennemi victorieux, et auquel la victoire n'était plus même disputée? Quel accord ou quel partage attendre de celui qui a tout en son pouvoir? Obtenir une transaction, en de pareilles conjonctures, était un tour de force à réaliser. Aussi choisit-on pour le tenter le diplomate qui avait alors le plus d'esprit, le plus de tact, le plus de finesse subtile et délicate de toute la France.

J'ai nommé le duc de Nivernais. On l'appelait le *Sylphe politique*. Le chevalier d'Eon en a fait le portrait suivant :

« La franchise et la gaieté sont le caractère principal de ce ministre qui, dans toutes les places
» et ambassades qu'il a eues, y a toujours paru
» comme Anacréon, couronné de roses et chantant
» les plaisirs au sein des plus pénibles travaux.
» Il aime naturellement à se livrer à l'oisiveté,
» néanmoins il travaille comme s'il ne pouvait
» vivre dans le repos, et il se rend à cette vie aisée
» et désœuvrée aussitôt qu'il se sent libre. Sa fa-

» cilité naturelle et son heureux enjouement, sa
» sagacité et son activité dans les grandes affaires,
» ne lui permettent pas d'avoir jamais aucune
» inquiétude dans la tête, *ni rides sur le front;* et
» quoiqu'il faille avoir vécu longtemps avec un
» ministre pour peindre son caractère, pour dire
» quel degré de courage et de faiblesse il a dans
» l'esprit; à quel point il est prudent ou fourbe,
» je puis dire à présent que M.*** est fin et péné-
» trant, sans ruses et sans astuce. Il est peu sen-
» sible à la haine et à l'amitié, quoiqu'en diver-
» ses occasions, il paraisse entièrement possédé de
» l'une et de l'autre. Car d'un côté, il est séparé
» de sa femme, il la hait et ne lui fait aucun mal;
» de l'autre, il a une maîtresse, il la chérit et ne lui
» fait pas grand bien. En tout, c'est certainement
» un des plus enjoués et des plus aimables minis-
» tres de l'Europe. »

Le duc de Nivernais choisit pour aide le chevalier d'Eon, soit qu'il le jugeât le plus digne d'être associé à lui;—le succès merveilleux de ses voyages en Russie lui avait acquis une fort grande réputation diplomatique; — soit qu'il connût les causes d'une secrète influence à la cour de Londres dans celui qu'il s'adjoignait. Tous deux partirent au mois de septembre de l'année 1762. Citons ici, comme pièce curieuse, une lettre écrite par un vieil et noble gentilhomme, au duc de Nivernais, pour le complimenter sur l'insigne et honorable mission dont il était chargé. Cette lettre est du duc de Cossé-Brissac, que le chevalier d'Eon appelle

un preux de la vieille roche, et dont le fils avait épousé une des filles de l'ambassadeur.

M. LE DUC DE BRISSAC A M. LE DUC DE NIVERNAIS.

Brissac, le 1er octobre 1762.

En vérité, M. le duc ce n'est pas d'aujourd'hui que vous complétez ma joie par la distinction dont vous jouissez en notre nation; elle est bien satisfaite de voir ses intérêts en vos mains spirituelles. Vous êtes reconnu le bouquet favori de la vertu; j'en fais grande fête à mon cœur votre allié. Je prie votre santé d'être rassurante aux travaux de votre gloire si cousue d'embarras; soyez heureux dans les prééminences que vous donne l'opinion générale. Je souhaite à de prompts *préliminaires* la course de mon fils vers son beau-père. La sainte émanation de vous (1), si guirlandée de charmes, qui allument ma vétusté, m'a écrit la lettre la mieux pensée. Ma chère petite n'a que faire de douter de l'amour le plus tendre et le mieux ordonné à mes sentiments. Vivez en bonne santé pour la paix de la mienne. On ne peut vous aimer et estimer mieux que je fais.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le duc,
Votre très humble et très obéissant serviteur,
le duc DE BRISSAC.

(1) C'est-à-dire la fille du duc de Nivernais.

P. S. Je vous recommande M. d'Eon; mon fils m'a dit que c'était un véritable dragon à l'armée et au cabinet.

C'est là, si je ne me trompe, le modèle et la fine fleur du style *gentilhomme*, tel que ne l'auraient point dépassé *mademoiselle de Scudéry* ou *Cyrano de Bergerac;* style à l'usage des paladins du temps de Louis XV.

A l'arrivée du duc de Nivernais et de son secrétaire, une voix puissante, inattendue, s'éleva soudain dans le cabinet de Saint-James; cette voix fut celle de la reine. Sophie-Charlotte était mère; son fils, Georges IV, venait de naître! et Charlotte voulait retenir près d'elle le père de son enfant. Elle voulait qu'il pût séjourner quelque temps au moins en Angleterre; elle voulait le voir: aussi travailla-t-elle, avec une sorte d'emportement et d'imprudente ardeur, à la réconciliation des deux pays. Son amant, c'était la patrie pour elle!... Lord Bute voulut lui résister; mais elle avait pris les devants. Depuis longtemps la jeune souveraine avait tout préparé pour l'exécution de ses projets intéressés. Usant sur Georges III de toute l'influence que possède une femme aimée sur l'homme qu'elle n'aime pas, elle l'avait peu à peu, et sans qu'il s'en doutât, amené au but de ses désirs : elle fit de son mari l'auxiliaire de ses vœux d'amante. C'est un art que savent déployer toutes les femmes en pareil cas!... Le fils une fois gagné, elle s'était servie de lui pour séduire la princesse de

Galles, sa mère, afin qu'à son tour celle-ci lui servît à gagner le lord Bute. Seul contre tous, ce dernier fut pris dans la trame ourdie autour de lui, comme la mouche dans une toile d'araignée... Ainsi l'amour avait fait d'une jeune femme, naguère innocente et pleine de candeur, un diplomate plus habile que le plus fin et le plus madré politique de la Grande-Bretagne. Le lord Bute fut vaincu et réduit par Charlotte; mais le vieux ministre ne laissa enchaîner ses bras qu'au moyen d'une chaîne d'or dont les anneaux étaient formés de millions.

« Cependant, dit le chevalier d'Eon, la négo- » ciation, si heureusement commencée, avait ren- » contré un obstacle : enrayée dans sa marche, » elle se trouvait dans une sorte de crise, lorsque » le sous-secrétaire d'état de sa majesté britanni- » que, M. Wood, vint, par hasard, conférer sur » certains points litigieux chez le duc de Niver- » nais. Le diplomate anglais avait son portefeuille » avec lui, et eut l'indiscrétion de nous dire qu'il » contenait les dernières instructions et l'ultima- » tum que lord Egremont, secrétaire-d'état, le » chargeait de transmettre au duc de Bedfort, am- » bassadeur de la cour de Saint-James à la cour » de Versailles. En entendant cela, le duc de Ni- » vernais me regarde, et son œil se reporte vers le » bienheureux portefeuille. J'ai saisi, du premier » coup, le sens de cette muette pantomime. Il se- » rait d'une haute importance pour notre cour de » connaître le contenu de ces instructions, et les

» termes de ce fatal ultimatum !... Je savais le sous-
» secrétaire-d'état grand amateur de bon vin et
» gros buveur. A mon tour, je fais signe au duc,
» qui invite sur l'heure le secrétaire à se mettre
» à table avec lui, pour mieux causer d'affaires. Il
» veut, dit-il, lui faire savourer quelques flacons
» de bon vin de Tonnerre, avec lequel j'ai, par
» parenthèse, affriandé plus d'un gosier d'outre-
» mer. M. Wood, alléché, mordit à l'hameçon...
» et, tandis que le duc et lui boivent à plein verre,
» j'enlève le portefeuille, j'en extrais la dépêche
» du lord Egremont, dont je prends une copie lit-
» térale que j'expédie sur-le-champ à Versailles.
» Mon courrier arriva vingt-quatre heures avant
» celui de M. Wood; et quand le duc de Bedfort
» vint entamer la discussion, MM. de Choiseul et
» Praslin, préparés d'avance à toutes les difficultés
» qui devaient être soulevées, et sachant le dernier
» mot de l'ambassadeur britannique, l'amenèrent
» bien vite à composition. Les préliminaires de la
» paix furent signés dès le lendemain (octobre
» 1762). A cette époque, le duc de Praslin, qui de-
» puis devint mon mortel ennemi et le signataire
» de ma disgrâce, disait à son ami, le duc de Ni-
» vernais, que *j'étais un sujet unique, et suscep-*
» *tible de toutes les grâces du roi!* Paroles qui fu-
» rent oubliées aussitôt qu'on n'eut plus besoin de
» moi. »

Cette espiéglerie diplomatique, racontée plus tard par le duc de Nivernais, fit fortune à Versailles, où tout malin tour portait en lui son absolu-

tion, et était proclamé de bonne guerre par les moeurs du temps, surtout quand il était joué à nos bons amis les Anglais; mais ceux-ci furent courroucés outre mesure contre le pauvre M. Wood, et les journaux de Londres firent de cette anecdote un véritable chef d'accusation contre les ministres, lorsqu'en 1770 ils prirent parti dans la grande querelle engagée entre ces derniers et le docteur *Mulgrave*, à propos de la paix dont nous parlons.

Pendant l'intervalle qui sépara la signature des *préliminaires* de celle du *traité définitif*, le chevalier d'Eon reçut à Londres les deux lettres qui suivent; l'une du chevalier Douglass, son ancien collégue et compagnon de voyage en Russie; l'autre du marquis de L'Hospital, dont l'épigramme et le compliment habituel ne font défaut à aucune action importante de sa vie.

LE CHEVALIER DOUGLASS AU CHEVALIER D'ÉON, A LONDRES.

« Château-Neuf, 12 octobre 1762.

» Vous voilà donc en Angleterre, mon cher d'Eon, en compagnie du duc de Nivernais! Je vous souhaite autant de bonheur là qu'en Russie, et autant de succès de toutes sortes. La reine qui commande à Londres est plus jeune et plus jolie que celle qui commandait à Saint-Pétersbourg; mais elle a un mari, et l'autre n'en avait pas; différence. Qui de nous aurait cru, mon cher ami,

quand vous étiez *ma compagne*, et moi votre compagnon de voyage, et quand nous nous arrêtâmes dans le château des ducs de Mecklembourg-Strélitz, que cette maison ignorée fournirait un jour une reine à l'Angleterre dans sa famille? Je pense que vous aurez mis à profit les souvenirs de notre voyage auprès de la reine Sophie-Charlotte. Elle s'était prise pour vous, ma foi, d'une amitié bien vive, dont j'étais même fort alarmé en ma qualité de votre tuteur. C'est qu'aussi, il faut l'avouer, j'avais là une pupille bien dangereuse, et dont la garde était assez difficile. Vous avez revu, je crois, la petite princesse, en passant par l'Allemagne, à votre retour, en 1759; mais alors vous étiez redevenu homme comme aujourd'hui. Vous a-t-elle reconnu? Je serais curieux de le savoir. N'oubliez pas, à la première occasion, de lui présenter mes respectueux hommages et l'assurance de mon inaltérable dévouement.

» Ma santé s'affaiblit de jour en jour, mon cher ami; mon médecin, le docteur Lionnette, prétend que je suis attaqué d'une paralysie de vessie, et me soigne en conséquence; mais le mal incurable n'est pas cela, c'est la vieillesse et son *irréparable outrage!*

» Ecrivez-moi, et dites-moi si vous avez découvert quelque chose sur le sort de la pauvre et intéressante *Nadège*. La princesse Sophie pourra peut-être vous être de quelque utilité à cet égard, maintenant qu'elle est reine, et que la *clémente* impératrice du nord est morte, etc.

» Croyez-moi jusqu'à la fin votre dévoué et attaché

» Le chevalier DOUGLASS MACKHENSIE.

» *P. S.* Votre ancien protecteur et ami, le marquis de L'Hospital, qui se trouve ici, me charge de vous dire mille choses affectueuses de sa part. »

LE MARQUIS DE L'HOSPITAL AU CHEVALIER D'ÉON.

« A Châteauneuf, le 8 novembre 1762.

» Je me flatte, mon cher d'Eon, que Mme la duchesse de Gisors n'aura pas oublié d'écrire à M. le duc de Nivernais ce que j'eus l'honneur de lui dire chez la reine sur votre compte. D'ailleurs votre ambassadeur est trop bon connaisseur pour n'avoir pas saisi tout ce que vous avez de bon et d'excellent. Je vous charge, mon cher d'Eon, de lui faire tous mes compliments sur *les préliminaires* de la paix signée; j'étais moralement certain de ses succès et des vôtres.

» Je date, avec M. le duc de Nivernais, du château que j'habite en ce moment. Il avait en lui les germes de tous les talents et de toutes les belles qualités qu'il a si heureusement développées depuis. Vous êtes bien heureux, mon cher d'Eon, d'être compagnon d'un tel personnage : vous avez l'esprit et l'étoffe qu'il faut pour en profiter. Je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre, mon cher ami, j'ai toujours été en l'air, et, même ici, à

peine ai-je eu le moment d'écrire. Notre pauvre ami, M. Douglass, est ici; sa santé est toujours misérable; il ne marche qu'avec des béquilles et est obligé d'aller pisser à chaque quart d'heure. Le docteur Lionnette soutient que c'est une paralysie de vessie, et que difficilement pourra-t-il guérir. Sa femme en a de grands soins. *S'il avait été comme vous*, mon cher d'Eon, *il pisserait moins et ne serait pas époux*.

» Adieu, cher d'Eon, donnez-moi de vos nouvelles, portez-vous bien, et comptez sur la vérité de mes sentiments qui ne changeront jamais. Je vous embrasse de tout mon cœur.

» L'HOSPITAL. »

Le traité de paix définitif fut signé le 10 février 1763. L'Angleterre conserva le *Canada*, premier théâtre de cette guerre qui s'était étendue de là sur toute l'Europe : les îles de *Saint-Vincent*, les *Grenades*, *Tabago*, la *Dominique*, les rives du *Sénégal* et tout le continent *septentrional de l'Amérique* jusqu'au Mississipi. Pour *arrondir* ses conquêtes, l'Espagne lui céda les *Florides;* mais elle rendit à l'Espagne *Minorque* et *Cuba*.

La France fut exclue, dans l'Inde, de ses établissements sur le Gange; mais elle obtint le droit de pêche vers Terre-Neuve, et la petite île de Michelon, utile au séchement de la morue. Elle recouvra, en outre, *Belle-Isle*, la *Martinique*, la *Guadeloupe* et *Pondichéry*.

En Allemagne, la paix de Huberstbourg, signée

entre Marie-Thérèse, l'électeur de Saxe et le roi de Prusse, remit les choses à peu près sur le pied où elles étaient avant la guerre. Voilà à quoi avaient servi tant de batailles données, tant de sang répandu, tant de ruines amoncelées! Telle fut la fin de la *guerre de sept ans!*

Mais une chose étrange, c'est que le traité de Paris et de Londres, si onéreux pour la France, et dans lequel l'Angleterre s'était fait une part de lion, fut accueilli avec des actions de grâces par la première, et par la seconde, avec des cris de rage. La raison en fut que, pour l'une, il était encore plus indispensable que déshonorant. Il lui restituait peu, mais plus qu'il ne lui eût été possible de reprendre; il enlevait à l'autre, au contraire, ce qu'elle eût pu conserver, et la frustrait ainsi d'une partie de ses espérances. Aux yeux du peuple anglais, ce grand forban si fanatique de ses intérêts, si avide de butin, si âpre à la curée, les ministres, qui avaient volontairement relâché ce qu'ils avaient entre les mains, passèrent pour des niais ou des traîtres; et cette opinion ne fit que s'accroître avec le temps. L'esprit public, si perçant dans ses doutes, si clairvoyant dans les ténèbres, accusa le reine Charlotte d'intrigues, le roi Georges de faiblesse, la princesse de Galles et lord Bute de vénalité. Bientôt une main inconnue, trempant sa plume au cœur de la multitude, remue tous les soupçons qui y sont déposés et les agite avec une dialectique précise et vigoureuse. L'écrivain mystérieux, caché sous le pseudonyme

de *Junius*, dont l'histoire n'a encore pu lever le voile, semble être un génie vengeur pour qui l'homme n'a point de secrets; il lit à travers la poitrine de ceux qu'il accuse, et met leur conscience à nu aux yeux du monde. En 1769 et 1770, le docteur *Mulgrave*, membre de la chambre des communes, et le célèbre *Wilkes*, le grand agitateur, le O'Connel de cette époque, formulent en accusation, devant le peuple et le parlement, les dires de Junius, et mettent par leurs libelles l'Angleterre en feu. Wilkes est arrêté; une sédition éclate : on promène, sous les fenêtres du palais de Saint-James, un char funèbre couvert d'emblèmes hideux, et sur lequel se tient debout un homme masqué, portant en main le glaive de l'exécuteur des hautes-œuvres, pantomime destinée à rappeler à Georges III le sort de Charles Ier. Wilkes est relâché, nommé lord-maire de Londres et député de Westsminster! Le docteur Mulgrave fut moins heureux : traduit devant le parlement, accusé de diffamation envers la princesse de Galles, le lord Bute et tous les négociateurs de la paix, il ne craignit point d'en appeler au témoignage du chevalier d'Eon. Celui-ci fit ce qu'il devait faire : il défendit les ministres et la princesse accusés. Le docteur Mulgrave, n'ayant pas fourni les preuves juridiques à l'appui de ses allégations, fut exclu de la chambre des communes, après que le président (Speaker) l'eut réprimandé sévèrement. Si lui, et l'opposition qui le soutenait, avaient ainsi requis la déposition du chevalier d'Eon, c'est qu'on

savait la part d'influence qu'il avait eue dans la conclusion du traité.

En raison de cette influence, dont il ne soupçonnait pas la source, le roi d'Angleterre l'avait spécialement choisi pour porter sa ratification à Versailles, faveur insigne et tellement exceptionnelle dans les us et coutumes de la diplomatie, que le duc de Praslin ne voulait pas y croire.

« Il n'est pas possible, mon cher ami, écrit-il » au duc de Nivernais, que vous envoyiez M. d'Eon » porter la ratification du traité de paix. Le mi- » nistre anglais ne la confierait sûrement pas à un » étranger; cela serait contre toute règle et contre » tout usage, et n'ayant pas ce prétexte, il n'y » aurait nulle raison pour envoyer ici M. d'Eon.

» Versailles, le 23 février 1763. »

Quelques jours après, le chevalier d'Eon arrivait en France avec les ratifications, et le duc de Nivernais disait à son ami de Praslin : « Je suis bien » aise que vous ayez été une bête en croyant, mon » cher ami, qu'il était inexécutable de faire porter » les ratifications du roi d'Angleterre par le secré- » taire de France, mon petit d'Eon. C'est que vous » ne savez pas à quel point va la bonté et l'estime » que l'on a ici pour nous, monseigneur, et il n'y a » pas de mal que vous l'ayez touché au doigt en cette » occasion, car, sans cela, vous auriez été homme » à nous mépriser toute votre vie, au lieu qu'à pré- » sent, vous nous considérez sans doute un peu.

» Londres, le 3 mars 1763. »

« Il me porte bonheur, dit Louis XV, en embrassant le chevalier d'Eon; » et le 20 mars, il lui envoya la croix de Saint-Louis. Aussitôt arrive une épître du marquis de L'Hospital.

LE MARQUIS DE L'HOSPITAL AU CHEVALIER D'ÉON

« Châteauneuf, 10 avril 1765.

» Vous voilà donc chevalier de Saint-Louis, mon cher d'Eon! je vous en félicite de tout mon cœur.

» Louis-Jules-Barbon-Mazarini-Mancini, duc de Nivernais et Donjiois, pair de France, grand d'Espagne de la première classe, noble vénitien, baron romain, prince du Saint-Empire, chevalier des ordres de sa majesté, *cousin du roi*, et son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire auprès du roi de la Grande-Bretagne, académicien, etc., etc..., vous a donné ou vous donnera l'accolade, et vous serez frère des preux paladins du bon vieux temps. Allez et marchez sur leurs traces!... c'étaient de rudes jouteurs et vous êtes bien fait pour leur tenir tête dans les champs de la politique ou sur le champ de bataille; vous avez l'esprit et le bras ferme. Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète, c'est la *terza gamba :* oh! elle n'eût pas été de force à lutter avec eux, il faut l'avouer, car ils étaient aussi forts combattants de Vénus que de Mars. Le bon roi saint Louis, lui-même, sous la bannière duquel vous êtes enrôlé, ne dédaignait pas, dit-on, les doux jeux de l'amour, et il a fait, sur cet article comme sur les



autres, plus d'une prouesse en Palestine. Aguerrissez donc la paresseuse, mon cher d'Eon, et pour cela, croyez-moi, l'exercice est le meilleur des remèdes; *fit fabricando faber*, dit le proverbe. Fabriquez, fabriquez!

» En attendant que vous ayez acquis *totam vim et universum robur*, je vous embrasse tendrement.

» L'HOSPITAL. »

« *P. S.* Lorsque vous verrez M. de Woronzoff, faites-lui mille compliments. Son oncle est toujours chancelier; mais le vieux sorcier de Bestucheff a voix au chapitre. Vous savez que je prenais toujours mon masque de verre, quand j'allais le voir!

» Adieu, cher ami, portez-vous bien et aimez-moi toujours. »

Cependant cette paix qu'avait acceptée la France malheureuse avec une sorte de reconnaissance, comme le malade qui croyait perdre ses deux bras, et auquel on n'en a coupé qu'un, cette paix ignomineuse attristait bien des âmes. Une de ses conditions surtout, celle qui nous obligeait à détruire de nos propres mains les fortifications du port de Dunkerque, sous l'inspection d'un commissaire anglais, consternait d'humiliation et de douleur tout ce qui sentait battre un noble cœur dans sa poitrine. Disons-le à l'honneur de Louis XV, qu'assez de taches ont terni et terniront encore dans cette histoire; son front royal ne s'était point

courbé sans rougir sous le joug de cette impitoyable nécessité ; aussi chercha-t-il bientôt à se relever. Terrassé dans la lutte, il n'accepta point comme fait irrévocable le pli que lui avait imposé la défaite ; il consacra au contraire les heures de son abaissement à méditer la vengeance, et à chercher le côté faible par lequel il pourrait à son tour atteindre et renverser son vainqueur.

Depuis les siècles que la France luttait contre l'Angleterre, elle ne l'avait jamais combattue que hors de chez elle, sur le continent, soit en Allemagne, soit dans les Pays-Bas. Cette ennemie ne s'était jamais offerte en champ-clos que jointe à nos ennemis qu'elle ameutait et soudoyait contre nous; entourée de cette ligue dont elle se formait un rempart, elle s'élançait sur sa proie.

La France porte au flanc plus d'une trace sanglante laissée par les serres et le bec aigus de cette harpie. Elle et son cortége étaient-ils dissipés, repoussés par nos armes, elle se retirait au-delà des mers qui l'avaient vomie, et retranchée dans son île inaccessible bravait notre victoire impuissante. Ainsi n'avait-elle j'amais couru qu'une moitié des risques de la lutte; ainsi avait-elle échappé à nos bras toutes les fois que nos bras allaient l'enlacer. Nous pouvions la toucher, mais jamais la saisir; nous pouvions la blesser, mais jamais l'étouffer : c'était donc dans son île qu'il fallait attaquer l'insulaire; c'était dans son antre qu'il fallait aller trouver et acculer le léopard. Débarqué sur le continent, il prend terre au milieu de nos ennemis; son sang

se renouvelle de leur sang, sa vie se nourrit de leur vie; il faut l'enlever du sol, comme Antée, et il tombera, haletant et expirant, entre nos mains!... Voilà ce que comprit Louis XV, comme Napoléon le comprit plus tard!...

Nous avons trouvé et lu avec curiosité, dans les *Archives des Affaires étrangeres*, divers plans de descentes et d'invasion qui furent secrètement combinés à cette époque. L'un de ces plans, surtout, œuvre du chevalier d'Eon, qu'il ne nous est point permis de reproduire, nous a frappé par la concordance remarquable des vues et des moyens qu'il développe avec ceux attribués sous l'empire à Napoléon lui-même. Le chevalier d'Eon fut l'un des confidents et des instruments les plus actifs du dessein politique qu'il appelle le *grand projet* de Louis XV. Il eut à ce sujet des conférences particulières avec le roi, le comte de Broglie et M. Tercier, seuls initiés à cette conspiration de la France vaincue et humiliée contre le plus constant, le plus acharné et le plus heureux de ses adversaires. Au mois de juin de l'année 1763, Louis XV lui envoya l'ordre suivant, écrit et signé de sa main:

ORDRE SECRET DONNÉ PAR LE ROI AU SIEUR D'ÉON.

« Le sieur d'Eon recevra mes ordres par le canal du comte de Broglie ou de M. Tercier sur des reconnaissances à faire en Angleterre, soit sur les côtes, soit dans l'intérieur du pays, et se conformera à tout ce qui lui sera prescrit à cet égard,

comme si je le lui marquais directement. Mon intention est qu'il garde le plus profond secret sur cette affaire, et qu'il n'en donne connaissance à *personne qui vive, pas même à mes ministres,* nulle part.

» Il recevra un chiffre particulier pour entretenir la correspondance relative à cet objet et sous des adresses qui lui seront indiquées par le comte de Broglie ou le sieur Tercier, et il leur procurera, par ce chiffre, toutes les connaissances qu'il pourra se procurer sur les vues que l'Angleterre suivra, tant par rapport à la Russie et à la Pologne, que dans le nord et dans toute l'Allemagne, qu'il croira intéresser mon service, pour lequel je connais son zèle et son attachement.

» Versailles, le 3 juin 1763.

» *Signé :* Louis. »

Au projet de descente formé par Louis XV se joignaient deux autres plans accessoires : 1° celui d'un soulèvement de l'Irlande, notre sœur en catholicité, que la Grande-Bretagne a amarrée par un crampon de fer à son vaisseau victorieux, et qui, sous le feu de son ennemi, cherche encore à briser sa chaîne ; 2° celui d'une restauration en faveur des Stuarts, ces nobles exilés, ces frères en royauté que les Bourbons avaient reçus dans leurs bras, et dont, par une sorte d'instinct ou d'intelligence rationnelle, ils n'abandonnèrent jamais la cause au fond de leur cœur. Ils sentaient, en effet,

que toutes les légitimités se touchent et sont, pour ainsi dire, solidaires les unes des autres. Nulle branche ne peut être arrachée à l'arbre qu'elle n'affaiblisse le tronc tout entier; nulle pierre enlevée à l'édifice, qu'elle n'en prépare la ruine. 1649 répond par la logique à 1789, comme 1688 à 1830.

Muni des premières instructions relatives à cette grande et mystérieuse entreprise, le chevalier d'Eon retourna à Londres, où le duc de Nivernais l'appelait depuis longtemps à cor et à cri. Le sémillant ambassadeur s'ennuyait sur les bords glacés de la Tamise; le papillon sentait ses ailes *réfrigérées* dans l'atmosphère humide et brumeuse de Londres. Tout son corps en tremblait. Il avait mal à la fois à son pauvre estomac, à sa pauvre gorge, à sa pauvre tête et à ses pauvres nerfs. Endolori de la tête aux pieds, il geignait d'une voix piteuse et lamentable; grelottant, il réclamait le giron hospitalier de la terre natale, le parfum des fleurs dont il était veuf, et les rayons réchauffants du soleil dont il était orphelin. Sa famille, son ciel et son parterre, tout lui manquait; il était malade de Paris et de Versailles absents. Aussi n'attendait-il que l'arrivée de son secrétaire pour prendre son essor, et retourner à tire-d'aile aux rives de la Seine et aux amours de la patrie.

« Vous nous avez bien manqué hier, mon cher » ami, écrit-il au chevalier d'Eon, et vous auriez » été bien content, car nous avons étalé votre chère » nappe de bois. Nous avons *toasté* et chanté fort

» gaiement, et enfinnous avons été quatre bonnes » heures à table!

» Nous sommes actuellement occupés, le petit » Boucher et moi, à réparer cinq ou six cents ab» surdités et méprises faites par votre grandeur » dans l'intitulé de la chemise de l'expédition » d'hier. Je n'en manderais rien au roi, afin de » ne pas vous détruire dans son esprit; et je finis » le badinage en vous souhaitant de tout mon » cœur une bonne santé, et, surtout, *un prompt* » *retour*.

» Je vous embrasse, mon cher enfant : je m'en » vais chez milord Hallifax, à pied, et puis je » monterai à cheval, et puis je verrai le pauvre » comte de Viry qui souffre beaucoup aujour» d'hui, et puis je dînerai chez moi, et puis je vous » dicterai peut-être un mot en *P. S.*, s'il y a ma» tière.

» Londres, le 24 février 1765. »

« Mon cher petit ami,

» Je reçois votre lettre seulement tout à l'heure » par ce *benoit* courrier ecclésiastique; je ne puis » que vous embrasser tendrement, car je suis as» sommé. Je lis ou j'écris depuis sept heures du » matin, avec mon mal de gorge. Oh! ma foi, as» surez le duc de Praslin que si je reste encore ici » trois mois, j'y resterai par-delà ma vie; et n'est» ce pas bien assez d'y rester par-delà mes forces?

» Ma femme raffolle de vous, m'écrit-elle, ma

» fille aussi, madame de Rochefort aussi, et rien de
» tout cela ne m'étonne, car j'en fais autant de mon
» côté. *Revenez vite* et avec un bon traitement:
» voilà ce qu'il me faut, mais il me le faut. Adieu,
» mon cher ami, je vous embrasse de bien bon
» cœur. N'oubliez pas, je vous prie, de voir l'abbé
» de l'Isle-Dieu dont je viens de recevoir encore
» une grande diable de lettre.

» Londres, le 3 mars, à huit heures du soir, 1763. »

» *P.S.*—Neuf heures du soir.—Je reçois à l'instant,
» mon cher ami, votre dépêche nocturne et je vous
» remercie bien sincèrement des détails qu'elle con-
» tient. Je souhaite que l'on vous renvoie bien vite,
» bien vite ! Il semble que le diable s'en mêle depuis
» votre départ. Je suis accablé de besogne; tous les
» jours de nouveaux embarras. J'ai en outre un mal
» de gorge fort désagréable; ainsi vous jugez bien
» que le plus tôt que vous reviendrez sera le meil-
» leur. Je ne vous en dis pas davantage aujourd'hui,
» et je me borne pour ce soir à vous aimer. »

Le secrétaire se rendit enfin au touchant appel de l'ambassadeur souffreteux. L'élève alla relever le maître de ses fatigues. Cependant il eût bien voulu porter ses pas d'un autre côté : ce n'est point vers l'Angleterre que sont tournés incessamment ses yeux et son cœur, c'est vers la Russie; ce n'est point Londres qu'il désire, qu'il rêve; c'est Saint-Pétersbourg. Toute bonne et tout aimante qu'elle est, Sophie-Charlotte n'a pu le distraire de Nadège. La vue de l'amante qu'il contemple chaque jour,

heureuse et couronnée, lui rend d'autant plus vif et plus douloureux le souvenir de celle qu'il a perdue. En vain Charlotte lui présente son enfant, doué de l'innocence et de la beauté des anges, tendant vers lui ses petits bras avec un charmant sourire, et qui semble lui dire: Venez et baisez-moi, car je sens que vous êtes mon père! En vain Charlotte, enivrée de son orgueil et de sa joie maternelle, lui dit: « Ton fils sera roi!.... » Le chevalier d'Eon n'en pense que davantage à celle qui peut-être est mère aussi, et dont l'enfant gémit et expire au fond d'un désert ou d'un cachot. Cette idée est affreuse pour lui. Depuis la lettre de Catherine aucune nouvelle relative à Nadège n'est arrivée de Russie. Le chevalier d'Eon a vu s'éteindre et mourir, de jour en jour, la lueur si faible déjà de son espérance. Un dernier rayon cependant survit à l'obscurité dont son âme est recouverte, et brille encore à ses yeux, imperceptible et passager comme l'étoile qui file, ou le feu follet qui scintille de loin devant le voyageur égaré dans la nuit sombre. C'est assez pour soutenir son courage et diriger ses pas; aussi voudrait-il suivre la trace de cette lumière indécise. S'il était libre, il irait vers le nord, où l'appelle cette étoile polaire; il irait chercher et s'informer lui-même; il voudrait découvrir ce qu'est devenue Nadège, dût-il ne trouver que ses cendres et sa tombe! L'incertitude du malheur est plus douloureuse que le malheur même: c'est une blessure sans guérison, et dont la consolation ne vient jamais cicatriser la plaie!..

Mais les vœux du chevalier d'Eon ne devaient point être exaucés; sa bonne et mauvaise fortune devaient conspirer également pour le retenir en Angleterre. Là désormais il est enchaîné par le destin; là s'écouleront ses jours joyeux ou tristes, radieux ou voilés. Il n'en sortira quelques instants que pour toucher du pied la terre de France et dire un dernier adieu à sa patrie: le ciel l'a lié à Sophie-Charlotte; auprès d'elle il doit vivre, souffrir et mourir!......

Ne pouvant retenir à Londres son ami le duc de Nivernais, si impatient des boudoirs de Paris et des salons de Versailles, le duc de Praslin choisit pour le remplacer un autre de ses amis appelé *le comte de Guerchy*, dont nous devons dire deux mots, parce qu'il eut sa part dans les événements que nous rememorons, et que son nom va se trouver fatalement et intimement uni à la suite de cette histoire. Le comte de Guerchy, né presque au même pays que le chevalier d'Éon, Bourguignon comme lui, était un de ces bons gentillâtres de la province, espèce d'hidalgos campagnards, fiers de leur blason, orgueilleux de leurs longs arpents de terre, de leurs bois et de leurs prés, vivant noblement dans une noble oisiveté, charitables jusqu'à la bourse, magnifiques jusqu'à la dépense exclusivement, prisant plus une longue vie qu'une belle vie, ambitieux de grandes places pour le titre et du titre pour le traitement, amoureux de gloire pourvu qu'elle soit sans périls, avides d'honneur pourvu qu'ils ne soient point

onéreux, estimant plus une bonne terre enfin qu'une bonne éducation, donnant à l'une autant de soin et de culture qu'ils en accordent peu à l'autre, et croyant qu'on en sait toujours assez quand on est bien né, bien portant et bien renté. Ce brave homme, dont le chevalier d'Éon achèvera le portrait, avait titre *marquis de Nangis* et vicomte de *Fontenay le Marmion.* Tiré des ruines de sa vicomté et des décombres de son marquisat par sa femme qu'alléchait l'odeur de la capitale, il vint à Paris et présenta sa turbulente moitié aux ducs de Praslin et de Nivernais, ses anciens amis, qui, à ce titre, gardèrent auprès d'eux la femme et envoyèrent le mari guerroyer contre les Prussiens. Il avait pris envie, en effet, au marquis de Nangis, vicomte de Fontenay de Marmion, de se faire homme de guerre. Nommé lieutenant-général, il bataille donc en Allemagne sous les ordres du maréchal de Broglie, et en même temps que le chevalier d'Éon, tandis que la comtesse, son épouse, resta sous la protection spéciale du duc de Praslin. Celui-ci étant devenu ministre, la comtesse de Guerchy voulut que son mari montât en grade avec son ami, et eut l'idée d'en faire un ambassadeur. Il n'y a rien de tel qu'une femme pour faire faire un rapide chemin à un homme !... Le duc de Praslin n'avait rien à refuser à la comtesse, *qui le payait de réciprocité*, suivant la parole un peu médisante du chevalier d'Éon. Cependant la bonne volonté du ministre en faveur du futur diplomate était troublée par quelques inquiétudes révélées

dans la pièce suivante, que le chevalier d'Éon intitule :

EXTRAIT D'UNE LETTRE CURIEUSE ET RARE DE M. LE DUC DE PRASLIN A M. LE DUC DE NIVERNAIS.

« A Versailles, le 8 janvier 1763.

» Mon bon ami,

» Je suis toujours fort occupé de Guerchy; je ne sais cependant si nous lui rendrons un bon office en le faisant ambassadeur à Londres. Il n'est pas aimé dans ce pays-ci; je crains ses dépêches comme le feu, et vous savez combien les dépêches déparent un homme et sa besogne, quand elles ne sont pas bien faites. On juge souvent moins un ministre sur la manière dont il fait les affaires, que sur le compte qu'il en rend... Je crois que notre cher ami *fera* bien. Je ne crois pas en avoir de meilleur à employer, mais *il ne sait pas du tout écrire*; nous ne saurions nous abuser là-dessus (1). D'un autre côté, je ne voudrais pas qu'il se ruinât, mon pauvre Guerchy. Vous faites monter la dépense à 200 mille livres; cela ne m'effraie pas. Je puis lui donner cent cinquante mille livres d'appointements et cinquante mille livres de gratification; ainsi il y aurait encore de la marge, en y joignant la dépense qu'il ferait à Paris. Mais je ne saurais lui

(1) Je supplie le lecteur de bien peser ces paroles : *Il ne sait pas du tout écrire, mais il n'y a personne* (à la cour de France) *de meilleur à employer!*

(*Note du chev. d'Eon.*)

donner, à ce pauvre cher ami, plus de 200 mille livres de première mise (1). C'est le traitement le plus fort.

» Adieu, mon bon ami, je vous aime de toute la tendresse de mon cœur. »

Deux cent mille livres de première mise remédiaient passablement aux appréhensions qu'on avait de la dépense; mais comment remédier à ces dépêches que l'on craignait plus que le feu? Le duc de Nivernais songea à son secrétaire bien aimé, et eut l'idée de l'attacher au futur ambassadeur en qualité de truchement ou de *guide-âne*, suivant l'énergique expression du chevalier d'Éon. Afin de décider celui-ci à rester au service de son ami, le duc complaisant sollicita pour lui le titre de *résident*, puis celui plus éminent de *ministre plénipotentiaire* qu'il offrit comme récompense à son rare mérite, et comme séduction à son ambition légitime. Déjà retenu secrètement à Londres par la mission que lui avait confiée Louis XV, et qui, d'après une lettre du comte de Broglie, *tenant aux affaires les plus secrètes et les plus importantes de l'état*, *rendait sa présence nécessaire en Angleterre*, le chevalier d'Eon accepta l'offre du bienveillant et galant duc de Nivernais, moins à cause de la position élevée et honorable qu'elle lui assurait dans le présent, que du chemin qu'elle lui ouvrait vers un avenir désiré.

(1) Le pauvre homme!

(*Note du chev. d'Eon.*)

LE DUC DE NIVERNAIS AU DUC DE PRASLIN.

I.

« Londres, le 17 janvier 1763.

» Rassurez-vous, mon cher ami ; tout ce que vous désirez s'arrangera ; et il dépend de vous de l'arranger à la satisfaction de tout le monde. Vous devez savoir que le petit d'Eon n'est venu à Londres avec plaisir que dans l'espérance de s'en retourner avec moi en France, pour être ensuite placé par vous quelque part en qualité de résident ou de ministre, étant un peu las d'avoir secrétarisé depuis si longtemps et avec tant de personnages divers. Mais il vous est tendrement attaché ; toutes ses répugnances et tous ses désirs se combineront toujours avec vos intentions, et ce qu'il souhaite, par préférence à tout, est de faire ce qui vous plaît. En revanche il est juste que vous cherchiez aussi de votre côté à lui faire plaisir ; et voici comme cela se peut arranger très-parfaitement et très-utilement pour son bien, pour celui du service du roi, et pour celui de mon successeur, que je suppose notre ami Guerchy. Donnez-lui la place de résident avec tels appointements que vous voudrez : *il est très-aisé à vivre ;* il en sera plus considéré ici et partant plus utile, et il sera aussi plus content, *parce qu'il aura la certitude de passer, en sortant d'ici, à une autre place, y compris celle de Pétersbourg pour laquelle il a toujours du faible.*

» D'ailleurs vous devez et vous pouvez compter sur ma parole, que rien n'est mieux que d'avoir ici un résident à demeure; croyez que le service du roi se trouvera fort bien de cet arrangement, et comptez que le petit d'Éon est le plus propre que vous puissiez trouver pour remplir *cet objet-là*; je regarde donc cela comme arrangé.

Il ne m'a pas été possible de vous écrire cela de ma main; je ne vois en vérité pas clair, et je suis vraiment tué par le travail qui me porte sur les nerfs et sur l'estomac d'une manière insupportable. J'ai outre cela un bon gros rhume bien étoffé, qui, selon l'usage d'Angleterre, ne finit point, et que je promène pourtant tous les jours, soit à pied soit à cheval : à pied pour faire vos affaires de mon mieux, et à cheval pour ne pas périr tout-à-fait d'insomnie, de vapeurs, et de non-digestion. Vienne le mois d'avril, tout cela ne sera rien; en attendant je me résigne. Je vous embrasse, mon très-cher ami, avec toute la tendresse de mon cœur. »

« *P. S.* Je vous envoie les *détails économiques* d'où résultera la décision de notre ami, et je ne doute pas qu'il n'accepte. »

II.

« Londres, le 20 janvier 1763.

» Oh! Oh! mon cher ami, la terrible besogne dont je me suis chargé en venant ici! Je suis, en vérité, hors de combat, et il me faut. . . . . . . dix bonnes années de repos absolu... Ces gens-ci

sont bien loin d'être des hommes à l'ordinaire, et la négociation, dans ce pays-ci, est un vrai métier de galérien. Cela me fait trembler, quand j'y pense, pour notre pauvre ami de Guerchy, qui est tout neuf à la négociation; il aura diablement de peine! mais heureusement il aura, j'espère, notre petit d'Eon. Vous me demandez s'il faut le lui laisser! Vraiment, vous ne pouvez mieux faire; mais cependant je crois que M. d'Eon, qui est un excellent sujet, vous serait encore plus utile à Saint-Pétersbourg qu'ailleurs, et peut-être est-il *le seul en état de bien servir* le roi en Russie. Au demeurant, il vous aime de cœur, et s'il était sûr que vous fussiez éternellement en place, il aimerait autant se fixer en enfer qu'en paradis, pour vous plaire, et avec la certitude que ce serait pour vous servir. Partez de la combinaison de toutes ces vérités, mon cher ami, je n'ai pas d'autres matériaux à fournir à votre décision. »

III.

Londres, le 20 février 1765.

« Dieu soit loué, mon cher ami, de ce que l'affaire de Guerchy est consommée... Quant à l'*intérim*, certainement et sans aucun doute il faut en charger le petit d'Eon. Ce serait un dégoût, qui le dégoûterait entièrement, que de le donner à un autre, et il ne mérite pas cela. Mais il y a plus, c'est qu'il fera fort bien *ce que personne ne*

ferait aussi bien que lui. On sera fort aise de le voir suivre les affaires après moi, et dans ma manière, et tout autre donnerait de l'inquiétude. M. Bute l'a pris en amitié et a très-bonne opinion de lui, ce qui n'est pas peu dire : cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, et quiconque viendrait, manquerait probablement cette trouvaille; les affaires iront *uno tenore;* les personnes n'auront pas la crainte de trouver à déchanter ; ainsi, point d'ombrage, et tout ira aussi bien que la nature des choses et du pays le comporte. Au demeurant, je suis toujours d'avis que vous donniez au petit d'Eon le titre de résident, c'en est même là une occasion naturelle, et quand il ne s'agirait pas de lui, que nous aimons, je vous donne ma parole que la chose en soi-même est très-bonne pour le bien du service. Voilà, je crois, cet article suffisamment nettoyé. »

Le chevalier d'Eon fut nommé *résident*, puis, peu de temps après, *ministre plénipotentiaire* de France à la cour de Saint-James. A peine fut-il arrivé à Londres que le duc de Nivernais s'en échappa, comme l'oiseau prisonnier à qui l'on ouvre sa cage. Cependant il ne dirigea pas aussitôt son vol vers Paris; il avait un caprice à satisfaire auparavant. L'ambassadeur *académicien*, *noble Vénitien*, *grand d'Espagne*, etc., etc., avait rêvé un titre à ajouter à ses titres, une décoration à ses décorations. Fantaisie lui était venue de reparaître, aux yeux des dames de Versailles, coiffé du bonnet de docteur de l'université d'Oxford.

LE DUC DE NIVERNAIS AU DUC DE PRASLIN.

« Londres, le 27 avril 1763.

» Mon bon ami, je vous embrasse tendrement. Je suis arrivé hier au soir après avoir fait une tournée de quatre à cinq cents milles, qui m'a fait voir bien de belles choses, qui m'a montré bien des objets d'instruction, et qui a vraiment fait du bien à ma santé. J'ai été à Bath et à Oxford, où je me suis fait doctoriser *in facultate juris;* ainsi va-t-il y avoir des bonnets dans ma maison, car mon ami *Dromgold* a été doctorisé aussi, et jugez comme il disputera désormais!.... Mais ce qui a le plus frappé mon étonnement est la culture du pays que j'ai visité et la disette de pauvres : le plus pauvre me paraît riche et passerait pour un bourgeois de nos petites villes de province. Mon rhume est guéri et je ne sens plus rien à ma poitrine; mes nerfs ne sont pas si bien remis, et le sommeil n'est pas encore bien venu. Mes meilleures nuits, les jours de la plus grande fatigue, sont de cinq heures au plus, et voilà ce qui me tue. J'ai réellement, à présent, la tête incapable de travail; mais avec le repos et le climat de France, je ne doute pas que mon pauvre petit système nerveux ne se rétablisse.

» N'êtes-vous pas content de l'expédition que vous a faite, pendant mon absence, notre petit d'Eon ? J'ai vu avec plaisir, à mon retour, que je

n'aurais pas fait si bien que lui; je vous remercie de sa lettre de résident. Il n'y a plus qu'à lui régler un traitement pécuniaire, et je présume que vous ne tarderez pas à faire cet arrangement, qu'il faut un peu calculer sur l'allure anglaise qui est singulièrement dispendieuse à tous égards, et en tout ordre de choses et de personnes.

» Je pars demain à six heures du matin pour aller passer trois jours aux courses de New-Market, où je suis invité avec amour par plusieurs seigneurs. Je reviendrai ici le 1er mai, et j'aurai le 4 mon audience de congé du roi d'Angleterre. Je ne serai plus que le secrétaire de monsieur le résident jusqu'à mon départ, qui aura lieu, je crois, du 20 au 25. Les affaires n'en iront pas plus mal et ma santé ira mieux.

» J'ai trouvé ici Mme de Boufflers, et Duclos, notre historiographe. Heureusement pour moi, je n'ai pas peur des esprits.

» Adieu, mon bon cher ami; portez-vous mieux, je vous en conjure, et vous promets que je ferai de même de mon côté, avec le temps. Je vous embrasse avec toute la tendresse de mon coeur. »

Enfin le duc de Nivernais débarqua sur la terre de France, pimpant, chantonnant et s'ébattant comme le cygne en sortant des eaux. Avec quelles délices il étendit ses ailes aux rayons d'un soleil ami qu'il retrouvait après une année d'absence; de ce soleil dont il avait jeûné, que le ciel avare de l'Angleterre ne laissait parvenir à lui que tronqué et voilé! Aujourd'hui il en jouit à son aise,

il en hume la chaleur bienfaisante, il l'aspire, s'en enivre; il réchauffe, à sa lumière étincelante et versée à flots, ses membres engourdis par le froid, amaigris par l'abstinence : car il en a maigri!

« M. de Nivernais est arrivé, écrit Sainte-Foy » au chevalier d'Eon, le 2 juin 1763. On l'a trouvé » plus maigre encore qu'à son départ. Ces diables » de Bretons tondraient donc sur un œuf, puis- » qu'ils ont trouvé le moyen de rogner ainsi notre » sylphe politique! »

« Cette plaisanterie de Sainte-Foy, dit le che- » valier d'Eon, m'a rappelé le discours d'un vieux » matelot anglais à Calais, lorsqu'au commence- » ment de septembre 1762, M. de Nivernais s'em- » barqua pour Douvres. Ce matelot disait à son » jeune camarade : Regarde ce duc comme il est » maigre et exténué; je l'ai connu autrefois, il » était gros et gras. Vois comme, pendant cette » guerre, nous avons dégraissé les seigneurs fran- » çais! »

En apprenant la nouvelle élévation de [illegible] cien secrétaire, le marquis de L'Hospital lui [illegible] r[illegible] le compliment et l'épigramme obligés q[illegible] n avons vu paraître après tous les actes de du chevalier d'Eon; après sa maladie, ses campagnes, après son arrivée à Lond[illegible], la signature des préliminaires, après [illegible] tion de chevalier de Saint-Lo[illegible] [illegible]f celle de *ministre plénipotentiai*[illegible] C de sérénade que le

sir à faire entendre aux oreilles de son jeune ami à chacun de ses beaux jours; un bouquet qu'il apporte aimablement et immanquablement à toutes ses fêtes, et dans lequel la malice se cache toujours derrière la félicitation, comme l'épine derrière la fleur. Mais cette missive fut la dernière du marquis. Il mourut peu de temps après l'avoir écrite; et, par une sorte de concordance fatale et singulière, le dernier vœu du vieillard répondit au dernier bonheur du jeune homme. Avec les lettres de l'un, la fortune de l'autre va finir; le premier cesse de vivre et le second d'être heureux !

LE MARQUIS DE L'HOSPITAL AU CHEVALIER D'ÉON.

« Paris, le 28 juillet 1765.

« Je vous présente, mon cher d'Eon, le fils aîné de M. *Dandé*, premier échevin de la ville de Lyon, et un de nos plus habiles négociants. Il est mon ancien ami, et je m'intéresse sincèrement et vivement à ce jeune homme. Je vous demande bonté et amitié pour lui, et de vouloir bien le conduire; il sera aussi docile que reconnaissant de ce que vous voudrez bien faire pour lui, qui sera comme fait à moi-même.

Quant à moi, mon cher ami, je tiens constamment à ma résolution de chercher de plus en plus le repos et la liberté, après cinquante et un ans de service, qui m'ont mérité les grâces et les bontés du roi et l'estime générale, bien, à

mon gré, plus désirable que les richesses et les honneurs. Je vais à Châteauneuf y graver à l'entrée de mon château sur le marbre ces mots : *Otium cum dignitate*. Je m'y confinerai sept ou huit mois de l'année, si je ne trouve pas à vendre cette belle terre pour payer ce que je dois. Il n'est donc pas possible que quelque Anglais enrichi de nos dépouilles veuille nous restituer 850,000 livres, en les employant à acquérir, au centre de la France, cette belle terre, en lui procurant la permission du roi d'en faire l'acquisition? A tout hasard, je charge M. *Dandé* de vous en remettre un état succinct. J'ai toujours dans l'esprit que vous pouvez me rendre ce service en badinant. Votre cousin vous aura mandé combien je désire lui rendre service, surtout depuis qu'il m'a fait lire votre lettre. Je vous reconnais bien, mon cher d'Eon, dans tout ce que vous faites pour lui !

» Je vous fais mon compliment sur votre nouveau caractère de *ministre plénipotentiaire*. Vous voilà de toutes manières susceptible des plus grandes places, que vous remplirez bien. Vous avez en vous ce qui distingue les hommes, l'esprit et le courage. Vous y joignez les qualités qui accompagnent toujours les deux premières, vertu et honneur. Ainsi vous êtes à présent connu *pur homme, Vir!* Ce qui vous manque physiquement assure davantage l'effet de vos qualités et de l'emploi de votre temps !

» On dit qu'il y a bien des tracasseries à Compiègne, bien des intrigues et des semences de haine

et de division. Ce sont les graines qui naissent dans les champs de cour. Il faut y marcher, faire route à travers les épines, et les regarder comme blessures légère s.

» Ma santé se soutient assez bien, et je serais le plus heureux des hommes, si j'étais sans dettes. On me reproche d'avoir trop dépensé dans mon ambassade; mais l'argent est le grain que j'ai semé pour arriver à la confiance, et c'est ainsi que nous avons mené sur l'Oder cent mille Russes, qui y ont vécu et gagné quatre batailles; vous le savez, mon cher d'Eon. Cependant on m'a reproché presque durement que j'avais jeté l'argent par les fenêtres ; mais on ne peut m'accuser de l'avoir ramassé pour m'enrichir! Je suis riche de mes vertus et de mon courage, et je ne cherche ni ne demande rien. Je dors mes sept ou huit heures tranquillement et sans reproches. J'ai soixante-sept ans; ainsi j'ai vécu, car à l'avenir je n'ai que misères et infirmités à attendre. Je les esquiverai le plus qu'il me sera possible, et puis je partirai sans regrets pour l'autre monde, enveloppé du manteau de ma philosophie.

» Adieu, mon cher d'Eon, je vous aimerai toujours, et je vous embrasse tendrement et sincèrement.

» L'Hospital. »

CHAPITRE XIII.

Disgrâce du maréchal et du comte de Broglie. — Le chevalier d'Éon est l'anneau d'une secrète correspondance entre le comte de Broglie et Louis XV. — Les sobriquets épistolaires. — Madame de Pompadour met tout en œuvre pour découvrir la correspondance. — Ses vains efforts. — Interrogatoire du chevalier d'Éon. — Il est trahi. — Moyen qu'emploie madame de Pompadour pour arracher le secret du roi. — L'orgie nocturne et la clef d'or. — La perte du chevalier d'Éon est résolue. — *Êtes-vous bien sûr de cela, mon ami?* — Instructions données au chevalier d'Éon contre l'ambassadeur. — Instructions données à l'ambassadeur contre le chevalier d'Eon. — Attaque intempestive. — Le duc de Nivernais mêlé à l'intrigue sans s'en douter. — Fermeté inébranlable du chevalier d'Éon. — Tracasseries et injustices qui lui sont faites. — *Voilà bien du bruit pour une omelette au lard!* — Singulière proposition. — Emportement du duc de Praslin et attaques du comte de Guerchy. — Ripostes du chevalier d'Éon. — Il quitte l'hôtel de l'ambassade et se retire dans une maison particulière. — L'orage!

Le chevalier d'Eon était à l'apogée de sa fortune. Menant de front deux missions, l'une officielle qu'il tenait des ministres, l'autre secrète qu'il tenait du roi, il correspondait pour la première avec les ducs de Choiseul et de Praslin, pour la seconde avec le comte de Broglie et M. Tercier. Cette dernière correspondance, à laquelle se rattachèrent à la fois les plus hauts intérêts de l'état et les plus petites in-

trigues de la cour, était soigneusement cachée à madame de Pompadour qui, naguère amie de la famille des de Broglie, était devenue sa plus terrible ennemie. Par suite de cette inimitié, le maréchal de Broglie qui, d'après le jugement du général moderne *Jomini*, fut le plus grand capitaine que possédât la France à cette époque, et le seul qui se soit montré constamment habile dans la malheureuse *guerre de sept ans*, avait été disgracié et exilé. Cette nouvelle preuve de la toute-puissance de la favorite et de la faiblesse, sinon de l'ingratitude du roi, souleva tous les cœurs à Versailles et à Paris. Le jour où on l'apprit, on jouait *Tancrède* au Théâtre-Français. Mademoiselle Clairon appuya avec affectation sur ces vers:

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage;
C'est le sort des héros d'être persécuté!

L'allusion fut accueillie par des applaudissements frénétiques, et l'actrice fut contrainte de répéter les deux vers au milieu des bravos et des acclamations universelles.

Le comte de Broglie ne tarda pas à ressentir le contre-coup de la disgrace qui venait de frapper son frère;—la sienne suivit de près celle du maréchal. Mais cette satisfaction accordée par Louis XV au vouloir impitoyable de sa maîtresse fut plutôt apparente que réelle, et, du fond de son exil, le comte de Broglie demeura le conseiller du souverain, son confident intime et son directeur privi-

légié. La Pompadour avait eu le pouvoir de le faire éloigner; il conserva celui de lui nuire; l'une régna de près, l'autre de loin. Celui-ci avait la confiance du roi, celle-là son amour; le premier s'imposait à son esprit, la seconde à son cœur; ni l'une ni l'autre n'avait assez d'ascendant ni assez de force pour supplanter tout-à-fait son rival et perdre entièrement son ennemi. A celle-ci il était donné de triompher en public; à celui-là il était permis de se venger en secret: chacun d'eux avait ainsi successivement son tour et sa revanche.

Le chevalier d'Éon et M. Tercier étaient les deux branches de la communication mystérieuse qui subsistait entre Louis XV et le comte de Broglie, malgré la surveillance inquisitoriale de la Pompadour et du duc de Praslin sa créature dévouée. Cette communication avait lieu entre les parties principales et leurs initiés, sous le voile d'une correspondance allégorique, espèce d'énigme nominale composée de sobriquets burlesques dont voici le mot et la clef:

L'*Avocat*, signifiait le roi.

Le *Substitut*, le comte de Broglie.

Le *Procureur*, M. Tercier.

Le *Prudent*, signifiait M. Durand, ex-plénipotentiaire à la cour de Pologne et membre du ministère secret.

Le *Mielleux*, le duc de Nivernais.

L'*Amer*, le duc de Praslin.

Le *Lion*

L'*Intrépide*, ou la *tête de dragon*, le chevalier d'Eon.

Le *Novice*, le *Bélier* ou le *Mouton cornu*, le comte de Guerchy.

On voit par ces dernières désignations que sa majesté Louis XV n'observait pas pour son compte et n'exigeait point des autres un grand respect à l'égard de son ambassadeur. . . .

Madame de Pompadour soupçonnait cette correspondance épistolaire de la maison de Broglie avec le roi, et ses affidés cherchaient depuis longtemps à en saisir la trace comme le prouve l'extrait suivant d'une lettre écrite de Londres, le 23 mars 1764, par le chevalier d'Eon à M. Tercier, le *procureur*.

« .... M. le duc de Praslin me fit un soir une espèce d'interrogatoire, vers la fin de mars 1764, sur le minuit. Sainte-Foy était témoin. Le duc me dit : « Vous étiez, monsieur d'Eon, à la bataille de *Philinsausen*? Contez-moi donc tout ce que vous avez vu ou su de cette bataille. » Je le fis avec bonne foi, et dis tout ce que j'ai vu de mes propres yeux. Comme mon récit ne se rapportait pas au goût de M. le duc de Praslin, et à celui du comte de Guerchy, son satellite présent à notre conversation, il m'interrompait souvent en frappant du pied; et se levant de son siége, il me dit plusieurs fois : « Je sais tout le contraire de ce que vous dites, et cela par un de mes amis intimes qui y était aussi. » — Il entendait par-là le comte de Guerchy. — Puis il regardait Sainte-Foy. A mes réponses, le nez du duc s'allongeait et sa mine faisait des rires sardoni-

ques. « Mais vous n'avez pas bien vu tout cela, mon cher d'Eon? » Et moi de persister à assurer, comme je le ferai toute ma vie, que j'avais bien vu et bien entendu. M. le duc de Praslin a fini par me dire : « C'est votre attachement aux Broglie qui vous fait parler ainsi. — Ma foi, monsieur le duc, ai-je répliqué, c'est mon attachement à la vérité. Vous m'interrogez ; je ne puis vous répondre que ce que je sais par moi-même.

Sainte-Foy, en sortant de chez le ministre, me gronda bien fort et avec amitié de mon peu de politique, et me dit : « Mon cher d'Éon, je crains que vous ne fassiez pas fortune dans ce pays-ci ; allez-vous-en bien vite retrouver vos Anglais. — Je ne demande pas mieux, lui répondis-je. » Peu de jours après, madame la duchesse de Nivernais me demanda, en particulier dans son cabinet, si je n'étais pas en correspondance avec MM. de Broglie. Je lui dis : « Non, madame, et j'en suis fâché, car j'aime beaucoup M. le maréchal de Broglie, mais je ne veux pas le fatiguer de mes lettres ; et je me contente de lui écrire au jour de l'an. — J'en suis bien aise pour vous, mon cher petit ami, me répondit-elle, parce que je vous confierai qu'une grande liaison avec la maison de Broglie pourrait vous nuire à la cour et dans l'esprit de Guerchy, votre futur ambassadeur. » Aussi ce dernier, depuis sa nomination à l'ambassade, a-t-il employé mille moyens pour découvrir si j'avais quelque correspondance avec M. de Broglie. »

Les investigations de la Pompadour et de ses

créatures avaient été infructueuses, lorsque le hasard ou plutôt la délation leur fit trouver ce qu'ils cherchaient en vain depuis longtemps. Le chevalier d'Eon raconte cet incident dans les termes qui suivent :

« A l'époque des négociations relatives aux prétentions du prince de Conti au trône de Pologne et à la main de l'impératrice Elisabeth, une correspondance occulte avait été organisée entre le roi, le prince, M. Tercier, le chevalier Woronzow, le chevalier Douglass et moi. Le sieur *Monin*, secrétaire des commandements du prince de Conti, se trouva non-seulement dans le secret, mais encore il était l'agent le plus actif auprès du chevalier Douglass, de moi et de M. Tercier qui avait en lui une confiance entière. M. Tercier, le plus honnête des hommes, et qui croyait que tout le monde lui ressemblait, n'avait rien de caché pour l'ami Monin. Il lui montrait toutes les relations des ambassadeurs et ministres soit en Pologne, soit en Russie ; ce qu'il fit nombre de fois en ma présence. Malheureusement l'ami Monin avait jadis été le précepteur du comte de Guerchy qui en avait reçu sa belle éducation ; le comte de Guerchy avait fait présent, par reconnaissance, au prince de Conti de cet autre conseiller *Bonneau*. Monin, par un autre retour de reconnaissance, dès qu'il vit son ancien élève ambassadeur, et qu'il sut les recherches que faisait madame de Pompadour, crut devoir apprendre au comte de Guerchy ce qu'il savait sur mon compte. Il lui déclara que j'étais depuis longtemps,

en correspondance secrète avec le roi, et qu'il me soupçonnait fort d'être un anneau de la chaîne mystérieuse qui unissait la maison de Broglie au souverain. Le comte de Guerchy ne perdit pas de temps et reporta la supposition toute chaude à son ami de trente ans le duc de Praslin, qui la communiqua de même à madame de Pompadour. Celle-ci résolut de s'en assurer et de mettre tout en œuvre pour découvrir la vérité; mais ni l'astuce de la femme, ni la séduction de l'amante, ni les artifices des ministres ne purent arracher au roi son secret. La Pompadour se décida à employer d'autres moyens. Elle avait remarqué que Louis XV portait toujours sur lui une petite clef d'or, qui était celle d'un meuble élégant, en forme de secrétaire, placé dans ses appartements particuliers. Jamais la favorite, même aux heures de sa plus grande influence, n'avait pu obtenir que ce meuble lui fût ouvert. C'était une espèce de sanctuaire ou d'arche sainte dans laquelle la volonté du souverain s'était réfugiée, comme en un lieu d'asile. Louis XV ne régnait plus que sur ce secrétaire. Il n'était demeuré roi que de ce meuble; c'était la seule partie de ses états qu'il n'eût point laissé envahir et profaner par la courtisane, le seul joyau de sa couronne qu'il n'eût point mis à ses pieds.—Il renferme des papiers d'état! — telle avait été sa réponse à toutes les demandes, son explication laconique et péremptoire à toutes les instances. Or ces papiers n'étaient autres que la correspondance du comte de Broglie et la mienne.

» La marquise s'en douta. Il suffisait d'ailleurs que le secrétaire lui fût interdit pour qu'elle désirât y pénétrer. A l'intérêt de sa politique et de ses haines se joignaient les tentations de la curiosité : le fruit défendu a pour une femme d'irrésistibles attraits. Cela est vrai depuis le commencement du monde, et le sera jusqu'à la fin.

» Un soir que madame de Pompadour soupait avec son royal amant, elle fut pour lui plus prévenante, plus aimable, plus agaçante que jamais. L'épouse impudique et adultère de Lenormand d'Étioles mit au service du monarque tous ses appas et tous ses charmes qui, par parenthèse, étaient déjà passablement usés et affadis. Pour en raviver l'effet, elle eut soin de faire boire son convive, afin d'échauffer sa tête en même temps que ses yeux, et d'ajouter l'ivresse du vin à l'ivresse de la concupiscence... Après tous les excès d'une double intempérance, après toutes les débauches d'une orgie dans laquelle la courtisane éhontée s'était prêtée à froid à tous les emportements d'un vieillard dont elle attisait les sens et les désirs, les excitant afin de les éteindre et de les rassasier plus tôt, le monarque tomba épuisé, affaissé sur lui-même, et s'abandonna à un sommeil profond, léthargique. C'était le moment qu'attendait la bacchante traîtresse. Pendant que le roi, engourdi par une sorte de torpeur animale, anéanti, énervé, dort sous le poids du vin et des caresses dont elle l'a gorgé, elle lui enlève la clef tant désirée, ouvre le meuble convoité et y trouve la confirmation entière de ses soupçons.

A dater de ce jour, ma perte fut résolue (1).

» Madame de Pompadour ne put me pardonner je ne dirai pas d'être son ennemi, je ne l'étais alors ni dans mes pensées, ni dans mes paroles; mais d'être l'ami d'une famille qu'elle poursuivait de sa haine. Croyait-elle donc avoir un droit absolu de maîtrise et de propriété sur mon cœur et ma conscience, parce que j'avais eu l'honneur d'une possession toute fortuite et fort passagère sur son auguste personne? L'échange n'eût point été égal. La chemise d'une courtisane n'est pas une relique assez pure pour convertir et gagner à jamais ceux qui l'ont touchée une fois. Un jour, d'ailleurs, que je me trouvai seul avec madame de Pompadour (ce qu'elle avait toujours eu soin d'éviter depuis notre rencontre du bal), lui parlant bas à l'oreille,

(1) *La Fortelle*, qui publia, en 1779, *la Vie politique et militaire du chevalier d'Eon* sur des notes de ce dernier, avait arrangé et gazé cette anecdote en ces termes : « Ni les charmes de la beauté, ni les artifices des ministres, ne pouvaient arracher au roi son secret; il fallut employer d'autres moyens. Ceux qui possédaient les moments de ce roi faible et bon firent naître de ces instants où la raison anéantie met le plus grand homme à la disposition de la femme la plus timide. Madame de Pompadour en profite, et tire des poches de son souverain de quoi s'instruire suffisamment que le sieur d'Éon était dans la plus intime confidence du roi, son maître. Elle y connaît que, depuis son premier voyage secret en Russie, ce simple officier de dragons tient avec le monarque une correspondance inconnue à elle et aux ministres; elle soupçonne une maison puissante d'en former la chaîne, et la perte du sieur d'Éon est résolue, comme le moyen assuré d'anéantir le maréchal, et spécialement le comte de Broglie, trop dignes l'un et l'autre de l'estime des Français pour n'avoir pas encouru sa haine! »

Mais cette version, si considérablement adoucie à côté de celle du chevalier d'Éon, parut encore dangereuse à l'écrivain, car il la supprima entièrement, et après coup sur son manuscrit, qui se trouve entre les mains de la famille d'Éon.

je lui rappelai cette rencontre, et lui dis que le souvenir de mon bonheur resterait éternellement gravé dans ma pensée. Elle se retourna vers moi en ouvrant de grands yeux, comme si elle ignorait complétement ce que je voulais lui dire ; et moi, étourdi de cette incroyable effronterie, je cherchai naïvement à aider et à éclairer sa mémoire. « *Êtes-vous bien sûr de tout cela, mon ami, me dit-elle* au bout de quelques instants? *Sur ma parole, je crois que vous rêvez.* » Je la regardai ébahi et tout confondu. « *Revenez de votre erreur, continua-t-elle en se levant : ceci est un songe que vous avez fait, à coup sûr ; mais songe ou réalité, je consens à l'oublier. Tâchez d'en faire autant!* » Et elle s'éloigna... Si je suivis son conseil, si *j'oubliai* à mon tour, comme elle me l'ordonna, avait-elle le droit de m'en vouloir?... Quoi qu'il en soit, je fus signalé au duc de Praslin et au comte de Guerchy comme un ennemi; et sans doute j'aurais été disgracié dès ce moment, si la favorite n'avait tenu, avant toute chose, à posséder la correspondance et les papiers que je devais avoir entre les mains. De là les alternatives de douceur feinte et de tracasseries réelles qui me furent prodiguées, et qui étaient le prélude des horreurs et des bassesses qui devaient suivre. La dissimulation avait été recommandée au comte de Guerchy, jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de moi en Angleterre; mais ce diplomate novice ne put s'empêcher de laisser échapper sa morgue et ses insolences vis-à-vis d'un homme qu'il jugeait perdu sans ressources. Son

secret perçait à travers les querelles misérables et les picoteries qu'il me suscitait sur toutes choses; et je l'aurais deviné, si M. Tercier ne m'en eût épargné la peine par la révélation suivante, contenue dans sa dépêche du 10 juin 1763. « Le roi m'a appelé ce matin auprès de lui; je l'ai trouvé fort pâle et fort agité. Il m'a dit, d'une voix altérée, qu'il craignait que le secret de notre correspondance n'eût été violé. Il m'a raconté qu'ayant soupé, il y a quelques jours, en tête-à-tête avec madame de Pompadour, il fut pris de sommeil à la suite d'un léger excès, dont il ne croit pas la marquise tout à fait innocente. Celle-ci aurait profité de ce sommeil pour lui enlever la clef d'un meuble particulier, que sa majesté tient fermé pour tout le monde, et aurait pris connaissance de vos relations avec M. le comte de Broglie. Sa majesté le soupçonne, d'après certains indices de désordre remarqués par elle dans ses papiers. En conséquence, elle me charge de vous recommander la plus grande prudence et la plus grande discrétion vis-à-vis de son ambassadeur, qui va partir pour Londres, et qu'elle a lieu de croire tout dévoué à M. le duc de Praslin et à madame de Pompadour. Aussi sa majesté a-t-elle positivement déclaré qu'*elle ne se serait jamais déterminée à l'envoyer en Angleterre, si elle ne comptait entièrement sur vous!* »

» Déjà j'avais reçu, le 5 juin, une lettre du comte de Broglie, qui m'invitait « *à surveiller les vues du futur ambassadeur; à louer, sous un prétexte quelconque, et avant son arrivée, un logement*

séparé et à l'abri de sa curiosité; à prendre avec moi le sieur d'Éon de Mouloize ou le sieur Carlet de la Rosière, mes parents, afin que, dans aucun cas, soit de surprise, soit de mort, de feu ou autrement, la correspondance ne tombât en aucunes mains étrangères, et surtout, en celles de l'ambassadeur et ministre du roi. » Il m'était recommandé, en même temps, d'*indiquer les ordres et instructions particulières que sa majesté transmettrait ensuite à ses ministres et à son ambassadeur, et de ne m'ouvrir sur tout cela à âme qui vive!* »

» Conformément à l'avis qui m'en était donné, je louai aussitôt, sous mon nom, un petit appartement, dans une maison séparée, pour moi et mon cousin de *Mouloize*, et j'y transportai d'avance mes papiers les plus précieux, remettant à m'y installer moi-même lors de l'arrivée de l'ambassadeur, sous le motif que son hôtel ne pourrait contenir tout son monde, ce qui, du reste, était matériellement vrai. Mes précautions ainsi prises et ma retraite assurée, j'attendis le comte de Guerchy de pied ferme. Je m'étais trouvé avec lui à l'armée du Haut-Rhin, sous les ordres du maréchal de Broglie, et déjà je le connaissais pour ce qu'il était, timide en guerre, hardi en paix, ignorant à la ville et rusé à la cour, prodigue de l'argent d'autrui, avare du sien propre. La conduite qu'il tint envers moi me prouva bientôt que le jugement que j'en avais porté était encore au-dessous de la vérité. »

La première précaution que crut devoir pren-

dre le duc de Praslin contre le chevalier d'Eon fut de révoquer la nomination de ministre plénipotentiaire qu'il lui avait conférée. Elle l'avait placé presque au niveau du futur ambassadeur; il fallait le faire descendre, pour que celui-ci pût le dépouiller plus facilement. Il était nécessaire qu'un état de subalternité tranchée le soumît d'avance et sans conteste aux ordres et à la toute-puissance d'un supérieur hiérarchique. Il fut donc déclaré au chevalier d'Eon, d'abord timidement et par voie d'insinuation, ensuite plus ouvertement et très-positivement, qu'aussitôt l'arrivée du comte de Guerchy il aurait à déposer son titre et à reprendre celui de secrétaire. C'était une dégradation véritable; mais ils avaient compté sans le cœur du Bourguignon et la tête du dragon. Blessé dans son amour-propre vis-à-vis de lui-même, dans son honneur vis-à-vis des autres, il déclara du premier coup qu'il ne se soumettrait point à cet avilissement; que plutôt d'en accepter l'humiliation, il était prêt à résigner ses fonctions et à quitter le service du roi. Ce n'était pas ce que voulaient le Praslin et le Guerchy. Ils avaient tiré trop tôt; l'ennemi, effarouché par leur feu, allait échapper. Il fallait le retenir au champ de bataille jusqu'à l'heure où il pourrait y être cerné et désarmé. Pour réussir dans cette manœuvre, ils s'adressèrent au duc de Nivernais. Ils connaissaient l'influence que son esprit affable, enjoué, avait su conquérir sur le chevalier d'Eon, et ils espérèrent endormir, par la bouche melliflue de cet Orphée,

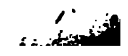
le cerbère intraitable qu'ils désiraient enchaîner. Le duc de Praslin invoqua son intervention au nom du besoin qu'avait le pauvre Guerchy d'un secrétaire qui vînt en aide à son inexpérience, et fût établi près de lui en guise d'assurance contre ces dépêches autographes qu'*ils craignaient comme le feu*. L'abaissement imposé au chevalier d'Eon fut coloré, aux yeux du duc de Nivernais, du prétexte touchant d'une assistance accordée à la position difficile et nécessiteuse d'un ami. Tombé dans le piége tendu à sa faiblesse, le sylphe, ex-ambassadeur, prêta le secours de son charmant parlage à la malignité dont il devint à la fois la dupe et le complice. Du fond de la trappe où fut pris son bon cœur, il évoqua à lui et prêcha du plus doux de sa voix le chevalier d'Eon, comme ces oiseaux prisonniers qui appellent à eux leurs compagnons libres, et les convient innocemment à leur captivité... Le chevalier d'Eon voyait les barreaux de la cage, et son oreille demeura sourde aux blandices du ramage qui, non moins séduisant, mais aussi dangereux que le chant des sirènes, l'enveloppait de son attractive mélodie. Armé de son inébranlable volonté et de sa logique acérée, il trouait et déchirait la trame du filet harmonieux à mesure qu'elle s'ourdissait autour de lui. Invoquant l'exemple de maints ambassadeurs auprès desquels étaient demeurés des ministres plénipotentiaires en qualité d'adjoints, il offre de remplir la même place auprès du comte de Guerchy, et d'être son coadjuteur, en conservant son

titre. Mais ce n'est pas seulement de son aide qu'a besoin l'envoyé du duc de Praslin, c'est de son obéissance; il lui faut, non plus un collègue, mais un subordonné. Le duc de Nivernais qui commençait à entrevoir le sort réservé au chevalier d'Eon, le duc de Nivernais effrayé de la rigueur de ses raisonnements et de la justice même de sa cause, essaie en vain de l'entourer de ses prières et de l'enlacer de sa spécieuse éloquence pour le tirer en arrière et l'éloigner du précipice vers lequel il le voit marcher. « Cédez, cédez! lui crie-t-il avec angoisse; *vous ne connaissez pas les hommes à qui vous avez affaire!* » De son côté, le chevalier d'Eon consulte M. Tercier, dont le roi lui a dit de suivre les avis comme les siens propres. M. Tercier lui répond qu'*il approuve sa façon de penser*. Fort de cet appui solennel qui ne doit jamais lui faillir, il s'enveloppe dans son droit et demeure inflexible : car il est un de ces hommes qui, une fois montés sur la brèche, avancent ou tombent, mais ne reculent pas.

Irrité de cette opiniâtre résistance, le duc de Praslin, homme âpre, irascible, acerbe, tordit avec rage, entre ses dents, le frein que la prudence imposait encore à sa bouche, et se contenta de harceler celui qu'il n'osait attaquer en face. Ne pouvant le tuer, il se donna au moins l'imprudente joie de le blesser, et amusa sur lui sa vengeance à coups d'épingle, avant de la satisfaire à coups de massue. Depuis longtemps le chevalier d'Eon sol-

licitait le paiement de frais et avances considérables qu'il avait faits de ses deniers dans ses différentes expéditions, et notamment dans ses voyages en Russie ; pauvre, il lui avait fallu emprunter sur son mince patrimoine pour faire face à ces dépenses, dont tous les ministres, et le duc de Praslin lui-même, lui avaient successivement promis le remboursement. Cette promesse fut brutalement déniée ou retirée. Le chevalier se tut et dévora l'injustice en silence; il vendit à réméré la maison de ses pères, et rendit avec le prix de son patrimoine l'argent qu'il avait emprunté et dépensé pour le service de l'état.

Une seconde tracasserie, mais plus petite, plus misérable encore, se joignit bientôt à la première. En quittant l'Angleterre, le duc de Nivernais l'avait chargé de la direction de l'hôtel et du personnel de l'ambassade, dont l'entretien passait au compte du futur ambassadeur. Le chevalier d'Eon n'avait accepté qu'à son corps défendant ce rôle d'économe dans lequel il était aussi novice que le comte de Guerchy dans celui de diplomate. Afin de ne point s'égarer dans la route nouvelle et tout à fait inconnue où on l'abandonnait malgré lui, il résolut de suivre les errements du maître qui lui remettait les rênes, et de calquer autant que possible sa marche, c'est-à-dire sa dépense, sur la sienne. Mais il y avait du duc de Nivernais au comte de Guerchy la différence d'un grand seigneur libéral et magnifique à un bourgeois parci-



monieux et mesquin. Dès le premier compte-rendu, le nouvel ambassadeur jeta les hauts cris et se prétendit ruiné.

L'état de dépenses fourni par le chevalier d'Eon, ministre résident et plénipotentiaire, fut discuté et commenté comme le livre d'un cordon-bleu. Il s'ensuivit une négociation que le chevalier baptisa du nom de *négociation de cuisine*. « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard, écrivit-il au duc de Nivernais! » mais la discussion s'envenima, et passa de l'épigramme à l'aigreur, et de l'aigreur aux personnalités. Le duc de Praslin avait refusé au secrétaire d'ambassade la restitution des deniers sacrifiés pour l'état; il eut l'idée de rogner l'obole du ministre plénipotentiaire, auquel il accordait 5 ou 6,000 livres, pour indemniser l'ambassadeur auquel il accordait 200,000 livres de traitement et autant de frais de premier établissement. Chose incroyable, il fut proposé au chevalier d'Eon, comme *accommodement*, de laisser solliciter du roi, *en son nom*, et *en faveur de ses services*, une gratification qui passerait dans la poche du comte de Guerchy, pour combler le petit déficit éprouvé par ce pauvre homme dans ses chers calculs économiques! Chose plus incroyable encore! le duc de Nivernais eut le courage, ou plutôt la faiblesse, pour ses amis de trente ans, comme il les appelle, de se faire l'organe de cette honteuse proposition! Le chevalier d'Eon a remarqué que trois fois la plume tomba des mains du faible duc. La lettre où il insinue cette singulière transaction fut écrite

à trois reprises ; elle porte trois dates différentes !... Quoi qu'il en soit, le chevalier d'Eon rejeta avec mépris cet indigne tripotage, et déclara qu'il s'opposerait à cet abus de la confiance du roi, à moins toutefois que le comte de Guerchy ne voulût lui donner du tout une reconnaissance notariée, laquelle reconnaissance il ferait homologuer en plein parlement et entériner à la cour des comptes !... Exaspérés de voir que, de quelque côté qu'ils attaquâssent le granit, ils ne pouvaient y mordre, le duc de Praslin et son ami de Guerchy, entraînés hors de leurs gonds par le dépit, se laissèrent emporter, l'un à la menace, l'autre à l'insolence. C'en était trop pour le chevalier d'Eon : le vase de sa patience était rempli, il déborda. Au duc de Praslin il répondit par une dignité calme et intrépide (1); au comte de Guer-

(1) LE CHEVALIER D'ÉON AU DUC DE PRASLIN.

« Londres, le 25 septembre 1763.

» Monsieur le duc,

» J'ai reçu la lettre *ab irato* que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et dans laquelle vous me dites : « Je n'aurais jamais cru, monsieur, que le » titre de ministre plénipotentiaire vous fît si promptement oublier le point » d'où vous êtes parti, etc., etc... » « Monsieur le duc, je suis parti fort jeune du *point* de Tonnerre, ma patrie, où j'ai mon petit bien et une maison au moins six fois grande comme celle qu'occupait M. le duc de Nivernais à Londres. En 1756, je suis parti du *point* de l'hôtel Dons-en-Bray, rue de Bourbon, faubourg Saint-Germain. Je suis l'ami du maître de la maison, et je suis parti, malgré lui, pour faire trois voyages en Russie, et autres cours de l'Europe, pour aller à l'armée, pour venir en Angleterre, pour porter quatre ou cinq traités à Versailles, non comme un courrier, mais comme un homme qui y avait travaillé et *contribué*. J'ai souvent fait ces courses quoique malade à la mort, et une fois avec la jambe cassée. Malgré tout

chy, par un sarcasme écrasant, sans pitié, tiré à bout portant, et dont le pauvre comte fut percé d'outre en outre (1). Puis après cette vigoureuse

cela, je suis, si le destin l'ordonne, prêt à retourner *au point d'où je suis parti.*

» J'y retrouverai mon ancien bonheur; mon nouveau n'est qu'idéal, et je regrette souvent des plaisirs que je ne goûtais pas lorsque j'en jouissais. Enfin, monsieur le duc, tout ce que je puis assurer, comme géomètre, c'est que tous les points aboutissent à un centre commun, comme ils en sont sortis. Je n'aurais qu'un mot à ajouter pour achever la justification de mon oubli prétendu.

» Les *points dont je suis parti*, sont d'être gentilhomme, militaire et secrétaire d'ambassade, tout autant de *points* qui mènent à devenir ministre dans les cours étrangères. Le premier donne un titre à cette place, le second confirme les sentiments et donne la fermeté qu'elle exige, le troisième en est l'école. J'avais parcouru cette dernière à votre jugement même, monsieur le duc, de façon à mériter des récompenses. Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'un apprentissage long, dur, mais accompli avec éloge, m'ait fait parvenir à la maitrise ?

» Mais quel qu'*ait été le point d'où je suis parti*, le roi mon maître m'ayant choisi pour le représenter, j'ai dû avoir tout oublié, et je dois n'avoir devant les yeux que *le point où je me trouve*. Voilà ma loi, et vous me la rappelleriez, monsieur le duc, si je l'oubliais. »

(1) LE CHEVALIER D'ÉON A M. LE COMTE DE GUERCHY.

« Londres, le 25 septembre 1763.

» Monsieur,

» Je prendrai la liberté de vous faire observer, au sujet du *caractère que le hasard m'a fait donner*, que Salomon a dit, il y a bien longtemps, qu'ici-bas tout était hasard, occasion, cas fortuit, bonheur et malheur; et je suis plus persuadé que jamais que Salomon était un grand clerc. J'ajouterai modestement que le *hasard* qui ferait donner le titre de ministre plénipotentiaire à un homme qui a négocié heureusement depuis dix ans, n'est peut-être pas un des plus aveugles de ce monde. — Ce qui m'arrive par le *hasard* peut arriver à un autre par *bonne fortune!...*

» Un homme quelconque ne peut se mesurer que par un ou plusieurs hommes : il y a plusieurs proverbes qui serviraient à prouver la vérité de ceci. Ainsi l'on dit communément : *il est sot comme mille, il est méchant*

mais fatale sortie, il se retira dans la maison particulière qu'il avait louée, attendant tranquillement dans ce fort l'orage qui ne pouvait tarder à éclater sur sa tête.

comme quatre, il est ladre comme dix. C'est la seule échelle dont on puisse se servir, excepté certains cas où les hommes se mesurent *par les femmes.*

» Or, il s'agirait de trouver la proportion existante entre un ministre plénipotentiaire, capitaine de dragons, qui a fait dix campagnes politiques, sans compter les *campagnes de guerre*, comme dit M. le duc de Praslin, et un ambassadeur lieutenant-général, qui débute.

» Quant aux gratifications, il faudra bien, malgré vous, monsieur le comte, en distribuer à ceux qui viendront vous donner les violons et des aubades à votre porte; sans quoi ils feront un sabbat abominable et finiront par la danse *des cocus*. Je suis heureusement à marier,... mais ce sera votre affaire quand vous serez à Londres!... etc. »

CHAPITRE XIV.

Le chevalier cède en partie aux instances du duc de Nivernais. — Lettre de Louis XV. — L'homme et le monarque. — La griffe et la main. — Lettre jésuitique du comte de Guerchy. — La poche droite et la poche gauche. — Ordre de rappel du chevalier d'Éon. — Effet que produit sur lui cette disgrâce. — Le corps diplomatique vient complimenter le chevalier d'Éon de sa fermeté. — Lettre à Sainte-Foy. — *Au bon droit, vaincre ou mourir!* — Une comédie-prologue. — Première scène. — Le bravache aventurier. — La provocation. — *Vous ne savez pas le sort qui vous attend en France!* — Deuxième scène chez milord Halifax. — Le mot *ultérieur.* — Le billet d'honneur. — Autre billet *non d'honneur.* — La porte de la salle et la porte de la garde-robe. — Don Quichotte et Sancho-Pança. — *Fiasco.*

« Cependant, dit le chevalier d'Éon, une lettre touchante que je reçus du duc de Nivernais (1)

(1) Il lui disait : « Mon cher ami, pour l'amour de Dieu, faites de sérieuses et froides réflexions sur votre situation ! La seule chose raisonnable, c'est de se prêter aux circonstances et aux caractères, c'est enfin, mon cher ami, de faire votre fortune en vous conciliant ceux de qui elle dépend. Ainsi vous aurez tous les torts possibles si vous vous brouillez avec eux ; vous ferez en cela plaisir à bien des gens, mais c'est à vos ennemis ; et ne vaudrait-il pas mieux faire plaisir à d'autres, comme à moi, par exemple, mon cher ami, qui vous aime sincèrement, malgré tous vos petits défauts que je connais bien, mais qui ne m'empêchent pas de sentir et de chérir toutes vos bonnes qualités ?

» Je prends sur ma nuit pour vous écrire, quoique je me porte bien mal,

m'affecta vivement, et mon cœur en fut attendri; quelques raisons valables et nombreuses que j'eusse pour m'endurcir ce même cœur, je résolus de céder en partie. Je ne voulais pas laisser à mes ennemis le prétexte même de mon honorable et légitime résistance. J'étais bien aise, au contraire, en faisant tous les sacrifices, de dégager leur injustice des voiles dont elle s'entourait, et de la mettre tout à fait à découvert. J'écrivis donc au duc de Nivernais la lettre suivante, dont je fis remettre en même temps copie au comte de Guerchy et au duc de Praslin.

LE CHEVALIER D'ÉON AU DUC DE NIVERNAIS.

« Londres, le 30 septembre 1763.

» Monsieur le duc,

» Je viens de recevoir votre dernière lettre du 26 septembre. Pour vous marquer ma déférence à vos conseils et à vos prières amicales, je me prêterai, malgré ma répugnance, à accepter simplement la qualité de ministre du roi à cette cour, après avoir été ministre plénipotentiaire; pourvu

comme je fais toujours quand je reviens de Versailles. J'y ai fini une lettre pour vous que vous aurez par un courrier, et puis ce soir j'ai reçu la vôtre dont je ne suis guère content. En vérité vous ne voyez pas les choses dans leur point de vue ! Adieu, mon cher ami. Je ne signe point, mais vous connaissez la griffe ainsi que l'amitié du feu *French* ambassadeur, votre serviteur. »

que ma qualité soit stable, soit que M. de Guerchy demeure à Londres, soit qu'il voyage en France. L'on peut m'établir des appointements différents dans les deux cas; mais, dans le dernier, je désire avoir mon petit établissement à part, ne voulant plus être l'intendant de personne. Dans l'intérieur du cabinet, je travaillerai, sous les ordres de M. de Guerchy, avec ma douceur et mon zèle ordinaires. Je demande, avec autant de respect que de justice, le paiement du passé, c'est-à-dire de mon premier voyage secret en Russie et de mes appointements de résident, puis de ministre plénipotentiaire, qui me sont entièrement dus, que M. le duc de Praslin fixera comme il le jugera à propos, et sur lesquels je paierai à M. le comte de Guerchy pension pour ma nourriture, etc.

» Je me flatte que vous trouverez mes propositions raisonnables et fort équitables, et je suis trop persuadé de la justice de M. le duc de Praslin pour n'être pas sûr qu'il les trouvera également dictées par la décence, la prudence et la raison. Vous sentez, monsieur le duc, qu'il est nécessaire que M. de Guerchy soit censé avoir un secrétaire d'ambassade, seulement pour l'extérieur; dans l'intérieur, je m'offre pour le travail qui concernera les affaires du roi. »

» J'attendais avec confiance l'effet de cette soumission à la volonté tyrannique de mes despotes, et j'espérais quelque modération de leur pudeur, si ce n'était de leur équité, quand un courrier, expédié tout exprès de Versailles,

m'apporta le billet suivant écrit en entier de la main du roi.

LETTRE DE LOUIS XV AU CHEVALIER D'ÉON.

AU CHEVALIER D'ÉON, MON MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE A LONDRES.

« Versailles, le 4 octobre 1763.

» Vous m'avez servi aussi utilement sous les habits de femme que sous ceux que vous portez actuellement. Reprenez-les de suite et retirez-vous dans la Cité.

» Je vous préviens que le roi a signé aujourd'hui, mais seulement avec la griffe, et non de sa main, l'ordre de vous faire rentrer en France; mais je vous ordonne de rester en Angleterre, avec tous vos papiers, jusqu'à ce que je vous fasse parvenir mes instructions ultérieures.

» Vous n'êtes point en sûreté dans votre hôtel, et vous trouveriez ici de puissants ennemis.

» Louis. »

A peine j'en eus achevé la lecture, que cette lettre me tomba des mains. Je venais d'entrevoir et de soupçonner, pour la première fois, l'étendue des malheurs qui me menaçaient. Qu'avais-je à espérer, en effet, de la fermeté d'un roi qui m'abandonnait quand je n'avais fait qu'obéir à ses ordres, et dont le courage n'avait consisté qu'à signer ma

disgrâce avec sa griffe, au lieu de le faire avec sa main !... »

Madame de Campan eut connaissance de cette lettre bizarre et curieuse de Louis XV au chevalier d'Éon. Parmi plusieurs faits erronés, mêlés de quelques vérités, avancés par elle sur notre héros, on lit dans ses *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre :*

« Le chevalier d'Éon avait été utile, en Russie, à l'espionnage particulier de Louis XV. Très-jeune encore, il avait trouvé le moyen de s'introduire à la cour de l'impératrice Élisabeth, avait servi cette souveraine en qualité de *lectrice;* reprenant ensuite ses habits militaires, il fit la guerre avec honneur et fut blessé. Nommé secrétaire de légation, puis ministre plénipotentiaire à Londres, il offensa l'ambassadeur, comte de Guerchy, par les outrages les plus sanglants. Ils furent de nature à ce que l'ordre officiel de faire rentrer le chevalier en France fut délivré au conseil du roi; mais Louis XV retarda le départ du courrier qui devait porter l'ordre, et en fit partir secrètement un qui remit au chevalier d'Éon une lettre de sa main, où il lui disait :

« Je sais que vous m'avez servi aussi utilement sous les habits de femme que sous ceux que vous portez actuellement, reprenez-les de suite, et retirez-vous dans la Cité. Je vous préviens que le roi a signé hier l'ordre de vous faire rentrer en France. Vous n'êtes point en sûreté dans votre hôtel et vous trouveriez ici de puissants ennemis. »

» J'ai entendu plusieurs fois, chez mon père, le chevalier d'Éon répéter le contenu de cette lettre, où Louis XV séparait son existence personnelle de celle du roi de France ! Le chevalier, ou la chevalière, avait conservé toutes les lettres du roi, etc. »

Madame de Campan avait oublié la distinction de la *griffe* et de la *main*, corollaire de la différence établie par le document dont il s'agit, entre le roi de France et Louis XV !...

« Cependant, continue le chevalier d'Eon, ne pouvant adopter et digérer cette idée, qu'un roi subît une volonté étrangère et sacrifiât une personne qui lui était chère et dont il prenait en secret la défense, je me dis que cette signature avec griffe ne pouvait être qu'un acte de faiblesse momentanée, une concession à des circonstances nécessairement passagères, après lesquelles je serais d'autant plus justifié que j'étais plus injustement condamné. Cette pensée me donna confiance et espoir; je repris ma gaîté, mon insouciance ordinaires, et je résolus de me conformer à tous les ordres du roi, dans quelque situation d'apparente défaite qu'ils me plaçassent. Je n'acceptai pas cependant cette espèce d'humiliation sans de grands combats et une vive révolte de mon honneur et de mon amour-propre, ces sentiments qui furent toujours si sensibles et si inflammables en moi; mais je parvins à dompter mon cœur et à l'étreindre sous la chaîne de la nécessité. J'attendis donc mes ennemis avec résignation, me promettant bien pourtant de troubler, sinon d'empêcher, leur

victoire ; décidé à leur céder le terrain, mais pied à pied, pouce à pouce ; à leur faire payer cher, enfin, un triomphe après lequel je comptais bien avoir un jour ma revanche.

» Quelques jours après la lettre du roi, il m'en arriva une du comte de Guerchy ; elle était ainsi conçue :

LE COMTE DE GUERCHY AU CHEVALIER D'EON.

« Paris, le 4 octobre 1763.

» J'ai reçu, monsieur, vos divers états de compte. Comme je suis fort pressé en ce moment, voulant faire partir cette lettre par la poste d'aujourd'hui, je n'entrerai dans aucun détail.

» Je comptais partir le 5 ou le 6, comme je vous l'avais mandé, mais le départ de la famille royale, dans ce même temps, pour Fontainebleau, et celui du roi de Pologne pour retourner en Lorraine, ne me laisseraient pas de chevaux ; ainsi, je me suis déterminé à ne partir que le 8. Je prévois que cette lettre-ci sera ma dernière, à moins de quelque changement nouveau que je ne présume pas.

» Je vous prie, monsieur, de ne pas douter des sentiments d'estime et d'amitié que je vous ai assuré avoir pour vous.

» GUERCHY. »

» Le 4 octobre 1763 ! c'était le jour même où avaient été signées mes lettres de rappel ! Et M. de

Guerchy me priait *de ne pas douter des ses sentiments d'estime et d'amitié!* Ainsi dans le même moment, M. Guerchy avait dans sa poche gauche de l'estime et de l'amitié pour moi, et dans sa poche droite il avait la haine et la disgrâce! Il faut être de bien grands ministres pour se permettre une politique aussi petite que celle-là!

» Enfin le 17 du même mois, l'ambassadeur dit extraordinaire arriva. Je me présentai à lui comme si je n'étais prévenu de rien. Il me reçut avec une politesse cafarde, et me demanda d'un ton patelin si je me repentais de lui avoir écrit la lettre du 25 septembre. Je lui répondis tranquillement : Non, monsieur, ma lettre n'était qu'une réplique, un peu vive peut-être, mais juste à votre attaque du 4 du même mois; et si vous m'écriviez encore pareille épître, je serais forcé de vous faire pareille réponse. — Allons, allons je vois que vous êtes un peu mauvaise tête, mon cher monsieur d'Eon. » Et il tira de sa poche mon ordre de rappel à *griffe*, *patte*, ou *grillage*, qu'il me mit entre les mains d'un air contrit, en m'exprimant ses regrets et en m'assurant *encore* de *son amitié* et *de son dévouement*. Je ne lui répondis que par un regard.... et le saluant froidement, je me retirai, emportant avec moi le document officiel de ma disgrâce. En voici la teneur :

A M. LE CHEVALIER D'ÉON.

« Versailles, le 4 octobre 1763.

» L'arrivée de l'ambassadeur du roi, monsieur, faisant cesser la commission que sa majesté vous avait donnée avec la qualité de son ministre plénipotentiaire, je vous envoie votre lettre de rappel que vous remettrez à S. M. Britannique, selon l'usage et le plus *promptement* qu'il vous sera possible; vous trouverez ci-jointe la copie de cette lettre. Vous partirez de Londres aussitôt après votre audience, et vous vous rendrez tout de suite à Paris, d'où vous me donnerez avis de votre arrivée, et où vous attendrez les ordres que je vous adresserai, *sans venir à la cour.*

» Je suis *très-sincèrement*, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» Le duc de Praslin. »

» Quelque préparé que j'y fusse, la dureté de cette missive m'affecta malgré moi. Ils me rappelaient et me défendaient de *venir à la cour!* Ils craignaient que je n'y portasse mes plaintes, et que je n'y dévoilasse le mystère d'iniquité dont j'étais la victime; car ils savaient qu'eux et moi nous avions là un juge! Ils me frappaient et me bâillonnaient pour empêcher mes cris. Les lâches! Voilà donc quelle était la récompense de tant de services et

de tant de labeurs dont le prix ne m'était pas même encore payé!... »

Cette amertume si légitime du chevalier d'Eon s'exhale en termes plaisamment et énergiquement pittoresques dans les deux pièces qui suivent, adressées par lui à son ami Sainte-Foy.

LE CHEVALIER D'ÉON A M. DE SAINTE-FOY.

I.

« Londres, le 18 octobre 1763.

» Je n'ai que le temps, mon cher ami, de vous envoyer ci-jointe copie des lettres de rappel que M. le comte de Guerchy m'a apportées tout exprès de Versailles, datées du 4 de ce mois. L'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde m'engage seul à vous les envoyer, et le même intérêt ne doit pas vous aveugler dans ma propre cause; vous êtes juste, vous savez une partie du passé, *l'avenir vous éclairera davantage*. En attendant, vous pouvez vous demander à vous-même si j'ai mérité un rappel tel que celui-là. Toute la cour de Londres en serait indignée si je pouvais lui découvrir *toute la manœuvre ténébreuse que l'on a employée pour cet objet*.

» Si l'ambassadeur de France n'a pas ici tous les succès éclatants qu'il se promettait de sa mission, pour épargner ses revenus, être nommé duc et pair et maréchal de France, il faudra s'en prendre aux horreurs des bons procédés du *triumvirat* que vous connaissez, et qui, depuis trois mois, m'obsède

de ses écritures, de ses tracasseries, de ses petites négociations; et dont les membres ne cessent de me demander à genoux d'avoir la complaisance de me déshonorer pour leur plaire, et pour obtenir une fortune que je méprise autant que ceux qui s'agenouillent devant moi.

« D'une main, disent-ils, nous tenons le tonnerre et de l'autre la corne d'abondance. Fléchissez, âme audacieuse, sinon nous vous perdrons ! » Pour moi, je réponds, avec la constance que le ciel m'a prodiguée : « Faites à mon égard ce qui est juste et honnête, et aussitôt vous me trouverez très-soumis. Sinon, lancez vos foudres, je suis enfant de *Tonnerre*, je ne vous crains point. Pour vos cornes d'abondance, je n'en veux pas, mettez-les sur vos têtes, vous en avez besoin : quand vous m'aurez perdu, je me retrouverai. « Enfin ils sont désespérés de ce que moi je ne le suis pas.

» J'ose vous dire, mon cher ami, que vous m'avez connu dans le bonheur, mais c'est dans le malheur que vous apprendrez à m'apprécier. Mon âme ne connaît ni bonne ni mauvaise fortune dans ce monde, elle ne connaît que l'honneur et la vertu, et elle suivra ces deux sœurs *jusqu'à extinction de chaleur naturelle*.

» J'ai reçu, mon cher ami, votre dernière lettre; je suis reconnaissant, comme je le dois, de tous les conseils d'ami que vous voulez bien m'y donner. Vous avez vu le passé, je me suis prêté à tout ce que mon honneur et mon devoir ont pu me permettre; je ne puis pas faire davantage, quand vous

me donneriez les quatre parties du monde à la fois. Encore hier, plusieurs membres du corps diplomatique me disaient : « Monsieur d'Éon, nous attendions *cette époque-ci pour savoir quelle serait votre conduite; et quel prix vous valiez. Votre conduite est telle qu'elle doit être, et si elle n'était pas aussi soutenue et aussi noble, nous ne vous regarderions pas de bon œil. Votre cour en voulant vous dégrader, se dégrade elle-même; il est heureux pour elle qu'elle ait trouvé un homme instruit et courageux.* »

« Outre l'avilissement de mon caractère, il y aurait encore pour moi un avilissement pécuniaire, qui me déshonorerait encore plus à mes yeux, aux vôtres et à ceux de tout ce qui m'entourerait. Que votre amitié se réunisse ici tout entière pour bien peser mes paroles, et en tirer toutes les conséquences nécessaires, et votre délicatesse en sera certainement révoltée. Si je voulais jouer ici lâchement la comédie politique, c'est-à-dire si je voulais être *puis ministre, puis secrétaire, puis ministre*, selon que M. de Guerchy serait ici ou en France, il me faudrait chaque année de nouvelles lettres de créance de ma cour. Or à chaque changement, la cour d'Angleterre est dans l'usage ancien et constant de faire un présent de 500 guinées au ministre plénipotentiaire. Ce serait certainement une bonne aubaine qui déterminerait plus d'une âme commune à jouer périodiquement ici l'arlequin politique; mais c'est précisément ce qui me détermine à ne point me prêter à cette bassesse,

parce qu'il ne convient pas qu'un ministre de France reçoive annuellement 500 guinées d'une puissance étrangère ! »

II.

« Londres, le 28 octobre 1763.

» J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher ami, je me contenterai de vous dire que vous savez aussi bien que moi que, quand il s'agit de passer quatre ou cinq années dans le pays étranger, après y avoir déjà passé près de dix ans, c'est pour un Français autant de sacrifié et de retranché dans sa vie. Aussi les bons égards et la récompense méritée doivent-ils soutenir l'espérance et le zèle de l'exilé. M. le duc de Praslin, que j'ai si fort contenté jusqu'à l'*époque économique* de M. le comte de Guerchy, serait le premier ministre qui aurait à se plaindre de moi pour les affaires de ma cour; mais je crois que cela lui serait difficile, et que même il ne pense guère à m'attaquer de ce côté-là. Il ne lui restera donc pour cheval de bataille que l'article de la dépense faite à *son pauvre ami* de Guerchy pour nourrir les serviteurs que M. le duc de Nivernais a laissés ici, l'écurie de son excellence, et la nouvelle recrue des gens qui sont arrivés dès le commencement de septembre, et qui me paraissent n'avoir été ni vêtus ni nourris depuis qu'ils ont quitté la Westphalie. Ils ont une faim dévorante, et cette faim canine, jointe à l'appétit de toute l'écurie a causé quatre fois plus de

dépense que je n'en fais pour moi et toute la secrétairerie. Il n'y avait pour l'ordinaire que quatre plats sur ma table; il n'y a pas là de quoi ruiner notre pauvre ami Guerchy, qui a plus de 150 mille livres de rentes à lui, 25 à 30 mille livres de bienfaits du roi, 200 mille livres d'appointement, 50 mille livres de gratification par an, et le double ou le triple pour la *première mise*, sans compter les petites bonnes aubaines, etc., etc!

» Si avec cela on a peur de se ruiner, je dois donc trembler, moi, d'aller à l'hôpital. Cette frayeur panique ne m'empêchera cependant pas de manger et de travailler avec courage. Je sais que nous servons un bon maître qui a le moyen de nourrir les petits, puisqu'il engraisse si fort les grands. Dites seulement, je vous prie, mon cher ami, à notre cher et austère principal (le duc de Praslin), que la première fois qu'il ira à vêpres, je le prie de faire attention à ce verset du *Magnificat* qui fait lever tout le monde :

» *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.*

Il a renversé tout ce verset à mon égard et je ne trouve plus que : *Divites implevit bonis, et esurientes dimisit inanes.*

» S'il entrait, mon cher ami, dans le plan du système économique de faire une réforme générale sur tous les appointements des ministres du roi, j'y souscrirais avec plaisir. Il serait d'un bon Français de servir le roi de sa bourse, comme il l'a fait de son épée; mais ici ce n'est pas le cas; on

n'a rien voulu laisser au ministre plénipotentiaire *pour que l'ambassadeur eût tout*. Cela me rappelle ce que rapporte Suétone d'un des douze empereurs romains, qui disait à chaque nouveau préfet des Gaules : *Tu sais ce qu'il me faut, faisons en sorte que personne n'ait rien*. Je serais encore content de ne rien avoir si on voulait bien me laisser tranquille. Mais n'est-il pas désolant qu'après tous mes maux passés, et encore au milieu d'un immense travail ministérial, j'éprouve de petites tracasseries, de grandes injustices et des infamies diaboliques de la part de ces *sacrificateurs* d'affaires, qui, passez-moi le terme, semblables à une compagnie d'illustres escrocs, veulent renouveler la scène du légataire universel?... Ces gens-là ont juré, je crois, de me faire aller du travail en repos hors de ce monde. Ils n'y réussiront pas, car Dieu m'a donné dans un corps faible un cœur robuste et toujours joyeux, une âme pure, droite et capable de tout oser et de tout entreprendre pour la cause de la justice et de la vérité. Si Dieu m'a préparé dans ses décrets pour découvrir l'abomination de Babylone, certes ses décrets seront bien accomplis, le *mensonge et l'imposture* paraîtront au grand jour... Ne regardez pas comme folie ces discours de ma sagesse; la trempe de mon âme est de l'airain le plus pur; le serpent politique viendra y briser sa tête et ses dents. Le petit David culbuta d'un seul coup de fronde le géant Goliath; et moi, d'un seul trait de vérité incontestable, je renverserai, quand je le

voudrai, le colosse du mensonge. Ne craignez point pour moi, mon cher ami, parce que je n'ai jamais éprouvé le sentiment de la crainte. Il est écrit sur mon bouclier: *au bon droit. Vaincre ou mourir!...*

» J'ai l'honneur d'être etc. »

« *P. S.* Je vous entretiendrai, l'ordinaire prochain de la pitoyable histoire du misérable aventurier Vergy, supposé que ce soit son nom. Elle serait trop longue à détailler ici; d'ailleurs l'heure de la poste me presse. Mais comme ce n'est qu'hier matin que la première représentation de la comédie s'est faite, dans la chambre où je vous écris, il faut, avant de vous envoyer la description de la pièce, me donner le temps de me souvenir du prologue, c'est-à-dire des procédés du sieur Vergy, depuis son arrivée subite à Londres. Vous en entendrez parler sûrement dans le public, qui raisonnera suivant sa coutume à tort et à travers, et surtout dans une semblable histoire, où il serait peut-être trop dangereux de découvrir au public la vérité, puisque mes adversaires prennent tant de soin pour la cacher. Il me suffit de vous dire, pour vous seul, que tout le tissu de cette affaire est des plus noirs, et que ce n'est pas un novice dans l'art de la méchanceté qui l'a trouvé à lui tout seul. Quelle que soit la mission ténébreuse du sieur Vergy, il ne se vantera certainement pas qu'elle ait réussi près de moi. Si jamais aventurier, pour ne pas dire quelque chose de pis, a été mysti-

fié dans sa vie, c'est certainement celui-là. Cet homme ne me connaît pas, il m'avait pris pour un autre, quand il a entrepris un pareil projet. Il est d'ailleurs trop bavard, et n'a ni assez d'esprit pour cacher son jeu, ni assez de hardiesse pour le jouer noblement. Cet imbécile, après la petite scène qu'il a eue dimanche dernier chez l'ambassadeur, attend *trois jours* et choisit le moment que je suis à la cour pour venir faire tapage chez moi, et crier à tous les domestiques qui étaient à ma porte, qu'il *viendrait me trouver le lendemain matin*, et qu'il espérait que je m'y trouverais. » Il m'a trouvé, il doit être content à présent; quand on a réellement envie de se battre, on ne va pas chercher les tambours; du moins cela ne se pratique pas ainsi chez nous autres dragons, à moins que ce ne soit pour une bataille rangée. J'ai deviné toutes les manœuvres de ce drôle, et toute sa *mission secrète* sous une seule phrase qu'il a eu la sottise de me répéter deux fois. Sa conduite et *d'autres preuves que j'ai par devers moi* m'ont dévoilé tous les mystères d'iniquité. En vérité, le plus lâche des hommes, qui aurait un coquin dans sa manche, ferait dès demain, s'il le voulait, une pareille aventure au maréchal de Saxe, s'il vivait. Le plus brave et le plus honnête homme du monde n'est pas à l'abri d'un voleur ou d'un aventurier obscur qui est payé pour commencer par le rôle de Don Quichotte et qui finit par celui de Sancho Pança. »

Voici quel fut cet épisode auquel le chevalier

d'Éon fait allusion dans ce post-scriptum; lui-même le raconte ainsi dans une note imprimée dont nous ferons mention plus tard :

« Vers la fin du mois d'août, un sieur de Vergy vint me rendre une visite le matin dans mon cabinet ; il me trouva lisant sur un canapé. Je lui demandai ce qu'il y avait pour son service, en le priant de s'asseoir à côté de moi. Il me répondit : « Je suis un homme de lettres qui viens faire un » petit voyage en Angleterre, pour connaître une » nation dont on parle tant, et faire connaître les » Français, dont on ne parle pas assez ; » et il eut la bonté d'ajouter : « Votre nom, monsieur, et » votre réputation sont si connus en France, que » je serais très-flatté de former une liaison parti- » culière avec vous. » Je répondis à ce compliment comme je le devais, et voulus savoir, d'abord, s'il m'apportait quelques lettres de recommandation. Il me répondit qu'un homme comme lui n'en avait jamais besoin; que s'il eût cru que cela fût nécessaire, il en aurait apporté *cent pour une*, et qu'il était fort connu à Versailles et à Paris, particulièrement de M. le duc de Choiseul, de M. le duc de Praslin et de M. de Sainte-Foy, premier commis des affaires étrangères. Je lui observai qu'il serait toujours bien d'apporter des lettres pour l'ambassadeur du roi. « J'en aurai, reprit-il, » mais je n'en ai pas besoin ; j'ai soupé fort sou- » vent avec M. le comte de Guerchy, chez mesda- » mes les marquises de Villeroy, de Lirré, etc., » et d'abord que son excellence me verra, elle

» me dira : *Ah! mon ami de Vergy, te voilà! viens,*
» *que je t'embrasse sur les deux joues.* »

« Quelques jours après, le sieur de Vergy vint chez moi l'après-midi. On lui dit qu'on allait l'annoncer, quoique je fusse occupé dans mon cabinet, et, en attendant, on l'introduisit dans la salle où se trouvaient MM. Le Boucher, Lescallier, de La Rochette, ci-devant commissaire de France pour l'émigration des prisonniers de guerre, et d'Éon de Mouloize : j'y arrivai un moment après, et aussitôt le sieur de Vergy me parla de sa personne, de son esprit et de ses talents. Je lui signifiai, en présence de ces messieurs, que je n'en doutais nullement, mais que je le suppliais de nouveau d'avoir des lettres de recommandation, attendu qu'un ministre du roi ne devait pas reconnaître un Français qui n'était avoué de personne. « Cette règle, dit-il d'un ton léger, n'est » point faite pour un homme comme moi, et je » n'ai jamais cru que des recommandations me » fussent nécessaires. » Je lui répétai que la règle était si bien faite pour lui que je ne le recevrais pas dorénavant chez moi qu'il ne s'y conformât, et qu'il se le devait à lui-même. J'ajoutai : « Mon- » sieur, je vous aurais déjà invité à dîner si je » vous eusse connu d'une manière quelconque; » je vous dirai même que j'ai eu l'honneur de » présenter à S. M. Britannique plusieurs » Français qui m'ont été recommandés. » Le sieur de Vergy s'écria : *ah! monsieur, votre dîner, votre dîner!* Quant à la présentation, je l'obtien-

drai quand je voudrai par un *milord anglais.* »

« Je ne pus m'empêcher de lui dire alors que j'étais bien persuadé de sa probité, mais que je lui citerais beaucoup de circonstances où des ministres du roi avaient été trompés, ainsi que moi, dans plusieurs cours. Je rapportai l'exemple d'un quidam qui, à Moscow, avait pris le nom de Montmorency, et qui, vérification faite, s'était trouvé un perruquier du quartier Saint-Honoré. J'ajoutai celui d'un prétendu Larochefoucault à Paris. Il voulut prendre le ton, et je ne tardai pas à le lui faire baisser. J'en revins encore aux lettres de recommandation, et je le priai d'en faire venir le plus promptement possible, non pour moi, mais pour monsieur l'ambassadeur qui allait bientôt arriver. Je le prévins dès lors que si son excellence me parlait de lui, je serais forcé de dire que je ne le connaissais nullement. Le sieur de Vergy promit hautement qu'il apporterait *vingt lettres pour une*, parce que rien ne lui était si facile que d'en avoir. Il se retira en répétant toujours qu'il n'avait pas besoin de lettres pour M. le comte de Guerchy, dont il était suffisamment connu, et finit par me dire qu'il n'était aucunement ému de tout ce que je venais de lui signifier. Je le reconduisis poliment jusqu'à la porte; puis je dis au suisse, qui est actuellement à M. le comte de Guerchy : *si M. de Vergy vient ici, vous lui direz que je suis sorti, à moins qu'il n'ait des lettres à me remettre.*

» Le dimanche 23 octobre, j'eus l'honneur d'aller

dîner chez M. le comte de Guerchy. Après le café, son excellence monta la première dans la salle de compagnie, et l'instant d'après, je donnai le bras à madame la comtesse pour s'y rendre. Nous étions parvenus au dernier degré, lorsque Saint-Jean, valet de chambre de son excellence, cria : « Madame, M. de Vergy est dans la salle avec M. le comte. »

» Madame de Guerchy me dit : « M. d'Éon, connaissez-vous M. de Vergy? » Je répondis : « Non, madame, il m'est même très-suspect. » Aussitôt, en me serrant le bras, elle ajouta : « Paix! M. d'Éon; de » grâces, ne faites point de bruit. » Je repris : « Madame, ce n'est point mon intention; mais si » l'ambassadeur me demande qui est M. de Vergy, » je déclarerai que je ne le connais pas. » Aussitôt nous entrâmes dans la salle, suivis par Mlle de Nangis, par le colonel marquis du Blosset et le chevalier d'Allonville, anciens capitaines au régiment du roi, et tous deux aides de camp de M. le comte de Guerchy, et par M. Monin, secrétaire des commandements de son altesse sérénissime monseigneur le prince de Conty. Nous trouvâmes M. le comte de Guerchy en conversation avec le sieur de Vergy, et presque aussitôt son excellence me demanda si je le connaissais; je répondis : « Non, monsieur le comte; j'avais même » prévenu M. de Vergy de vous apporter des lettres » de recommandation; s'il ne l'a pas fait, ce n'est » pas ma faute. » Puis, m'approchant très-près du sieur de Vergy : « Eh bien, monsieur, » lui

dis-je, « voilà M. le comte de Guerchy, que vous » connaissez tant, avec qui vous avez soupé chez » Mmes les marquises de Villeroy et de Lirré. *Je ne » vois pas qu'il vous saute au cou pour vous em» brasser.* »

» Jamais coup de théâtre ne fut plus frappant : l'étonnement rendit la scène muette. M. le comte de Guerchy fut le premier qui rompit le silence, en disant au sieur de Vergy : « Monsieur, je ne » vous connais point, et je n'ai jamais soupé avec » vous chez Mme la marquise de Villeroy, quoique » j'aie bien l'honneur de la connaître et d'y avoir » soupé souvent. » Le sieur de Vergy, quoique déconcerté, regarda fixement monsieur l'ambassadeur, et lui faisant une profonde révérence, répondit : « Je demande pardon à votre excellence, » je croyais avoir l'honneur de la connaître. » Se tournant ensuite de mon côté, il m'adressa ces mots : « M. d'Éon, j'avais entendu dire que vous étiez un » homme poli. On n'a jamais vu donner un pareil » démenti. *Vous ne savez pas, monsieur d'Éon, le » sort qui vous attend en France,* » et ces dernières paroles furent répétées *deux fois*. Je le pris par le bras : « Monsieur, lui dis-je, je suis toujours un » homme poli ; mais ma politesse ne va pas jusqu'à » dire des mensonges pour le service des autres ; je » ne vous donne pas de démenti, puisque vous ne » dites pas un seul mot de vérité. *Quand on n'a rien » à se reprocher, on n'est pas inquiet sur son sort, ni » en France ni ailleurs ; je ne crains le courroux » ni des grands ni des petits*, et si nous n'étions pas

» devant l'ambassadeur et l'ambassadrice; je vous » ferais voir, sur-le-champ, si je crains les menaces » d'un homme tel que vous. »

» Monsieur l'ambassadeur me dit : « Monsieur » d'Éon, asseyez-vous, en voilà assez; *cela seul suf-* » *fit.* » Je pris un fauteuil, et le sieur Vergy s'écria qu'*il était homme de condition; qu'il avait servi dans les gardes françaises*. Je ne voulus pas approfondir cette matière, et me contentai de rapporter succinctement à l'ambassadeur ce qui s'était passé entre le sieur de Vergy et moi dans les deux premières visites qu'il m'avait faites. Dans ce moment M. le comte de Seilern, ministre plénipotentiaire de l'empereur, étant arrivé, tout rentra dans le calme et le silence. Le sieur de Vergy prit alors un siége, fit cercle à mon grand étonnement, et resta près d'une demi-heure avant que de se retirer. Je sortis peu de temps après, et dans l'opinion, je l'avoue, que le sieur de Vergy aurait eu la politesse de m'attendre. Je ne le rencontrai ni dans la cour de l'hôtel, ni dans la rue; cependant je me rendis à pied chez moi, précédé d'un flambeau pour mieux distinguer les objets et voir clair dans les ténèbres.

» Trois jours après, c'est-à-dire le mercredi 26 octobre, à peine étais-je sorti pour me rendre au lever du roi, que le sieur de Vergy vint me demander en ma maison *in Dover street*. Il voulut savoir à quelle heure M. d'Éon était visible. « A neuf heures du matin, » lui répondit-on. « Eh bien, »

reprit-il d'un ton décidé, « vous lui direz que je » serai demain chez lui à dix heures précises, et » que j'espère qu'il s'y trouvera. »

» Ce même jour j'avais l'honneur d'être invité chez son excellence milord Halifax, ainsi que l'ambassadeur du roi mon maître et tous les ministres étrangers du département du Sud. J'arrivai le dernier des convives pour ne paraître qu'au moment de me mettre à table, dîner, et m'en retourner aussitôt; mais à peine fus-je entré dans la salle, que M. le comte de Guerchy vint à moi et me demanda pourquoi je n'avais pas, le jour auparavant, pris mon audience de congé de sa majesté britannique. Je répondis que j'attendais des ordres ultérieurs de ma cour, et ce fut alors la matière d'une longue discussion de la part de son excellence. Comme elle insistait et me pressait fortement, je lui dis enfin : « Puisque vous le voulez, » monsieur, je vais vous communiquer cette raison » devant les trois ministres de sa majesté britanni- » que. » Ils se trouvaient alors à converser dans l'embrasure de la fenêtre : nous approchâmes d'eux et je dis tout haut : « Monsieur le comte de » Guerchy me force d'avoir l'honneur de déclarer » à vos excellences que je ne prends point mes au- » diences de congé, parce que j'attends des ordres » ultérieurs de ma cour et que je n'ai pas encore » composé mes discours. »

» Le mot *ultérieur* parut neuf à l'oreille de son excellence; et, comme elle me dit qu'elle ne l'entendait pas, j'ajoutai qu'en terme de négociation

on appelait *demandes ultérieures celles qui se faisaient après les premières propositions; qu'on se réservait ordinairement dans la politique la liberté d'ajouter les demandes ultérieures aux demandes préliminaires*. Son excellence confessa aux trois ministres de sa majesté britannique *qu'étant novice dans la carrière des affaires, elle ne concevait rien à tout cela*. Je lui repartis que cette explication était cependant très-claire, et que si elle ne la comprenait pas, ce n'était pas ma faute. Milord Halifax me pressant alors de son côté, je lui présentai la carte d'invitation qu'il avait bien voulu m'adresser. « Votre excellence, lui dis-je, a in-
» vité le ministre plénipotentiaire de France à dî-
» ner chez elle, je la supplie de faire servir; il se
» fait tard; mon intention est de profiter person-
» nellement et paisiblement de l'honneur que
» vous me faites : je ne viens pas ici pour apporter
» le trouble, mais la paix. » Je m'éloignai après ces mots pour entrer dans le cercle des ministres étrangers aussi invités, et je me joignis à leur conversation sur des sujets indifférents, jusqu'au moment où l'on passa dans la salle à manger. Je me plaçai près de milord Halifax, entre Monsieur le comte d'Einfiedel, envoyé extraordinaire du roi de Pologne, et M. Dageno, résident de Gênes. Je ne parlai que pour boire à la santé des ministres de sa majesté britannique et à celle de M. le comte de Guerchy. La seule phrase que je prononçai fut une politesse adressée à milord Sandwich; lorsqu'on en vint aux *toasts* ou santés de ronde,

et qu'à mon tour milord Halifax me demanda la mienne, je lui portai celles de madame et de M. le duc de Nivernais.

» Les ministres étrangers étaient au moment de se retirer de la salle de compagnie, et milord Halifax se trouvait alors seul auprès de la cheminée; je saisis cet instant pour lui faire part de l'aventure et de l'appel public du sieur de Vergy, ainsi que de la ferme résolution où j'étais de faire signer par le sieur Vergy un billet dans lequel il s'obligerait sur sa parole d'apporter de bonnes lettres de recommandation à l'ambassadeur du roi mon maître, et, à leur défaut, de se reconnaître par le même billet pour un aventurier. Milord Halifax m'ayant obligeamment dit que je faisais bien de le prévenir de mon dessein, je lui ajoutai qu'en honneur, dans le cas extraordinaire où je me trouvais, j'étais obligé de me conduire ainsi; et que certainement je n'aurais jamais parlé de cette circonstance, si le sieur de Vergy n'eût pas affecté de se rendre chez moi en mon absence et de me faire un appel public. Milord Halifax alla sur-le-champ à M. le comte de Guerchy, qui se trouvait près de la porte du cabinet d'audience, où ils entrèrent tous deux; et, après un court entretien, ils revinrent dans la salle conférer avec milord Sandwich et M. Greenville. Le résultat fut de me prier instamment de me désister de cette affaire. Je répondis que n'en étant pas l'auteur, je n'irais point chercher le sieur de Vergy; mais que certainement je l'attendrais chez moi à l'heure

qu'il avait indiquée. Mon refus se renouvela aussi souvent que leurs instances; alors milord Halifax prit la parole: « Ah! mon cher monsieur d'Éon, » quand vous seriez le duc de Bedfort, il faudrait » que je misse des gardes chez vous. » Je répondis: « Je n'ai point l'honneur d'être M. le duc de » Bedfort, je suis d'Eon, et je me garde bien » tout seul. » J'ajoutai : « Milord, j'ai fait retenir » une place à la comédie, et je vous supplie ins- » tamment de me permettre de prendre congé de » votre excellence. » Je m'approchai en même temps de la porte pour l'ouvrir, et, surpris de la trouver fermée, je ne pus m'empêcher de dire, en me retournant, que *je n'aurais jamais cru que le ministre plénipotentiaire de France se verrait prisonnier en Angleterre chez le secrétaire d'état.* Milord Halifax, sur-le-champ, me présenta à signer le billet suivant:

« Le chevalier d'Eon donne sa parole d'honneur aux comtes de Sandwich et d'Halifax qu'il ne veut point se battre avec M. de Vergy, ni lui faire aucune insulte, sans avoir préalablement communiqué ses intentions aux susdits comtes, de la façon qu'il pourront prévenir aucunes mauvaises suites des intentions et de la conduite de M. le chevalier d'Eon. »

Ce billet sans doute avait été *composé* de concert avec M. le comte de Guerchy. De nouvelles instances qu'ils mefirent attirèrent de nouveaux refus. Ce fut alors que je vis entrer un colonel aux gardes à la tête d'un détachement, baïonnettes au

bout du fusil, qui occupait la salle, la première et la seconde antichambre. Je lui dis : « Faites votre de-
» voir, je ferai le mien; si c'est pour me conduire
» chez moi, je n'ai que faire de soldats, j'irai bien
» seul et à pied; si vous voulez y venir malgré moi,
» j'aurai l'honneur de vous donner à souper. »

» Et sentant tout ce qu'exigeait ma position, je me retournai du côté de l'ambassadeur du roi et lui fis sentir vivement que, par l'ordre de mon général, j'avais plus d'une fois chargé des colonnes aussi formidables; et comme monsieur l'ambassadeur voulut me parler encore de Vergy, je lui dis que je le lui amènerais par les oreilles. Il répondit qu'il ne le voulait pas : « Eh bien ! répliquai-je, je vous l'amènerai par le bout du nez. »

» Je persistai donc, ainsi que je le devais, à refuser constamment la signature du billet, et la présence des soldats devenait pour moi un motif de plus. Je signifiai même que l'uniforme que j'avais sur le corps reparaîtrait sans tache à mon régiment, ou qu'il serait trempé de mon sang : paroles vives, sans doute, mais que tout capitaine de dragons, ministre plénipotentiaire, eût proférées à ma place. Je ne signai enfin que lorsque, tous les soldats s'étant retirés, l'ambassadeur M. le comte de Guerchy me l'ordonna *expressément au nom du roi* notre maître, et qu'il eut lui-même signé le prétendu billet d'honneur, ainsi que les trois ministres d'état de sa majesté britannique. Mon obéissance connue aurait rendu, dans tous les temps, cette ressource infaillible;

n'est-il pas étonnant qu'ici elle ait été la dernière ?

» Après cette petite expédition militaire, M. le comte de Guerchy m'observa que je n'avais pas servi long-temps. Je lui avouai que je n'avais pu me trouver en 1759, ni en Westphalie, ni à *Minden*, parce qu'alors j'étais en Russie pour le service du roi ; mais qu'on savait *quand, où et comment* je m'étais comporté à la guerre. A tout cela son excellence répondit : « Puisque vous » avez tant envie de vous battre, allez vous battre » à Calais avec le sieur de Vergy, je vais vous » donner des passe-ports. — Je suis étonné, » repris-je, « que l'ambassadeur du roi propose une » pareille chose ; il ne me connaîtrait pas s'il me » croyait assez dupe pour me commettre aussi » grossièrement ; mais si votre excellence a décidé » que le personnage en vaille la peine, qu'elle » me fasse rendre mon billet d'honneur. »

» Son excellence fut un peu interdite à ma demande, et, sans me répondre, elle m'offrit d'entrer dans sa voiture ; j'acceptai, et, de son hôtel, je me rendis chez moi.

» Le lendemain jeudi, à dix heures, le sieur de Vergy, fort exact, et *qui n'avait sans doute signé aucun billet*, vint chez moi et m'y trouva seul. En entrant dans mon cabinet, du ton le plus avantageux : « Me voilà, monsieur, en habit de combat (1), et il n'est, je crois, que dix heures. » « J'en suis charmé, » lui répondis-je, « et je suis

(1) Il était en *frac* avec une veste croisée.

» enchanté de vous voir en *cadenette*. Je vous » attendais avec impatience. » Le sieur de Vergy reprit aussitôt : « Monsieur, j'ai une question à » vous faire : êtes-vous ministre plénipotentiaire, ou » capitaine de dragons? Si vous êtes ministre, je me » retire. » Je lui répliquai : « *Non, mon ami, je ne veux pas que tu te retires; je ne veux être pour toi qu'un simple dragon.* »

» Observez que je ne pouvais ni ne voulais le combattre d'aucune manière, ayant *donné mon billet d'honneur* de n'en rien faire; et que, d'ailleurs, les trois ministres m'avaient déclaré que ce serait une infraction particulière à la paix générale, que j'ai portée à Paris, par une grâce spéciale du roi de la Grande-Bretagne. Le sieur de Vergy sait bien aussi que la chose s'est passée sans coup férir. Ma circonstance était bien plus critique que la sienne. J'avais promis de ne point agir contre lui, et je ne pouvais prévoir que le brave de Vergy était homme à se laisser intimider de mes moindres démarches. En effet, je fermai la porte de ma chambre pour le retenir, jusqu'à ce que les gens de monsieur l'ambassadeur, que j'allais envoyer chercher, fussent arrivés; et aussitôt le sieur de Vergy s'écria, en courant dans ma chambre : « *Ah, monsieur ! ne me touchez pas, ne me touchez pas !* » « Comment, lui répondis-je en » souriant, tu viens chez moi en *habit de combat*, » et tu crains que je ne te touche ! A la bonne heure; » sois tranquille, je n'ai d'autre dessein que de te » faire arrêter. » Quelques expressions dragonnes,

mêlées à ce discours l'engagèrent à vouloir prendre la fenêtre pour la porte; j'aperçus sa pâleur et son mouvement, et je lui dis : « Si tu sautes, je te pousse; mais prends garde, tu trouveras en bas un fossé et des piques. » Cette observation, *qui n'est point philosophique*, suffit pour l'arrêter.

» Je lui présentai alors un papier, en lui disant : « Voici un billet qu'il faut signer par duplicata, » après que tu en auras pris lecture, afin que tu » ne croies pas que ce soit une lettre de change. » Il le parcourut avec tant de précipitation, qu'en me le remettant il me demanda trois semaines pour avoir des lettres de Paris. « Mon ami, » lui dis-je, « si tu n'avais pas l'esprit un peu troublé, tu » verrais que je te donne un mois. » Alors il m'ajouta : « Monsieur, je ne signerai pas cela, il fau- » drait changer certains mots. — Si je prends la » plume, j'ajouterai des épithètes beaucoup plus » dures. Je te promets que tu signeras le billet tel » qu'il est; *quod scripsi scripsi.* » Et comme à l'instant je parlai de le remettre entre les mains des domestiques de monsieur l'ambassadeur, il changea de couleur. Je le pris par le bras et le fis entrer, pour signer, dans ma chambre à coucher où est placé mon bureau. Aussitôt qu'il y fut, il s'écria : « Ah, monsieur, ne me tuez pas! » Je ne savais qu'augurer de cette exclamation, lorsque tout à coup je vis les yeux du sieur de Vergy fixés sur mon sabre turc et mes pistolets d'ordonnance, que j'ai rapportés intacts de la guerre d'Allemagne,

et qui sont en tout temps dans cette chambre. Son esprit se troubla à l'instant, et je compris alors d'où venait l'excès de sa frayeur. Pour le tranquilliser, je pris aussitôt un des pistolets (1) que je mis à terre, et posant le pied dessus, *de peur qu'il ne mordît* le sieur de Vergy (ce furent mes expressions), je lui dis : « Tu vois que je ne veux pas te faire de mal, ni » même t'approcher ; signe de bonne grâce. » Alors il se résigna galamment à signer par duplicata le billet qui suit :

« Je soussigné promets sur parole d'honneur au chevalier d'Éon, capitaine de dragons, d'apporter, d'ici à quinze jours ou dans un mois au plus tard, à l'ambassadeur de France à Londres, de bonnes lettres de recommandation de personnes bien connues, ou en place à Versailles ou à Paris. Sinon, je donne encore ma parole d'honneur à M. d'Éon, que je ne me présenterai plus à l'avenir devant son excellence M. le comte et Mme la comtesse de Guerchy, que comme un aventurier très-grand et des plus grands.

» Signé DE VERGY.

» Londres, le 27 octobre 1763, à 10 heures un quart du matin. »

» Il paraît nécessaire de dire qu'il le fit, chapeau sous le bras, un genou en terre, et ne jugea pas à propos d'en prendre copie, quoique je le lui eusse proposé : il était trop pressé de gagner la porte.

(1) C'est apparemment ce qui a donné lieu à la déposition que le sieur de Vergy s'est empressé d'aller faire chez un juge.

ma salle; mais je l'arrêtai en lui disant : « Mon » ami, je ne fais passer par là que les gens bien » connus; pour vous, vous sortirez par la porte de » ma garde-robe. » Je lui renouvelai alors quelques compliments, dont je ne crois pas qu'il fasse part au public lorsqu'il donnera la relation philosophique et morale de son voyage en Angleterre, qu'il avait déjà promise et entamée dès le neuvième jour de son arrivée.

» Le sieur de Vergy content de s'enfuir par quelque porte que ce fût, et excédé de sa position, s'empressait de se retirer, lorsque je l'arrêtai par une interrogation très-simple et très-embarassante pour lui : « Qui êtes-vous? Il faut me l'avouer, ou je vous « remets aux gens de M. l'ambassadeur. » Il me répondit les larmes aux yeux et les mains jointes: « Eh, monsieur d'Eon! je suis un homme perdu, » si vous me retenez dans votre maison. — Mon- » sieur l'aventurier, lui répliquai-je, je ne veux » pas la mort du pécheur, mais bien sa conversion; » partez, allez chercher vos lettres de recomman- » dation; si vous pouvez me prouver que vous » êtes un honnête homme, je deviendrai le meil- » leur de vos amis. »

A peine le sieur de Vergy était-il évadé que le suisse et un valet de pied de l'ambassadeur parurent dans l'intention et avec l'ordre de se saisir de sa personne. Je ne dois point omettre que M. Carlet de la Rozière (1) arriva chez moi au même

(1) M. Carlet de la Rozière, mon parent, est capitaine réformé de dragons au régiment du roi, ci-devant aide-de-camp du maréchal duc de Bro-

instant, envoyé par l'ambassadeur pour le même objet. M. le comte de Guerchy lui avait en effet écrit, *dès les huit heures et demie du matin*, un billet où il le priait de se rendre sur-le-champ chez lui, parce qu'il devait sortir à dix heures. M. de la Rozière s'y rendit sans délai; son excellence, pour le convaincre de la part qu'elle prenait à ma conduite, le pria de lui avouer ingénument s'il ne s'apercevait pas d'une aliénation singulière dans mes organes. Elle ajouta même que quelques personnes de distinction de ce pays prétendaient s'en être aperçues; que, pour elle, elle ne pouvait s'empêcher de confesser que jusqu'à présent ma correspondance avait donné à ma cour la plus grande satisfaction. M. de la Rozière a avoué que, dans l'étonnement où il avait été d'entendre un pareil propos, il n'avait osé répondre d'abord, de peur qu'on ne le soupçonnât lui-même de quelque aliénation. Cette conversation ne pouvait manquer d'être longue; mais dès que parut le laquais que j'avais envoyé à son excellence, c'est-à-dire lorsque la scène avec le sieur de Vergy était à sa fin, M. l'ambassadeur, étonné à son tour, s'écria: « A propos, ne savez-vous pas que votre parent » monsieur d'Eon a une affaire avec un nommé de » Vergy? et c'était en partie pour vous en parler » que je vous avais prié de venir chez moi; cou- » rez-y promptement et amenez-moi Vergy. » M. de la Rozière partit en conséquence, et ne put

glie, ensuite aide-maréchal-général-des-logis de l'armée française en Allemagne, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

arriver qu'après la conclusion de l'affaire. Sur le rapport qu'il me fit de toutes ces circonstances, et surtout du vif intérêt qui déterminait en ma faveur M. le comte de Guerchy, je me rendis à son hôtel vers les onze heures, dans l'incertitude cependant de l'y trouver, puisqu'il devait sortir à dix; mais je fus assez heureux pour le rencontrer en robe de chambre et tout prêt à faire sa toilette. Comme j'avais déjà chargé le sieur l'Escallier, premier secrétaire de son excellence, de l'instruire de tout ce qui s'était passé, et de lui présenter un des billets signés par le sieur de Vergy, il m'aborda avec ces paroles : « Monsieur d'Eon, l'on copie actuelle-« ment dans ma secrétairerie les pièces que vous » m'avez fait remettre : il n'y a rien à dire ; vous » vous en êtes tiré avec honneur. »

Le lecteur apprendra par la suite le secret de cette comédie montée par les ennemis du chevalier d'Eon et qui, tombée à plat, grâce à son intrépidité et à la couardise du pauvre diable chargé du principal rôle, eut pour dénoûment le *four* ou *fiasco* que nous avons vu, et auquel ne s'attendaient ni les auteurs, ni les acteurs.

CHAPITRE XV.

Le comte de Guerchy presse le départ du chevalier d'Éon. — Le chevalier d'Éon le retarde. — Le calembour. — Louis XV venant au secours du chevalier d'Éon. — Lettres du contrôleur général et du duc de Choiseul. — Le chevalier d'Éon prend l'offensive, et accuse le comte de Guerchy. — Armistice. — Le dîner. — Complot contre le chevalier d'Éon. — De l'opium dans son vin. — Le complot échoue. — Le chevalier d'Éon est gravement incommodé. — Visite du comte de Guerchy. — Madame de Pompadour et les marmitons. — Proposition de promenade à Westminster. — Prudence du chevalier d'Éon. — Le serrurier et l'empreinte d'une serrure. — Déménagement. — Comptes demandés par l'ambassadeur. — Réponse du ministre plénipotentiaire. — Les domestiques et les chaises à porteurs. — Le chevalier d'Éon à Louis XV. — Les ministres *cartouchiens*. — Accusation de folie. — Empoisonneur et assassin. — Le duc de Praslin envoie à Londres une demande d'extradition et des exempts pour s'emparer du chevalier d'Éon. — Double jeu de Louis XV. — Il écrit au comte de Guerchy et prévient le chevalier d'Éon. — Mesures de défense. — Sophie-Charlotte fait refuser l'extradition. — Découragement du comte de Guerchy. — Il cherche à capituler. — Son parlementaire est pris de terreur panique à la seule vue du chevalier d'Éon. — Lettre de celui-ci au comte de Guerchy. — Il refuse de rendre ses papiers sans un ordre exprès du roi. — Lettre de M. de Guerchy à Louis XV, et note du sieur Monin. — Billet du roi à M. Tercier. — Persécution du ministère français contre le chevalier d'Éon, ses parents et ses amis. — Il est déclaré traître, rebelle à l'état, et privé de ses appointements. — Sa résignation et son dévouement silencieux à la volonté de Louis XV. — Il est abandonné de ses amis. — Lettre à sa mère. — Le duc de Choiseul lui offre son appui et un commandement dans l'armée. — Lettres de la *comtesse de Rochefort* au chevalier d'Éon exilé. — Le roi de Prusse, l'impératrice de Russie

et d'Alembert. — Le moine des *Bernardins*, sa femme et son enfant. — Le marquis de Grimaldi et le roi de Pologne. — Le duc de Duras et le chien favori du roi. — Madame Geoffrin, son mari et l'affiche de spectacle. — Madame de La Ferté-Imbault. — Madame du Deffant. — La tête de saint Denis.

Cependant le but du comte de Guerchy, qui était de livrer à madame de Pompadour le chevalier d'Eon et ses papiers, n'était point encore atteint. Impatient de remplir cette partie secrète et capitale de sa mission, l'ambassadeur presse le plus qu'il peut le départ du ministre plénipotentiaire, et sollicite de la cour de Saint-James qu'elle veuille bien avancer le jour consacré d'ordinaire aux audiences royales de congé. « Je reçus, » dit le chevalier d'Eon, « de milord Halifax, un petit billet » ainsi conçu :

» Milord Halifax fait bien ses compliments à » monsieur le chevalier d'Eon, et a l'honneur de » lui faire savoir, qu'à cause de quelques affaires » qui sont survenues, il sera plus de la convenance » du roi de donner à monsieur d'Eon son au- » dience demain mercredi que vendredi prochain.

» A Saint-James, le 25 octobre 1763. »

» Ce billet est une preuve que mon séjour à cette cour était un terrible fardeau sur les épaules et le cœur du comte de Guerchy. Ce poids lui paraissait dès lors si lourd, qu'il n'eut pas la patience d'attendre du *mardi* au *vendredi*. Il fait des vœux et des prières pour que mon audience soit avancée de deux

jours et fixée au mercredi! Le ciel n'a pas exaucé ce vœu injuste et téméraire. Nous sommes dans le mois de février 1764, et je n'ai point encore pris mon audience de congé. Dieu seul sait quand je la prendrai; suivant toute apparence M. de Guerchy me donnera l'exemple. »

Retenu à Londres, et contraint par l'ordre secret de Louis XV de désobéir à l'ordre patent du roi, le chevalier d'Eon se trouvait dans une situation délicate et difficile. Ne pouvant dévoiler le motif de sa résistance, il chercha à l'excuser, à la justifier, à l'aide de prétextes plausibles en apparence. Il s'empara de tous les incidents qu'il trouva sous sa main, se glissa dans tous les faux-fuyants, se défendit avec tous les sophismes, et se retrancha dans toutes les chicanes et les fins de non-recevoir que son esprit inventif put déterrer et élever autour de lui. La première difficulté à laquelle il s'accrocha fut le genre de la signature apposée au bas de son ordre de rappel. — « Mais c'est une signature *grillée*, » lui dit le comte de Guerchy. « — Eh bien, se laissera *griller* qui voudra, » répond le facétieux chevalier estocant, cette fois, du calembourg; « mais moi, je ne me laisse pas *rôtir* si facilement! »

Député et institué par acte autographe du souverain, il ne se reconnaît valablement rappelé et destitué que par acte de même forme, en vertu de ce principe de droit qui porte: *res eodem modo dissolvi debent quo fuerunt colligatæ*. Il déclare donc, en conséquence, vouloir attendre des ordres *ulté-*

rieurs. « Il n'y eut que ce mot, ajoute-t-il, qui fut capable de faire reculer mon adversaire acharné; et sans cet adjectif masculin, qui tomba d'aplomb sur son esprit novice, et dont il fut tout étourdi, je courais risque d'être vaincu. »

Louis XV prêta secours à la défense du chevalier d'Eon. Afin de fournir des armes à sa résistance, le monarque lui fit écrire par le contrôleur général des finances, puis par le duc de Choiseul pour lui demander un nouveau travail au *nom du roi*, et le prier de continuer sa correspondance. C'était une autorisation implicite de séjour à Londres, et une façon détournée de contremander d'un côté ce qui était ordonné de l'autre. Enhardi par ce renfort que lui envoyait le roi contre sa propre armée, le chevalier d'Eon prit à son tour l'offensive, et attaqua son adversaire ébahi de cette sortie imprévue, et dérouté comme un homme pris entre deux feux.

« M. de Guerchy m'apporte un prétendu rappel, daté du 4 octobre, et signé en réalité de M. le duc de Praslin seulement: cet ordre, comme s'il pouvait y en avoir d'autre que du roi lui-même pour un ministre plénipotentiaire, me prescrit de prendre mes audiences de congé sans délai; et de quitter tout de suite la cour de Londres pour me rendre à Paris et y attendre les ordres du ministre, *sans venir à la cour.* Ces circonstances m'étaient d'autant plus suspectes qu'elles étaient plus affligeantes pour un ministre qui recevait chaque jour des témoignages de la satisfaction de sa cour. Mais

enfin je ne pouvais douter de la teneur de cet ordre qu'on m'avait remis.

» M. de Guerchy, qui en connaissait autant l'esprit que la valeur, arrive, me sollicite et me presse de l'exécuter; et, craignant sans doute de se voir avec le temps démenti par sa cour, il exige des ministres anglais de joindre leurs sollicitations aux siennes. Tant d'ardeur dénotait trop d'intérêt; cependant le lettre de milord Halifax m'aurait décidé à le satisfaire, si je n'eusse cru de mon devoir d'être inflexible à ses instances.

» Le ministre anglais m'écrit le 25 octobre pour me faire prendre mon audience de congé; et le lundi 24 j'avais reçu une lettre de M. le duc de Choiseul, en date du 18 du même mois (c'est-à-dire quatorze jours après la signature de mon prétendu rappel!), par laquelle ce ministre me donnait de nouvelles *assurances de la satisfaction* que la cour avait de mon travail, et me priait de *continuer ma correspondance*. Le même lundi 24, j'eus encore une lettre, en date du 15 du même mois (onze jours donc après ce rappel incroyable), de M. le contrôleur général, qui me chargeait et me recommandait en particulier, *au nom du roi*, de faire un nouveau travail, *dont sa majesté me saurait gré*. C'étaient les termes de sa lettre.

» Que devais-je penser de ce contraste. Je supplie les ministres de sa majesté britannique de me dire si, dans la position aussi difficile à reconnaître que celle où je me trouvais, ils n'auraient pas répondu comme je le fis à M. de Guerchy chez

milord Halifax : « j'attends des ordres ultérieurs de ma cour. » Peut-être quelques-uns d'entre eux auraient-ils fait céder la politessse à la sincérité, et auraient-ils cru devoir profiter de la présence des ministres étrangers réunis là pour augmenter la confusion de M. de Guerchy, en leur faisant voir clairement que son seul orgueil pouvait avoir arraché à la faiblesse de M. le duc de Praslin ce rappel dont l'ambassadeur se targuait, et que le ministre n'avait pas eu la force de faire même soupçonner à ses collègues !

» On lui aurait rappelé que le ministre de la guerre et de la marine, et celui des affaires étrangères étant parents et logés de façon qu'une porte de communication réunissait leurs appartements, il était étonnant que celui des affaires étrangères eût signé mon rappel le 4, et que celui de la guerre m'écrivît le 18, comme à un ministre qui devait continuer sa correspondance. Eh ! quel est ce ministre qui soutient mon zèle et m'en demande la suite ! mon premier protecteur, mon premier et légitime chef ; disons mieux, le premier maître de M. le duc de Praslin lui-même !

» Le public en conviendra sans doute ; je n'avais qu'une conclusion à tirer de cet assemblage monstrueux de contradictions : *La cour ignore mon rappel.* M. de Guerchy en a fait *fabriquer les lettres le 4 octobre au soir, sous la cheminée de M. de Praslin. Des circonstances étudiées lui ont permis de fermer soigneusement la porte de communication qui est entre les deux cabinets, de peur*

que l'oreille attentive de M. de Choiseul n'entendît avec surprise, ou que son œil juste ne vit avec indignation le tour que l'on voulait me jouer.

» Que me restait-t-il à faire alors ? Ce grand ministre, quatorze jours après mon rappel, ignorait qu'il existât, et me chargeait de la correspondance : d'un autre côté, M. le contrôleur général me donnait des ordres de la part du roi, et sa majesté devait me savoir gré de leur exécution : pouvais-je désobéir à mon maître et ne pas suivre les intentions de mon protecteur, en me mettant dans l'impossibilité de le faire, par mes audiences de congé, sans leur communiquer qu'à leur insu, on prétendait m'avoir mis dans l'impuissance de suivre les attraits de mon zèle ? Non. Je résolus donc d'écrire à M. le duc de Choiseul et d'attendre sa réponse ; mais on la craignait sans doute, et il ne fallait pas me laisser le temps de la recevoir. On veut en conséquence me faire partir malgré lui et malgré moi (1) ! »

Déconcerté par cette défense rationnelle, et devenu accusé d'accusateur qu'il était, le comte de Guerchy ne comprit plus rien à la confusion qui avait amené cette interversion des rôles. La question s'était tellement embrouillée que sa sagacité se perdit dans le labyrinthe, et renonça à en démêler les détours. Démonté dans cette première action, mal mené et repoussé avec perte, il battit en retraite et se replia sur lui-même, afin de re-

(1) *Discours préliminaire* des *Lettres et Mémoires* du chevalier d'Éon, publiés à Londres.

mettre ses esprits troublés et de combiner un nouveau plan. Désespérant de forcer dans ses retranchements et de réduire par le blocus de la discussion un ennemi plus habile que lui, et que l'enfer semblait prendre plaisir à ravitailler sans cesse de nouvelles provisions oratoires, il résolut de l'attirer par ruse hors de ses remparts, et de vaincre par la trahison celui qu'il ne pouvait vaincre par la persuasion. Aux menaces succédèrent des propositions de paix, aux hostilités un armistice. Le ton doucereux fut substitué, comme par enchantement, au ton arrogant, et la politesse à l'insolence. Le chevalier d'Eon reparut dans les salons de l'hôtel de l'ambassade, et le vendredi 27 octobre il reprit sa place à la table de l'ambassadeur. C'était ce qu'attendait celui-ci pour l'exécution de son complot, dont voici l'agencement et les moyens.

Le comte de Guerchy savait que le chevalier d'Éon buvait ordinairement, et de préférence à tous autres vins, du vin de Tonnerre, sa patrie : ses lèvres étaient demeurées fidèles à ce doux lait de son enfance, son premier breuvage. En quelque endroit qu'il se trouvât, en effet, à Saint-Pétersbourg, à Paris, à Londres, le Bourguignon appelait à lui le sein de sa nourrice. Jamais peut-être on ne but tant de vin de Tonnerre en Russie et en Angleterre, que pendant le séjour du chevalier d'Éon dans ces deux pays; il y était le représentant de la cour de France, en général, et des vignobles tonnerrois en particulier.

Basant ses calculs sur le goût bien connu de son hôte, le comte de Guerchy fit introduire une certaine quantité d'opium, dans une bouteille de Bourgogne vieux, par son écuyer *Chazal*, lequel avait eu, même avant l'arrivée du comte de Guerchy, une discussion d'intérieur avec le chevalier d'Éon. Celui-ci, qui n'était endurant avec qui que ce fût, et beaucoup moins encore avec la haute ou basse livrée, redressa lestement et vertement le valet, dont l'insolence avait devancé et comme annoncé celle de son maître; le valet lui gardait rancune. Ce fut à cet homme que le comte de Guerchy confia la perpétration de son complot, aussi inhabilement conçu qu'imprudemment exécuté. L'opium fut mêlé au vin en trop forte ou trop faible dose, et l'effet produit se trouva, par cette cause, au-delà ou en-deçà du but. L'invasion du malaise fut trop brusque ou trop lente. Averti par les premiers symptômes du mal, saisi de vertiges et de somnolence apoplectique, surpris soudain à l'épigastre par des douleurs cuisantes et pungitives qui, suivant son expression, lui mirent le *ventre en feu;* tombé dans une sorte de prostration corporelle et de stupéfaction mentale, auxquelles succédèrent bientôt les nausées et les vomissements, il conserva toutefois assez de présence d'esprit pour entrevoir le piége, et assez de force pour y échapper. Nous disons le *piége*, car sa première pensée n'alla pas plus loin. Il estima qu'on avait tenté de le plonger dans un sommeil profond, léthargique, à la faveur duquel

on l'eût enlevé, lui et ses papiers, et porté sur la Tamise, où probablement un bâtiment l'attendait et l'eût conduit hors d'Angleterre, avant même qu'il eût repris ses sens. Appréciation faite des documents et des choses, nous partageons ce sentiment primitif du chevalier d'Éon; mais quelque temps après il changea d'opinion. La révélation inattendue d'un homme, que déjà nous avons vu jouer un rôle mystérieux dans cette histoire, vint modifier son jugement, en lui faisant soupçonner un crime. Nous apprécierons en son lieu cette révélation qui dut, en vertu de sa gravité même, agir profondément sur une tête exaspérée par tant d'indignes manœuvres, et obtenir une facile créance d'un cœur aigri par tant de mauvais traitements. Le chevalier d'Éon raconte ainsi lui-même le dîner du comte de Guerchy, et les divers incidents qui l'on précédé et suivi, dans une dépêche qu'il envoya tout exprès à Paris par son ami *de La Rozière*, et intitulée :

NOTE SECRÈTE ET IMPORTANTE POUR L'AVOCAT (le roi) ET SON SUBSTITUT (le comte de Broglie).

« Londres, le 18 novembre 1763.

» M. *de La Rozière* peut vous rendre compte de tous les tours, détours, prières, menaces, promesses, etc., que le comte de *Guerchy* m'a faits pour tâcher de découvrir le motif secret de ma conduite. Il vous instruira également de la façon dont j'ai éludé toutes ses questions, et le peu de

cas que j'ai fait de ses promesses et menaces. Je ne crois pas qu'il soit possible de conduire les choses plus loin que je l'ai fait, ni que jamais ambassadeur, ni même aucun homme dans le monde ait été plus humilié et plus mystifié que le comte de Guerchy. Quant à ses menaces, je m'en suis moqué; en parlant à sa personne, je lui ai dit que je l'attendais de pied ferme, et que quand il viendrait à la tête d'un second détachement aux gardes, je ne l'attaquerais point dans les rues, mais que s'il voulait entrer chez moi, il verrait comme je le recevrais à ma porte. Je n'ai chez moi que huit sabres turcs, quatre paires de pistolets, et deux fusils turcs, le tout pour le peigner à la turque; ma porte est étroite, et l'on ne peut y entrer qu'un à un. D'ailleurs je suis toujours ministre plénipotentiaire, puisque je n'ai pas pris mes audiences de congé; et, si je veux, je ferai ici une défense politique pendant une année entière, avant que de les prendre : il ne s'agit que d'avoir un peu d'argent pour mon logement, ma nourriture, etc. La Rozière peut vous dire encore que je me suis fait dix-huit points d'appui ou redoutes politiques, qu'il faut emporter avant de me forcer à prendre congé. Il n'y a que moi et la Rozière, s'il s'en souvient, qui connaissions mes points de défense; et dès la première attaque que le comte de Guerchy et milord Halifax ont voulu me faire, j'ai démasqué une première redoute, et ils ont eu le nez cassé.

» M. de Guerchy, le S... et le M... étant donc

enragés de mon séjour à cette cour, où le roi, la reine, et toute la famille royale me traitent toujours aussi bien qu'à l'ordinaire, et ne sachant à quel saint se vouer pour me forcer à la retraite, ont imaginé les ressources les plus noires de l'injustice et de l'iniquité.

1° Le *procureur* a dû mettre sous les yeux de l'*avocat* et de son *substitut* toutes les basses tracasseries que l'on m'a faites, pour les dépenses de la maison de Guerchy : je lui ai envoyé copie du tout; s'il ne l'a pas montrée, ce n'est pas ma faute. 2° Comme on a appris apparemment que je ne donnais pas au général de Rosback, de la campagne de 1762, tous les éloges qu'il mérite, parce que j'aime mieux qu'un prince maréchal, ou maréchal prince, soit humilié que le roi mon maître et toute la nation française, on a envoyé ici (et il n'est pas difficile d'en deviner le principal auteur) plusieurs coquins et espions pour s'introduire chez moi, et pour espionner mes discours qu'on a beaucoup envenimés. A la tête de ces espions était le sieur de Vergy, dont mon mémoire imprimé vous mettra au fait; et M. de la Rozière vous expliquera clairement les abominables complots dont Guerchy est l'indigne complice. 3° Le duc de Nivernais m'a écrit au mois de septembre dernier, que si je ne me prêtais pas à ce qu'on exigeait de moi, on me ruinerait en France. Il y a déjà très-longtemps qu'on me suscite dans mon pays des affaires auxquelles je n'aurais pas dû m'attendre, comme, par exemple, de me

faire mille chicanes et procès pour m'empêcher de rentrer dans les biens de mon père, d'exciter des créanciers contre moi, de vouloir me faire mettre à la taille, tandis que je n'y ai jamais été mis, lors même que je n'étais pas au service du roi.

4° Le vendredi 28 octobre, le comte de *Guerchy* fut dîner chez milord *Sandwich*, et je dînai ce jour-là à l'hôtel de France où il n'y avait que la comtesse de Guerchy, sa fille, M. de *Blosset*, le comte d'*Allonville* et M. Monin. Aussitôt après dîner, la comtesse sortit avec sa fille, pour aller faire des visites. Je restai avec ces messieurs qui se mirent à causer comme des pies borgnes. Peu de temps après, je me sentis incommodé et un grand assoupissement. Lorsque je sortis de l'hôtel, je trouvai une chaise à porteurs *que l'on m'offrit;* je n'en voulus point. Je fus chez moi à pied, où je me mis à dormir malgré moi auprès du feu, dans un fauteuil. Je fus obligé de me coucher de bonne heure, parce que je me trouvai encore plus incommodé, comme si j'avais le feu dans le ventre! Je me couchai, et moi qui suis toujours levé à six ou sept heures, j'étais encore endormi le lendemain *à midi*, lorsque M. de la Rozière vint m'éveiller à grands coups de pieds dans ma porte. Les suites m'ont fait découvrir que M. de Guerchy, qui a son chirurgien avec lui, a fait mettre au moins de l'*opium* dans mon vin, comptant qu'après dîner je tomberais dans un profond sommeil, que l'on me mettrait endormi dans une chaise à porteurs, et qu'au lieu de me porter chez moi, on me porte-

rait sur la Tamise où vraisemblablement il y a un bateau ou un bâtiment prêt pour m'enlever. Depuis plus de quinze jours, je suis très-fort incommodé; j'ai même à présent la tête et une partie du corps en feu, et une espèce de bile répandue. La Rozière peut vous certifier le fait.

« Le lendemain de la prise de mon breuvage, M Monin vint me voir et dîner avec moi. Je lui parlai de mon incommodité; il me dit qu'il avait ressenti presque le même mal, mais pas si violent. Quelques jours après, le comte de Guerchy vint me voir avant neuf heures du matin, avec ses deux aides de camp, tous deux en frac et l'ambassadeur en redingote. Ils examinèrent beaucoup mon petit logement; et comme il y avait dans une petite salle quatre gravures représentant le roi avec la *peinture*, la *sculpture*, la *musique* et l'*architecture*, le tout *dédié à madame de Pompadour*, le chevalier d'Allonville commença par dire: « Ah! monsieur le comte, voyez donc des médaillons chez M. d'Éon dédiés à madame de Pompadour! » Je répondis: « Pourquoi pas! Est-ce que vous croyez que madame de Pompadour me fait peur? Elle ne m'a jamais fait ni bien, ni mal; je n'ai pas peur des belles dames. » Ensuite l'ambassadeur me demanda ce que j'avais; je lui répondis avec une franchise bourguignonne: « Depuis que j'ai dîné le 28 chez votre excellence, je me trouve fort incommodé; apparemment que vos marmitons n'ont pas soin de bien nettoyer leurs marmites et leurs casserolles. Voilà ce que c'est que d'avoir *un grand*

étalage de maison; on est souvent empoisonné sans le savoir et le vouloir! »

» J'ai tenu le même discours à tous ceux qui me sont venus voir, ainsi qu'à mon médecin et à mon chirurgien. Le comte de Guerchy répondit: « J'ai bien recommandé à mon maître d'hôtel d'avoir l'œil sur la cuisine; ces messieurs se sont trouvés aussi incommodés, et pareillement M. Monin. » L'ambassadeur me dit ensuite: « Nous allons nous promener à Westminster (c'est une abbaye qui est *sur le bord de la Tamise!*) si vous n'aviez pas été incommodé, je vous aurais proposé de venir avec nous. » Quelque temps après, le chevalier d'Allonville me dit: « Monsieur d'Eon, vous n'allez plus à la comédie? » Je répondis: non, puisque je suis malade.

» La visite de si bon matin de l'ambassadeur en redingote, et de ses deux aides-de-camp en frac, les propos de ces Messieurs, l'examen de mon appartement, les discours de M. de Blosset, qui répondit à mon portier lorsqu'il demanda qui c'était, à la porte: « Ouvrez, c'est le maître de la maison, etc., » tout cela m'annonçait quelque scène à laquelle j'étais bien préparé, parce que je suis toujours prêt. Heureusement une personne de mes amis, qui se trouvait dans ma chambre, déconcerta les projets militaires du grand général Guerchy; et ce qui le déconcerta encore plus, c'est que, sous prétexte de faire apporter des chaises, je montai vite chez mon cousin; je lui dis de se tenir alerte, sous les armes, et d'avertir également M. Boucher, mon secrétaire,

et le portier de n'ouvrir la porte que lorsque je le lui dirais. Enfin l'ambassadeur voyant qu'il avait raté son coup, restapeu et partit.

»Deux jours après, mon domestique me dit le matin: « Monsieur, voilà le serrurier qui vient raccommoder la porte de votre chambre à laqu'elle il manque des vis. » Je sentis ce que cela voulait dire; mais je ne dis rien. Je fis entrer le serrurier; je fis semblant de travailler comme si de rien n'était, et ne perdis pas de vue ma porte. Le serrurier, qui travaille pour l'hôtel de Guerchy, fut chercher de l'huile pour huiler la serrure qui n'en avait pas besoin; la clef était en dedans de ma chambre, il la prit pour la mettre en dehors, et je lui vis prendre fort lestement l'empreinte de cette clef sur de la cire. Je me possédai assez pour lui demander simplement combien il lui fallait pour sa peine.

Toute cette manœuvre, jointe à toutes celles qu'on a employées pour séduire mes domestiques; deux chaises à porteurs qui étaient toujours devant ma porte, sans que je les eusse demandées, etc., m'ont déterminé, dès le lendemain au soir, à emporter subito mes valises avec tous mes papiers, et à aller demander un asile à M. de la Rozière, mon parent (il l'est en effet du côté de M. de Montbelliard.) Le lendemain matin mon déménagement s'est fait; et qui est-ce qui a été étonné? c'est le comte de Guerchy et toute sa clique!

» L'ambassadeur fut si furieux qu'il m'écrivit le lendemain de venir lui rendre mes comptes. Je ne fis aucune réponse à sa lettre. Je fus au lever du roi

où il vint, et lorsque sa majesté fut retirée, je dis au comte de Guerchy : « Je n'ai pas répondu monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'hon-
» neur de m'écrire ce matin, parce que je me
» suis levé tard. A l'égard des comptes que vous
» m'avez demandés, vous les avez tous jusqu'à la
» fin de septembre, et je n'ai été dans le cas de
» payer que jusqu'à cette époque. » Et j'ai ajouté:
« D'ailleurs, je suis charmé que vous me fourni-
» siez cette occasion, monsieur l'ambassadeur, de
» vous déclarer que je n'ai jamais été votre inten-
» dant, et ne le serai jamais. Je ne suis ni fait, ni né
» pour cela. Au surplus, si j'ai des comptes à ren-
» dre, je les rendrai à ma cour lorsqu'elle me les
» demandera. Le ministre plénipotentiaire de
» France a vécu au dépens du roi, tout comme
» l'ambassadeur y vit, etc., etc.

» Jamais homme n'est resté plus décontenancé et plus penaud. Il voulut cependant parler un instant après, et commença sa phrase par : « Mais » attendez monsieur d'Eon... » Je lui fis une profonde révérence et lui dis : « J'ai l'honneur de prendre congé de votre excellence. » Je ne l'ai pas revu depuis ce moment.

» Depuis que je loge chez M. de la Rozière, il est venu encore des porteurs de chaises se planter à ma porte ; mais à la fin je les ai chassés ainsi que tous mes anciens domestiques. Je me sers de ceux de la maison, et j'ai pris seulement pour moi deux domestiques dont l'un est Suisse et l'autre Fran-

çais, et je mets leur fidélité à l'épreuve, car on ne connaît les hommes qu'à l'usée ! »

A cette *note* était jointe une lettre spéciale pour Louis XV, reproduisant en duplicata un abrégé des événements ci-dessus, et que le chevalier d'Éon termine en disant au roi qu'il a pour serviteurs de véritables ministres *Cartouchiens !*

Et Louis XV rit beaucoup de l'épithète qui plaçait son cabinet sous ce patronage infâme, et l'assimilait à une bande de voleurs !

Quand il eut ainsi échoué dans son complot, le comte de Guerchy prévit bien que le chevalier d'Éon allait ébruiter l'aventure, et publier partout la coupable tentative faite contre sa personne. Tremblant à la seule pensée de ce scandale, et redoutant la vengeance de son ennemi, qu'il savait impitoyable en ses représailles, le pauvre ambassadeur s'ingénia aussitôt à parer le coup qui le menaçait et à l'amortir par avance. Pour cela, il imagina, après un grand travail de tête, un expédient qui prouve l'embarras où le cher homme se trouvait, et la naïveté candide de son esprit d'invention. Cet expédient ou plutôt cette merveilleuse idée qu'il conçut de lui-même et qu'il regarda comme une grâce spéciale d'en haut, vu le défaut d'habitude et la rareté du fait, ce fut... oh ! devinez ; je vous le donne en mille... ce fut de faire passer le chevalier d'Éon pour *fou ?* Ce moyen de défense une fois trouvé, l'innocent comte de Guerchy, vicomte de Fontenay-le-Marmion, crut son salut as-

suré et sa justification complète. S'il eût su le grec, il aurait crié : Ευρηκα, Ευρηκα ! comme Archimède après la solution de son théorème. Il se contenta de dire en français : Je suis sauvé !... Quelle créance, en effet, pouvait désormais obtenir l'accusation du chevalier d'Éon, ministre disgracié et réputé fou, contre les dénégations du comte de Guerchy, ambassadeur en place et officiellement raisonnable ? Ce serait la lutte du pot de terre contre le pot de fer. « Y *pensez-vous ?* disait à ses amis le Gaulois *Favorin*, à la suite d'une discussion avec l'empereur Adrien son maître. *Vous voulez qu'un homme qui a trente légions à son service n'ait pas trente fois raison contre moi qui n'en ai pas une seule ?* » Telle fut l'argumentation du comte de Guerchy. Mais le chevalier d'Éon n'avait pas reçu du Ciel la résignation philosophique du favori d'Adrien. Il fit comme cet homme devant lequel on niait le mouvement, il marcha. Taxé de folie, il raisonna, et le fit si bien que le soupçon de démence se reporta de l'accusé sur l'accusateur. Ainsi, de quelque côté qu'il se retournât, le pauvre comte de Guerchy avait le dessous dans cette guerre d'escarmouche. Stratégiste inexpérimenté, il se prenait dans ses propres piéges ; soldat novice, il se blessait de ses propres armes et tirait sur lui.

Ce serait alors, et dans un moment de rage causée par ce malheur incessant qui s'attachait à ses pas, qu'il aurait mandé Treyssac de Vergy, cet autre malmené du chevalier d'Éon, et que,

suivant la révélation de ce personnage, il lui aurait proposé de confondre leur commune vengeance, et de la satisfaire par un honteux guet-apens, véritable assassinat, dont le comte aurait eu la conception, et Vergy l'exécution. Mais, à dire notre sentiment, Vergy flattait, en parlant ainsi, et lui-même et le comte. Le bras de l'un et la tête de l'autre étaient également au-dessous d'un tel dessein; tous deux, courage et pensée réunis, ne formaient par la moitié d'un assassin.

Cependant la déposition de Vergy fut faite sous serment, et signée par lui devant les grands jurés d'Angleterre. Éclairé ou aveuglé par ce témoignage, le chevalier d'Éon entrevit une tentative d'empoisonnement où jusqu'alors il n'avait soupçonné qu'un essai soporifique, et porta l'accusation de crime contre celui auquel il n'avait d'abord reproché qu'une faute. La conscience d'un jury a partagé et sanctionné de son terrible arrêt cet impitoyable jugement, adopté en dernier lieu par le chevalier d'Eon; et le verdict légal de douze juges a marqué le front du comte de Guerchy de l'effroyable titre d'assassin! Stigmate horrible apposé par la main des hommes à la mémoire d'un autre homme; qui, juste ou injuste, demeurera éternel comme la cicatrice laissée par la main de Dieu au front de Satan, et que Dieu seul a pouvoir et droit d'effacer! Répétons-le néanmoins, car c'est ici pour nous un devoir de dire ce que nous pensons: à nos yeux le comte de Guerchy fut coupable d'égarement, mais non de crime; il fut

condamnable comme indigne instrument d'une indigne manœuvre, mais non comme assassin ou empoisonneur. L'équité nous arrache cette défense d'un homme vers lequel notre pitié se porte malgré nous, quand nous le voyons trop sévèrement puni. Où finit la modération et la justice du châtiment, commence l'indulgence pour le pécheur : telle est l'impression sous laquelle nous écrivons ces lignes.

Et en émettant cet avis à la décharge d'un nom trop rigoureusement flétri, nous croyons être guidés par une saine appréciation des faits et du caractère du condamné, qui nous a toujours paru plus faible que méchant. C'était un esprit commun, bourgeois ; et cette espèce d'humilité mentale vient encore pour nous déposer en sa faveur. Il nous semble, en effet, que le crime exige pour sa conception autant que pour son accomplissement, un organisme anormal, exceptionnel. Fait exceptionnel par lui-même, il veut une tête et une main dont les proportions dépassent en moins ou en plus celles du vulgaire. C'est un germe qui ne se développe que dans les cerveaux comprimés ou développés outre mesure, comme ces plantes qui ne naissent qu'à l'ombre épaisse ou au soleil brûlant. Les régions et les organisations tempérées lui sont mortelles. Aussi les assises ne se recrutent-elles, en majorité, que d'idiots ou de génies dépravés ; d'êtres qui tombent par excès de savoir ou par excès d'ignorance. Le crime semble être le lien qui réunit ces deux extrêmes, le point par

lequel se rejoignent et se touchent le haut et le bas de l'humanité !...

Le comte de Guerchy, pour en revenir à lui, était également loin de ces deux limites; nature mitoyenne, il avait tout au plus la portée d'une petitesse, et était à la fois au-dessus et au-dessous d'un forfait!... Ainsi nous le jugeons, différent en cela du chevalier d'Eon lui-même, le client adoptif et le héros de notre histoire; mais cette divergence d'opinion prouvera du moins l'impartialité de l'historien.

Désespérant de remplir sa mission par les ressources de sa seule imaginative, le comte de Guerchy, à bout de ruses et d'expédiens, écrivit à son ami Praslin pour implorer l'appui de ses conseils, et lui demander de nouvelles instructions. Irrité par tant d'obstacles imprévus, le ministre se décida à aller droit au but et à abandonner les ménagements; il résolut de faire une trouée sur l'ennemi, et de s'emparer par force de celui qu'il ne pouvait prendre par surprise. En conséquence, il expédia au comte de Guerchy une demi-douzaine d'exempts, choisis parmi les estaffiers de M. de Sartines; le tout accompagné d'une demande formelle d'extradition, adressée au Roi d'Angleterre par le Roi de France, mais signée comme l'acte de rappel à *griffe*, à *patte* ou à *grille*. Le courrier qui porta la dépêche du ministre fut, cette fois encore, précédé par un autre courrier de Louis XV, chargé de remettre les deux billets ci-dessous au comte de Guerchy et au chevalier d'Eon.

AU COMTE DE GUERCHY.

« Fontainebleau, le 4 novembre 1765.

Monsieur le comte,

» Monsieur le duc de Praslin vous transmet aujourd'hui une demande d'extradition, adressée par nous aux ministres de notre frère S. M. le roi de la Grande-Bretagne, relativement à la personne du sieur d'Eon de Beaumont. Si, comme nous le pensons, S. M. Britannique fait droit à cette demande, ce nous sera une chose particulièrement agréable que vous conserviez par-devers vous les différents papiers que vous pourrez trouver, chez le sieur d'Eon, sans les communiquer à personne. Nous désirons qu'ils soient tenus secrets pour tout le monde, sans aucune exception, et que lesdits papiers, préalablement et soigneusement cachetés, demeurent entre vos mains jusqu'à votre prochain voyage annuel, que vous les remettrez à notre personne directement.

» Il nous est revenu que le sieur Monin, votre secrétaire, avait quelque connaissance du lieu où ces papiers pouvaient avoir été déposés par le chevalier d'Eon. S'il est vrai que le sieur Monin possède quelques notions à cet égard, nous vous prions de nous le faire savoir, après lui avoir communiqué cette lettre de notre main. Le faisant, vous nous agréerez spécialement.

» *Signé* Louis. »

DU CHEVAL

AU CHEVALIER D'ÉON.

« Fontainebleau, le 4 novembre 1763.

» Je vous préviens qu'une demande d'extradition concernant votre personne, et signée de ma griffe, a été adressée cejourd'hui à Guerchy, pour être transmise par lui aux ministres de S. M. Britannique, ladite demande accompagnée d'exempts pour prêter main-forte à son exécution.

» Si vous ne pouvez vous sauver, sauvez du moins vos papiers, et défiez-vous du sieur Monin, secrétaire de Guerchy et votre ami. Il vous trahit.

» *Signé*, Louis. »

En même temps et à la même heure, Louis XV écrivit à M. Tercier, son confident :

« Fontainebleau, 4 novembre 1763.

» Je prends le parti d'écrire à Guerchy, et je lui ordonne le secret pour tout le monde, *sans vous excepter*. Je lui mande de garder tous les papiers chez lui, cachetés jusqu'à ce qu'il revienne à Paris, pour le petit voyage qu'il se propose de faire tous les ans.

» *Signé* Louis. »

Par cette double manœuvre, Louis XV parait à tous les événements. Il jetait un cri d'alarme au au chevalier d'Eon, et une séduction au comte de

Guerchy. S'établissant ainsi un pied dans les deux camps, il négociait d'avance et par précaution avec l'ennemi, et se prémunissait d'un côté contre l'attaque et de l'autre contre la défaite.

Aussitôt qu'il fut prévenu de la conspiration formée contre lui, le chevalier d'Eon prit différentes mesures. La première fut d'instruire de son péril Sophie-Charlotte, ce bon génie dont l'œil et la main veillaient sur lui, du haut du trône d'Angleterre, comme ceux d'un ange invisible, au haut des cieux. La seconde fut de mettre à l'abri d'un coup de main ses papiers, dont une partie, la plus précieuse, fut enfouie, et l'autre confiée à son parent et ami *Carlet de la Rozière*, que, par une idée assez bizarre, il fit partir aussitôt pour la France. De cette façon, il était sûr que les exempts qui allaient arriver à Londresne le saisiraient pas. Cette espèce de jeu de barres une fois organisée, et toutes précautions prises, il convoqua ses parents, amis et domestiques, et s'en composa une véritable garde, prête à recevoir et à traiter rigoureusement les alguazils de la police parisienne, quand ils se présenteraient.

Mais, grâce à l'intervention prononcée de Sophie-Charlotte, qui était peu désireuse de céder son amant à madame de Pompadour, et se promettait bien, au contraire, de le garder le plus longtemps possible auprès d'elle, la cour de Saint-James rejeta la demande d'extradition présentée par M. le comte de Guerchy, et refusa de prêter la main à son expédition. L'ambassadeur avait du

guignon ! Dans l'amertume de son désenchantement, il voulut faire un coup de sa tête, passer par-dessus l'autorisation britannique, et s'emparer de sa proie envers et contre tous. Mais il croyait surprendre son ennemi confiant, seul et désarmé : au lieu de cela, il le trouva sur la brêche, armé de pied en cap, entouré d'une réserve formidable, crénelé et bastionné de toutes parts, sentinelle en avant, canon pointé et mèche allumée ! Profondément découragé, honteux, marri, et s'humiliant devant la rigueur inexorable du destin, le comte de Guerchy, vicomte de Fontenay-le-Marmion, se décida à proposer une capitulation à celui que, dans son outrecuidance, il avait espéré voir enchaîné et demandant pardon à ses pieds. Mais telle est la terreur qu'inspire l'invincible dragon, qu'à son seul aspect le parlementaire, envoyé par l'ambassadeur, est pris d'une véritable panique, et s'enfuit avant d'avoir entendu la réponse à la demande qu'il est venu présenter. Le chevalier d'Eon répondit donc lui-même en ces termes au comte de Guerchy :

LE CHEVALIER D'ÉON AU COMTE DE GUERCHY.

« Londres, le 1er décembre 1763, à 4 heures du matin.

» Monsieur,

» M. Prémarets, votre envoyé, s'est enfui hier au soir si vite de chez moi, qu'il ne m'a pas

donné le temps d'achever la lecture de la lettre de votre excellence, qu'il m'avait apportée, ni celui de parler. Je lui ai cependant proposé de se mettre à table, et de boire avec nous de mon vin de Tonnerre; mais une fausse peur s'est emparée de tous ses membres, et il a voulu s'enfuir absolument. Quoique dragon, je ne suis pourtant pas si diable que l'on veut me faire noir, et si votre excellence pouvait lire dans mon cœur, elle verrait que j'ai la conscience très-pure et très-blanche, quelque extraordinaire que puisse lui paraître ma conduite; elle y lirait tous mes anciens sentimens d'amour et de respect pour votre ami, M. le duc de Praslin, et verrait que je ne suis pas aussi fou que vous voulez bien le faire accroire et le publier.

» Pour ce qui regarde les papiers du roi, que vous me demandez, monsieur, c'est en vérité, le cœur serré de douleur, que je suis forcé de dire à votre excellence, que je ne puis avoir l'honneur de les lui remettre sans un ordre *exprès* du roi, et je vous prie d'en faire part à ma cour. Si vous avez cet ordre en bonne forme, ayez la bonté de me l'envoyer par mon ami, M. *Monin*; il me connaît depuis longtemps, et il doit savoir qu'à l'ordre de mon maître, non seulement je saurai obéir, mais me faire tuer, s'il le faut. J'estime ma vie quatre sous, et ces quatre sous, je les donne aux pauvres. Si, pendant le peu de temps qu'il faut à votre excellence pour avoir l'ordre du roi, elle a besoin, pour son service de quelques

papiers, je lui en donnerai des expéditions, et tous les éclaircissements qui pourront dépendre de moi.

» Ne précipitez pas, monsieur, votre jugement, et ne me condamnez pas encore, *l'avenir pourra mieux vous instruire*. Je vous réitère ma prière d'être bien persuadé que je n'ai jamais eu envie de manquer à M. le duc de Praslin, ni à votre excellence; mais souvenez-vous que je suis très-déterminé à le faire, si vous persistez toujours à vouloir me forcer jusque dans les retranchements de mon devoir, de l'honneur, de l'équité et de la liberté. Souvenez-vous aussi que saint Pierre, dormant sur le mont des Olives, reçut ce reproche de son maître : *Spiritus quidem promptus est, caro verò infirma*. Ainsi donc, je vous prie, monsieur le comte, de me laisser dormir tranquille dans la plaine de Londres, où j'attendrai de pied ferme les espions que l'on a fait venir contre moi.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Le pauvre comte de Guerchy, repoussé et battu sur tous les points, se décida donc à annoncer au roi la piteuse et lamentable nouvelle de ce nouvel échec.

LETTRE DE M. DE GUERCHY A LOUIS XV.

« Londres, le 6 décembre 1763.

» Sire,

» J'attendais toujours pour répondre à la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer, datée de Fontainebleau, 4 novembre, que j'eusse pu exécuter ses ordres; mais *quelques moyens différents que j'ai employés pour y parvenir*, cela m'a été absolument impraticable. Votre majesté aura vu par ma dépêche les obstacles qui s'opposent à ce que je me rende maître des papiers de d'Éon, qui refuse constamment de me les remettre, malgré l'ordre qu'il en a reçu de M. de Preslin, de la part de votre majesté.

» C'est là un des points de *sa folie*, qui cependant n'existe pas sur tous les autres généralement. Elle aura été également informée que la cour de Londres m'a refusé main-forte à ce sujet, en me répondant que c'était contre les lois du pays. Le roi d'Angleterre et ses ministres ont cependant la plus grande envie d'être débarrassés de ce personnage-là. Il n'a pas dépendu de moi non plus de *m'en saisir par moi-même, ainsi que de sa personne*, *par force ou par adresse*, parce qu'il ne loge pas dans ma maison, et qu'il n'y est pas venu depuis qu'il pousse les choses au point où il les a poussées jusqu'à ce moment.

» J'ai communiqué à Monin les ordres de votre

majesté, ainsi qu'elle me l'a prescrit; il m'a dit qu'il avait tout lieu de croire, d'après les différentes questions qu'il a faites à d'Eon, sur cet objet, qu'il n'avait pas apporté à Londres aucun des papiers qui regardent personnellement votre majesté, et qu'il croit plus vraisemblable qu'il les avait laissés à Paris.

» Je joins ici une note de Monin, qu'il a désiré de faire passer à votre majesté, où, sans doute, il lui donne les éclaircissements qu'il a pu se procurer à cet égard. Je ne parlerai, ni n'écrirai à personne quelconque, sire, des ordres que j'ai reçus de votre majesté, ainsi qu'elle me l'ordonne. J'ai cru devoir lui faire remettre ma lettre par M. Le Bel.

» Je suis bien peiné, sire, de n'avoir pu en cette occasion donner à votre majesté, comme je l'aurais désiré, des preuves du zèle ardent que j'aurai toute ma vie... »

NOTE DE M. DE MONIN.

« En conséquence des ordres de sa majesté, signifiés à Monin, il a redoublé ses soins pour parvenir aux moyens d'avoir les papiers dont elle désire personnellement le recouvrement. Les lueurs d'espérance qu'il a quelquefois conçues, et que semblait autoriser un air de confiance et d'épanchement de cœur de la part de M. d'Eon, se sont évanouies, et les moyens *de toute espèce*

employés par monsieur l'ambassadeur sont demeurés infructueux. Monin s'est retranché à tâcher de pénétrer en quels lieux les papiers pouvaient être ou déposés ou recelés. M. d'Eon lui a fait l'aveu qu'il en avait mis en dépôt en différents endroits, sans les lui indiquer. Mais ce que Monin sait avec certitude, c'est qu'avant que M. de Guerchy se disposât à partir pour l'Angleterre, M. d'Eon a déposé une caisse de papiers chez M. Tercier, où lui, Monin, l'a vue, et que, dès qu'il a su la décision du rappel de M. d'Eon, il a cru devoir, en sujet fidèle et zélé, conseiller à M. Tercier de demander à sa majesté ses ordres sur les dispositions et secrets de cette caisse. Il ne doute pas que M. Tercier, qui a jugé l'avis convenable et important, n'ait agi en conséquence; cette partie de secret de sa majesté doit par-là être dans ses mains. »

En recevant cette dépêche, Louis XV, joyeux, et qui savait l'arrivée à Paris de *La Rozière*, l'ami du chevalier d'Eon, écrivit de suite le petit billet ci-dessous à M. Tercier, qui l'a accolé de sa main aux pièces précédentes, sur le registre des *archives des affaires étrangères*.

BILLET DU ROI A M. TERCIER.

« Ce 12 décembre 1763.

» J'ai enfin reçu des nouvelles du comte de Guerchy! avec un billet de Monin qui y était

joint, que je vous envoie, ainsi que les lettres du général *Mones*. Prenez garde au sieur de La Rozière, ou pour mieux dire, à ses papiers, car l'on sait qu'il est ici, et si l'on faisait une visite chez lui, l'on pourrait tout découvrir!!...

» Louis. »

Existe-t-il, sur le règne de Louis XV et sur les tripotages de son gouvernement et de sa cour, des documents historiques plus caractéristiques, plus parlants, que les pièces authentiques que nous venons de faire passer sous nos yeux? La pensée s'arrête en présence de pareils faits; on relit avec stupéfaction cette comédie politique, qu'on pourrait appeler *ruse contre ruse*, espèce de pièce à cache-cache, où roi, ministres et maîtresses ont chacun leur rôle, et s'en vont se dupant et se jouant les uns les autres!

Exacerbée par les obstacles et par la conviction de son impuissance même, l'inimitié de la Pompadour et du duc de Praslin n'eut plus de bornes. La persécution la plus furieuse et la plus brutale fut dirigée contre le chevalier d'Éon et ce qui l'entourait; car elle ne s'arrêta pas à lui : dans son emportement aveugle, elle alla frapper ses parents, ses amis et même de simples serviteurs. Il était comme l'excommunié; personne ne pouvait ni le servir, ni l'approcher, sans être anathématisé et maudit.

« M. de Guerchy, dit le chevalier d'Éon, a supplié tous les ministres étrangers de ne plus venir chez moi. Il a voulu séduire et intimider plusieurs

de mes amis; il a ébranlé le cœur et la foi de quelques-uns d'entre eux. Il a forcé M. Le Boucher, secrétaire de M. le duc de Nivernais, excellent sujet, et que ce duc aimait beaucoup, à partir *subito* pour la France, sans argent. Ce jeune homme lui a demandé, du moins, de quoi se mettre en état de lui obéir; il le lui a refusé, et a fait même tout ce qu'il a pu pour empêcher que personne ne vînt à son secours. Aussitôt que *M. le Boucher* a été arrivé à Paris, un exempt lui a porté un ordre *grillé* ou *griffé*, qui l'exile en Haute-Bretagne, avec injonction de n'ouvrir la bouche que pour respirer et manger. »

Le jeune d'Éon de Mouloize, lieutenant au régiment de Conty-cavalerie, et cousin du chevalier d'Éon, qui était venu se rétablir auprès de ce dernier d'une longue maladie, et avait obtenu à cet effet un congé d'un an, reçoit soudain du comte de Guerchy l'ordre de s'éloigner de son parent et de sortir d'Angleterre en 24 heures. A peine convelescent, et trop faible encore pour faire ce voyage, il exhibe en vain à l'ambassadeur son permis de séjour signé du ministre de la guerre, qu'un ordre du même ministre peut seul révoquer, et une attestation de son médecin, qui réclame pour lui un simple sursis de quelques jours; sa demande est rejetée, et les 24 heures expirées, le jeune lieutenant est cassé de son grade et privé de ses insignes militaires, en vertu d'un blanc-seing à *griffe* ou *grillage*, espèce de foudre ministérielle, confiée à l'avance par le duc de Praslin, Jupiter

omnipotent de l'Olympe de Versailles, à la discrétion dictatoriale de son ami Guerchy !

Quant au chevalier d'Éon, il fut déclaré traître et rebelle à l'Etat, coupable de lèse-majesté, déchu de ses grades et privé de ses appointements, dont une grande partie, qui lui était due, fut déclarée confisquée. Soumis au rôle de résignation muette, que lui avait imposé Louis XV, il supporta toutes ces persécutions sans que son secret lui échappât, sans que l'indignation l'entraînât. Victime volontaire d'une obéissance occulte, sans éclat, et d'un dévouement sans exemple, peut-être, aux ordres de son roi, il se vit accusé, condamné et abandonné de ses amis mêmes, sans protester, sans dire tout bas à l'oreille d'aucun d'eux le mot d'ordre dont il s'était fait l'esclave. Nul, en effet, ne comprenait cette résistance opiniâtre, que les plus indulgents taxaient d'entêtement aveugle, et les moins bienveillants de trahison. Tous, à l'exception de quelques-uns qui le jugeaient plutôt avec le cœur qu'avec l'esprit, criaient *raca* sur sa tête et lui jetaient la pierre. Et pendant ce long supplice, pendant cette lapidation morale qui dura dix années, — dix années ! — sa tête, exposée au mépris et à l'outrage, ne se relèva pas, perdant patience et secouant le joug sous lequel elle s'était volontairement courbée! Ses doigts ne déchirèrent pas le voile d'infamie qui recouvrait son front et s'étendait sur son honneur; sa main ne ramassa pas la pierre qui lui était jetée, et sa bouche, rivée par une admirable constance, ne

s'ouvrit pas pour recracher à la face du monde accusateur le mépris dont le monde salissait sa face, ou lui crier : « Justice, car tu flétris un » innocent ! »

Non ! Pendant dix années, disons plus, pendant près de quinze, il supporta l'injure et le soupçon, ces deux poids si lourds aux hommes de cœur ! Pendant quinze années, il supporta les attaques acharnées de la calomnie, ne se défendant, dans ce duel meurtrier, qu'avec ce qui pouvait mal le défendre ; gardant héroïquement à son côté l'arme dont un seul coup l'eût délivré et eût écrasé ses ennemis ; étouffant dans sa poitrine le cri qui seul l'eût sauvé et justifié devant tous. Sublime diffamé, chargé d'iniquités imméritées, il se laissa crucifier au poteau de l'opinion publique, se dévouant pour un roi, comme Jésus-Christ le fit pour le monde. Comme lui, il eut sa Passion ; comme lui, ses lèvres furent abreuvées de vinaigre et sa tête couronnée d'épines ; et de même que le Nazaréen, dans l'excès de sa souffrance, leva seulement les yeux vers Dieu le père, auquel il faisait l'offrande de sa douleur, il se contenta aussi de lever les siens vers son roi, son souverain juge, pour lequel il endurait ce long et effroyable martyre du silence ! martyre surhumain et le plus grand de tous peut-être ; car il n'a pas même pour étai les sympathies qui entourent d'ordinaire tout dévouement ostensible, toute angoisse publique, et qui soutiennent le patient dans son épreuve par la pensée qu'au moins son sacrifice est compris, son courage

estimé, sa douleur appréciée! L'homme qui sait qu'on le plaint, a double force pour souffrir. Le chevalier d'Eon n'eut pas même l'appui de cette consolation! il ne trouva d'encouragement qu'en lui-même, et dans cette religion de fidélité chevaleresque qui fait qu'une sentinelle meurt à son poste et sous sa consigne, la nuit, loin de ses frères d'armes et du camp. Nourri de la superstition du devoir, fort du fanatisme qu'il y puisait, il porta sa croix sans que rien vînt en alléger la pesanteur... rien que son intrépidité et l'espérance d'un meilleur avenir. Nul, pendant son pénible trajet ne vint, comme *Simon le Cyrénéen*, glisser sa main secoureuse entre le fardeau qui l'écrasait et son épaule endolorie; nul ne s'approcha de lui et n'essuya son front trempé de sueur et mouillé de larmes. Au contraire, à peine le vit-on disgracié que l'on s'éloigna de lui. Le malheur est une lèpre dont chacun redoute et fuit la contagion. Il marcha au milieu des malédictions; et parmi celles qui retentirent de loin à son oreille, il en distingua qui venaient de son pays natal lui-même! L'amour du prochain n'a jamais été la qualité fondamentale des Tonnerrois! Ceci soit dit sans épigramme contre nos compatriotes, et sans porter préjudice à leur titre de parfaits chrétiens!... Pour le chevalier d'Eon, calme au sein de l'orage, ferme au milieu de l'abandon, il s'enveloppa de son insoucieuse philosophie, et, la tête à l'abri sous ce manteau, il écarta du pied les ronces de la calomnie rampant sur son passage, et gravit gaîment son *Calvaire*,

car pour lui le ciel était au-dessus ! Cet état d'espérance intime et de sécurité presque téméraire en sa présomptueuse confiance, ne saurait être mieux dépeint que par la lettre suivante qu'il adressa vers cette époque à sa mère, en réponse à toutes les prédictions sinistres dont la bienveillance provinciale avait charitablement effrayé le cœur et l'esprit de la bonne femme.

LE CHEVALIER D'ÉON A MADAME D'ÉON DE BEAUMONT SA MÈRE, A TONNERRE.

« Londres, le 30 décembre 1763.

» J'ai reçu, ma chère mère, toutes les lettres lamentables et pitoyables que vous avez pris la peine de m'écrire. Pourquoi pleurez-vous, *femme de peu de foi*, comme il est dit dans l'Écriture? souvenez-vous que Notre-Seigneur, dans le fameux temple de Jérusalem, dit à sa mère : *Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* Cependant la mère était plus vieille que le fils. Comme ce mot *femme* a fait rire les scribes et les pharisiens et a choqué tous les docteurs de la nouvelle loi, même ceux de Sorbonne, je vous dirai plus tendrement : Ma mère, qu'y a t-il de commun entre vos affaires tonnerroises et mes affaires politiques à Londres? Plantez donc vos choux tranquillement, faites arracher les herbes de votre jardin, mangez les fruits de votre potager, buvez le lait de vos vaches et le vin de vos vignes, et

laissez-moi tranquille avec les sots discours de Paris et de Versailles ; séchez vos pleurs qui me désolent sans me consoler. Mais je n'ai pas besoin de consolation puisque je ne suis nullement triste, et que mon cœur *joue du violon* ainsi que de la basse, comme je vous l'ai déjà écrit, attendu que *je fais mon devoir*, et que mes adversaires, qui se disent de grands seigneurs, ne font pas le leur... Qu'ils fassent donc comme ils voudront, je ferai comme je l'entendrai, et je l'entendrai bien. Je ne crains ni de loin ni de près les foudres de ces petits Jupiters. Voilà tout ce que je puis vous dire ; restez tranquille comme je le suis, et si vous venez à Londres me voir, j'en serai charmé parce que je vous garderai avec les dépêches de la cour. M. le comte de Guerchy n'aura celles-ci qu'à bonnes enseignes, étendard déployé, mèche allumée, balle en bouche et tambour battant. Il n'aura pas même les enveloppes des lettres, je vous le jure sur mes grands dieux, à moins qu'il ne m'apporte un ordre du roi mon maître et le sien, en bonne forme ; ce *qu'il n'a pu faire jusqu'à présent.*

» Ne croyez pas que je sois fou, parce qu'on l'a écrit à Paris. Je vous promets que les actions de ma prétendue folie seraient des actes de sagesse pour certains ambassadeurs. Je suis et je serai bon *serviteur du roi...*

» Ceux qui vous diront que votre fils est un *animal sauvage élevé dans les forêts de la Bourgogne* ou de la Champagne, ainsi que l'a déjà dit M. de Guerchy, répondez-leur avec moi et mon

ami Jean-Jacques, que la nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins, avec une prédilection qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le cheval, le chat, le taureau et l'âne même, quand ils deviendraient ambassadeurs, ont la plupart une taille plus haute, ont une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force, de courage dans les forêts que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant domestiques, et l'on dirait que tous nos soins à bien traiter et nourrir ces animaux n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même: en devenant social et esclave des grands ou des singes de la grandeur, il devient faible, craintif, rampant, et sa manière de vivre, folle et efféminée, achève d'énerver sa force et son courage. Vous ajouterez qu'entre les conditions sauvage et domestique la différence d'*homme à homme* doit être plus grande encore que celle de *bête à bête;* car l'animal et l'homme ayant été traités également par la nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, toutes les soumissions et contraintes auxquelles il donne le nom pompeux de devoir, sont autant de causes particulières et d'effets généraux de la civilité puérile qui le font dégénérer plus sensiblement.

» Quant à O'Gorman, mon gros beau-frère, qu'il fasse ses affaires à Paris. Je n'ai besoin ni de ses conseils, ni de ceux de personne. S'il s'obstinait à vouloir ici me remontrer, admonester ou chapitrer,

je lui ferais, à lui-même tout le premier, un très-mauvais parti. Je l'en avertis pour la seconde fois, malgré mon amitié pour lui. Un homme averti en vaut deux; ainsi qu'il se tienne sur ses gardes. Que chacun se mêle de ses affaires; je *connais les miennes*, et personne au monde n'y mettra le nez, ou je lui brûlerai la moustache.

» Occupez-vous surtout, chère mère, à arranger vos affaires en Bourgogne. Je serai peu attaché à Tonnerre, si ses habitants s'avisent d'avoir peu d'attachement pour moi, et pour la mémoire de mon père, de mon grand-père, etc... Je ferai encore comme Notre-Seigneur, *je secouerai à leur porte la poussière de mes pieds*, je me choisirai une meilleure patrie, et *ils s'en repentiront un jour!* mais il ne sera plus temps.

» Ne croyez pas, mère de *peu de foi*, que la terre aille manquer sous vos pieds, parce que de petits dieux, qui ne valent pas des dieux Lares, sont irrités contre moi. *Voyez les oiseaux, il ne sèment point; voyez les lis, ils ne filent point, et cependant les oiseaux ne meurent point de faim, et les lis sont vêtus superbement.* Vous êtes presque dans ce cas; vous ne savez ni semer, ni filer; cependant comme vous ne savez pas non plus *voler* comme les oiseaux, comme les grands seigneurs et les grandes dames, je vous abandonnerai avec grand plaisir ma pension de 2000 livres sur le trésor royal. Cela, joint à ce que vous avez, vous suffira pour vivre commodément dans quelque couvent voisin de Paris. En attendant que j'aille vous y trouver,

vous y vivrez avec Dieu et pour Dieu; et vous le prierez pour ceux qui ne sont pas fous, et qui n'ont point envie de le devenir. Vous déposerez vos vaines tribulations aux pieds du doux Jésus. Vous direz: « Fils de Dieu, vous m'aviez donné » un fils qui passait pour un des plus grands po» litiques du monde connu; il est survenu tout à » coup un politique inconnu, nommé le comte » de Guerchy et surnommé le vicomte de *Mar» mion*, qui ne sait ni lire ni écrire, qui a pré» tendu que mon fils le politico-militaire était fou, » et il a trouvé à Paris de plus grands fous que lui » qui l'ont cru sur sa parole! » Pour moi j'ajouterai de mon côté: « ah! mon Dieu, si je parais aussi » fou aux yeux des autres hommes, qu'ils le pa» raissent presque tous aux miens, nous sommes » tous f...! »

» Je finis, ma bonne mère, en vous disant que si vous voulez faire pour le mieux, vous resterez tranquille dans votre charmante solitude à la porte de Tonnerre, et vous ne retournerez à Paris qu'autant que la cour *vous paiera vos courses mieux qu'à moi*, et songez que, soit que les hommes ou les femmes vous louent ou vous blâment, vous n'en serez ni meilleure ni plus mauvaise. *La gloire des bons est dans leur conscience, et non dans la bouche des hommes.*

» Embrassez pour moi tous mes parents et amis, surtout madame la comtesse de Candale et toute sa maison, que j'aimerai plus que tout Tonnerre ensemble, si l'esprit de cabale, qui règne

de tout temps dans cette petite ville, se fait sentir à mon égard. Un beau jour ils feront vendange, et j'irai *baptiser* leur vin pétulant. Mais c'est en vain qu'on prêcherait cette morale à ses habitants; ils ressembleront toujours aux pierres à fusil qui se trouvent dans leurs vignes, et qui, plus on les bat, plus elles font feu.

» Je vous embrasse bien tendrement. Attendez l'avenir; vous devez savoir que je ne suis pas embarrassé de mon existence. Laissez passer la petite tempête; le vent impétueux qu'il fait en ce moment n'est qu'une pétarade, et si vous continuez à pleurer, je serai obligé de vous envoyer des mouchoirs de la compagnie des Indes anglaises. Allons, riez comme moi; vous ne seriez plus ma mère, si vous n'êtes pas la femme forte dont parle Salomon, et que, par parenthèse, je n'ai trouvée nulle part.

» Je me porte si bien que je compte enterrer tous mes ennemis morts ou vifs. Soyez tranquille: ces ennemis-là sont doux comme des moutons, ils sont plus méchants que dangereux. »

Cette assurance rieuse et goguenarde, cette sérénité badine et folle s'évanouiront plus tard, et feront place au découragement et à la plainte. Le chevalier d'Eon était comme ces joueurs qui rient de leur première perte, parce qu'ils comptent sur leur revanche; il jouait avec le présent, parce qu'il croyait l'avenir de son côté. Mais, comme le présent, l'avenir devait lui faire faute...

Aussi le courage manqua-t-il plus d'une fois à son cœur, et la patience à son attente !

Presque tous ses amis, nous l'avons dit, s'étaient retirés de lui en même temps que la fortune. — Les amis sont comme ces coquillages brillants, mais stériles, que les flots de la mer voiturent avec eux, et qui couvrent le rivage aux heures de la marée. Perles mouvantes, le flux les apporte, le reflux les entraîne, et bien peu demeurent sur la grève quand l'onde l'a quittée ! — Le chevalier d'Eon en fit l'épreuve, et cette épreuve ne fut pas sans quelque profit pour lui. L'étendue et la multiplicité de ses relations l'avaient placé au milieu d'une foule de prétendus amis, mêlés et confondus ensemble comme un minérai dont il ne pouvait distinguer le métal d'avec la gangue. En passant à l'entour de lui, la vague du malheur tria le mélange ; elle nettoya la place, lava la mine et balaya tout ce qui était sable. Il ne resta que quelques grains de tout le monceau, mais ces grains étaient d'or ! Parmi ces hôtes fidèles de sa disgrâce, nous devons citer le prince de Conti, dont le cœur, toujours gros de l'ambition héréditaire, et malade de royauté rentrée, avait conservé une mélancolie profonde qu'il essayait quotidiennement de noyer dans les plaisirs et le vin. Mais le pauvre prince perdait sa peine ; le chagrin surnageait tous les matins, comme le liége, et revenant sur le liquide où on l'avait plongé le soir, exigeait une nouvelle et interminable immersion. Citons en

même temps que le prince de Conti, le duc de Choiseul, ministre de la guerre, qui, bravant le ressentiment de madame de Pompadour et l'irascible iniquité du duc de Praslin, son collègue et son parent, eut le courage, bien rare et bien remarquable alors, d'offrir un appui et un asile à leur victime. La lettre amicale et vraiment affectueuse qu'il écrivit au chevalier d'Eon, déjà persécuté et abandonné de tous, honore autant l'homme qui la signa que celui auquel elle fut adressée.

LE DUC DE CHOISEUL AU CHEVALIER D'ÉON.

« Paris, le 14 novembre 1765.

» Qui est-ce qui vous arrête donc là-bas, mon cher d'Eon? Abandonnez, je vous conseille, la carrière politique et vos tracasseries ministérielles avec M. de Guerchy, pour venir me rejoindre ici où je compte vous employer utilement dans le militaire; et je vous promets *que vous n'éprouverez aucuns désagréments quand je vous emploierai*. Comme l'arrangement militaire va être consommé bientôt, j'ai prié M. de Praslin de vous faire revenir. Rien désormais ne doit vous arrêter, et vous me ferez un grand plaisir de revenir me joindre, sans perte de temps, à Versailles. Je vous y attends, mon cher d'Eon, avec tout l'intérêt que vous me connaissez pour vous et les senti-

ments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

« Le duc de Choiseul. »

« Cette lettre, dit le chevalier d'Eon, n'était point signée à griffe; elle était tout entière de la main du noble duc. J'aurais volé sur-le-champ près de lui, si les ordres de mon roi ne m'eussent retenu à Londres, et si je n'avais vu un nouveau piége dans cette permission de retour sous les drapeaux, que la candeur du duc de Choiseul croyait avoir arrachée, par ses prières, de son cousin Praslin. Oh! ce dernier eût été bien joyeux si je m'étais jeté ainsi à la gueule du loup; mais je devinai sa ruse. Apercevant du premier coup-d'œil Bertrand caché derrière Raton, dont il se servait pour tirer les marrons du feu, je lui criai de loin : *Je te connais, beau masque!* »

Au duc de Choiseul et au prince de Conti, joignons le nom de deux femmes qui, pendant le malheur, restèrent amies de l'homme qu'elles avaient aimé dans la fortune. Toutes deux, comme Marie, mère de Jacques et Marie-Madeleine, demeurèrent fidèles à leur Dieu souffrant, et versèrent le baume de leur amour et de leurs consolations sur ses plaies. Je veux parler de la comtesse de Rochefort et de la reine Sophie-Charlotte. Loin de s'affliger, celle-ci bénit presque, en son égoïsme d'amante, le coup qui frappait le chevalier d'Eon, car il le retenait près

d'elle. Celle-là fut désolée de ce qui faisait la joie de sa rivale ; mais son angélique bonté fit taire ses chagrins devant ceux du proscrit, et oublia qu'elle avait à gémir, pour se souvenir seulement qu'elle avait à consoler.

Les deux lettres suivantes, malheureusement les seules que nous ayons trouvées de cette femme aimable, aimante et dévouée, nous ont paru de charmants morceaux, de curieuses petites chroniques et d'intéressantes causeries, pleines de philosophie, d'esprit et de sentiment.

LA COMTESSE DE ROCHEFORT AU CHEVALIER D'ÉON.

I.

« Paris, le 5 novembre 1763.

» Pauvre condamné, console-toi ; tout le monde ne t'abandonne pas ! Il y a un cœur qui toujours demeurera vôtre ; ce cœur-là, c'est le mien. M. de Nivernais vous donne tort, ne lui en voulez pas ; il est l'ami du duc de Praslin et du comte de Guerchy, leur ami depuis son enfance ? Or, l'amitié est sœur de l'amour et a sur les yeux un bout du bandeau de son frère. Voilà pourquoi, bon petit, je serai toujours doublement aveugle sur vos défauts, moi qui vous aime d'amitié et d'amour. Je vous ai donné mes yeux, je ne vois plus que par les vôtres. Devez-vous jamais avoir tort pour moi ? D'ailleurs vous seriez coupable que je n'en irais que plus vite à toi. C'est une

affection misérable et vulgaire, celle qui ne demeure fidèle à l'homme et ne se tient à ses côtés qu'autant qu'il ne trébuche pas et n'a pas démérité. La véritable et la sincère sont celles qui n'abandonnent pas le pécheur en sa chute, qui courent à lui, au contraire, et s'en rapprochent par cela même qu'il est tombé.

» Vous allez bien vous ennuyer dans votre Angleterre, pauvre cher! Pour vous distraire, je m'établirai votre petit courrier, votre porte-nouvelles, et vous raconterai tout ce qui se fera ou se dira de neuf à la cour et à la ville. Je vous redirai la patrie absente, et je tâcherai, en vous parlant d'elle, de vous faire oublier que vous ne la voyez pas. Peut-être cela vous fera-t-il attacher quelque prix à mes lettres, et, par ce moyen, il arrivera que vous m'aimerez à cause d'elles, si vous ne les aimez à cause de moi. Vous voyez que dans ma bonne action il entre encore un petit grain de calcul et un petit brin d'égoïsme.

» La nouvelle vivante et importante aujourd'hui, c'est M. d'Alembert, qui arrive de Prusse et de Russie. J'ai eu l'honneur de dîner avec lui, et il nous a débité plusieurs bonnes choses sur la Prusse et son souverain. Il en fait les plus grands éloges : il nous a lu la lettre qu'il a écrite à ce prince quelques jours avant son départ, et la réponse qui lui fut faite. Je vais vous dire ce que ma mémoire en a pu attraper à la volée. Il mande au roi « que, le congé que sa Cour lui a donné étant expiré,
» il est obligé de partir, pénétré des bontés dont

» un si grand prince l'a honoré ; qu'il se ressouviendra toujours du bonheur qu'il a eu de voir de près un grand roi *aussi grand philosophe*, *modeste*, *tendre*, etc. » Voilà à peu de chose près ses termes. La réponse du roi est : « qu'il est très-fâché de la nouvelle de son départ, très-content de l'avoir vu et connu, qu'il espère ne pas lui dire adieu pour la dernière fois ; que s'il avait un vœu à former, ce serait *que la persécution des élus et des gens d'esprit redoublât en France*, afin que cela pût ramener M. d'Alembert en Prusse, où il trouvera toujours l'asile le plus assuré ; que cependant, pour ne pas faire un vœu dont l'humanité ne serait pas la base, il le prie de ne pas attendre la persécution, et d'y revenir lui-même ; qu'enfin personne ne l'aime et l'estime plus que lui, Frédéric. »

Telle est l'eau bénite dont ces deux singes se sont aspergés réciproquement et de sang-froid avant de se quitter. A son arrivée ici, M. d'Alembert a trouvé une lettre de l'impératrice de Russie, cet autre singe auquel il a été faire aussi des révérences qui lui ont été amplement rendues. J'ai de même entendu lire cette lettre, dont je vais vous rendre compte comme je l'ai retenue... Elle ne lui parle pas de son voyage en Prusse. Elle commence ainsi par les plus beaux sentiments :
» Permettez-moi, monsieur, de vous marquer mon étonnement sur une chose qui m'en a causé beaucoup. On a enregistré dans les fastes de l'a-

» cadémie française, la première lettre que je
» vous ai écrite, et assurément on m'a fait beau-
» coup plus d'honneur que je n'en mérite. Il n'y
» a rien de merveilleux à s'occuper de l'éducation
» de son fils, et encore moins à désirer qu'un
» homme aussi élevé que vous puisse s'en char-
» ger ! » Elle fait d'autres compliments assez va-
gues, mais prétentieusement tournés ; et elle
finit par cette phrase : « Quelque pénibles que
» soient mes occupations, elles ne m'empêche-
» ront jamais de lire vos ouvrages, ni vos lettres.
» Je ne sais pas trop si j'en suis digne, après ce
» qui vient d'arriver à la mienne ; car à peine à
» nous autres nous accorde-t-on le sens commun.
» Quoi qu'il en soit, je chercherai sans cesse à me
» nourrir de vos principes, et à vous convaincre
» tous les jours, de plus en plus, combien est vé-
» ritable et bien fondée l'estime que je fais de
» vous.

» CATERINE. »

« Voilà les morceaux d'éloquence toute neuve que je vous transmets comme pièces curieuses : c'est un peu de l'éloquence *étrangère*, et peut-être trouverez-vous que certaines phrases auraient besoin d'un truchement pour les traduire en français indigène.

» Hier a été jugée une célèbre cause contre les *Bernardins*, qui ont perdu avec tous les dépens. Voici le fait en peu de mots. Un moine s'échappe du couvent, s'embarque, passe les mers, fait fortune, revient, épouse une femme malgré ses

vœux, et en a un enfant. Malheureusement il est reconnu. Son bien fait ouvrir les yeux aux moines. On s'empare de lui, il est ramené de force au bercail; sa femme est mise à Sainte-Pélagie, et leur pauvre fruit aux Enfants-Trouvés. Depuis ce bel acte d'autorité, le mari moine est mort. On a plaidé pour la femme vivante; elle a obtenu soixante mille francs pour elle et son enfant; condamnation entière a été prononcée contre le mort qui n'en peut mais, et probablement ne s'en soucie guère.

» Voilà mon premier bulletin : le second à bientôt. Adieu, mon ami, aimez-moi et pensez à moi.

» Marie. »

II.

« Paris, le 25 novembre 1763.

» Bon petit, cet ordinaire-ci sera plus abondant en nouvelles que le dernier, et je m'en réjouis pour l'amour de vous. Je vous ai l'obligation d'être tout oreilles dans la société, et de tâcher d'y retenir ce qui s'y dit de bon, afin d'égayer un peu votre pauvre solitude de Londres. Je profite tout en vous amusant : me récompenserez-vous au moins d'un peu de reconnaissance? c'est tout le salaire que désire et qu'exige votre petite nouvelliste.

» J'arrive à mon bulletin.

» Monsieur le marquis de Grimaldi, l'ambassadeur, est parti : c'est un homme regretté, et toutes les jolies femmes le pleurent. On cite à cette

occasion deux jolies choses auxquelles il a dû être fort sensible. Quand il a pris congé, il a trouvé chez madame la Dauphine le roi de Pologne, qui lui a fait beaucoup d'accueil, et, après les compliments ordinaires, lui a dit : « Il est à souhaiter, monsieur l'ambassadeur, que vous rendiez les Espagnols aussi Français que vous avez rendu les Français Espagnols. » C'est un mot fort digne. Le même jour, à son audience du comte de Provence, le petit prince lui a dit : « Monsieur l'ambassadeur, tous les visages s'allongent de votre départ! » C'est enfantin, mais pittoresque, n'est-ce pas ?

On parle tristement d'un triste événement arrivé à M. le duc de Duras, qui est dans le plus grand chagrin. Il a eu le malheur, dans la dernière chasse que le roi a faite, de tuer le chien favori de son maître, celui qui ne quittait point ses côtés, celui qui couchait dans sa chambre, le rival le plus constant enfin de la marquise de Pompadour. Cette perte a été une désolation générale, et l'on ne sait pas comment cela finira : c'est un grand malheur pour un courtisan !

Je suis beaucoup dans la société de madame Geoffrin, chez qui j'ai dîné, mercredi dernier, avec M. de Neville, milord et milady Holland, et le général Barrington et son épouse, car madame Geoffrin aime et voit beaucoup d'Anglais. Je ne peux, moi, ni les aimer, ni les voir. Tu sais, bon petit, que sa maison est un bureau d'esprit où l'on fait bonne chère, parce que les beaux esprits ont des corps, et cultivent aussi amoureusement le

sensuel que le spirituel. M. Duclos dit de madame Geoffrin que c'est la *femme de Paris qui a le plus de connaissances et le moins d'amis*, et, en causant d'elle, il nous a conté une fort drôle de chose de son mari, à qui elle avait voulu à toute force inculquer de l'esprit, mais fort inutilement. Ce mari revenant un jour de la comédie, elle lui demanda ce qu'on avait joué. « Ma foi, madame, lui répondit-il, *comme il pleuvait à verse je n'ai jamais pu lire l'affiche !* » Cette excellente réponse fit désespérer la pauvre Geoffrin d'infuser de l'esprit à *sa moitié*. Elle en est veuve aujourd'hui, et a une fille, madame Laferté-Imbaut, dont on dit assez de bien. On cite d'elle un mot digne d'être retenu. : « *Si j'étais folle*, dit-elle un jour dans une conversation, *je mourrais de chagrin*, *et si je faisais une folie*, *je mourrais de douleur*. Il y a là du sentiment.

Après madame Geoffrin, un mot sur madame *Du Deffant*, sa rivale en esprit et en célébrité. La pauvre femme est aveugle, vous le savez. M. de Voltaire l'appelle *l'aveugle clairvoyante*. Il a bien raison : c'est elle qui a dit du livre de *l'Esprit des Lois*, que c'était de *l'esprit sur des lois*, et je trouve ceci vrai encore. Deux personnes disputaient, l'autre jour, chez madame Geoffrin, sur le miracle de saint Denis, et soutenaient, l'une que le saint n'avait porté sa tête dans ses mains que durant quelques minutes et fort peu loin, l'autre qu'il l'avait portée depuis Montmartre jusqu'à Saint-Denis. « Dans de *pareilles affaires*, interrompit aus itôt » madame Du Deffant, messieurs, *il n'y a que le pre-*

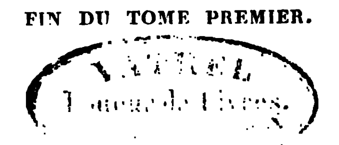
» *mier pas qui coûte.* » Le mot termina la querelle.

Voilà, bon petit, mon rapport achevé. Êtes-vous content? A votre tour; car vous le savez, je ne fais rien pour rien. Oh! je suis très-exigeante; et pourtant je serai satisfaite, plus que satisfaite, quand vos lettres m'apporteront en réponse un mot, un seul: « Je t'aime. » Pour mon cœur, ce mot-là vaut cent pages, il est la plus belle des histoires, le plus beau des livres.

» Aimez-moi donc, méchant enfant, s'il est vrai que je sois votre amie, votre *première amie*, avez-vous dit. La première a peut-être sa seconde maintenant, peut-être même.... Oh! je ne le demande pas! j'aurais trop peur de la réponse, surtout si elle était franche et sincère... Aimez-moi, s'il n'est point écrit d'avance dans votre cœur que vous devez payer d'ingratitude celle qui vous chérit de l'affection la plus tendre.

MARIE, comtesse DE ROCHEFORT.

FIN DU TOME PREMIER.



NOTA. Les *Pièces justificatives* auxquelles renvoient quelques notes, et annoncées comme devant se trouver à la fin du volume, se trouvent dans le corps du volume même, où elles ont été distribuées suivant les nécessités du récit et l'ordre de leur date.



DE SAINT-GERMAIN.

PAR H. ARNAUD.

LES AVENTURES

D'UN

RENÉGAT

PAR H. ARNAUD.

